Josaphat Lebeau
étudiant

Ottawa, 3 sept. 1900

LA POLITIQUE FÉMININE

DE

MARIE DE MÉDICIS A MARIE-ANTOINETTE

LA

POLITIQUE FÉMININE

DE

MARIE DE MEDICIS A MARIE-ANTOINETTE

1610 - 1792

PAR

ADRIEN DESPREZ

PARIS

A. DEGORCE-CADOT, ÉDITEUR

9, RUE DE VERNEUIL, 9

1882



LA

POLITIQUE FÉMININE

DE

MARIE DE MÉDICIS A MARIE-ANTOINETTE

1610-1792

AVANT-PROPOS

« Ces animaux sont étranges ; on croit parfois qu'ils ne sont pas capables de grand mal, parce qu'ils ne le sont d'aucun bien ; mais je proteste en ma conscience qu'il n'y a rien qui soit si capable de perdre un État que de mauvais esprits couverts de la faiblesse de leur sexe, » écrivait le cardinal de Richelieu qui, plus que personne, avait vu de quoi les femmes sont capables en politique. Mazarin, qui, lui aussi, les avait sans cesse rencontrées sur sa route, disait de son côté : « Les Françaises, soit prudes, soit galantes, soit vieilles ou jeunes, soit sottes ou habiles veulent se mêler de toutes choses ; elles veulent tout voir, tout connaître, tout savoir, et qui pis est tout faire et tout brouiller. » Mazarin se trompe ; ce n'est pas aux seules Françaises que ces

paroles sont applicables, c'est aux femmes de toutes les époques et de tous les pays; toutes s'occupent de politique, parce que toutes ont le besoin de dominer, de commander. Si dans un avenir prochain les droits politiques leur sont intégralement concédés, peut-être les verra-t-on moins empressées à en jouir; au lieu du fruit défendu, elles n'auront plus en perspective qu'un devoir à remplir : c'est probablement le seul moyen de les en éloigner. Aussi se trompent-ils ceux qui regardent les femmes comme créées uniquement pour la galanterie; l'amour n'est pour elles qu'une distraction dont elles usent lorsqu'elles ne peuvent s'occuper d'affaires plus sérieuses. C'est surtout un moyen dont elles se servent pour arriver à leur but. Les annales de tous les peuples sont là pour attester leur influence dans les questions les plus sérieuses, dans les affaires les plus graves. Les pays où elles sont tenues en esclavage, où elles semblent le plus étrangères au fonctionnement de la politique, sont ceux où elles exercent l'influence occulte la plus considérable. Dans le palais des sultans toutes les révolutions politiques ont été faites par les femmes; et s'il y avait eu un Dangeau pour raconter les intrigues du sérail, nous aurions des mémoires bien autrement intéressants que ceux de Saint-Simon.

Presque toutes les femmes pourraient imiter Aspasie, qui disait en montrant son fils : « C'est cet enfant

qui mène la république ! » Et comme on lui demandait l'explication de ces paroles : « Eh oui, répondait-elle, Périclès mène la république ; c'est moi qui mène Périclès, et c'est cet enfant qui me mène. » Aussi Cinéas, allant en ambassade à Rome, ne se laissa pas intimider par la réputation d'inébranlable austérité dont jouissaient les membres du Sénat ; il envoya des présents aux femmes des sénateurs les plus influents, et il n'eut pas lieu de s'en repentir. C'est surtout en France que la femme a fait sentir son action sur les affaires publiques ; rien d'étonnant à cela, c'est par excellence le pays de la galanterie, c'est le pays le plus civilisé, c'est-à-dire celui où l'on se montre le plus sensible à la grâce, à l'esprit, à l'amabilité, qualités qui sont le partage des Françaises. Aussi le bon moine qui inscrivait sur la première page de son *Histoire de France : gesta Dei per Francos*, aurait pu mettre avec plus de raison : *gesta Dei per feminas*.

Nous aurions pu remonter jusqu'aux origines de notre histoire, et, dans cette longue suite de siècles, chercher les traces que la femme a laissées de son passage, puis nous demander si l'influence exercée par elle a eu des résultats heureux ou funestes. Un semblable ouvrage eut exigé une trop grande étendue ; nous avons dû nous borner aux deux derniers siècles, dont l'histoire est connue de tous, grâce aux nom-

breux mémoires qu'ils ont laissés, et aux travaux qu'ils ont fait naître depuis ces vingt dernières années. Cette période embrasse justement l'histoire entière de la dynastie des Bourbons, celle de toutes les dynasties qui a tenu le plus les femmes en honneur, qui leur a accordé les plus brillants hommages, qui a créé cette galanterie, cette politesse exquise, qui constitue un grand progrès social et que les autres cours d'Europe se sont empressé d'imiter. C'est en contemplant les portraits de ces belles et séduisantes héroïnes que nous verrons si Richelieu et Mazarin avaient raison d'en parler avec un ressentiment aussi amer.

MARIE DE MÉDICIS

Marie de Médicis, la femme de Henri IV, qui ouvre ce défilé, se trouve de personnifier en elle tous les défauts, toutes les défaillances qu'apportent les femmes au maniement des affaires publiques : un immense besoin de domination, une ambition jalouse et sans bornes et, à côté de cela, une incapacité irrémédiable, qui les jette entre les bras de favoris indignes, qui les rend sujettes de leur femme de chambre et de leur domesticité, et les force à faire ce qu'on pourrait appeler de la politique de commérages et de basses intrigues. Voilà Marie de Médicis tout entière : ambitieuse, ignorante, brouillonne, et capable de sacrifier son pays au désir de se venger. Quoi d'étonnant à cela, et où aurait-elle appris l'art de gouverner? Elevée par sa tante Christine de Lorraine, elle avait reçu une éducation semblable à celle de tous, et elle n'avait pas profité de ses revers pour observer, pour étudier, pour acquérir la connaissance des hommes et des choses, connaissance qui a tant servi aux femmes qui ont eu un règne brillant. C'est ainsi que Catherine de Médicis, Elisabeth d'Angleterre, Catherine de Russie, se sont formées; les périls qui entourèrent leur jeunesse, les épreuves de tout genre qui les assaillirent, les forcèrent à la réflexion et développèrent les qualités que la nature avait mises en elles. Rien de semblable chez Marie de

Médicis, grande et grosse personne avec des yeux ronds, l'air revêche et mal habillée. Henri IV avait bien hésité avant de la prendre pour femme : « Elle est, disait-il a Sully, de la maison de Catherine qui a fait tant de mal à la France et à moi en particulier. J'appréhende cette union pour moi, pour les miens, pour l'État. » Et cependant il passa outre, et cela pour une singulière raison : pour payer ses dettes. Les particuliers ne sont pas les seuls à faire des mariages d'argent, la chose arrive parfois aux souverains. Le plus souvent ils font des mariages d'un ordre exclusivement politique; la femme qu'ils épousent doit leur apporter une alliance utile, leur aider à conclure un traité de paix, ou procurer à leur royaume un intérêt d'un genre identique. Cet usage des souverains de disposer de leurs filles selon leur bon plaisir ne paraissait pas si étrange autrefois qu'il l'est aujourd'hui. Les liens de famille étaient beaucoup plus forts qu'ils ne le sont maintenant; le père exerçait sur ses enfants une domination absolue. C'était un souvenir du temps où la loi lui donnait le droit de les vendre ou de les tuer; ces violences avaient disparu avec l'adoucissement des mœurs; mais il en était resté au père de famille une omnipotence qui semblait toute naturelle et contre laquelle personne ne réclamait. Le plus mince bourgeois pouvait disposer de sa fille aussi librement que le plus puissant souverain : de là l'usage des enfants fiancés dès le berceau, autrefois si généralement répandu.

Voici comment Henri IV se maria pour acquitter ses dettes. Il devait de l'argent au grand-duc de Toscane, qui avait encore du sang de marchand dans les veines et qui continuait les opérations de banque auxquelles sa famille devait le trône. Il avait emprunté cet argent pour reconquérir son royaume et pour subvenir aux frais de la guerre qu'il se voyait obligé de soutenir contre ses sujets. Se trouvant dans l'impossibilité de rembourser ce

qu'il devait, et, en outre, dans la nécessité de faire un autre emprunt, il proposa au duc de Toscane d'épouser sa nièce, qui devait apporter comme dot l'argent qu'on lui avait prêté. Quelques années plus tard, le poëte Dufresny imitait cet exemple, et se libérait de sa créance par le mariage ; seulement, au lieu d'épouser une duchesse de Toscane, il se mariait avec sa blanchisseuse, dont il ne pouvait pas payer les notes accumulées. Ni le roi ni le poëte n'eurent à se louer de cette opération. Causant un jour de son mariage avec Sully, Henri IV lui disait qu'il voulait trouver dans sa femme sept qualités principales. Il faut qu'elle soit belle, sage, douce, spirituelle, féconde, riche et d'extraction royale. Comme on le voit, il n'était pas difficile, et beaucoup d'autres se seraient contentés à moins. Passant ensuite en revue les diverses princesses à marier, il excluait les Allemandes : « Je penserais toujours avoir un pot de vin couché auprès de moi. » Une humeur douce et facile lui semblait être la qualité la plus désirable : « Vous avez bien, ajoutait-il, ma nièce de Guise qui est une de celles qui me plairaient le plus, malgré le bruit que quelques malins font courir qu'elle aime bien autant les poulets en papier qu'en fricassée, car, pour moi, j'aimerais mieux une femme qui fît un peu l'amour, qu'une qui ait mauvaise tête. »

Eh bien, ces qualités qu'il prisait si fort, il n'en trouva même pas l'ombre. S'entretenant une autre fois avec son ministre, et faisant la comparaison de sa femme et de sa maîtresse, il lui disait : « Mme de Verneuil est d'agréable compagnie, quand elle veut ; elle a de plaisantes rencontres et toujours quelque bon mot pour me faire rire, ce que je ne trouve pas chez moi, ne recevant de ma femme ni compagnie, ni réjouissance, ni consolation, ne pouvant ou ne voulant se rendre complaisante ou de douce conversation, ni s'accommoder en aucune façon à

mes humeurs et complexions. Elle fait une mine si froide lorsque, arrivant de dehors, je viens pour l'embrasser et rire avec elle, que je suis contraint de la quitter là de dépit et de m'en aller chercher quelque récréation ailleurs. » C'est l'histoire de bien des femmes qui, oubliant qu'elles doivent être le charme et la joie de la maison, en deviennent le fléau par leur humeur pénible et acariâtre. Sans doute la situation était difficile, et Marie de Médicis ne dut point être médiocrement étonnée lorsque, le lendemain de son arrivée au Louvre, Henri IV lui présenta sa maîtresse, la duchesse de Verneuil, qu'il força de baiser le bas de la robe de la reine en signe de soumission. Mais pour une femme adroite, il est mille moyens de se tirer des passes les plus difficiles. La reine de Prusse voulant décider sa fille, la margrave de Bareith, à épouser le prince de Galles, lui dit : « Pourvu que vous ayez la complaisance de souffrir ses débauches, vous le gouvernerez entièrement, et vous pourrez devenir plus roi que lui, lorsque son père sera mort. Voyez un peu quel rôle vous jouerez! Ce sera vous qui déciderez du bien et du mal de l'Europe et qui donnerez la loi à la nation. » Ainsi parlent et agissent les femmes qui ont le sens politique, lequel malheureusement est bien différent du sens moral. Marie de Médicis n'avait ni l'un ni l'autre.

Aussi cette reine qui n'avait jamais eu l'amour de son mari, qui n'avait rien fait pour l'obtenir, accepta-t-elle le veuvage non sans un secret plaisir. Une remarque à faire, et qui n'est pas à l'honneur de notre nature humaine, c'est qu'il est bien peu de femmes qui n'accueillent le veuvage comme un état auquel elles n'aient songé souvent, pour lequel elles n'aient dressé tous leurs plans, que même elles n'aient parfois désiré. La faute en est d'abord à notre organisation sociale, qui a placé la femme dans une position inférieure à l'homme, qui lui a

répété sous toutes les formes qu'elle est faite pour obéir, tandis qu'au contraire elle se sent portée à commander ! Quelle est la femme qui a pu toujours éloigner de son esprit des idées qui n'ont que trop de tendances à venir l'assaillir? Quelle est celle qui ne s'est pas demandé ce qu'elle ferait lorsqu'elle serait souveraine maîtresse dans cet intérieur où elle n'est le plus souvent qu'une associée obéissante? Quelle décision elle prendrait? Si elle contracterait un nouveau mariage? Sans doute il est de nobles exceptions, sans doute il y a des femmes dévouées et aimantes, préservées de semblables obsessions par le sentiment de leur propre dignité; mais elles sont en petit nombre; mais elles se rencontrent dans la vie bourgeoise et non sur les marches du trône. Si des préoccupations de ce genre viennent troubler les nuits des femmes ordinaires, de celles dont l'action ne s'étend que sur un milieu restreint; avec quelle force ne doivent-elles pas s'imposer aux souveraines, à celles qui voient devant leurs yeux un horizon illimité. Au lieu d'être simplement la reine, c'est-à-dire de recevoir des hommages accordés au sexe tout autant qu'au rang, on serait le roi ; on verrait tous les fronts se courber, toutes les volontés plier devant un simple froncement de sourcils. Cette vision de la montagne, il fallait être Jésus, c'est-à-dire doué d'une force divine pour résister à ses promesses séduisantes. Aussi l'idéal de toute reine était une régence, le degré le plus élevé auquel pût atteindre une femme dans ce beau pays de France où une loi leur avait interdit de régner.



Qui pourrait dire combien ont fait ce rêve en secret, combien auraient pu dire, comme Marie Leczinska, en apprenant qu'on avait constitué un conseil de régence : « Hélas ! je ne l'aurai pas ! » mot que Louis XV ne lui pardonna pas plus que Louis XIII ne pardonna à Anne d'Autriche d'avoir formé le projet d'épouser son frère Gaston dans le cas où il viendrait à mourir. Les femmes

qui, sans se l'avouer peut-être, désirent devenir veuves, soit par ambition, soit par suite de cette instabilité qui fait le fond de notre nature amoureuse du changement, ne savent pas qu'elles sont ennemies d'elles-mêmes; que le mari, même le moins agréable, est un appui qui donne la stabilité et qu'il est difficile de remplacer. Marie de Médicis allait en faire l'expérience.

Être à la tête des affaires, occuper le premier rang, voir tout le monde s'incliner devant soi, c'est très-bien sans doute; mais il faut gouverner, c'est-à-dire s'occuper des intérêts de la nation, entretenir des relations avec les puissances étrangères, maintenir l'ordre à l'intérieur : ce n'est pas là petite affaire, et l'intelligence la plus exercée y suffirait à peine. Mais la tâche la plus difficile, celle qui réclamait tout d'abord les soins de la régente, c'était d'apaiser et de calmer les partis qui divisaient la Cour, de réduire à l'obéissance les seigneurs presque tous mécontents, et qui, les armes à la main, réclamaient une partie de ce pouvoir dont la reine venait de s'emparer. En politique le pouvoir appartient toujours à celui qui a assez de ruse ou de force pour le prendre le premier. Le lendemain du jour où Henri IV était mort sous le couteau de Ravaillac, le duc d'Épernon était entré dans le Parlement, et, mettant la main sur la garde de son épée, il lui avait enjoint de décerner la régence à Marie de Médicis, ce que celui-ci s'était empressé de faire en voyant qu'on se servait d'arguments de cette nature. Cette comédie devait se renouveler à la mort de Louis XIII et à la mort de Louis XIV. Sur les derniers temps de sa vie, ce prince était découragé par les nombreux revers qui étaient venus l'accabler, et par l'esprit de sourde opposition qu'il sentait autour de lui. Comme on le pressait de faire son testament et de constituer un conseil de régence : « Nous ne sommes pas obéis pendant notre vie, comment pouvons-nous

espérer l'être après notre mort, » répondit-il, comme s'il prévoyait la comédie qui se jouerait au Parlement le lendemain de ses funérailles. Triste comédie pour les peuples surtout qui en supportent les conséquences : le règne d'un mauvais prince est préférable à la meilleure régence.

Voilà Marie de Médicis régente, comment va-t-elle faire pour résister à la cabale des seigneurs ligués contre elle et qui réclament l'exercice du pouvoir comme leur appartenant. C'était le vieil esprit de la féodalité qui reparaissait avec toutes ses prétentions. Depuis Louis le Gros, la lutte s'était établie entre les seigneurs et la royauté, qui avait marqué chacun de ses pas par un triomphe. Louis XI avait fait un grand progrès dans cette voie, et à la fin de son règne les grands vassaux se trouvaient presque tous domptés et appauvris. François Ier avait pu les réunir à sa cour, les grouper autour de lui, les occuper par des tournois et par ses guerres d'Italie; la révolte du connétable de Bourbon était comme un dernier écho de l'opposition expirante, et on avait pu croire éteinte jusqu'à la dernière vélléité de résistance. Alors étaient venues les guerres de religion, les sanglantes péripéties de la Ligue, et l'humeur batailleuse s'était réveillée chez ces rudes hommes qui menaient une vie inoccupée, qui avaient l'habitude des combats, et qui ne voyaient aucune main assez ferme pour les maintenir et les dompter. Ils avaient repris le chemin de leurs maisons, ils avaient endossé leurs lourdes armures, et la France était devenue un vaste champ de bataille sur lequel les partis avaient recommencé à traiter avec la royauté d'égal à égal. Il avait fallu à Henri IV dix ans de luttes, une habileté diplomatique très-grande, et surtout d'immenses sommes d'argent pour triompher de ces résistances, pour acheter les uns après les autres ces récalcitrants à l'aide de pensions et de gouvernements. Le

moyen de s'enrichir et d'augmenter ses ressources était trop commode pour ne pas y recourir dès que l'occasion s'en présenterait. Aussi, lorsque Henri IV ne fut plus là pour les maintenir dans la sujétion, lorsqu'ils se trouvèrent en présence d'une femme ambitieuse, incertaine, hésitante, brouillonne, qui n'avait su ni faire un parti, ni grouper autour d'elle de sages conseillers, toutes ces ambitions se firent jour, tous les seigneurs vinrent à l'assaut du pouvoir, auquel ils prétendaient avoir des droits incontestables, et à leur tête le prince de Condé, qui se disait l'héritier légitime du trône, affirmant que ses droits étaient supérieurs à ceux de Louis XIII. Marie de Médicis n'avait pas l'énergie de Blanche de Castille, tout en se montrant aussi avide de commander; elle n'était pas femme à monter à cheval, à s'appuyer sur quelques-uns des mécontents pour triompher des autres, et à en imposer à tous par sa fermeté; elle n'avait pas auprès d'elle un comte Thibaut de Champagne prêt à la secourir dans le seul but de lui plaire et de se faire aimer d'elle.

Marie de Médicis, qui n'avait rien de l'esprit politique d'Elisabeth d'Angleterre ou de Catherine de Russie, prit le parti le plus mauvais, celui qui est à la portée de tous les caractères faibles. Loin de chercher à triompher de la révolte, elle voulut la calmer par des concessions, la ramener par des présents, ne comprenant pas qu'en agissant ainsi elle ne faisait que l'encourager, et que ceux qui avaient reçu de l'argent aujourd'hui, reprendraient les armes demain pour en obtenir encore. C'est ainsi qu'elle distribua des pensions, des charges, des gouvernements, des châteaux de provinces et de villes, autant de points où la révolte allait se cantonner et prendre un point d'appui plus solide.

Pour subvenir à tant de dépenses, pour contenter tant de quémandeurs avides, Marie de Médicis avait trouvé

une ressource précieuse : elle avait puisé à pleines mains dans le trésor amassé par Henri IV et déposé dans le château de la Bastille. Ce trésor était destiné à subvenir aux frais de la guerre que le roi allait entreprendre contre la maison d'Autriche au moment où la main de Ravaillac le coucha dans le tombeau. Cette guerre, éminemment politique, fut reprise par le cardinal de Richelieu et devint un de ses plus grands titres de gloire. L'équilibre européen a toujours exigé qu'une des puissances qui habitent ce continent n'étendît pas trop ses possessions et n'augmentât pas son influence outre mesure, la liberté d'action des autres puissances pouvant en être gênée. Les divers États ont toujours un intérêt à empêcher l'établissement d'une monarchie universelle qui eût pu les absorber ; ce rêve, réalisé par Charlemagne, avait été celui de Charles-Quint, comme il devait être celui de Napoléon. Or, la puissance de la maison d'Autriche devenait inquiétante pour les esprits clairvoyants; elle s'étendait sur l'Espagne, l'Allemagne et l'Italie ; qu'elle fît un pas, et elle enserrait la France dans un cercle de fer qu'il lui eût été difficile de briser. C'est pour cela que Henri IV allait attaquer cette orgueilleuse puissance qui étalait partout son insolente devise A. E. I. O. U. *Austriæ Est Imperare Orbi Universo* : à l'Autriche il appartient de commander à l'univers entier. Sans doute Marie de Médicis ne pouvait entreprendre cette guerre ; mais il lui était facile de suivre la voie politique ouverte par son mari, tandis qu'elle fit tout le contraire. Un des côtés défectueux du régime monarchique, c'est de voir la politique changer de face à chaque nouveau règne. L'héritier présomptif, tenu généralement en suspicion et écarté des affaires par celui qui gouverne, fait toujours une opposition plus ou moins cachée, et professe ordinairement des idées entièrement opposées à celles qu'il voit mises en pratique. Parvenu

au pouvoir, il s'empresse de les appliquer. C'est un travers de notre nature humaine contre lequel il n'y a pas à protester.

En fait d'idées politiques, Marie de Médicis n'en avait point d'autres que le désir du pouvoir et la ferme volonté d'y arriver par n'importe quels moyens. Sans doute elle éprouva du plaisir à abandonner la voie suivie par Henri IV, à faire le contraire de ce qu'il faisait : quelle est la femme mariée qui ne se délecte pas à ces actes d'opposition. Mais les principaux motifs qui la guidèrent prenaient leur source ailleurs. Elle appartenait à la maison d'Autriche par sa mère, elle était Espagnole de cœur; aussi s'empressa-t-elle de se rapprocher de cette maison pour laquelle le roi avait montré tant d'aversion. Pour accentuer encore ce rapprochement, elle travailla à conclure un double mariage; elle fiança Louis XIII à l'infante d'Espagne Anne d'Autriche, et elle donna une de ses filles, Elisabeth de France, à l'infant Philippe. C'était oublier bien vite le trouble et la désolation que Philippe II avait apportés en France pendant la Ligue, alors que, sous prétexte de combattre les huguenots, il tentait d'envahir ce beau royaume et de le confisquer à son profit. De semblables raisons de convenance étaient peu faites pour arrêter la régente, qui, semblable à toutes les femmes, aimait à aller contre l'opinion, à la heurter, à en triompher, au risque de se faire briser par elle. On le vit bien lorsqu'elle blâma l'arrêt par lequel le Parlement condamnait le livre du jésuite Mariana. Ce livre contenait des articles qui autorisaient le régicide lorsque l'intérêt de la religion était en jeu; sa lecture avait pu armer la main de Jacques Clément et de Ravaillac, et le Parlement agissait sagement en frappant cette doctrine d'une condamnation solennelle. Cet acte seul montre combien peu Marie avait le sens politique; agir ainsi c'était presque justifier l'assassin de

son mari, c'était vouloir passer pour sa complice. On ne manqua pas de l'en accuser et de rejeter sur d'Épernon l'odieux de l'exécution. L'histoire n'a pas trouvé de faits capables de justifier cette assertion; mais c'était manquer d'habileté que de fournir un prétexte à cette calomnie.

Quelque temps après, elle ne se montra pas plus adroite. Le Parlement ayant ordonné la saisie d'une terre du cardinal Bellarmin qui soutenait le pouvoir absolu du pape, qui proclamait son pouvoir supérieur à celui des souverains et lui accordait le droit de les déposer à son gré, la régente ordonna de surseoir à cette exécution et couvrit l'ouvrage de sa protection. En même temps elle se déclara ouvertement en faveur des jésuites sur lesquels l'opinion publique voulait, à tort certainement, faire peser la responsabilité de l'acte de Ravaillac et de la mort de Henri IV. C'était une grande imprudence que de froisser l'opinion publique sur une question si brûlante; c'était une grave imprudence que de se rapprocher du pape et de soutenir hautement les prétentions les plus inacceptables, alors que les réformés étaient en armes, qu'ils se plaignaient de voir diminuer chaque jour les garanties que leur avait assurées Henri IV, qu'ils murmuraient tout haut, et que, se sentant menacés, ils étaient prêts à obéir aux suggestions des princes mécontents qui les poussaient à la révolte, et qui voulaient utiliser leur fanatisme religieux dans un mesquin intérêt d'ambition. Tel était le résultat de la politique de Marie de Médicis; en abandonnant la politique de Henri IV pour se jeter dans les bras de l'Espagne, elle avait fourni des sujets de mécontentement aux princes qui ne recherchaient pas autre chose qu'un prétexte pour lever l'étendard de la révolte; à plusieurs reprises elle avait dû les combattre, et toutes ces guerres s'étaient terminées par des grâces qu'elle leur accordait, des pensions

qu'elle leur faisait : excellent moyen pour les engager à recommencer. Elle s'était aliéné les amis de son mari en protégeant pour ainsi dire la doctrine du régicide. Elle avait alarmé les protestants par son rapprochement de Rome, par son zèle à soutenir les intérêts du pape, par ses alliances avec les champions les plus déclarés du catholicisme.

Mais il y avait contre la reine mère des griefs autrement sérieux; tout cela était affaire de principes. Or en politique les principes ne sont rien, les intérêts sont tout. Le pourquoi on lui en voulait, ce qu'on lui reprochait tout bas sans oser le dire tout haut, c'était de s'entourer de deux favoris par les yeux desquels elle voyait, et qui exerçaient sur les affaires publiques une influence plus grande et plus réelle que les princes et les ministres réunis. Ces deux favoris étaient Concini et sa femme ; leur histoire est assez curieuse, et leur aventure se retrouve presque à chaque page de l'histoire des gouvernements monarchiques. En venant en France, Marie de Médicis avait amené avec elle sa sœur de lait, nommée Eléonore Galigaï ; elle l'avait gardée malgré l'opposition de Henri IV qui voulait renvoyer cette fille dans son pays, et, de la position de femme de chambre, elle l'avait élevée au rang de dame d'atours. Henri IV avait eu tort de montrer tant de faiblesse; les reines, en arrivant dans le pays sur lequel elles devaient régner, se voyaient séparées de toutes les femmes à la compagnie desquelles elles étaient habituées; un motif de haute politique exigeait cette séparation, ces familières de la nouvelle reine entretenant dans son cœur une sourde opposition et faisant plus ou moins l'office d'espionnes au profit de leur première patrie. Éléonore Galigaï devint la confidente de Marie de Médicis dans les nombreuses discussions qu'elle avait avec le roi, et de cette façon parvint à exercer sur elle une influence considérable. Presque toutes les

femmes négligées ou tyrannisées par leur mari, dans la classe bourgeoise comme sur les marches du trône, aiment à trouver auprès d'elles une confidente à laquelle elles puissent raconter leurs griefs; elles les choisissent parmi les personnes de leur domesticité plutôt que parmi leurs amies, et cela pour plusieurs raisons. D'abord elles les ont toujours sous la main; ensuite elles n'ont pas besoin de se gêner avec elles, de mettre des bornes à leurs confidences par crainte de devenir indiscrètes, ce qu'elles devraient faire avec une amie, dont il leur faudrait à leur tour écouter les histoires et plaindre le malheureux sort; or, pour une femme, une des plus grandes félicités est de trouver quelqu'un qui l'écoute sans lassitude parler d'elle-même, qui se fasse une occupation constante de sa petite personne : quelques-unes ont été jusqu'à dire que si les femmes aiment tant la confession, c'est parce qu'elles aiment mieux dire du mal d'elles-mêmes que de n'en point parler. Or toutes ces qualités se trouvent chez une camériste avisée et intelligente, qui sait trouver des compensations dans l'influence qu'elle acquiert sur sa maîtresse qu'elle arrive bien vite à dominer. Ainsi se trouve justifié le proverbe allemand : Le maître c'est le valet ! Léonora remplissait toutes les conditions exigées pour ce rôle. Résolue, intelligente, capable de détermination, elle se sentait d'autant plus à l'aise pour donner des conseils que, dans les résolutions qu'elle insinuait à Marie de Médicis, elle n'était gênée ni par les conditions de rang ni par celles de responsabilité qui pouvaient arrêter la reine. Maigre et laide à faire peur, elle ne se sentait pas distraite par la galanterie; aussi put-elle se donner entièrement aux affaires, c'est-à-dire aux soins de sa propre fortune.

Parmi les gens venus en France à la suite de Marie de Médicis se trouvait un Florentin jeune, bien fait, spirituel, et qui avait un moment occupé dans son pays le

rang de secrétaire d'État. Il appartenait à cette race de brillants aventuriers que, durant plusieurs siècles, l'Italie a envoyés dans presque toutes les capitales européennes, aussi bien auprès de Christine de Suède ou de Fréderic II de Prusse que de Marie de Médicis. De l'Angleterre partaient de rudes pionniers qui allaient découvrir et défricher des terres inconnues; de l'Italie des hommes jeunes, séduisants, portant dans leur regard la flamme brillante de leur soleil; amis du luxe et ennemis du travail, ils s'en allaient partout où ils espéraient faire fortune sans se donner d'autre mal que les occupations de sigisbée. Insensés, qui ne se doutaient pas que le métier de favori est plus dur, plus pénible, plus ingrat que celui de laboureur ou de portefaix. Et, pourtant, c'est chez eux qu'est né ce proverbe, qui résume en un mot une existence si enviée: Les favoris, heureux leurs enfants!.. parmi tous ces hommes partis à la conquête de la Toison d'or, quelques-uns devenaient les favoris des reines tandis que d'autres finissaient sur la roue; mais le plus grand nombre restaient de vulgaires escrocs, et lire les mémoires de Casanova, de Steingalt, c'est connaître leur histoire.

Concini avait toutes les qualités et tous les vices qui mènent à cette haute fortune : la souplesse, la bassesse, l'insolence et la présomption; en un mot, l'idéal du vrai courtisan, sans humeur et sans honneur. Voyant la faveur croissante de Léonora Galigaï, il feignit une passion pour elle, demanda sa main et l'épousa. Il plut à la maîtresse autant pour le moins qu'à la suivante; il plut à Marie de Médicis qui devait toute sa vie avoir le cœur très-tendre, et dont il devint le favori. Léonora était trop intelligente, trop intéressée surtout pour se montrer jalouse; si elle éprouvait un regret, c'était de ne pas avoir vingt maris à sacrifier à sa protectrice. Il ne faut pas juger des mœurs du temps passé par les idées que nous

avons aujourd'hui; le sens moral a fait de grands progrès depuis deux siècles, et l'on n'oserait se permettre maintenant ce qui semblait tout naturel alors. Les habitudes de galanteries étaient bien plus grandes, les mœurs bien plus relâchées. Ce n'était pas à la cour de Toscane que Marie de Médicis avait pu puiser des notions d'austère vertu ; l'exemple qu'elle avait eu sous les yeux à la cour de France, alors qu'Henri IV réunissait dans le même appartement sa femme et sa maitresse, n'était pas fait non plus pour l'édifier. Ainsi, est-elle plus excusable qu'une autre d'avoir éprouvé de l'amour pour les deux hommes qu'elle poussa au pouvoir, Concini et Richelieu. Chez elle c'était besoin d'aimer, désir de trouver un bonheur que le mariage lui avait refusé; chez ces deux amants, c'était pur calcul politique. Chez Concini surtout, qui, dès le premier jour, montra l'avidité de ses pareils. Lui et sa femme, enfermés toute la journée dans l'appartement de la reine, se tenaient prêts à écouter ses confidences, à la conseiller dans les circonstances difficiles, à la consoler dans les discussions pénibles qu'elle avait avec le roi; quelques libéralités nouvelles étaient toujours le prix de leur intervention. Lorsque Marie de Médicis devint régente, elle n'écouta que leurs avis, et surtout elle les combla de biens avec une prodigalité qui eût fait naître l'envie des plus sages et des plus modérés. Ce Florentin, qui était venu à Paris gueux comme un étudiant, commença par prendre le titre de maréchal d'Ancre et par acheter la charge du duc de Bouillon. Pour apaiser les récriminations qui s'élevaient de toutes parts, pour figurer dignement au milieu de ces hommes si fiers de leurs ancêtres et de leur naissance, il envoya à Florence un maître des requêtes chargé de lui dresser une généalogie : c'est un faible commun à tous les parvenus. La faveur de la reine continuant, il mit toutes voiles dehors, n'imposant plus de bornes à son avidité. Il se fit donner le gouvernement

d'Amiens; il prépara le mariage de sa fille avec le comte de Soissons, un des trois princes du sang qui pouvaient prétendre à la régence; il négocia plusieurs fois avec les princes révoltés, leur promettant son appui et essayant de conclure avec eux une alliance offensive et défensive. Mais voyant que ce terrain n'était pas solide, que la reine était sa seule et sa véritable amie, il revint franchement à elle, et celle-ci le nomma maréchal de France. Cette nouvelle excita une clameur, une indignation générale, et malheureusement trop justifiée. Quel est l'homme sensé qui n'eût été révolté de voir les trésors de l'État prodigués à un aventurier sans mérite et sans valeur, tandis que tant de princes français méritaient mieux ces honneurs et ces faveurs, et en tous cas y avaient plus de droit qu'un étranger. Quel est l'homme de guerre qui ne se sentît humilié en voyant donner le bâton de maréchal à un homme qui n'avait jamais combattu, et dont on mettait en doute, avec raison, la valeur personnelle. Faut-il s'étonner de voir Marie de Médicis en agir ainsi, et augmenter à plaisir le nombre des mécontents? Non: elle suivait en cela les errements ordinaires de la politique féminine, qui consiste à obéir aux impulsions du cœur ou de l'imagination plutôt qu'aux conseils de la raison, à braver ouvertement l'opinion, afin de bien se persuader qu'on est le maître et qu'on commande à tous.

Alors arriva un événement qui devait changer la face des choses, et menacer le pouvoir de Marie de Médicis ainsi que celui de son favori. Louis XIII venait d'atteindre sa majorité, c'est-à-dire sa quatorzième année. Par une de ces contradictions inexplicables qui abondent dans les choses humaines, la majorité d'un particulier, c'est-à-dire de celui qui n'a à se décider que sur des intérêts privés est fixée à vingt et un ans; on peut abréger ce terme et l'émanciper à dix-huit

ans lorsqu'on trouve chez lui une sagesse et une instruction précise. Mais, lorsqu'il s'agit des souverains, de ceux qui doivent se prononcer sur les affaires les plus graves, qui doivent avoir souci de la vie et des biens de milliers d'individus, on les déclare majeurs à quatorze ans. Ainsi l'a voulu Charles le Sage, qui avait vu de près les désordres qu'amène une minorité. Mais n'est-ce pas sortir d'une difficulté pour tomber dans une autre, et n'est-ce pas là une nouvelle condamnation du régime monarchique obligé de s'appuyer sur des fictions? Louis XIII prit solennellement possession du pouvoir, dont il laissa la libre disposition à sa mère; ce fut Concini qui gouverna avec elle, mais non pour elle. Une chose à remarquer, chose très-importante pour le sujet qui nous occupe, c'est que les rois abandonnent souvent la direction des affaires à leurs favoris ou à leur maîtresse; il n'en est pas de même pour les femmes, qui veulent bien le partager avec ceux qu'elles aiment, mais se refusent énergiquement à abdiquer entre leurs mains. Marie Stuart avait risqué sa popularité et sa couronne en épousant Henri Darnley; elle refusa de le laisser commander en maître, et de là vint leur brouille. Concini, plus sage, se contenta de la part que lui faisait la régente; il regardait principalement le solide, et il s'empressait d'accroître sa fortune. C'est cette avidité, cette insolence, compagne ordinaire de la faveur, qui excitait la jalousie des gens de cour. Il méprisait les princes, et en cela il n'avait pas grand tort, dit Tallement des Réaux; la plupart des grands qui entouraient le trône n'avaient pas une moralité supérieure à la sienne; mais ils se trouvaient chez eux, et lui n'était qu'un étranger venu s'asseoir à un banquet qu'on n'avait pas dressé pour lui. Chaque jour on le lui faisait sentir; chaque occasion lui apportait une preuve de cette opposition qui devait triompher

de lui, malgré le bon vouloir de Marie de Médicis. A plus d'une reprise il avait dû quitter Paris, se réfugier dans son gouvernement pour se soustraire aux marques d'une impopularité toujours croissante.

Durant une de ces absences arriva un événement bien fait pour le forcer à réfléchir. Marie de Médicis avait ordonné une seconde arrestation du prince de Condé, qui était toujours le chef des révoltés. La femme du prince parcourut tout Paris, disant que Concini était l'auteur de cette arrestation, et soufflant la colère contre lui. Elle n'y réussit que trop bien; la populace se porta vers son hôtel, le saccagea, le brûla après avoir pillé les meubles et objets précieux qui le remplissaient. Les émeutes populaires sont coutumières de faits de ce genre : le pillage du château de Neuilly au lendemain de 1830, celui de la maison de M. Thiers, pendant la Commune, sont les derniers en date. Ces émeutes sont de vrais feux de paille, aussitôt éteints que vite allumés. Quelques jours après Concini était de retour; il se faisait accorder une indemnité compensant largement les pertes qu'il avait subies; et du haut de la chaire les prédicateurs engageaient les fidèles à restituer les objets volés qui se trouvaient en leur possession, soit en les rapportant directement, soit en les mettant dans un chariot qui parcourait la ville à cette intention.

Cet événement fit descendre dans son esprit de salutaires réflexions, que le tourbillon des affaires en éteignait trop souvent. Quelque temps après, il perdit sa fille, qu'il devait marier au comte de Soissons, et, le lendemain, il disait à Bassompierre, qui le rapporte dans ses mémoires : « Je vois trop bien la ruine prochaine de ma femme, de mon fils et de ma maison. J'ai appris à connaître le monde, et je sais que l'homme arrivé à un certain point de bonheur en descend aussi rudement qu'il s'est élevé plus haut. Quand je suis venu en France, je

n'avais pas un sou vaillant et je devais plus de dix mille écus. Mon mariage et les bonnes grâces de la reine m'ont donné beaucoup d'avancements, de charges et d'honneurs ; j'ai travaillé à ma fortune et je l'ai poussée en avant tant que j'ai vu le vent favorable. Mais, dès que je l'ai senti tourner, j'ai pensé à faire retraite et à jouir en paix des grands biens que nous avions acquis. C'est ma femme qui s'est opposée à cette volonté, et à chaque coup de fouet que la fortune nous donne, je continue à la presser. Dieu sait si les avertissements nous ont manqué depuis la déclaration des princes qui m'ont mis au nombre des cinq tyrans, jusqu'au pillage de notre maison. La mort de ma fille est le dernier, et si nous ne l'écoutons pas, notre perte est prochaine. » Puis, il faisait le relevé de ses biens montant à huit millions, avec lesquels il voulait acheter du pape le titre du duché de Ferrare et laisser à son fils encore une belle succession ; mais sa femme si opposait toujours. « De sorte, s'écriait-il, que je me vois perdu sans ressource, et si ce n'était les nombreuses obligations que j'ai à ma femme, je la quitterais pour aller dans un lieu où les grands ni le peuple ne me viendraient pas chercher. » Ainsi, c'est sa femme qui l'a arrêté au moment où il allait faire une action sage et prudente. Ce fait est caractéristique et doit faire comprendre de quelle nature est l'ingérence des femmes dans toutes les affaires humaines. Toutes ne manient pas ostensiblement les affaires, ne gouvernent pas publiquement comme Marie de Médicis, Anne d'Autriche ou la marquise de Pompadour ; mais toutes savent d'une façon détournée pousser les hommes et les événements vers le point où elles veulent, point marqué par leur ambition, par leur cœur ou par leur imagination... L'aventure de Concini avec sa femme était autre que celle du charbonnier de la rue Saint-Séverin, qui est devenu le héros d'une histoire populaire très-souvent racontée. Le curé

de la paroisse Saint-Séverin dit un jour en pleine chaire: « Mes chers paroissiens, je viens de recevoir une grande provision de pois verts, j'en donnerai à tous ceux d'entre vous qui me prouveront qu'ils ne sont pas menés par leur femme. » Le lendemain, nombreuse affluence chez le curé, chacun veut participer au partage de ses pois; mais, après interrogatoire, tous sont éconduits comme n'étant pas maîtres chez eux. A la fin, arrive un charbonnier; le curé le retourne de toutes les façons sans pouvoir le prendre en flagrant délit d'obéissance conjugale. Forcé de s'exécuter, il le conduit vers sa provision de pois et s'apprête à remplir son sac. Mais, tout à coup, s'arrêtant : « A propos, mon ami, pourquoi n'avez-vous pas apporté un plus grand sac, vous en auriez eu davantage. — Je le voulais bien, fait le charbonnier, c'est ma femme qui n'a pas voulu. — Allez, mon ami, vous aussi vous obéissez à votre femme; vous n'aurez pas de mes pois. »

L'orage grandissait; mais c'était du côté du roi. Concini le surveillait attentivement; il ne le laissait parler qu'à des gens dont il était sûr, il le retenait dans l'intérieur de Paris, craignant de le voir s'émanciper; il examinait avec le plus grand soin tous ceux qui s'approchaient et à la conversation desquels le jeune roi prenait plaisir. Inutile précaution. Louis XIII allait prendre un parti qui devait renverser du pouvoir Concini et Marie de Médicis en même temps. Le poste du favori a longtemps été une sorte de charge de cour; les souverains entourés de courtisans avides, haineux, jaloux, qui les détestaient en se courbant devant eux, qui espionnaient chacun de leurs actes, aimaient à avoir un homme dont l'humeur, le caractère, la tournure d'esprit leur plût; un confident dans le sein duquel ils pussent s'épancher et goûter les douceurs de l'amitié, le seul bien d'ici-bas qui ait été refusé à ceux que leur naissance

élève sur le trône. Ces favoris étaient ordinairement d'adroits courtisans, brillants, souples, spirituels, ne songeant qu'à la fortune, à laquelle, du reste, ils arrivaient très-rarement, ou bien le prince se lassait d'eux, ou bien la défaveur populaire les forçait à l'exil, quand, dans un jour de colère, elle ne se jetait pas sur eux pour les déchirer. On était candidat à ce poste comme à celui de ministre ou de maréchal. Bassompierre raconte dans ses mémoires un fait qui peint trop bien les mœurs de l'époque pour que nous ne le placions pas ici. Il avait montré pendant la guerre l'activité la plus louable. Le roi l'en avait loué publiquement. Tout à coup, au moment où ils en recueillaient le fruit, le roi lui fit un froid accueil, évita longtemps sa rencontre, le traita enfin, aux yeux de tous, comme un homme tombé en disgrâce. Enfin, un soir, en lui donnant le mot d'ordre, il trouva le moyen de lui dire à l'oreille qu'il ne s'affligeât pas et qu'il ne fît semblant de rien. Le mot de l'énigme était que Luynes, le favori en titre, s'était alarmé du bon traitement fait à Bassompierre et en avait montré de l'humeur au roi. Bien plus, il était venu trouver Bassompierre lui-même, lui confiant naïvement ses craintes. « Il était, dit Bassompierre, dans la position d'un mari qui redoute les assiduités d'un honnête homme auprès de sa femme. » Il rassura complétement Luynes, lui affirma qu'il n'avait jamais envié le poste de favori; et, pour le lui prouver, accepta l'ambassade d'Espagne que celui-ci lui offrit afin de l'éloigner. Qui faut-il plaindre davantage? Le roi qui a peur de déplaire à son favori, ou le favori qui tremble chaque jour de se voir supplanté ?

Le jeune Louis XIII avait en effet pris un favori, qui tout d'abord n'excita en aucune façon la défiance de Marie de Médicis et de Concini. Ce favori, nommé Luynes, était un homme de trente-six ans; il ne pouvait y avoir grands sujets à épanchements entre un jeune homme de

quatorze ans et un homme de trente-six. Luynes se glissa dans la familiarité du monarque par son habileté à dresser les pies-grièches; Louis XIII, grand amateur de la chasse, étudiait avec un soin extrême tout ce qui s'y rapporte; aussi fit-il créer pour lui la charge de maître de la vénerie du cabinet. Son avancement fut rapide; en peu de temps il devint capitaine du Louvre, conseiller d'État, grand fauconnier de France et maître des oiseaux de la Chambre, charges qui lui donnaient un accès facile et constant auprès du roi. Marie de Médicis prit ombrage de cette faveur sans cesse grandissante; elle voulut l'éloigner en lui donnant le gouvernement d'Amboise; le favori refusa, et la guerre fut déclarée entre les deux cours, celle de la mère et celle du fils. C'est alors que le premier valet de chambre du roi dit à Marie de Médicis ces paroles qui peignent l'époque : « Vous avez donc, madame, un autre favori pour le roi, dont vous serez plus sûre que de Luynes ; car, enfin, il en faut un, vous le savez, et s'il venait à choisir un homme plus entreprenant et plus élevé en dignité vous pourriez vous repentir d'avoir éloigné celui-ci. »

La guerre une fois déclarée, Luynes entra en campagne tout de suite, pour ruiner l'autorité de Concini et de la reine mère, ce qui était même chose. Trop adroit pour froisser les sentiments du roi en s'attaquant directement à sa mère, il ne s'en prit qu'à Concini, rejetant sur lui toutes les fautes, faisant peser sur lui la responsabilité des actes de Marie de Médicis. Il faut avouer que cette princesse ne fournissait que trop d'armes contre elle par sa hauteur et par son amour effréné pour le pouvoir. Henri IV la définissait courageuse, hautaine, ferme, discrète, glorieuse, opiniâtre, vindicative et défiante, disposée à la paresse, peu curieuse des affaires, et n'aimant de la royauté que la pompe et les honneurs. Vis-à-vis de son fils elle s'était toujours montrée hautaine, im-

périeuse, le lassant par ses récriminations continuelles, prononçant à chaque instant les mots de reconnaissance filiale, de dévouement maternel, et affaiblissant ces sentiments dans le cœur du roi à force de les invoquer dans des circonstances puériles et insignifiantes. C'est ainsi que les femmes perdent presque toujours leur autorité ; elles l'ont usée pour les petites choses, pour les menus détails de la vie auxquels elles se cramponnent avec une sorte de désespoir; et lorsqu'elles veulent s'en servir dans les graves circonstances, la pointe de l'arme est émoussée et ne peut plus porter. La grande ressource consistait à menacer son fils de quitter le pouvoir et de lui en laisser les embarras; dangereux moyen, parce qu'il ne laisse aucune retraite à celui qui est pris au mot. Louis XIII, effrayé d'abord par cette menace, s'y habitua peu à peu et finit par en souhaiter la réalisation. Luynes l'y engageait sans cesse dans les nombreuses entrevues qu'il avait chaque jour avec lui; il lui représentait le Louvre comme une prison, les précautions prises pour sa sûreté comme une injure et comme une marque de servitude, ses amusements même comme une honteuse frivolité dans laquelle on le retenait pour prolonger son enfance ; paroles perfides, qui devaient pousser facilement au crime un jeune esprit à peine formé, ayant aussi peu de morale que de justice, et dont l'unique préoccupation était d'avoir un droit absolu sur la vie et les biens de ses sujets. Excité par toutes ces considérations, il résolut de se défaire du maréchal.

On pourrait s'étonner de la manière dont il s'y prit, si on ne se souvenait pas de la violence des mœurs qui régnaient alors. Les princes et les seigneurs ne sortaient qu'entourés de gentilshommes appartenant à leur maison et destinés à leur servir d'escorte, à soutenir leurs querelles, à protéger leur personne. Les deux fois qu'on avait arrêté le prince de Condé, il avait fallu s'y prendre avec

beaucoup d'adresse, et profiter de ce qu'il était chez le roi, c'est-à-dire séparé de ses gentilshommes. Pour Concini, la chose devenait plus difficile encore; il avait levé sept mille hommes, soi-disant pour le service du roi, mais en réalité pour sa défense personnelle. Le roi, dont l'autorité s'exerçait despotiquement, aurait pu le décréter d'accusation, mais il eût pu s'enfuir, se défendre et susciter une guerre civile, quoique la chose fût peu probable, un étranger n'ayant pas assez d'attaches dans le pays pour former un parti. Louis XIII aima mieux lui dresser un guet-apens et le faire assassiner traîtreusement. L'histoire le lui reproche et avec raison, ce n'est pas un acte digne d'un roi. Lui-même prit tous les arrangements et prépara l'embuscade. Il manda Concini dans son cabinet d'armes pour lui faire voir quelque chose; cette première fois l'affaire manqua. Retenu par la reine mère, le favori ne put venir. Une seconde fois, on l'attendit. Le Louvre était alors un château fort, avec ses fossés et sa double enceinte; on laissa d'abord passer son escorte, on fit tomber la porte derrière elle, puis les conjurés, Vitry en tête, se précipitèrent sur lui et le massacrèrent. Détail qui peint des mœurs qui ne sont plus les nôtres aujourd'hui; ceux qui venaient d'assassiner Concini, qui appartenaient tous à la cour, où ils occupaiant un rang plus ou moins élevé, n'eurent pas de soin plus pressé que de se jeter sur le cadavre de leur ennemi, de le dépouiller de ses habits, de ses bijoux, de ses armes et de les porter au roi qui leur en fit don. Ce n'était pas un mince présent: on avait trouvé sur lui des lettres de change pour une somme de dix-neuf cent mille livres; s'attendant à être obligé de fuir, il les portait toujours avec lui. Le soir même ses charges, ses biens, ses maisons, étaient distribués aux partisans de Luynes. Il y en eût toutefois qu'on ne put confisquer, ce sont les sommes qu'il avait mises à l'abri en les envoyant à Rome; le pape soutenant que

Concini était mort justiciable de l'inquisition, prétendit que la confiscation lui appartenait et il la garda. Aussitôt Concini mort, on alla arrêter sa femme. Celle-ci, voyant que toute fuite était inutile, se coucha sur son lit pour cacher les diamants renfermés dans sa paillasse. La cupidité était le dernier sentiment qui survivait dans cette âme basse et avide. Marie de Médicis resta enfermée dans sa chambre ; elle sentit que le coup de pistolet qui avait tué Concini venait de mettre fin à son autorité. Mais l'amour du pouvoir n'était pas mort en elle ; et cette passion, dont elle ne pouvait triompher, allait la conduire au milieu de dures épreuves, la condamner à une vie misérable.

Durant quinze jours, Marie de Médicis resta enfermée dans son appartement ; elle avait vu désarmer ses gardes, murer les portes qui allaient de son logis aux autres parties du Louvre, abattre le pont qui conduisait à son jardin. Les ambassadeurs, les grands, les personnes de la famille royale, ses serviteurs même ne pouvaient pénétrer jusqu'à elle. Quelle situation pour une femme hautaine et impérieuse, qui hier encore était souveraine maîtresse, de se voir réduite à cet état d'abandon et d'humiliation, d'entendre le peuple mêler son nom dans le concert de malédictions adressées à Concini ! Le plus pénible pour elle, c'était de sentir qu'elle devait quitter le Louvre, c'est-à-dire le pouvoir. Elle fit demander au roi par écrit de se retirer dans quelque ville de son apanage, où elle aurait le commandement absolu ; elle lui demandait aussi la faveur de l'embrasser avant de partir. Le roi lui répondit par écrit également, qu'il lui accordait toutes ses demandes, qu'elle pouvait emmener toutes les personnes qui lui conviendraient, et qu'il la verrait avant son départ. Les détails de l'entrevue furent discutés par avance, et on arrêta mot à mot les paroles que la mèree t le fils devaient échanger.

Les incidents de cette entrevue, laissés par les historiens, sont curieux; ils contrastent avec les scènes de triomphe dont la veille encore ces murs étaient témoins; ils font comprendre pourquoi on a donné pour emblème à la fortune une roue qui tourne sans cesse. La porte de Marie de Médicis s'ouvrit et d'abord entrèrent les princesses; le roi vint ensuite précédé des trois frères de Luynes, et accompagné des ministres. La vue de son fils arracha à la reine-mère des larmes qu'elle s'empressa de cacher; puis elle lui adressa les paroles qui avaient été convenues. Après la réponse du roi, Marie de Médicis, au lieu de se conformer au programme arrêté d'avance, lui demanda son intendant Barbin qu'on retenait à la Bastille; le roi, surpris, recula d'un pas, et se fit répéter la demande. Sa mère, s'approchant de lui, le saisit par la tête et l'embrassa en pleurant; le jeune prince, ne pouvant plus soutenir son rôle, fit une révérence et tourna brusquement le dos. Tous les assistants vinrent la saluer à leur tour, puis s'en allèrent. Une fois seule, Marie de Médicis éclata en sanglots; mais elle se remit bien vite, et elle reprit un visage calme pour traverser la foule venue pour assister à son départ. Le cortége qui l'accompagnait se mit en route, trompettes sonnantes; le roi se mit à la fenêtre pour le voir passer, puis, partit chasser à Vincennes. Dans cette conduite presque dénaturée d'un fils vis-à-vis de sa mère, on sentait l'influence de Luynes, qui avait employé tous ses soins à aigrir l'esprit du jeune roi, à l'exciter contre Marie de Médicis, à laquelle il voulait enlever toute autorité. Ces leçons avaient bien profité; quelques jours après, Louis XIII s'amusant à sonner du cor, Bassompierre lui remontra que cet exercice, fatigant pour la poitrine, avait coûté la vie à Charles IX : «Vous vous trompez, répliqua le roi, ce n'est pas cela qui le fit mourir : c'est qu'il se mit mal avec la reine Catherine sa mère, et que l'ayant quittée,

il consentit à se rapprocher d'elle; s'il ne l'eût pas fait, il ne serait pas mort si tôt. » La conduite de cette autre Médicis n'allait-elle pas prouver qu'elle était capable de tout pour ressaisir le pouvoir?

La défiance et la jalousie de Luynes accompagnèrent Marie de Médicis dans son château de Valois; on l'entoura d'espions, on la priva de ses serviteurs les plus attachés, entre autres de Richelieu, qui n'était encore qu'évêque de Luçon, et qu'on relégua à Avignon, ne voulant pas laisser à sa portée un conseiller si habile, si avisé; on pensait que livrée à elle-même, entourée seulement des brouillons et des intrigants qui formaient sa suite, elle ne manquerait pas de commettre de grosses sottises : c'est ce qui arriva. Elle commença par se plaindre très-fort, ce qu'elle eût fait lors même que la conduite de ses ennemis ne lui en aurait pas fourni le motif. C'est le système de tous les vaincus politiques; c'est celui qu'employa Napoléon sur le rocher de Sainte-Hélène, avouant parfois qu'il prenait en pitié Hudson Lowe, d'avoir accepté un rôle qui le désignait à l'indignation publique. Telle est, en effet, l'opinion qui est presque toujours guidée par une générosité inconsciente, et qui prend toujours parti pour le vaincu, lors même qu'elle l'a flétri pendant ses jours de prospérité. Ainsi fit-on pour Marie de Médicis; on ne se souvint plus des maux qu'on avait souffert sous son administration; on oublia Concini et ses exactions odieuses; on ne vit que la femme persécutée, que la reine prisonnière de son fils. Un complot se forma pour aider à son évasion, complot qui réussit entièrement, grâce à l'habileté et à l'énergie du duc d'Épernon. C'est alors qu'on vit ce que peut une femme ambitieuse, qui a goûté du pouvoir et qui veut le reprendre par n'importe quels moyens. Celle qui avait été régente de France, qui avait combattu la ligue des princes et la révolte des réformés, fit alliance

avec eux, se laissa mettre à leur tête. Bien entendu qu'elle prétendait uniquement à renverser le favori par lequel le roi était trompé; mais il n'en était pas moins vrai qu'elle combattait contre son fils, qu'elle portait le trouble et la discorde dans le pays.

Une première fois des négociations rompirent la ligue; mais une paix durable pouvait-elle exister entre gens qui avaient des intérêts si opposés, et qui se disputaient le pouvoir avec une égale ténacité? Une nouvelle levée de boucliers eut lieu, et le roi marcha contre l'armée qui reconnaissait sa propre mère pour chef. La bataille du pont de Cé mit en déroute les révoltés; elle fut suivie d'une amnistie générale, et d'un traité particulier entre Marie de Médicis et le roi; traité qui faisait droit à ses griefs et lui rendait l'entrée dans les conseils. Mais cette entente n'eût pas été de plus longue durée que l'autre, et la lutte entre Luynes et la reine-mère eût continué plus ardente que jamais, sans un événement qui vint changer la face des choses. Luynes mourut subitement d'une fièvre pourprée, au moment où la faveur du roi allait l'abandonner. Louis XIII avait besoin de favoris, mais il était très-inconstant dans ses affections, et subissait avec une sourde opposition un joug qu'on lui imposait et qu'il n'osait secouer. Depuis quelque temps déjà il se plaignait à ses familiers de son favori Luynes, parlant de son avidité, de sa nombreuse famille dont quelque membre arrivait sans cesse à la cour afin de s'enrichir, surtout de son faste princier et de la brillante escorte dont il aimait à s'entourer. Montrant du doigt un ambassadeur qui se rendait chez Luynes : « Il va à l'audience du roi, » disait-il avec aigreur; puis, il ajoutait : « Il veut faire le roi, mais je saurai bien l'en empêcher. » Quant à Luynes, insolent et imprévoyant comme tous les favoris qui se perdent par une trop grande confiance, il répondait à ceux qui lui répétaient ces pro-

pos : « J'ai su gagner ses bonnes grâces, je saurai bien les conserver. Il est bon de temps en temps que je lui donne quelques petits chagrins, cela réveille l'amitié. » Combien il était loin de la sage prudence du cardinal de Richelieu, qui prenait un soin extrême de ménager la jalouse susceptibilité de son maître. Un jour, Louis XIII arrivant chez son ministre, et voyant son antichambre pleine de monde, lui dit avec amertume : « Ainsi, monsieur, c'est vous qui êtes le roi ! — Non, sire, je suis le valet, » répliqua le cardinal en prenant un flambeau qu'il porta devant le roi en l'accompagnant à reculons. Ce sont seulement les hommes vraiment forts, ceux qui connaissent à fond la nature humaine, qui ont le secret de ces habiletés.

Luynes mourut au moment où il venait d'obtenir le titre de connétable, lui qui ne savait seulement pas ce que pèse une épée, selon l'expression de ses contemporains. Le grand ennemi de Marie de Médicis disparaissait, la route du pouvoir s'ouvrait à elle toute grande : elle s'y précipita, mais cette fois dans de meilleures conditions que lorsqu'elle était conseillée par le maréchal d'Ancre, que lorsqu'elle était *à l'ancre*, comme avaient l'habitude de dire les courtisans à la suite d'une repartie qui prouve que les calembours et les jeux d'esprit ont toujours été à la mode dans notre nation. Un jour qu'elle était prête à sortir, Marie de Médicis demanda son voile : « Un navire qui est à l'ancre n'a pas besoin de voiles, » lui répondit-on, et le mot resta. Cette fois, la reine-mère à qui il fallait toujours quelqu'un pour la diriger, qui était inconstante et presque toujours malheureuse dans ses choix, qui avait débuté sous les auspices d'un aventurier et qui devait finir entre les bras d'un astrologue ; cette fois, elle avait eu la main plus heureuse, et elle avait remis ses intérêts entre les mains d'un véritable homme d'État. Cet homme, c'était Richelieu, qui s'était attaché

à elle poussé par l'ambition, qui lui avait rendu plusieurs services, qu'elle avait fait entrer dans les conseils du roi, auquel elle avait fait donner le chapeau de cardinal, et dans lequel elle comptait rencontrer toujours un serviteur fidèle et obéissant. Aussi, dans cette nouvelle rentrée aux affaires, se montra-t-elle d'une prudence et d'une habileté qu'on ne lui avait pas connues jusqu'alors.

Il est de la nature de l'ambition d'être sans bornes, de ne pas admettre de partage et de se perdre par sa violence même. Les deux personnages que les besoins de la lutte avaient réunis un moment devaient arriver forcément à se heurter, une fois leur ennemi commun abattu. Richelieu ne voulait en aucune façon rester le serviteur soumis de Marie de Médicis, tandis que celle-là prétendait au contraire le garder en sa main comme un instrument docile. Et des froissements ne tardèrent pas à se produire, des contradictions à se montrer, sur le terrain de la politique, que Marie de Médicis entendait d'une façon fantaisiste, tandis que Richelieu la traitait de la façon large d'un homme d'État, reprenant les traditions abandonnées de Henri IV. Le dépit de Marie de Médicis augmenta en voyant le roi donner raison au cardinal, et dès lors, elle devint son ennemie et résolut de le renverser. La cour s'en aperçut à la manière dont cette princesse le reçut lorsqu'il revint triomphant de son expédition du pas de Suze, entreprise malgré l'opposition de la reine-mère. Il mit pied à terre chez elle, mais celle-ci le reçut avec froideur, lui adressant à peine quelques paroles. Richelieu devint tout rouge ; il ne put même se contenir dans de justes limites, et lorsque la reine lui dit : « Monsieur, comment vous portez-vous ? » il répondit : « Je me porte mieux que beaucoup de gens ici ne le voudraient. » L'arrivée du roi mit fin à cette scène difficile pour tous les acteurs ; il traita le cardinal de Richelieu

avec beaucoup d'affection, et négocia personnellement le raccommodement de son ministre avec sa mère. Marie de Médicis consentit à garder comme dame d'atours la marquise de Combalet, nièce de Richelieu ; et celui-ci écrivit à la reine-mère une lettre si soumise, si respectueuse, qu'il n'y avait plus moyen de se fâcher contre lui ; il la lui apporta en personne, fléchit le genou devant elle, et lui baisa la main avec soumission. La Florentine sourit, mais se promit dans son cœur de profiter de la première occasion pour se venger de celui qu'elle regardait comme un traître et un ingrat.

Cette occasion ne tarda pas à se produire. Quelque temps après, le roi se trouvant à Lyon, y prit des fièvres qui mirent sa vie en danger. Autant il se montrait têtu, difficile, quand il se portait bien, autant il était souple, facile, sans volonté, lorsqu'il se trouvait malade. Les deux reines Marie de Médicis et Anne d'Autriche, le soignèrent avec affection ; il en fut touché, et leur demanda pardon des peines qu'il pouvait leur avoir causées. Celles-ci, usant alors de la tactique ordinaire des femmes, qui consiste à choisir le moment où leur influence est irrésistible pour obtenir ce qui leur tient au cœur, mêlèrent la politique aux affaires de famille et demandèrent le renvoi de Richelieu. Le roi le promit. Marie de Médicis revint joyeuse à Paris, jetant des regards de triomphe sur le cardinal qui se trouvait dans sa barque et qui lui rendait les hommages les plus respectueux. A peine arrivée, elle fit part à ses amis de son succès, et elle vit son palais se remplir de nouveau d'un flot de courtisans : c'était une nouvelle régence qui allait commencer; pendant ce temps, Richelieu préparait ses malles pour se réfugier à Luçon, dont il était évêque, et presque tous ses partisans l'avaient abandonné. Le ciel d'avril est moins instable que la faveur des cours; le lendemain tout était changé, et le cardinal plus puissant que jamais. La journée qui vit cette

révolution de palais, s'appela la *journée des Dupes*. En voici le récit fait par un témoin oculaire, le père de Saint-Simon, l'auteur des fameux Mémoires; ce récit, publié tout récemment dans les *œuvres inédites de Saint-Simon*, peint trop bien le caractère de Marie de Médicis, cette femme qui n'avait aucune des qualités politiques de son aïeule Catherine, pour que nous ne le donnions pas ici.

« La reine tourna tout court en arrivant à Paris. Elle déclara au roi que, quelque mécontentement extrême qu'elle eût de l'ingratitude du cardinal de Richelieu et des siens à son égard, elle avait enfin gagné sur elle de lui en faire le sacrifice et de les recevoir en ses bonnes grâces, parce qu'elle lui voyait tant de répugnance à le renvoyer et tant de peine à voir sa mère s'exclure du conseil à cause de la présence de ce ministre, avec qui elle ne ferait plus difficulté de se trouver désormais par amitié et par attachement pour lui. Ce prince reçut cette déclaration avec une grande joie, comme la chose du monde qu'il désirait le plus, qu'il attendait le moins, et qui le délivrait de l'odieuse nécessité de choisir entre sa mère et son ministre. La reine poussa la chose jusqu'à l'empressement, de sorte que le jour fut pris au plus prochain auquel le cardinal de Richelieu et sa nièce de Combalet, dame d'atours de la reine-mère qu'elle avait chassée, viendraient à sa toilette recevoir leur pardon et le retour de ses grâces. La toilette alors, et longues années depuis, estoit une heure où il n'y avait ny dames ni courtisans, mais des personnes en très-petit nombre favorisées de cette entrée, et ce fut par cette raison que ce temps-là fut choisi. La reine-mère logeait alors au Luxembourg qu'elle venait d'achever, et le roi qui allait et venait de Versailles s'était établi dans l'hôtel des ambassadeurs extraordinaires, rue de Tournon, pour être plus près d'elle.

« Le jour venu de ce grand raccommodement, le roi alla à pied de chez lui chez la reine sa mère ; il la trouva seule à sa toilette, où il avait été résolu que les plus privilégiés n'entreraient point ce matin-là, en sorte qu'il ne s'y trouva que trois femmes de chambre de la reine, un garçon de la chambre ou deux, et qui que ce soit d'hommes que le roi et mon père qu'il fit entrer et rester ; le capitaine de la garde fut même exclu. Mme de Combalet, depuis faite duchesse d'Aiguillon, arriva comme le roi et la reine-mère parlaient du raccommodement qui allait s'opérer en des termes qui ne laissaient rien à désirer, lorsque l'aspect de Mme de Combalet glaça tout d'un coup la reine. Cette dame se jeta à ses pieds avec les discours les plus respectueux, les plus humbles, les plus soumis. J'ai ouï dire à mon père, qui l'entendit, qu'elle y mit tout son bien-dire et tout son esprit, et elle en avait beaucoup. À la froideur de la reine, l'aigreur succéda, puis incontinent la colère, les amers reproches, un torrent d'injures, et peu à peu de ces injures qui ne sont connues qu'aux halles. Au premier moment, le roi voulut s'entremettre ; aux reproches, somma la reine de ce qu'elle lui avait promis sans qu'il l'en eût priée ; aux injures, la fit souvenir qu'il était présent, et qu'elle se manquait à elle-même. Il ne put arrêter ce torrent. De temps à autre le roi regardait mon père, lui faisait quelques signes d'étonnement et de dépit, et mon père immobile, les yeux bas, osait à peine et rarement les tourner vers le roi et à la dérobée. Il ne contait jamais cette énorme scène qu'il n'ajoutât que dans sa vie il ne s'était trouvé si mal à son aise. À la fin, le roi outré s'avança, car il était demeuré debout, prit Mme de Combalet toujours aux pieds de la reine, la tira par l'épaule, lui dit en colère que c'était assez en avoir entendu, et de se retirer. Sortant en pleurs, elle rencontre le cardinal de Richelieu qui entrait dans les premières pièces de

l'appartement. Il fut si effrayé de la voir en cet état, et tellement de ce qu'elle lui raconta, qu'il balança s'il s'en retournerait.

« Pendant cet intervalle, le roy avec respect mais avec dépit reprocha à la reine sa mère son manquement à une parole donnée de son gré sans en avoir été sollicitée, lui s'étant contenté qu'elle vît le cardinal de Richelieu en conseil, mais pas ailleurs; que c'était elle qui avait voulu le voir chez elle, sans qu'il l'en eût priée, pour lui rendre ses bonnes grâces, au lieu de quoi elle venait de chanter les dernières pouilles à Mme de Combalet et de lui faire à lui cet affront; que ce n'était pas la peine d'en faire autant au cardinal à qui il allait demander de ne pas entrer. A cela la reine s'écria que ce n'était pas la même chose, que Mme de Combalet lui était odieuse et n'était en rien utile à l'État, mais que le sacrifice qu'elle voulait faire de voir et de pardonner au cardinal de Richelieu était uniquement fondé sur le bien des affaires pour la conduite desquelles il croyait ne pouvoir s'en passer, et qu'il allait voir qu'elle le recevrait bien. Là-dessus le cardinal entra, assez interdit de la rencontre qu'il venait de faire; il s'approcha de la reine, mit un genou en terre et commença un compliment fort soumis. La reine l'interrompit et le fit lever assez honnêtement, mais peu après la marée commença à monter; les sècheresses, puis les aigreurs; vinrent après les reproches et les injures très-amères d'ingrat, de fourbe, de perfide, et autres pareilles gentillesses, qu'il trompait le roi et trahissait l'État pour sa propre grandeur et celle des siens; sans que le roi comblé de colère, de douleur et de surprise pût la faire rentrer en elle-même et arrêter une si étrange tempête. Tant qu'enfin elle chassa le cardinal et lui défendit de jamais se présenter devant elle. Mon père, que le roi regardait de temps à autre, m'a dit souvent que le cardinal souffrit de tout cela comme un con-

damné, et que lui-même croyait à chaque instant rentrer sous le parquet. A la fin, le cardinal s'en alla. Le roi resta fort peu de temps après lui à faire à la reine de vifs reproches dont elle se défendit fort mal; puis il sortit, outré de dépit et de colère. Il s'en retourna à pied, comme il était venu, et il demanda en chemin à mon père ce qu'il lui semblait de ce qui était advenu.

« La cour cependant et bien d'autres gens considérables s'étaient assemblés à l'hôtel des ambassadeurs, pour faire leur cour et par la curiosité de cette grande journée de raccommodement, souci de bien des personnes, mais dont jusqu'alors le succès était ignoré de tous ceux qui n'avaient pas rencontré Mme de Combalet, ou lu dans son visage. Le sombre de celui du roi aiguisa la curiosité de la foule qu'il trouva chez lui; il ne parla à personne et passa droit dans son cabinet. Il y fit entrer mon père seul, lui commanda de fermer la porte en dedans et de n'ouvrir à personne. Il se jeta sur un lit de repos au fond de ce cabinet, et un instant après tous les boutons de son pourpoint tombèrent à terre, tant il était gonflé par la colère. Au bout de quelque temps de silence, le roi se mit à parler de ce qui venait de se passer. Après les plaintes et les discours, parmi lesquels mon père s'était fort réservé, vinrent la politique, les embarras, les réflexions. Le roi comprit plus que jamais qu'il fallait exclure du conseil sa mère ou Richelieu; et quoiqu'il fût irrité, il se trouvait combattu par la nature et l'utilité entre les discours du monde et l'expérience qu'il avait de la capacité de son premier ministre. Dans cette perplexité, il voulut si obstinément que mon père lui en dît son avis, que toutes ses excuses furent inutiles. Il lui dit donc qu'il fallait considérer la reine comme prenant aisément des amitiés et des haines, peu maîtresse de ses humeurs et voulant toujours l'être des affaires; et quand elle l'était en tout ou en partie, se laissant manier par

des gens de peu, sans expérience ni capacité, n'ayant que leur intérêt; que cela s'était vu sans cesse depuis la mort d'Henri IV, et sans cesser aussi en elle un goût de changement de confidents et de serviteurs de tous genres, n'ayant longuement conservé personne depuis le maréchal et la maréchale d'Ancre, et faisant souvent de dangereux choix; que se livrer à elle pour la conduite de l'État serait se livrer à ses humeurs, à ses vicissitudes, à une succession de hasard de qui la gouvernerait un temps, et d'autres ensuite, aussi peu expérimentés les uns que les autres, aussi insatiables. Qu'après tout ce que Sa Majesté avait essuyé d'elle, et dans leurs séparations et dans leurs raccommodements, après ce qu'il venait de tenter et d'essuyer encore dans l'affaire présente, il avait rempli les devoirs d'un bon fils au delà de toute mesure; que sa conscience en devait être en repos, et sa réputation sans tache devant tous les gens impartiaux, quoi qu'il pût faire désormais; que sa conscience et sa réputation, aussi à l'abri qu'elles l'étaient l'une et l'autre, exigaient de lui avec le même empire qu'il se souvînt de ses devoirs de roi, dont il ne compterait pas moins à Dieu et aux hommes; qu'il devait penser qu'il avait les plus grandes affaires sur les bras; que le parti protestant fumait encore; que l'affaire de Mantoue n'était pas finie; enfin que le roi de Suède, attiré en Allemagne par les menées de Richelieu, y était triomphant et commençait le grand ouvrage si nécessaire à la France, de l'abaissement de la maison d'Autriche. Que Sa Majesté avait besoin pour une heureuse suite de ces grandes affaires, et pour en recueillir le fruit, de la même tête qui avait su les embarquer et les conduire, du même qui pour ces grandes entreprises s'était acquis la confiance des alliés de la France, lesquels ne la donnaient pas à un autre au même degré que Richelieu l'avait et qu'il était nécessaire qu'il l'eût. Que les enne-

mis de la France, ravis de se voir aux mains avec une femme et ceux qui la gouverneraient, et qui, à en juger par le passé, n'auraient en vue que leurs intérêts particuliers, au lieu d'avoir affaire au même génie qui leur attirait tant de peines, de travaux et de maux, triompheraient de joie dans leurs espérances d'une conduite si différente, et de l'abattement de nos alliés, qui se trouvaient fort étourdis et peut-être fort ébranlés d'un changement de cette importance. Que quelque puissant que fût le génie du roi pour soutenir et gouverner une machine si vaste, il s'y trouvait une infinité de détails auxquels il fallait journellement suffire dans le plus grand secret, mais avec la plus infatigable activité, qui par leur nature, leur diversité, leur continuité, ne pourraient devenir le travail d'un roi, encore moins de gens nouveaux qui en ignoraient toute la bâtisse, seraient arrêtés à chaque pas, et peut-être, par envie, peu désireux de soutenir et continuer ce que Richelieu avait si bien commencé.

« Ces raisons que Louis XIII s'était sans doute souvent dites à lui-même, lui firent comprendre. Le raisonnement se poussa, s'allongea, dura plus de deux heures. Enfin, le roi prit son parti. Mon père le supplia d'y bien penser ; puis, l'ayant bien affermi, lui représenta que puisqu'il avait résolû de continuer sa confiance au cardinal de Richelieu et de se servir de lui, Sa Majesté ne devait pas négliger de le faire avertir, parce que dans l'état où il devait être et après ce qui venait de se passer au Luxembourg, et n'ayant point de nouvelles du roi, il ne serait point étonnant qu'il prît le parti de prompte retraite. Le roi approuva cet avis, et ordonna à mon père de lui mander, comme de lui-même, de venir trouver le soir même Sa Majesté à Versailles, laquelle s'y en retournait.

« Quoi qu'il en soit, mon père sortit du cabinet, et trouva

la chambre tellement remplie qu'on ne pouvait s'y retourner. Il demanda s'il n'y avait point là un gentilhomme à lui ; le père du maréchal de Tourville, qui était à lui alors, et qu'il donna depuis à monsieur le prince, comme un gentilhomme de confiance, fendit la foule et vint à mon père. Il le tira dans une fenêtre, et lui dit à l'oreille d'aller sur le champ chez le cardinal de Richelieu, lui dire de sa part qu'il sortait actuellement du cabinet du roi, pour lui mander qu'il vînt le soir même trouver Sa Majesté à Versailles, et qu'il rentrait sur le champ dans le cabinet du roi dont il n'était sorti que pour lui envoyer ce message ; il y rentra, en effet, et fut encore une heure seul avec le roi.

« A la mention d'un gentilhomme de la part de mon père, les portes du cardinal tombèrent, quelque barricadées qu'elles fussent. Tout était plein dans la cour de voitures chargées ou qu'on achevait de charger, prêtes à partir pour l'heure où le cardinal avait résolu de se retirer. Assis tête à tête avec le cardinal de La Valette, il se leva avec émotion dès qu'on lui annonça ce gentilhomme, et alla quelques pas au-devant de lui. Il écouta le compliment, et transporté de joie il embrassa Tourville des deux côtés. La Valette s'applaudit d'avoir retardé le départ jusqu'alors, voulant toujours que Richelieu attendît des nouvelles de quelque part. Richelieu alla le soir même à Versailles, où il arriva des Marillacs et autres gens, ce qui se lit dans les mémoires du temps-là. Telle fut au vrai et au naturel la journée des Dupes. La jeune reine, étroitement unie à la reine-mère par la conformité de leurs affections espagnoles et de leurs aversions, entra en fureur. Son confident secret, Beringhen, premier valet de chambre du roi, s'enfuit en Hollande, d'où il revint aussitôt après la mort du roi, rappelé par la reine régente qui lui fit la si prodigieuse fortune qu'on voit aujourd'hui dans son petit-fils. »

Marie de Médicis, qui avait commis tant de fautes et comme reine et comme mère, que le désir de ressaisir le pouvoir et surtout de se venger de Richelieu avait poussée à agir d'une façon si peu sage et si peu politique, ne tarda pas à mettre le comble à ses imprudences et à précipiter les événements dans la voie de l'irréparable. Réfugiée dans son palais du Luxembourg, elle jouait à la mère irritée ; elle se complaisait dans ces bouderies hautaines que les femmes aiment tant, parce qu'elles sont un aliment à leur imagination, et parce qu'elles se prêtent à des réconciliations dans lesquelles elles ont toujours gain de cause. Cette fois, il devait en être autrement. Le frère de Louis XIII, Gaston d'Orléans, qui avait passé sa vie à se révolter contre lui, à recevoir des amnisties et à faire des promesses qu'il s'empressait de violer aussitôt, s'éveilla un beau matin tout ému du traitement qu'on faisait à sa mère, et se croyant déshonoré s'il n'y apportait pas remède. Il fit demander à Marie de Médicis les pierreries de sa femme, dont elle était dépositaire; puis, suivi de quinze gentilshommes, il alla surprendre le cardinal de Richelieu dans son hôtel. Là, il lui dit qu'il ne pouvait plus rester son ami, qu'il reprenait sa parole, qu'il saurait bien se défendre. Alors, montant en voiture, il prit la route d'Orléans.

Cette nouvelle incartade dans laquelle l'on vit la complicité de Marie de Médicis, décida Richelieu à faire cesser ces intrigues puériles, qui bouleversaient la cour et mettaient en arrêt les affaires du royaume. Il conseilla au roi d'aller passer quelques jours à Compiègne; si sa mère l'y suivait, éloignée de sa cabale qui résidait à Paris, elle serait ramenée plus facilement à de meilleurs sentiments; si elle refusait d'y aller, elle abandonnait en quelque sorte sa part du gouvernement pour persister dans une impuissante bouderie.

Ce voyage à Compiègne et les suites qu'il amena est

raconté de la façon suivante par Saint-Simon, dont le témoignage est d'autant plus précieux qu'il achève de nous faire connaître le caractère de cette reine qui fait une si piètre figure dans l'histoire de la France.

« Cette conduite si étrange et si étrangement soutenue fit enfin comprendre toute l'impossibilité de soutenir la présence de la reine-mère à la cour. La piété du roi résistait à la politique. Il consulta des théologiens sur ses droits de fils et de roi, et fut déterminé par eux à se séparer de la reine sa mère. Là-dessus le voyage de Compiègne est résolu. La reine-mère déclare qu'elle suivra le roi partout pour le presser de renvoyer Richelieu. Vautier, son premier médecin, très-confident, espère une grande fortune si, séparée ainsi de ses autres confidents, il la peut raccommoder avec Richelieu, et s'en ouvre avec Schomberg à Compiègne. Schomberg le propose à la reine-mère, à condition de recevoir la soumission de Richelieu, de convenir avec lui au bien de l'État de vivre avec le roi dans l'intimité première, d'assister et de dire librement son avis au conseil, et de donner au roi un écrit signé de sa main, par lequel elle promettra de ne faire désormais aucune brouillerie dans le royaume, ni rien de contraire à l'État, et d'abandonner tous ceux qui seront regardés comme factieux. Elle consentit à tout, excepté d'assister au conseil et de donner l'écrit. Refuser un tel écrit n'est rien moins que refuser sa réserve bien expresse de faire dans le royaume toutes les brouilleries que bon lui semblerait et toutes les choses contraires à l'État qu'il lui plairait d'entreprendre. Le roi lui parle avec toute la douceur et tout le respect possible, il lui fait parler par Schomberg, par le garde des sceaux de Chasteauneuf, par le père Suffren, son confesseur, qui l'assure que Richelieu ne pensera jamais à faire rentrer chez elle aucun de ses parents qu'elle a chassés; rien ne lui peut persuader de donner l'écrit, de

se détacher de Monsieur, d'assister au conseil, de souffrir Richelieu.

« Quel sera l'homme impartial et raisonnable qui, après tant de choses passées, ne jugera pas de la première nécessité l'écrit demandé à la reine-mère, et qui ne jugera pas le refus de le donner équivalent à la plus formelle déclaration de se réserver le pouvoir de brouiller dans le royaume, d'agir contre le bien de l'État et d'en conserver la volonté; qui ne soit convaincu de plus en plus pour cet attachement de Monsieur, mécontent et éloigné sans cause; encore qui ne soit effrayé de cette ténacité à forcer le roi de chasser Richelieu pour se rendre maîtresse des affaires, elle et les factieux qui lui sont attachés, chacun pour son propre intérêt? Enfin qui n'admirerait la piété et la patience du roi portées jusqu'au plus prodigieux excès, et est même le plus ruineux à l'État et le plus dangereux pour lui-même, après l'expérience de son éducation, du gouvernement de la reine tant qu'elle l'a eu entre les mains, de sa conduite depuis; d'une reine enfin qui a été le fléau d'Henri IV, et qu'il s'en faut tant qu'elle fût exempte de tout soupçon de sa mort? On ne peut nier que tout n'ait été épuisé à son égard de la part du roi son fils, qu'il n'y eût fils en Europe qui eût tant et si dangereusement souffert de sa mère dans tous les temps; en un mot, qu'il était impossible de pouvoir se promettre aucune sûreté, aucune tranquillité, quoi qu'on pût faire avec elle ni pour elle. Ce fut aussi ce qui força Louis XIII à prendre le parti de la laisser à Moulins, et de lui proposer après son départ d'aller demeurer à Moulins, puis à Angers, avec le gouvernement de la province et toute autorité.

« La même raideur, la même volonté de brouiller, le dessein de tout remuer et de rendre le roi et Richelieu odieux par le spectacle d'une mère prisonnière, en refusant obstinément de se promener et de sortir de son

appartement, se trouvèrent invincibles quoi qu'on pût employer; jusqu'à ce que, désespérant du peu d'effet de ce qu'elle avait espéré de son refus de sortir de Compiègne pour aller commander dans une province, et de son manége pour y paraître prisonnière, elle crut ne pouvoir faire pis au roi son fils et à ses affaires que de se jeter entre les bras de ses ennemis qu'elle avait tant aimés et servis toute sa vie. Elle consentit donc, pour exécuter son dessein, à faire quelques promenades; elle s'éclipsa un beau matin, le 11 juillet 1631, et gagna en fugitive Avesnes, puis Mons, enfin Bruxelles, où l'archiduchesse Isabelle la reçut avec toutes sortes d'honneurs. La reine-mère et le duc d'Orléans avaient envoyé aux parlements et par toute la France, au moment de cette fuite, les requêtes et les libelles les plus propres à mettre tout en combustion. »

Ce n'est pas seulement dans la vie ordinaire qu'on voit des mères dénaturées plaider contre leurs enfants, les dépouiller de tous leurs biens, chercher même leur mort; dans les hautes sphères, le fait est plus fréquent parce que l'enjeu est plus important. Irène, impératrice de Constantinople, après avoir, comme le font toutes les régentes, retenu le plus longtemps son fils Andronic en tutelle, leva plusieurs fois l'étendard de la révolte contre lui, et finit par lui faire crever les yeux. Marie de Médicis ne se porta pas à de semblables excès, mais elle alla hors de la France chercher des ennemis au pays qui ne voulait plus se laisser gouverner par elle. Ce crime, car c'en est un et monstrueux, n'excitait pas alors une indignation aussi grande que celle qu'il excite aujourd'hui. Les idées féodales survivaient encore; les grands vassaux, abattus par Louis XI, se prétendaient encore possesseurs absolus d'une partie du sol et se croyaient permis tous les moyens pour en revendiquer la propriété. Cependant l'idée de patrie commençait à naître, et la défection du

connétable de Bourbon, sous François Ier, avait excité l'indignation de ceux-là mêmes qu'il était venu servir. Les troubles et les désordres de la Ligue avaient favorisé l'appel à l'étranger, et la veuve de Henri IV défaisait de ses mains coupables l'œuvre de pacification et d'unité accomplie par son mari. Ce sentiment de la patrie allait se fortifiant de plus en plus; et une des choses qui nuisit le plus aux émigrés français, qui perdit leur cause dans l'esprit des peuples étrangers, ce fut quand on les vit porter les armes contre leur patrie. Simples réfugiés politiques, on les eût entourés de sympathie et d'estime; mais quand on les vit capables d'amener, par esprit de vengeance, la ruine et le démembrement de la France, car les alliés n'avaient pas pris les armes dans une autre intention, la considération se retira d'eux, on les abandonna à leur sort, et dans plusieurs pays on refusa de leur donner asile. Sévère mais juste châtiment de sentiments inavouables, et que l'opinion publique va flétrissant de plus en plus. Un homme s'est trouvé, à la fin du siècle dernier, qui pouvait être la gloire de la France, et qui en a été la honte. C'est le général Moreau, qu'une mesquine ambition poussa à porter les armes contre la France, et dont le nom est attaché au pilori de l'histoire pour effrayer tous ceux qui seraient tentés de l'imiter.

Ce sort fut celui de Marie de Médicis, qui ne tarda pas à savoir combien est amer le pain de l'exil, combien trompeuses sont les promesses de la politique. L'Espagne, qui lui devait tant, ne tarda pas à se lasser de subvenir à ses besoins, en voyant rester vaines ses tentatives pour faire éclater la guerre civile dans son pays. Alors, elle passa en Hollande, où on lui fit d'abord un très-brillant accueil; mais ces citoyens économes trouvèrent bientôt fort onéreux l'entretien d'une reine avec toute sa suite, car elle ne marchait qu'entourée d'un nombreux cortége. Elle eut l'idée de se réfugier en Angleterre, auprès de sa

fille qui régnait en ce pays. Là aussi l'accueil fut sympathique, et le Parlement vota des fonds pour subvenir à ses dépenses. Mais là aussi on se lassa bien vite de son esprit inquiet, de ses intrigues sans cesse renouvelées, de ses continuelles demandes d'argent amenées par les exigences de son astrologue qui était en même temps son amant. Elle dut passer à Cologne, où elle mourut obscurément et dans une misère relative, amenée par ses fautes, son imprévoyance et les désordres de sa vie privée. Voici les résultats de l'ambition de cette reine, voici les fruits de sa politique : la guerre civile allumée dans le royaume, l'œuvre d'Henri IV en partie compromise, les Parlements se voyant érigés en juges du souverain et se préparant à la révolte de la Fronde, enfin les ennemis de la France encouragés et amenés par la reine de ce même pays. En voyant ces résultats, en les voyant fatalement amenés par l'incapacité jointe à l'ambition, n'est-on pas tenté de condamner toute ingérance des femmes dans les affaires politiques, et de répéter avec l'auteur du *Roman de la Rose* :

> C'est chose qui moult me déplaît,
> Quand poule parle et coq se tait.

ANNE D'AUTRICHE

Singulières coïncidences de la destinée! et combien, dans la vie humaine, tout dépend du hasard et de l'arrangement fortuit des événements! il y a des femmes qui sont possédées du désir de se mêler des affaires politiques, qui sacrifient tout à ce désir, l'intérêt de leur famille et le souci de leur honneur. En voici une, au contraire, qui n'eût pas demandé mieux que de ne pas s'en mêler; qui a fait pour ainsi dire de la politique malgré elle; une qui appartenait à cette classe de femmes dont parlait Richelieu lorsque, répondant à dom Luis de Haro qui le félicitait sur le repos qu'il allait goûter en France, il disait qu'on ne peut se promettre de repos en France, et que les femmes mêmes y sont fort à craindre. « Vous autres Espagnols, ajoutait-il, vous en parlez bien à votre aise, vos femmes ne se mêlent que de faire l'amour ; mais en France ce n'est pas de même, et nous en avons trois qui seraient capables de gouverner et de bouleverser tout un grand royaume. »

Anne d'Autriche était par excellence du nombre de ces Espagnoles; elle eût tranquillement passé sa vie au milieu des amusements et des distractions d'une honnête galanterie, si la jalousie taciturne de Louis XIII, l'inimitié de Richelieu, et surtout les mauvais conseils de ses confidentes ne l'eussent jetée dans l'opposition et

dans les intrigues; si enfin le hasard ne l'eût fait régente et n'eût mis entre ses mains un pouvoir qu'elle était absolument incapable d'exercer. Il faut bien le dire, la faute en est à Louis XIII : sur le trône, comme dans la vie bourgeoise, la femme est ce que son mari la fait. S'il s'en occupe, s'il lui donne cette éducation que toute femme doit recevoir de celui avec lequel elle va passer sa vie, et surtout si le fond est bon, il peut en faire une épouse tendre et dévouée. S'il la néglige au contraire, s'il la laisse en proie à l'ennui et aux mauvais conseils, il ouvre lui-même la porte aux intrigues et aux aventures qui rempliront le vide de ce cœur inoccupé. Et Louis XIII ne fut rien moins qu'un mari modèle; après quelques moments d'épanchement et de confiance intime qui répugnaient à la froideur de son tempérament, il retourna à sa solitude taciturne. Il fit plus, il prêta l'oreille aux suggestions de Marie de Médicis, jalouse comme le sont toutes les belles-mères, aux insinuations de Richelieu qui voulait posséder seul l'oreille de son maître; à l'abandon, il joignit les persécutions et les injures graves; le sort de la jeune reine devint si déplorable que les résolutions désespérées lui parurent sa seule chance de salut, et le spectacle de cet intérieur qui va passer sous nos yeux est un éloquent commentaire de la phrase proverbiale : heureux comme un roi!

Anne d'Autriche n'avait-elle pas, elle aussi, quelques reproches à se faire? Comme toutes les femmes mariées, elle crut qu'elle n'avait qu'à se laisser adorer, qu'à s'abandonner à tous ses caprices; que l'amour de son mari lui était dû, que rien ne pouvait le lui enlever. Presque toutes les jeunes femmes donnent dans ce travers, et voient leur bonheur périr sur cet écueil. Quelque violent que soit l'amour, il est sujet à tant de traverses, il peut péricliter de tant de façons différentes, que sa conservation exige des précautions infinies : c'est un tré-

sor sans prix, mais on veille sur les trésors pour ne pas se les laisser enlever. Sauf des cas bien rares, les femmes ne doivent s'en prendre qu'à elles seules quand elles se voient négligées ou abandonnées par leur mari. Le jour où elles se trouvent seules devant le foyer désert, elles accusent la destinée, elles maudissent l'ingratitude masculine, elles ne se souviennent pas de toutes les fois qu'elles ont manqué de complaisance, qu'elles se sont abandonnées à leur humeur, qu'elles ont cédé à cet esprit de contradiction qui fait le fond de leur nature : le ciel avait déposé dans leurs mains un précieux trésor, celui de la jeunesse et de la beauté, qu'elles devaient répandre avec prudence afin de remonter un jour vers ces moments heureux; elles l'ont prodigué d'une main insouciante, les oiseaux du ciel l'ont mangé, et le soir venu elles ne retrouvent plus la route. Une femme habile ne commet jamais de ces fautes-là ; elle sait se rendre si indispensable, si nécessaire à son mari, que celui-ci ne peut plus la quitter, ni s'en passer une minute. Les reines ne s'en sont pas plus souvenu que la plupart des bourgeoises ; c'est ainsi qu'Anne d'Autriche, Marie-Thérèse, Marie Leczinska ont éloigné d'elles des époux qui seraient peut-être restés fidèles. Telles furent les causes qui poussèrent Anne d'Autriche à s'occuper de politique. Il ne sera pas bien difficile de chercher et de définir son système; elle ne pensa jamais par elle-même, elle ne fut qu'un instrument entre les mains de ses confidents d'abord, de Mazarin ensuite ; ne prenant du pouvoir que ces satisfactions qu'il donne à l'amour-propre de celui qui croit n'avoir, comme Jupiter, qu'à faire un signe de tête pour ébranler le monde, satisfactions auxquelles la femme est encore plus sensible que l'homme.

Anne d'Autriche et Louis XIII avaient quatorze ans lorsqu'ils furent mariés; on se contenta de faire la cérémonie, et les deux époux furent séparés jusqu'à ce que

l'âge et la raison étant venus permirent leur réunion complète. Cette singulière situation de deux nouveaux mariés séquestrés chacun de leur côté, était assez fréquente dans l'ancienne société française. Les mariages étaient des affaires d'intérêt arrêtées entre les parents, et sans qu'il y eût aucune participation de la part des enfants. Le consentement exigé pour la validité du sacrement était donné par les père et mère, qui avaient alors plein pouvoir sur ceux auxquels ils avaient donné le jour. Toutes les sociétés ont de ces subtilités à leur usage : chez les musulmans, le consentement des deux époux est également exigé; mais comme un paravent sépare la fiancée du reste de la noce, lorsque le mufti demande si elle consent à se marier, une voix répond oui, et personne ne sait si c'est celle de la jeune fille ou celle de sa mère. Aussi ces alliances, faites uniquement pour satisfaire à des arrangements de famille, étaient-elles contractées fort jeunes. De là la curieuse interrogation de ce prêtre qui, voyant venir à l'autel une petite fille de six ans, demande aux parents : « Présentez-vous cette enfant pour être baptisée?» En sortant de l'église, le marié allait au collége, et sa femme rentrait au couvent, emportant sa corbeille de noces pleine de poupées et de jouets. Parfois la fiancée venait toute enfant habiter dans la famille de son futur mari, elle était élevée avec lui, elle partageait ses jeux, elle croissaït sous ses yeux. Chez les princes, cet usage était assez fréquent; Catherine d'Aragon passa toute sa jeunesse à la cour d'Henri VII; d'abord destinée au fils aîné de ce prince, elle finit par épouser son fils cadet, qui fut Henri VIII. Sous le cardinal Fleury, l'infante d'Espagne, qui devait épouser Louis XV, vint habiter Versailles. Lorsque ce projet d'union fut rompu, elle retourna à Madrid, ce qui amena la guerre entre les deux pays.

Cette singulière situation donnait souvent lieu à ce

qu'on pourrait appeler le roman dans le mariage. Les deux jeunes époux ainsi séparés brûlaient du désir de se revoir; ils usaient de tous les moyens employés par les amoureux; et, parfois, trompant la vigilance de leurs gouverneurs, ils arrivaient à se réunir avant l'âge fixé par la sagesse de leurs parents. Cette aventure d'un mari enlevant sa femme avait quelque chose de piquant et d'original. Rien de semblable ne se passa entre Louis XIII et Anne d'Autriche; ce prince fuyait la société des femmes, lui préférant la chasse; et, quand il la recherchait, c'était pour se livrer à des conversations et à des admirations purement platoniques. Cette réserve, on pourrait dire cette froideur de tempérament, lui attira une réponse hardie de Mme de Chevreuse, qui trouvait que la nature s'était trompée, lorsqu'elle l'avait mise, elle si impétueuse, au rang des femmes. « Je n'aime les femmes que jusqu'à la ceinture, lui dit un jour le roi. — Eh bien, sire, nous nous ceindrons au-dessous des cuisses. » Pour ne pas trouver trop étrange cette réponse, il faut se souvenir que la liberté de langage était bien plus grande alors qu'aujourd'hui; et que de notre temps aucun poëte comique ne se permettrait des familiarités qui ne choquaient ni Louis XIV ni sa cour. Pour triompher de la froideur et de la timidité du roi, Luynes dut le prendre dans ses bras et le porter dans le lit de la reine, événement qui fit le lendemain le sujet de toutes les dépêches diplomatiques. Ces questions d'alcôve occupaient alors une large place dans les préoccupations politiques, au point de vue des dynasties et leur continuation : un roi sans enfants suffisait pour mettre l'Europe en feu, pour susciter de nombreuses compétitions, comme on le vit à la mort de Charles II d'Espagne.

Cette lune de miel ne fut pas de longue durée; Louis XIII était timide, Anne d'Autriche peu encoura-

geante et peu complaisante ; tout en aimant le roi, tout en se montrant jalouse de son amitié passagère pour Mme de Chevreuse, elle ne fit rien pour dissiper son embarras, pour le mettre à son aise, pour lui rendre sa société douce et agréable d'abord, et par suite indispensable ; elle se laissa adorer, ce qui n'était pas le fait d'un homme aussi timide et aussi réservé que Louis XIII. Faute de le comprendre, faute de s'en donner la peine, faute surtout de regarder le mariage comme un devoir à remplir et non comme un plaisir à attendre, elle perdit l'occasion de conquérir son mari, de devenir son inspiratrice et son guide, et elle tressa de sa propre main la chaîne d'infortunes qui allait l'enserrer. Bientôt délaissée par Louis XIII, à la suite d'une fausse couche amenée par son imprudence, Anne d'Autriche, qui était jeune, qui aimait la joie et les amusements, s'abandonna à l'amitié de Mme de Chevreuse, dans laquelle elle ne craignait plus de trouver une rivale, et qui exerça sur elle une influence des plus pernicieuses. La société la plus dangereuse pour une femme, pour sa vertu, pour sa moralité, n'est pas celle des hommes, mais bien celle des autres femmes. D'abord, elle se tient naturellement en garde contre les paroles flatteuses des hommes, qu'elle sait n'être point désintéressées ; puis, dans le commerce de la galanterie, il y a quelque chose qui élève l'âme au lieu de l'abaisser, à cause justement des dehors chevaleresques dont elle s'entoure. Il peut y avoir faute et faiblesse, mais rarement corruption et cynisme. Rien de semblable dans l'amitié des femmes auxquelles on prête complaisamment l'oreille sans se défier d'avance de leurs paroles. Ce sont elles qui viennent arracher un à un tous les scrupules encore si vivaces dans les âmes jeunes et honnêtes, qui étouffent à plaisir les sentiments de pudeur que l'éducation a si soigneusement développés. Sous l'influence de leurs

railleries, au récit de leurs aventures, l'âme se dessèche, et quand elle ne tombe pas dans la corruption, elle perd cette fleur de modestie qui est le plus doux attrait de la femme, sa plus belle couronne. Les femmes qui ont failli éprouvent une singulière jouissance à détruire chez leurs amies des sentiments qu'elles ne possèdent plus, soit pour en faire des compagnes de leurs plaisirs, soit par une secrète jalousie qui envie aux autres une vertu qui les rend plus désirables et qu'elles ne possèdent plus.

Mme de Chevreuse fut pour Anne d'Autriche cette amie perfide et funeste; elle le fit bien innocemment sans doute, elle jugea que la reine n'avait pas plus qu'elle le sens moral et le souci de sa propre dignité; et si elle n'eût trouvé chez elle une nature profondément vertueuse, quoique légère, elle l'eût entraînée à commettre bien plus que des inconséquences. Dans un voyage à la cour d'Angleterre, elle avait lié des relations très-intimes avec lord Holland, l'un des principaux seigneurs de cette cour. Pour distraire la reine qu'elle voyait affligée, elle lui proposa de se laisser courtiser par Buckingham, le favori du roi d'Angleterre, et le seigneur le plus séduisant de Londres; Anne d'Autriche ne parut pas effarouchée par cette idée. Pour la juger plus sévèrement qu'elle ne le mérite, il faut se souvenir que les idées sur la galanterie étaient tout autres alors qu'elles ne le sont aujourd'hui. Le service des dames était la première obligation de tout noble entrant dans le monde; quand il ne choisissait pas une maitresse, sa famille la lui choisissait elle-même. Il est vrai que ce mot maitresse n'avait pas alors la signification qu'il comporte aujourd'hui. Une maitresse était une dame bien placée, bien née, bien en cour, à laquelle on adressait ses hommages, pour laquelle on accomplissait des prouesses, dont l'amour était un stimulant pour exciter à la bravoure et à la générosité; en échange de ce service galant, elle formait son adorateur

aux manières galantes, elle le poussait à la cour, elle le patronnait dans toutes les occasions, et en lui permettant de porter ses couleurs, de se déclarer son chevalier, elle lui donnait un brevet de gentilhomme accompli, de ce qu'on appelait alors un honnête homme. Comme ces relations gardaient généralement un caractère purement platonique, on pouvait s'adresser aux dames les plus haut placées, aux reines mêmes, dont on se déclarait ouvertement le chevalier servant.

Ces mœurs existaient plus encore en Espagne qu'en France, elles y avaient été introduites par les Arabes, et de là elles avaient passé dans le reste de l'Europe, ainsi que la mode des tournois. Anne d'Autriche, pendant son enfance, n'avait pas eu d'autres exemples sous les yeux. Elle avait vu les plus grands seigneurs d'Espagne soupirer pour les filles de la reine sa mère, se flageller jusqu'au sang pour bien honorer le vendredi-saint, dépenser tout leur bien pour faire meilleure figure à la portière de leur carrosse; elle avait pu entendre l'un d'eux dire à sa maîtresse qui contemplait la lune : « Je vous en prie, ne la regardez pas, je ne pourrais pas vous la donner. » Elle était arrivée imbue de semblables idées, dans une cour où la marquise de Sablé soutenait que les hommes pouvaient sans crime avoir des sentiments tendres pour les femmes, que le désir de leur plaire leur donnait de l'esprit, leur imposait de la libéralité et toutes sortes de vertus; et que d'un autre côté, les femmes qui étaient l'ornement du monde et faites pour être servies et adorées, ne devaient souffrir des hommes que leur respect. Ces idées étaient celles d'Anne d'Autriche, qui avec beaucoup de vertu ne s'offensa pas d'être aimée, comme le dit La Rochefoucauld. C'est ainsi qu'elle accueillit les propositions de Mme de Chevreuse, et qu'elle vit d'un bon œil le séduisant Buckingham, couvert de toutes les pierreries de la couronne d'Angleterre, et qui n'ava

pas besoin d'elles pour attirer sur lui tous les regards.

Le roman et le théâtre ont popularisé les aventures qui signalèrent le voyage de l'ambassadeur anglais en France; les incidents les plus invraisemblables de ce récit ont été fournis par l'histoire et non inventés par l'imagination de l'écrivain, tant il est vrai que la réalité est plus invraisemblable que la fiction. Tout le monde connait la fastueuse générosité du duc dont l'habit était couvert de perles et de diamants, mais si mal attachés que chaque pas les faisait tomber. A ceux qui les ramassaient et les lui rapportaient, Buckingham les rendait, les priant de les garder en souvenir de lui. Cette réponse qui aujourd'hui passerait pour une grossièreté sans exemple, qui pourrait à peine se faire à des domestiques, était reçue avec gratitude par les plus grands seigneurs de la cour de France. Tout le monde connait ses audiences multipliées le plus possible, ses retards pour différer son départ que Richelieu pressait avec impatience, son retour inopiné de Calais à Amiens pour voir une fois encore cette belle reine qu'il quittait pour toujours; enfin la fameuse histoire des ferrets de diamants qui eût pu mettre la reine dans un sérieux embarras, sans les moyens énergiques dont le pouvoir despotique peut disposer dans les circonstances difficiles.

La scène principale de cette aventure, celle qui montre la nature des sentiments d'Anne d Autriche, qui n'y voyait qu'une galanterie permise et qui ne voulait pas en dépasser les bornes strictes, c'est celle qui se passa à Amiens. Marie de Médicis et Anne d'Autriche avaient accompagné jusque dans cette ville la princesse Henriette qui allait épouser le roi d'Angleterre. Là eut lieu une entrevue avec Buckingham, dont Laporte, le fidèle valet de chambre d'Anne d'Autriche, fait ainsi le récit : « La reine logea dans une maison où il y avait un fort grand jardin le long de la rivière de Somme; la cour s'y pro-

menait tous les soirs, et il arriva une chose qui donna occasion aux médisants d'exercer leur malignité. Un soir que le temps était fort serein, la reine qui aimait à se promener tard, étant en ce jardin, le duc de Buckingham la menait, milord Rich menait Mme de Chevreuse. Après s'être bien promenée, la reine se reposa quelque temps et les dames aussi; puis, elle se leva, et dans le tournant d'une allée où les dames ne la suivirent pas sitôt, le duc de Buckingham se voyant seul avec elle, à la faveur de l'obscurité qui commençait à chasser la lumière, s'émancipa fort insolemment jusqu'à vouloir caresser la reine, qui en même temps fit un cri auquel tout le monde accourut. Putange, écuyer de la reine, qui la suivait de vue, arriva le premier et arrêta le duc qui se trouva fort embarrassé, et les suites eussent été dangereuses pour lui, si Putange ne l'eût laissé aller; tout le monde arrivant là-dessus, le duc s'évada, et il fut résolu d'assoupir l'affaire autant que faire se pourrait. » La vertu de la reine sortit intacte de cette aventure, mais non sa réputation. Quant à son cœur, il en garda de longues et douloureuses traces. Quelques jours après, Buckingham étant venu prendre congé de la reine, il la trouva en voiture avec la princesse de Conti: en s'inclinant à la portière pour baiser le bout de sa robe, il lui fallut se couvrir un peu du rideau pour cacher les larmes qui lui échappaient. Anne d'Autriche fut si émue, que la princesse de Conti, qui était à côté d'elle, lui dit en badinant qu'elle pouvait répondre au roi de sa vertu, mais non de sa cruauté, et que les larmes de cet amant avaient dû attendrir son cœur puisque ses yeux l'avaient du moins regardée avec pitié. Ici était le danger de la galanterie chevaleresque; elle ne s'adressait qu'au cœur, mais comme le disait Mazarin : quand on a le cœur d'une femme, on a tout. Toutefois, ne condamnons pas la galanterie, c'est elle qui a adouci les mœurs, c'est elle

qui a créé la société polie et élégante; en échange de tant de services indéniables, bien des écarts lui doivent être pardonnés!

Tout se sait dans les cours où tant d'yeux ne sont occupés qu'à épier les faits et les gestes, à surprendre les pensées au vol, et à commenter le tout de la façon la plus malveillante. Cette équipée de la reine fut bien vite connue, sinon dans tous ses détails, du moins d'une manière approximative. Deux personnes s'en emparèrent pour perdre Anne d'Autriche dans l'esprit du roi : Marie de Médicis et Richelieu. Marie de Médicis était belle-mère d'Anne d'Autriche, première raison pour ne pas l'aimer; ensuite elle était avide du pouvoir, elle craignait l'influence d'une femme jeune et belle sur le roi; aussi mit-elle en jeu toute son habileté pour représenter la conduite d'Anne d'Autriche sous les plus noires couleurs et pour exciter la jalousie de Louis XIII, passion à laquelle ce prince n'était que trop naturellement porté. Richelieu avait des motifs à peu près semblables pour perdre la reine dans l'esprit du roi. Il connaissait l'humeur irritable de Louis XIII; il savait combien il était disposé à prêter l'oreille aux accusations portées contre les personnes auxquelles il accordait sa confiance. Par une singulière disposition d'esprit, ce prince éprouvait de la jalousie contre les personnes dont il avait le plus besoin; il les subissait plus qu'il ne les aimait, et dire du mal d'elles c'était lui faire plaisir. Redoutant pour sa faveur une de ces surprises si facilement arrachées à un prince faible, Richelieu tâchait de ne laisser auprès de lui que des gens absolument dévoués, qui fussent à même de l'avertir de ce qui se passait et de ce qui se disait. N'être pas pour lui, c'était précisément être contre lui, c'est-à-dire en guerre ouverte et déclarée. Or, dès le premier jour, Anne d'Autriche avait été une ennemie du cardinal, dans lequel elle avait vu une créature de Marie de Médicis,

c'est-à-dire de la femme du monde dont elle devait le plus redouter les attaques.

Une autre cause d'inimitié non moins puissante vivait au fond du cœur de Richelieu ; il avait vu ses hommages repoussés par Anne d'Autriche, et les blessures de ce genre faites à l'amour-propre ne se cicatrisent jamais. Il peut nous paraître étonnant et même incroyable de voir un cardinal amoureux ; c'est que nous jugeons avec nos idées du XIXe siècle qui n'étaient point celles du XVIIe. Les dignités ecclésiastiques étaient alors le patrimoine de la noblesse : les aînés entraient dans l'armée, se mariaient et perpétuaient le nom ; les cadets avaient les évêchés, les commanderies, les riches abbayes. La religion pouvait souffrir un semblable état de choses, qui offrait moins d'injustice réelle qu'on ne pourrait le supposer. La plupart de ces bénéfices avaient été fondés par des princes, par des seigneurs, qui s'étaient réservé le privilége d'en nommer les titulaires, afin de les conserver à leurs proches et à leur famille. Des hommes jetés dans la carrière ecclésiastique malgré eux, forcés par leur famille à prononcer de vive voix des vœux que dans le fond du cœur ils repoussaient, ne devaient pas mener une vie des plus exemplaires. L'opinion publique n'existait pas encore ; pour qui se seraient-ils gênés? pour les gens de leur caste, qui partageaient les mêmes idées ; pour la classe populaire, dont ils dédaignaient également les applaudissements ou le blâme? Si quelque roi plus scrupuleux s'avisait de leur faire quelque remontrance sur leur conduite, ils répondaient comme l'archevêque Dillon à Louis XVI, qui lui disait qu'en chassant toute la journée il encourageait ses curés à en faire autant : « Sire, chez eux, c'est leur propre défaut ; chez moi, c'est celui de mes ancêtres. » Richelieu amoureux n'était donc pas une exception au milieu du XVIIe siècle : de plus, c'était un poète qui avait

l'imagination vive et ardente; enfin, c'était un politique et un ambitieux qui savait que pour avoir la confiance des femmes, il faut d'abord posséder leur cœur, et qui voulait faire avec Anne d'Autriche ce qu'il avait fait avec Marie de Médicis. Mais les circonstances n'étaient plus les mêmes, et une reine jeune, belle, adulée, se souciait peu d'hommages faits pour plaire à une douairière. Les empressements de Richelieu auprès d'Anne d'Autriche ne sont point contestables; elle-même en a parlé à Mme de Motteville, qui consigne le fait dans ses mémoires; elle ne s'en montra ni plus étonnée, ni plus offensée que des hommages du duc de Montmorency, de Bellegarde, de Bassompierre et de Buckingham, les mœurs espagnoles l'avaient habituée à de semblables galanteries. Le seul point douteux est de savoir jusqu'où se portèrent ces empressements, et de savoir aussi quelle créance ajouter à une anecdote qui peut n'être pas vraie, mais qui a tout le caractère de la vraisemblance, étant donné l'époque et l'humeur des personnes qui y figurent. C'était le moment de la grande faveur de Mme de Chevreuse, qui était folle autant que hardie et aventureuse. La reine ne craignait pas non plus les rires et les distractions, si naturels à son âge et à son caractère, et qu'elle rencontrait rarement sous les tristes voûtes du Louvre et du château de Saint-Germain. Mme de Chevreuse proposa donc à la reine de lui donner, aux dépens du cardinal, un spectacle qui l'amuserait sans doute aucun; Anne d'Autriche y consentit avec la légèreté qu'elle apportait à la plupart de ses actions. Mme de Chevreuse alla trouver le cardinal, lui dit que la reine était touchée de ses hommages, et qu'elle venait lui enseigner un moyen de pénétrer encore plus avant dans son cœur. Elle avait une envie, envie singulière de sa part, peut-être même envie de femme grosse, mais enfin elle avait une envie qu'il fallait satisfaire sous

peine de démériter à ses yeux; cette envie c'était de voir Richelieu danser une sarabande napolitaine, en costume approprié à la circonstance, c'est-à-dire avec un bonnet de fou sur la tête, et un justaucorps de velours rouge orné de sonnettes. Le cardinal y ayant consenti, elle lui dit qu'elle viendrait le prendre le soir, et que la reine assisterait seule à cette mascarade, mais en restant invisible. Ainsi fut fait; Richelieu fut introduit dans une pièce attenant à la chambre de la reine, et là, sans témoins, il se livra à une danse échevelée, s'accompagnant et s'excitant lui-même avec un tambour de basque. Lorsqu'il se retira, sans avoir aperçu personne, deux rires étouffés, partis d'un coin obscur, lui firent deviner qu'on s'était joué de lui.

Le caractère de Mme de Chevreuse et celui d'Anne d'Autriche rendent cette espièglerie très-vraisemblable; elle n'a rien d'extraordinaire de la part de Richelieu, qui faisait le valet devant Louis XIII, qui pouvait bien faire le baladin devant Anne d'Autriche. On sait qu'un jour Louis XIII, entrant chez son ministre, vit son antichambre remplie des plus hauts personnages de la cour : « Ainsi, c'est vous qui êtes le roi ! » fit-il avec un ton d'aigreur jalouse. — Sire, je ne suis que le serviteur, » répliqua Richelieu, et prenant un flambeau des mains d'un valet de pied, il accompagna le roi en marchant à reculons. Un siècle plus tard, le même mot sera répété à Versailles, mais avec une nuance de bassesse de plus. Louis XV joue à la bouillote avec quelques-uns de ses courtisans : « J'ai gagné, fait-il en abattant son jeu : trois rois et moi nous faisons quatre. — Pardon, sire, c'est moi qui ai gagné : quatre valets et moi nous faisons cinq. » Ce qui rend encore plus probable l'aventure de Richelieu, c'est la faiblesse du cœur humain et le souvenir de toutes les sottises que l'amour lui fait faire. Cette équipée rappelle tout à fait celle d'Aristote avec Campaspe, la belle maîtresse

d'Alexandre. Le philosophe sermonnait un jour son royal élève sur son amour pour la belle Milésienne, amour qui lui faisait oublier le souci de sa gloire et l'intérêt de son royaume. « Vous en parlez bien à votre aise, lui répliqua le conquérant; mais si vous voyiez ses beaux yeux, si vous deveniez l'objet de ses tendres sollicitations, vous ne pourriez rien lui refuser. » Aristote jura que rien au monde n'était capable de le détourner du chemin de la vertu et de la raison. A quelque temps de là, il se trouva seul avec la jeune esclave, dont la beauté produisit son effet ordinaire; au bout de quelques moments, le philosophe était à ses genoux, promettant d'obéir à toutes ses fantaisies. Celle-ci lui ayant témoigné le désir de faire le tour du jardin à cheval sur son dos, l'auteur de la *métaphysique* se mit à quatre pattes et commença à marcher en portant ce doux fardeau. Survint Alexandre, qui se mit à le railler : « Sire, lui répondit le philosophe, si l'amour fait faire de pareilles sottises à moi, qui par profession suis voué à la sagesse; où n'entraînera-t-il pas ceux qui n'ont pas les mêmes motifs de réserve et de retenue. » Si Richelieu avait été surpris par Louis XIII dans ce costume peu officiel, il eût sans doute trouvé quelque ingénieuse réponse pour sortir d'embarras.

Poursuivie par l'inimitié de Marie de Médicis et du cardinal, Anne d'Autriche mena dès ce moment une vie misérable, dont les ennuis furent encore augmentés par ses fautes et ses imprudences. Un incident vint fournir à de nouvelles accusations contre elle, et troubler pour longtemps sa tranquillité. Louis XIII et Marie de Médicis résolurent de marier Gaston d'Orléans, le frère cadet du roi; d'abord parce qu'il en avait l'âge, ensuite dans l'espoir qu'une épouse aurait une heureuse influence sur lui, l'arracherait à ses conseillers qui le poussaient à des révoltes sans cesse renouvelées. Ils jetèrent les yeux sur Marie de Bourbon, fille unique du dernier duc de Bour-

bon de Montpensier, et la plus riche héritière du royaume. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Anne d'Autriche, chez qui l'amour-propre de la femme et de la reine se réveilla sans besoin d'excitation étrange. Elle vit sa belle-sœur, mère féconde et heureuse, devenir l'idole de la cour et se rapprocher chaque jour du trône; tandis que, elle, elle vieillirait sans enfants, délaissée de son mari, abandonnée de tous; puis à la mort de Louis XIII, elle irait s'ensevelir au fond d'un couvent, sort réservé à toutes les reines douairières. « A aucun prix ce mariage ne se fera! » s'écria-t-elle avec une exaltation dans laquelle on trouvait la femme plus encore que la reine, l'amour-propre plus encore que l'ambition. C'est Mme de Chevreuse qui se chargea de donner à l'affaire son côté purement politique; elle représenta à la reine que Louis XIII était d'une santé chancelante, qu'il ne tarderait pas à mourir, et qu'alors elle épouserait le duc d'Orléans, frère de Louis XIII, ce qui consoliderait sa situation, et lui apporterait une grande influence; que plusieurs fois déjà des mariages de ce genre s'étaient faits, et qu'une dispense viendrait facilement de Rome pour l'autoriser. La reine y consentit-elle en paroles, ou dissimulant sa pensée véritable, laissa-t-elle agir son amie, l'autorisant par son silence. L'histoire n'a pu décider cette question délicate; mais elle est obligée d'avouer que dans cette circonstance elle s'est laissée gravement compromettre par Mme de Chevreuse.

Celle-ci, à qui l'inaction pesait, qui avait toujours besoin d'une nouvelle intrigue à conduire, qui se faisait un plaisir de chercher sans cesse de nouveaux ennemis à Richelieu, se chargea de mener cette affaire à bien. Pour amener le duc d'Orléans à refuser ce mariage, il fallait trouver quelqu'un qui eût une grande influence sur lui; deux hommes se trouvaient dans ces conditions, le maréchal d'Ornano et le comte de Chalais. Mais ce dernier

était alors favori de Louis XIII, maître de sa garde-robe, et mis dans cette place par Richelieu. Qu'importait à Mme de Chevreuse, plus les difficultés étaient grandes, plus il y avait de gloire à vaincre. Pour cela, elle n'eut qu'à venir et à se montrer, sa beauté fit le reste. Le jeune comte ne put résister à une tentation aussi séduisante ; il se livra entier à la belle intrigante, et trahit et le roi et le cardinal. Fatale imprudence, car ce fut lui qui paya pour tous; tandis que le duc d'Orléans et le maréchal d'Ornano s'en tiraient les bagues sauves, il porta sa tête sur l'échafaud. Anne d'Autriche, gravement compromise dans cette conspiration, vit son sort empirer; elle fut traduite devant le roi assisté du cardinal, mise sur une sellette au milieu de la salle comme une accusée ordinaire. A toutes les demandes, elle répondit par des négations très-accentuées; quand le roi lui reprocha d'avoir pensé à épouser son frère : « Je n'aurais pas assez gagné au change, » répliqua-t-elle avec dédain. Le roi conserva de ce fait un ressentiment sans bornes; et lorsqu'à son lit de mort, Anne d'Autriche lui assurait que cette pensée coupable n'avait jamais traversé son esprit, ce prince lui répondit : « La religion me force de vous pardonner, mais pas de vous croire. » Un redoublement de surveillance et de rigueur fut le résultat de cette intrigue imprudente, dans laquelle la reine s'était jetée avec une légèreté incroyable. Ses dames d'honneur lui furent enlevées, y compris Mme de Chevreuse exilée dans son château de Dampierre, et remplacées par d'autres dévouées au cardinal. Il fut défendu à tout homme d'entrer dans ses appartements, et l'ambassadeur d'Espagne dut s'adresser au roi toutes les fois qu'il voulait obtenir une audience d'elle. Son seul asile était le couvent du Val-de-Grâce, où elle se réfugiait de temps à autre pour échapper aux regards chargés de l'espionner. C'est là qu'elle voyait Mme de Chevreuse, qui se déguisait en

homme et qui venait la visiter la nuit; voyages qui ne tardèrent pas à être connus du cardinal. C'est là qu'elle profitait des ténèbres de la nuit pour faire cette correspondance qui allait de nouveau la compromettre et qu'elle eût aussi bien fait d'abandonner : mais ces lettres qu'elle envoyait à Mme de Chevreuse, qu'elle écrivait à son père, le roi d'Espagne, à son frère le cardinal infant, étaient sa distraction; elle y trouvait deux sortes de plaisirs singulièrement appréciés des femmes : celui de faire une chose qui lui était défendu, celui de se mêler à des intrigues qui avaient pour objet la chute de son plus grand ennemi.

Grâce à la vigilance du cardinal, cette correspondance multiple, entretenue d'une part, avec une femme exilée de la cour, d'autre part avec des princes contre lesquels la France était en guerre, car la France et l'Espagne combattaient l'une contre l'autre en ce moment, cette correspondance fut saisie et mise sous les yeux du roi. La situation était grave, et jamais Anne d'Autriche ne courut un pareil danger : c'était un crime de haute trahison qu'une autre reine de France devait renouveler un siècle et demi plus tard. Un moment elle perdit la tête, et proposa au duc de La Rochefoucauld de l'enlever et de la conduire à Bruxelles auprès de son frère, le cardinal infant. Celui-ci heureusement déclara la proposition trop héroïque pour sa prudence égoïste. Le salut d'Anne d'Autriche tenait à deux fils : il fallait que Laporte, domestique de confiance, employé à transmettre ses messages et enfermé à la Bastille, pût dire comme elle, ni trop nier, ni trop avouer. Mme de Hautefort put pénétrer jusqu'à lui, et lui indiquer la marche à suivre. Il fallait faire prévenir Mme de Chevreuse, qui, selon les circonstances, devait ou rester en Touraine où elle était exilée, ou en partir pour se réfugier en Espagne : un livre d'heures remis par une main inconnue l'avertit de ce

qu'elle devait faire. Ainsi rassurée, Anne d'Autriche put n'avouer que ce qu'elle voulut, mais ce fut après une comédie singulièrement jouée, et qui donna à réfléchir sur le caractère de cette reine. Elle commença par tout nier, montrant une grande indignation de se voir ainsi soupçonnée. Ensuite, elle eut recours aux larmes; puis vinrent les serments les plus solennels : sortant de se confesser et de communier, elle prit Dieu à témoin qu'elle n'avait jamais écrit aucune lettre. Enfin, poussée dans ses derniers retranchements, elle fut obligée d'avouer ce qu'elle venait de nier d'une façon opiniâtre, en prenant pour garant les choses les plus saintes et les plus respectables; elle confessa avoir écrit des lettres qui n'auraient dû sortir de la plume ni d'une reine française ni de la femme de Louis XIII. Elle fit plus, elle s'humilia devant le cardinal; elle le pria de la prendre en pitié, lui demandant son amitié, et lui tendant une main que celui-ci ne voulut pas prendre : il se contenta de s'incliner avec respect, et il sortit de la chambre. Cette puissance de dissimulation doit étonner, mais il faut se souvenir qu'Anne d'Autriche était femme et princesse, qu'elle avait vécu dans les cours, pays où la franchise serait non-seulement une faute, mais encore une sottise. Mazarin, le rusé Italien, devait plus tard être surpris de la puissance de dissimulation de cette femme dans les mains de laquelle il avait confié sa destinée. La procédure la plus injurieuse, la plus dure fut employée pour arriver à connaître le dernier mot de cette intrigue. Anne d'Autriche fut presque visitée en sa personne par le chancelier Séguier; ses meubles, ses tiroirs furent vidés et fouillés; le Val-de-Grâce devint l'objet de minutieuses perquisitions, les religieuses se virent soumises à un interrogatoire méticuleux. On ne trouva rien de plus, et grâce à la fermeté de Laporte, la reine fut sauvée d'une perte irrémédiable.

Mais elle était pour jamais perdue dans l'esprit de Louis XIII; c'est en vain que deux grossesses successives vinrent lui rendre de l'importance, et lui donner une vie plus supportable; le roi ne revint pas sur les prévisions, trop justifiées souvent, que le cardinal lui avait inculquées dans l'esprit. On ne tarda pas à le voir. D'abord, lors de la conspiration de Cinq-Mars, elle fut soupçonnée encore d'y avoir pris part, et elle dut se justifier de nouveau. Ensuite, après la mort du cardinal, Louis XIII malade et s'affaiblissant chaque jour, n'eut qu'un souci, l'exclure de la régence. Lorsque ses conseillers lui eurent remontré l'impossibilité d'une semblable mesure, il s'ingénia avec eux pour l'écarter le plus possible des affaires et ne lui laisser qu'un titre purement nominal. En vain elle fit ce qu'elle aurait dû faire plus tôt, en vain elle se fit assidue auprès de Louis XIII, en vain elle se mit à le soigner, à consulter ses goûts, à adoucir son humeur; à toutes ces avances, à toutes ces protestations, à toutes ces larmes, il répondait par le silence et le dédain. Un souvenir le frappait toujours et le maintenait dans un état d'irritation perpétuelle, le souvenir de son frère qui avait été de tout temps le préféré de sa mère, et que sa femme avait songé à épouser après sa mort. Alors, toutes les tortures de la jalousie s'emparaient de son âme, et il restait impitoyable aux supplications de sa femme agenouillée auprès de son lit.

Singulier contraste, et qui se trouve presque dans toutes les affaires humaines! Tandis que cette reine se traînait suppliante aux pieds de son mari qui dédaignait ses larmes, la cour qui l'avait longtemps délaissée, commençait à lui rendre hommage, pressentant en elle la future régente; les ministres venaient en cachette l'assurer de leur soumission et prendre le mot d'ordre auprès d'elle. Le premier de tous s'était montré Mazarin, que le roi lui avait présenté un jour en lui disant :

« Voilà un ministre qui vous plaira, il ressemble à Buckingham ». Il avait cru railler, et il avait éveillé dans l'âme de la reine une sympathie qui allait prendre d'incroyables proportions. Ce ministre l'avait fait assurer de son dévouement et lui avait persuadé de se soumettre aux exigences du roi, chose que sa fierté aurait obstinément refusée. « Laissez-le vous entourer de toutes les barrières qu'il lui plaira, lui avait-il dit, vous pourrez ensuite les lever ; l'important est pour vous de figurer dans le testament comme régente; si vous n'y étiez pas, le mal serait irrémédiable. » Pour la première fois peut-être, Anne d'Autriche fit preuve d'un esprit vraiment politique, en mettant son intérêt véritable au-dessus de son caprice. Et, tandis que toute la cour pensait que Mazarin venait de lui faire pièce en conseillant au roi les divers articles de son testament, tandis que ses familiers le lui faisaient remarquer pour lui donner de l'aversion pour cet étranger; elle savait, au contraire, à quoi s'en tenir sur ce point, et elle souriait, éprouvant une sorte de satisfaction à tromper tout le monde. Aussi se soumit-elle à l'humiliante cérémonie qui marque les derniers jours de Louis XIII; ce prince, pour donner plus d'authenticité à son testament, pour en assurer les dispositions, pour condamner Anne d'Autriche à une dernière humiliation, convoqua la cour et les parlements, et fit devant eux une lecture solennelle de ses dernières volontés, ensuite de quoi tous furent obligés d'attester par serment et par signature qu'ils les respecteraient. Il faut entendre Saint-Simon raconter les derniers moments de Louis XIII, dans une page mise au jour depuis peu et tout à fait digne d'attirer l'attention :

« Cette précaution fondamentale prise (celle de son testament), il jugea très-prudemment y en devoir ajouter une autre pour acquérir à son testament toute la possible solidité. Il manda tout ce qu'il y avait de grand et de

considérable alors à la cour et à Paris dans sa chambre, où la reine et Monsieur se trouvèrent, et où il fit entrer en même temps le premier président à la tête d'une très-nombreuse députation du parlement que ce prince avait ordonné qui lui fût envoyée.

« De son lit, il leur fit un discours plein de religion, de piété, de majesté des plus grandes maximes d'État ; et, en présence de la reine et de Monsieur, leur expliqua comment il voulait qu'il fût gouverné jusqu'à la majorité de son fils. Il les recommanda l'un et l'autre à la fidélité de tant d'illustres témoins avec une fermeté d'âme incomparable, qui parut faire un puissant effet sur eux tous ; puis, retombant sur lui-même, il les étonna et les attendrit par le plus judicieux mélange de courage et de tendresse, d'humilité et de dignité ; en sorte, qu'on était là dans la plus grande admiration d'entendre un discours si sage, si prévoyant tout, si judicieux, sortir avec force et avec étendue de la bouche d'un squelette mourant parmi de si grandes douleurs, sans rien perdre de sa majesté, ni rien de ce qui pouvait édifier, et traitant de sa mort si prochaine avec la même simplicité, avec la même indifférence que s'il eût parlé de celle d'un autre.

« Enfin, il commanda à Savigny de lire son testament à haute voix et posément pour que chacun pût entendre quelles étaient ses dernières dispositions. La lecture achevée, Louis demanda ce qui leur en semblait, et leur commanda de le dire librement. Tous approuvèrent avec acclamation. Alors, il commanda à Savigny de remettre ce testament entre les mains du premier président, et à lui et aux autres députés de le faire enregistrer pour qu'il servît de loi, puisqu'il était approuvé d'eux tous dans sa chambre ; ensuite les congédia tendrement, fermement, majestueusement, en les faisant souvenir de la fidélité qu'ils venaient de lui promettre tous pour son successeur et pour l'État. De son lit il

voyait l'église et l'abbaye de Saint-Denis et la regardait avec joie ; il avait défendu toutes les grandes cérémonies et permis à regret seulement celles dont il n'était pas possible de se dispenser. Il ordonna lui-même de l'attelage qui mènerait le chariot où son corps serait porté, et désigna le chemin qu'il voulut que tînt son convoi pour éviter autant qu'il le pût les paroisses, afin d'éviter aux curés de venir au-devant et d'accompagner. Il avait reçu les derniers sacrements avec les dispositions les plus saintes, et il n'attendait presque plus que les derniers moments, lorsqu'un grand éclat de rire qu'il entendit se faire dans sa garde-robe indigna tout ce qui était dans sa chambre, excepté lui ; il sourit et dit que ce ne pouvait être que la reine et Monsieur, qui en effet causaient ensemble et avaient laissé échapper cet éclat si indécent, pour ne pas dire pis, de leur joie de se voir sur le dernier point de l'accomplissement de leurs plus longs et plus ardents désirs. Le roi conserva toute sa tranquillité et n'en dit pas davantage. »

Saint-Simon n'a pas dû parler à la légère, et pour affirmer un fait aussi grave il lui a fallu de fortes présomptions ; peut-être cet éclat de rire d'Anne d'Autriche était-il une revanche à l'affront auquel Louis XIII venait de la condamner. Alors, il n'y aurait plus de quoi étonner : pour une femme qui se venge, il n'y a plus ni respect, ni bienséance ; les sentiments les plus sacrés, celui même de la mort, sont les premiers foulés aux pieds. Chez Louis XIII, faisant une mort si chrétienne, il est impossible d'admettre des sentiments de rancune contre sa femme ; l'intérêt de l'État, plus que le souvenir de ses injures personnelles, le guidait en cette occasion. Il connaissait l'incapacité d'Anne d'Autriche, son esprit brouillon, sa facilité à se laisser conduire par des intrigants, et il voulait mettre l'État à l'abri de semblables vicissitudes ; et de fait, il n'avait pas tort ; sans la sage

résolution de remettre les rênes du gouvernement au cardinal Mazarin, résolution à laquelle le cœur eut pour le moins autant de part que l'esprit, la régence d'Anne d'Autriche eût été une époque désastreuse, et les efforts de la noblesse eussent peut-être réussi à détruire l'œuvre de Richelieu.

Ce serment qu'Anne d'Autriche venait de prêter si solennellement entre les mains d'un mourant, Anne d'Autriche était dans l'intention de le violer ; aussi, dès le lendemain, protesta-t-elle dans un acte secret qu'il lui avait été arraché par force et qu'elle ne se croyait pas engagé par lui. C'est ainsi que François Ier fit venir un notaire de Madrid et protesta devant lui contre le traité qu'il venait de signer pour recouvrer sa liberté. Les princes ont à leur usage de singuliers compromis de conscience. A l'époque où le serment religieux était la seule sanction donnée aux actes publics, ils le prêtaient sur des châsses dont ils avaient fait enlever secrètement les reliques, croyant de cette façon ne s'être point engagés. Chez bien peu l'on trouvait autant de bonne foi que chez notre roi Jean II, qui retournait mourir captif à Londres plutôt que de sacrifier l'intérêt de la France ou de manquer à sa parole. De pareils scrupules n'arrêtèrent pas Anne d'Autriche, qui fit casser le testament de Louis XIII et se fit décerner la régence, du consentement des principaux intéressés auxquels elle promit une large compensation. Ainsi elle se trouva maîtresse du pouvoir, mais elle resta en présence de difficultés innombrables nées de son incapacité, de son ignorance des choses du gouvernement, et la turbulente ambition des grands.

Un fait curieux et auquel on ne pourrait trouver que très-peu d'exceptions, c'est le changement dans les idées, la modification dans la manière de voir qu'apporte la possession de la souveraine puissance. Les héritiers présomptifs, les prétendants ne sont plus le lendemain de

leur élévation ce qu'ils étaient la veille ; il y a un abîme entre Frédéric II et le prince de Prusse, entre le prince Louis-Napoléon débarquant à Boulogne, et Napoléon III assis sur le trône de France. Cet esprit d'opposition qui a été une arme entre leurs mains, ils voudraient le détruire pour qu'on ne pût pas s'en servir contre eux; ce pouvoir qu'ils ont ébranlé, ils le voudraient pour eux immobile et inattaquable : ils adorent ce qu'ils avaient brûlé, et ils voudraient brûler ce qu'ils ont adoré. Frédéric II disgrâcia les amis qui lui avaient servi de complices, il ne remboursa même pas l'argent que ceux-ci lui avaient prêté. Napoléon III passa sa vie à poursuivre les conspirations dont il connaissait si bien le fonctionnement. Quant aux hommes politiques que nous voyons chaque jour monter et descendre les degrés du pouvoir, ils ne sont occupés qu'à essayer de mettre d'accord leurs paroles de la veille avec celles du lendemain, à démontrer qu'ils avaient raison, pendant qu'ils étaient de l'opposition, de dire tout le contraire de ce qu'ils disent maintenant qu'ils sont hommes du gouvernement. Anne d'Autriche n'échappa pas à cette loi fatale ; plusieurs causes amenèrent ce changement, qui fut une source d'étonnements et de déceptions pour ses anciens amis. Un fait lui révéla combien elle était étrangère aux choses du gouvernement, et dans quelles erreurs elle pouvait tomber en ne suivant que ses propres inspirations. Dès le premier jour, la foule des solliciteurs vint l'obséder, tout le monde lui demandait et elle donnait à tous, non par politique comme Marie de Médicis, mais pour obéir à son bon cœur. « La reine est si bonne ! » tel était le mot d'ordre que chacun répétait et dont chacun abusait. Anne d'Autriche donnait toujours sans compter, sans savoir ce qu'elle donnait, cédant au plaisir de ne voir autour d'elle que des visages satisfaits. Sa première femme de chambre, appelée la Beauvais, et qui était une de ses favorites, lui

ayant demandé les cinq fermes, elle les lui accorda sans hésiter ; elle croyait qu'il s'agissait de cinq fermes appartenant au domaine royal, et elle était bien aise de les donner en récompense à une femme dont elle appréciait beaucoup les services et l'habileté. On lui fit comprendre que ce qu'on appelait les cinq fermes, c'était les cinq sortes d'impôts affermés à des traitants, que leur revenu servait aux besoins de l'État et de la cour, et qu'en les donnant elle venait de se réduire à la misère la plus absolue. Une ignorance pareille est comparable à celle de la femme du poëte Racine qui demanda un jour à son fils quelle différence existait entre une rime masculine et une rime féminine ; elle avait vécu trente ans à la compagnie du grand poëte, elle avait vu composer tous ses chefs-d'œuvre sans jamais penser à lui faire cette question. Anne d'Autriche comprit la bévue qu'elle avait faite, elle retira sa parole et se promit bien de ne plus retomber dans la même faute.

Une chose ne la fit pas moins réfléchir, l'incapacité de ses amis, qui n'avaient que de l'ambition et de la fatuité. Elle éprouvait une certaine prédilection pour le duc de Beaufort, jeune et brillant cavalier qui affichait pour elle un dévouement chevaleresque ; mais dès qu'elle se fut servie de lui quelquefois, dès qu'elle lui eut donné quelque mission de confiance, elle trouva chez lui tant de sottise, tant d'impertinente fatuité, qu'elle renonça à s'en servir. Un homme en qui elle avait une entière confiance, son aumônier, l'évêque de Beauvais, fit preuve dans le conseil d'une telle étroitesse d'esprit, d'une telle ignorance politique, qu'elle dut l'éloigner de la direction des affaires. Lorsqu'il avait été question de la politique extérieure, ce prélat avait été d'avis de rompre toute relation et toute négociation avec les Hollandais, parce qu'ils étaient protestants. Ce qui avait paru bon à un cardinal paraissait mauvais à un évêque. Quant aux amis d'Anne d'Autriche,

ceux qui avaient été ses compagnons des jours d'épreuve, ils montraient encore plus d'avidité que de dévouement, ils arrivaient à elle comme des créanciers impitoyables. Ils avaient la prétention de voir en elle non une reine ni une maîtresse, mais seulement une amie, et de partager avec elle le gouvernement, sinon de le lui enlever en entier. Or, Anne d'Autriche était femme, c'est-à-dire elle aimait à dominer et à être la maîtresse, aussi sacrifia-t-elle sans hésitation l'amitié et la reconnaissance à la conservation intégrale de son pouvoir. Mme de Hautefort la lassa par ses hauteurs, par ses réponses dédaigneuses; Mme de Chevreuse la fatigua par ses intrigues incessantes, par ses obsessions sans cesse renouvelées; toutes les deux elle les bannit de sa présence et de la cour.

Cette conviction de son incapacité, ce sentiment de son isolement au milieu d'ambitieux tout prêts à profiter de sa faiblesse, lui fit sentir le besoin d'un appui, la nécessité d'un bras fort et puissant qui pût sauvegarder les intérêts du roi et de l'État, tout en la protégeant elle-même. C'est dans un de ces instants où elle avait conscience de sa situation, que, se trouvant en face d'un portrait de Richelieu, elle s'écria, en obéissant à une impulsion involontaire : « Cet homme-là, s'il vivait encore, il serait plus maître que jamais. » Elle se trompait pourtant; ce n'est pas un maître impérieux comme Richelieu qu'il lui fallait, c'était un serviteur doux, insinuant, habile et intelligent comme Mazarin. Elle voulait bien confier à un autre les rênes de l'État trop lourdes pour sa main, mais sans en avoir l'air; elle voulait bien se laisser conduire, mais tout en paraissant gouverner; elle voulait bien se décharger des soucis, des fatigues de la royauté, mais tout en conservant les honneurs et les hommages qui en sont le privilége; elle voulait surtout ne faire ce sacrifice qu'à un ministre dont la personne lui fût agréable, et que le penchant de son cœur se trou-

vât d'accord avec celui de son esprit. Cet homme, elle le trouva dans Mazarin, qui manœuvra avec une habileté sans égale, pour ne pas heurter son humeur naturellement un peu aigre, pour ne pas froisser sa hauteur ni la susceptibilité de son amour-propre. En faisant l'histoire de ce célèbre ministre, nous montrerons l'adresse qu'il déploya dans cette tâche difficile et ardue, dont la récompense fut la possession du cœur de la reine, et par suite celle du pouvoir.

Quels liens ont uni Anne d'Autriche à Mazarin : a-t-elle contracté avec lui un mariage secret? a-t-elle simplement été sa maîtresse? C'est une question que l'histoire n'a pu encore résoudre, faute de posséder les éléments nécessaires. Ce qu'elle sait, c'est que des liens intimes ont existé entre eux, c'est que tous les monuments de l'époque sont là pour l'attester. La grande irritation contre Mazarin venait de ce que l'on sentait bien qu'il n'était pas dans la position d'un ministre ordinaire, qu'un caprice a élevé, qu'un caprice peut abattre; sa cause était celle d'Anne d'Autriche elle-même, qui se trouvait dans l'impossibilité de l'abandonner. De là les efforts sans cesse renouvelés pour engager la reine à renvoyer l'étranger. On l'entraînait au Val-de-Grâce, et là, religieuses et évêques la suppliaient à genoux de se séparer de Mazarin, disant qu'il y allait de son salut; on la faisait rencontrer avec des saintes, avec des illuminés, qui lui répétaient le même conseil descendu du ciel. Elle se contentait de pleurer, restant ferme dans son dessein, et soutenant son ministre contre les dévots comme elle devait le soutenir contre les frondeurs.

Dans son particulier, les attaques n'étaient ni moins vives ni moins redoublées; elle pouvait entendre Mme de Hautefort, causant avec ses compagnes, railler tout haut son intimité avec Mazarin et raconter ce qu'on en disait dans le public. Ses familiers osaient même lui en parler,

et Brienne, dans ses Mémoires, raconte la conversation suivante que sa mère eut avec la reine :

« La reine avait pour elle beaucoup de bonté, et ma mère, qui l'aimait beaucoup, osa l'entretenir un jour de ces mauvais propos. Voici comment la chose se passa. C'était à l'époque où la faveur du cardinal auprès de la reine éclatait librement aux yeux de tous, et quand le monde malin faisait le plus de bruit de leurs prétendues amours. Mme de Brienne était un soir recueillie, selon sa coutume, quelques instants dans l'oratoire de la reine. Sa Majesté y entra sans l'apercevoir ; elle avait un chapelet dans une de ses mains, elle s'agenouilla, soupira et parut tomber dans une profonde méditation. Un mouvement que fit ma mère la tira de sa rêverie : « Est-ce vous, madame de Brienne? lui dit Sa Majesté; venez, prions ensemble, nous serons mieux exaucées. » Quand la prière fut finie, ma mère, cette véritable amie, ou pour parler plus respectueusement cette servante fidèle, demanda permission à Sa Majesté de lui parler avec franchise de ce qu'on disait d'elle et du cardinal. La bonne reine, en l'embrassant cordialement, lui permit de parler. Ma mère le fit alors avec tout le ménagement possible; mais, comme elle ne ménageait rien à la reine de tout ce que la médisance publiait contre sa vertu, elle s'aperçut, sans en faire semblant, ainsi qu'elle me l'a dit elle-même, après m'avoir engagé au secret, que plusieurs fois Sa Majesté rougit jusque dans le blanc des yeux : ce furent ses propres paroles. Enfin, lorsqu'elle eut fini, la reine, les yeux mouillés de larmes, lui répondit : « Pourquoi, ma chère, ne m'as-tu pas dit cela plus tôt? je t'avoue que je l'aime, et je puis même dire tendrement ; mais, l'affection que je lui porte ne va point jusqu'à l'amour ; ou si elle y va sans que je le sache, mes sens n'y ont pas de part, mon esprit seulement est charmé de la beauté de son esprit. Cela serait-il criminel? ne me flatte point :

s'il y a même dans cet amour l'ombre du péché, j'y renonce maintenant devant Dieu et devant les saints, dont les reliques reposent en cet oratoire. Je ne lui parlerai désormais, je t'assure, que des affaires de l'État, et romprai la conversation dès qu'il me parlera d'autre chose. » Ma mère qui était à genoux lui prit la main, la baisa, la plaça près d'un reliquaire qu'elle venait de prendre sur l'autel : « Jurez-moi, madame, dit-elle, je vous en supplie, jurez-moi sur ces saintes reliques, de tenir à jamais ce que vous venez de promettre à Dieu. — Je le jure, dit la reine, en posant sa main sur le reliquaire, et je prie Dieu de me punir si j'y sais le moindre mal. — Ah! c'en est trop, reprit ma mère toute en pleurs ; Dieu est juste, et sa bonté, n'en doutez pas, madame, fera bientôt connaître votre innocence. » Elles se remirent ensuite à prier tout de nouveau, et jamais elles ne prièrent l'une et l'autre de meilleur cœur.

Une semblable familiarité étonnerait auprès d'une reine d'un caractère moins débonnaire et moins facile. Mais en mainte autre circonstance on lui parla avec une aussi grande liberté. Mlle de Montpensier lui fit plusieurs réponses assez vives sans s'attirer aucune réprimande; Benserade, pour répondre à une de ses questions, improvisa des vers dans lesquels il lui parlait de Buckingham sans éveiller son courroux. Anne d'Autriche laissa dire, elle ne consulta qu'elle-même, et lorsque le moment lui sembla venu, elle se décida. Lorsqu'elle vit les Importants passer des paroles aux actions, des conspirations à l'assassinat; lorsque Mazarin mit sous ses yeux les preuves non récusables de l'attentat médité contre lui, attentat essayé vainement par trois fois, et la pressa de se prononcer ou pour lui ou pour ses ennemis; ce jour-là son parti fut pris sans retour; elle fit emprisonner le duc de Beaufort, elle chassa Mme de Chevreuse, elle se jeta entièrement dans les bras de Mazarin. A quelque titre

qu'elle lui ait appartenu, sa constance à le soutenir contre ses adversaires, son énergie à supporter tant de luttes et tant de vicissitudes, l'honorent infiniment. C'est même là un des traits de la politique féminine que cet acharnement à lutter contre l'opinion. Un roi eût cédé vingt fois; tous ceux qui ont eu des favoris les ont sacrifiés au ressentiment ou au caprice de leur cour ou de leur peuple; Anne d'Autriche ne céda pas. Le royaume de France aurait pu périr par son obstination, qu'elle n'aurait pas cédé davantage.

Dès lors, l'histoire d'Anne d'Autriche est terminée; elle ne fait que suivre les avis et les conseils de Mazarin, qui lui laisse la douce illusion de croire que c'est elle qui gouverne. Mais elle a le sentiment de son incapacité, et lorsque les circonstances l'éloignent un moment de Mazarin, elle est dans une terreur perpétuelle. « La reine, dit la princesse Palatine, supportait aussi impatiemment l'absence du cardinal que les hauteurs de M. le Prince; elle ne savait à qui se confier. Le cardinal gouvernait de Breuhl; mais il y avait bien des circonstances qui exigeaient de prendre un parti au moment, et la reine était embarrassée par la crainte d'être blâmée du cardinal, et par la difficulté des affaires. » Deux fois seulement la reine et la femme se révèlent, sortant de cette volontaire abdication. La première, c'est lors de l'arrestation de Broussel; le peuple est là entourant le palais royal, menaçant de mettre le feu si on ne lui rend pas son conseiller. Livrée à elle-même, à son instinct de femme, qui la pousse à braver l'opinion, Anne d'Autriche résisterait, et plutôt que de céder préférerait s'ensevelir sous les ruines fumantes de son palais; mais tous ceux qui l'entourent la pressent et la sollicitent, elle finit par céder, et c'est en pleurant qu'elle signe l'ordre d'élargissement. La seconde fois, c'est lorsque Louis XIV veut épouser Marie Mancini; la fille de sang royal se sent

révoltée d'une alliance semblable : « Plutôt que de voir une pareille honte, lui dit-elle, je me retirerai avec mon autre fils, et j'en appellerai à la nation. » Singulière erreur de la vision qui fait trouver dangereux un mariage avec une fille de sang non royal à celle qui vient de livrer le pays à dix ans de guerre civile et d'anarchie pour conserver son ministre favori.

Quand Louis XIV eut pris le gouvernement après la mort de Mazarin, Anne d'Autriche, à qui il semblait dur de ne plus rien être après avoir tout été, continua à recevoir des solliciteurs, à promettre et à refuser des grâces. Un jour, Louis XIV, qui l'aimait beaucoup, qui la soignait avec un dévouement sans bornes quand elle était malade, entra dans sa chambre et devant tous ceux qui la remplissaient, la pria de ne plus se mêler du gouvernement et de ne pas porter atteinte à son autorité. C'était la contre-partie de sa visite au parlement. Depuis ce jour. Anne d'Autriche vécut tranquille et honorée, respectée du roi qui l'aimait beaucoup. Tant qu'elle vécut, il tint ses amours secrètes, et c'est seulement après sa mort qu'il déclara publiquement sa passion pour Mlle de la Vallière, et la fit monter dans le même carrosse que la reine. Elle succomba à une maladie longue et douloureuse qui ne pardonne pas. Une réponse qui lui fut faite un jour lui apprit combien peu l'on doit compter sur les sentiments d'amitié et de reconnaissance, à la cour surtout. Recevant la visite de Beringhem, dont elle avait fait la fortune et qu'elle avait comblé de biens : « Ah ! mon pauvre Beringhem, je m'en vais, lui dit-elle. — Ce qui doit consoler Votre Majesté, c'est que redoutant les mauvaises odeurs, elle doit bien souffrir de sa maladie. » Ces paroles sont la seule consolation que Beringhem sut trouver pour sa bienfaitrice. Mais les princes méritent-ils un dévouement plus grand ?

MLLE DE MONTPENSIER

Il y a trois sortes de gens qui s'occupent de politique : les niais, les ambitieux et les mécontents. A la classe des niais appartiennent tous ceux qui s'avisent un beau jour de vouloir administrer les affaires publiques, sans motifs, sans bonne raison aucune. Ils souriraient si on leur proposait de faire des souliers, et répondraient qu'ils n'ont jamais appris ; il leur paraît plus aisé de s'occuper des difficiles questions d'administration, de marine ou de finance. Ils sont ordinairement conseillés par leurs femmes, qu'une sotte vanité pousse à désirer un rang dans lequel elles puissent triompher de leurs amies et de leurs connaissances. Quant aux ambitieux, ils sont de toutes les époques et de tous les pays ; le but unique de leur vie est la possession du pouvoir, et pour y arriver ils prennent la route qui leur semble la plus courte et la plus commode, quelques-uns le mérite et le savoir, le plus grand nombre l'intrigue et la bassesse. Quant aux mécontents, ils forment la majeure partie des dissidents politiques d'une nation. Qui donc se croit à sa place ? Qui donc estime avoir obtenu les postes, les distinctions, les récompenses en rapport avec son mérite ? Les femmes surtout se montrent insatiables, et leur ressentiment s'exprime en termes d'une aigreur qui en montrent toute la véhémence. Les salons sont tous transformés en foyers

d'opposition, et bien des gens seraient malheureux si le gouvernement n'était là pour fournir matière à ce besoin de critique et d'humeur satirique qui est le fond de notre nature.

A cette classe des mécontents appartient Mlle de Montpensier, qui est une des figures les plus curieuses parmi celles dont nous retraçons le portrait. Elle ne cherche pas le pouvoir et la richesse, comme Mme des Ursins ou Mme de Maintenon ; elle est née sur les marches du trône et sa fortune est une des plus considérables qui soient alors. Elle ne prend pas les armes pour soutenir la cause de son amant, pour lui conquérir le premier rang dans l'État, comme la duchesse de Longueville le fait pour Larochefoucault; elle ne songe qu'à elle, elle ne se soucie que d'elle et n'a pas le temps de songer aux autres. Ce qu'elle veut, c'est un mari ; ce qu'il lui faut, c'est un épouseur à son gré ; c'est pour le conquérir qu'elle entre par la brèche dans la ville d'Orléans et qu'elle fait tirer le canon de la Bastille. En un mot, c'est une demoiselle à marier dans toute la force du terme ; c'est ainsi que l'histoire la connaît et la distingue de ses compagnes de la Fronde. Elle est le type de ces péronelles qui, fières de leur beauté, de leur richesse ou de leur naissance, se montrent fières et dédaigneuses, ne trouvant personne de digne de dénouer les cordons de leur chaussure, et qui finissent par épouser un malotru. Dans le rang où le sort les a placées, mille obstacles viennent arrêter leur sot orgueil, et les forcer à une conduite plus sage; tandis que la naissance, la fortune immense de Mlle de Montpensier lui permettaient de se livrer à tous les écarts de son imagination. Elle a pu tout faire, jusqu'à prendre les armes et amener une guerre civile, dans le seul but de satisfaire son petit amour-propre. Quel a été le résultat de tant d'efforts, les uns grotesques, les autres coupables? Elle a fini, après

s'être adressé à tant de rois, par contracter un mariage avec un cadet de Gascogne qui la méprisait et la délaissait. Ne serait-ce point cette aventure qui inspira à Lafontaine la fable du *Héron?*

Mlle de Montpensier, surnommée la grande demoiselle, était fille de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, et par conséquent, cousine de Louis XIV. Elle fut en naissant le plus riche parti de l'Europe; elle le sut bien vite, et l'éducation ne vint pas corriger un orgueil que tant de circonstances devaient entretenir : « il est très-ordinaire, dit-elle dans ses Mémoires, de voir les enfants que l'on respecte et à qui on ne parle que de leur grande naissance et de leurs grands biens, prendre les sentiments d'une mauvaise gloire. J'avais si souvent à mes oreilles des gens qui ne me parlaient que de l'un et de l'autre, que je n'eus pas de peine à me le persuader, et je demeurai dans un esprit de vanité fort incommode ; l'on me parlait de Mme de Guise, ma grand'mère, je disais : « elle est ma grand'maman de loin : elle n'est pas reine. » Mlle de Montpensier avait partagé le sort de tous les princes qui reçoivent une déplorable éducation, soit qu'on les laisse à dessein dans l'ignorance pour gouverner plus longtemps à leur place, soit qu'on cède à tous leurs caprices pour s'en faire bien venir. Le cardinal de Bernis raconte dans ses Mémoires qu'un jour on entra chez l'abbé Fleury, alors précepteur de Louis XV; le jeune roi était sur les genoux de l'abbé, occupé à mettre des papillotes à ses cheveux gris, et ce dernier se laissait faire complaisamment. C'était sa manière d'instruire le prince ; c'était surtout sa manière pour prendre sur lui une influence qu'il conserva si longtemps.

Cette petite personne qui trouvait Mme de Guise indigne d'être sa grand'mère parce qu'elle n'était pas reine, ne devait chercher qu'à s'asseoir sur un trône. Dès sa plus tendre enfance, ce fut là l'objet de son ambi-

tion. « Tout contribua ce jour-là, raconte-t-elle dans ses Mémoires, à me faire paraître, parce que l'on dansa sur un grand théâtre accommodé tout exprès pour ce sujet, orné et éclairé de flambeaux autant qu'il le pouvait être ; il y avait au milieu du fond de ce théâtre un trône élevé de trois marches, couvert d'un dais, et tout autour du théâtre des bancs pour les dames qui devaient danser, au pied desquelles étaient les danseurs ; et le reste de la salle était un amphithéâtre qui nous avait en perspective. Le roi ni le prince de Galles ne se voulurent point mettre sur ce trône; j'y demeurai seule, de sorte que je vis à mes pieds ces deux princes et ce qu'il y avait de princesses à la cour. Je ne me sentis point gênée en cette place, et ceux qui m'avaient flattée, lorsque j'allai au bal, trouvèrent encore moyen de le faire. Tout le monde ne manqua pas de me dire que jamais je n'avais paru moins contrainte que sur ce trône; et que comme j'étais de race à l'occuper, lorsque je serais en possession d'un, où j'avais à demeurer plus longtemps qu'au bal, j'y serais encore avec plus de liberté qu'en celui-là. » L'aveu est précieux à recueillir, toutes les femmes en auraient fait autant, toutes les princesses surtout chez lesquelles l'orgueil naturel à leur sexe se double de l'orgueil donné par leur naissance. Il n'en est pas une qui ne fît la réponse de Marie Thérèse à laquelle on demandait si elle n'avait remarqué personne à la cour du roi son père: « Il n'y avait pas de roi, » dit-elle simplement. Aussi celles qui, ne pouvant monter sur un trône, sont obligées de se contenter d'un prince ou même d'un simple gentilhomme, leur font-elles sentir sans pitié la distance qui les sépare; dans le droit féodal, la femme supérieure en rang à son mari occupait un siége plus élevé que le sien ; en Orient, la fille du sultan qui a épousé un pacha ou un vizir lui fait administrer la bastonnade quand elle n'est pas con-

tente de lui ; coutume qui se retrouvait dans notre moyen âge, où la femme noble qui avait épousé un vilain avait le droit de le battre. Aujourd'hui la dot a remplacé la haute naissance, et le mari qui épouse une belle dot doit s'attendre à être l'humble serviteur de sa femme. N'est-ce pas la justification de ce mot de Diogène répondant à un jeune homme qui l'interrogeait sur la grave question de savoir s'il devait prendre femme: « Si elle est belle, elle te trompera ; si elle est laide, elle te déplaira ; si elle est pauvre, elle te ruinera ; si elle est riche, elle te dominera. »

Dès le commencement, Mlle de Montpensier songea à devenir reine de France, et à l'âge de onze ans elle jeta ses vues sur le dauphin, le futur Louis XIV, qui venait de naître. « Je l'allai voir tous les jours, dit-elle, et je l'appelai mon petit mari ; le roi s'en divertissait et trouvait bon tout ce que je faisais. Le cardinal de Richelieu, qui ne voulait pas que je m'y accoutumasse ni qu'on s'accoutumât à moi, me fit ordonner de retourner à Paris. » Déçue de ce côté pour le moment, la jeune ambitieuse tourne ses vues ailleurs ; attentive à regarder à l'horizon, elle guettait tout trône devenu vacant pour s'en emparer aussitôt, comme un chat eût pu le faire d'une souris. Un jour, elle apprend que le roi d'Espagne est devenu veuf ; vite elle court trouver Anne d'Autriche et Mazarin : « Mariez-moi avec lui, leur dit-elle, c'est tout à fait mon affaire ! » Ceux-ci le lui promettent et n'en font rien. Aussi, quand elle le voit en épouser une autre, elle se met dans une violente colère contre eux. Vainement pour la calmer Anne d'Autriche lui dit : « Console-toi, tu épouseras mon frère. » La jeune princesse ne veut entendre à rien, et c'est déjà un des premiers griefs qui la poussèrent à prendre les armes contre Mazarin et contre la régente.

Mais le roi d'Espagne fut vite oublié, l'empereur d'Al-

lemagne devint veuf, et dès lors elle ne songea plus qu'à devenir impératrice. Pour y arriver, pour plaire à l'empereur qui était d'une dévotion outrée, elle se fit dévote : « Je n'allais point au cours, dit-elle, je ne mettais point de mouches ni de poudre sur mes cheveux ; la négligence que j'avais pour ma coiffure les rendait si malpropres et si longs que j'en étais toute déguisée ; j'avais trois mouchoirs de cou qui m'étouffaient en été, et pas un ruban de couleur, comme si j'eusse voulu avoir l'air d'une personne de quarante ans, et je pense même qu'on m'aurait fait plaisir de me le dire, quoique je fusse très-éloignée d'en avoir l'âge. Je n'avais de satisfaction qu'à lire la vie de sainte Thérèse, et de parler ou d'entendre parler d'Allemagne ; il y avait une telle réforme dans ma manière de vivre et de m'habiller, que vous ne vous étonnerez pas que cela n'ait pas continué. » Ainsi voici de quelle façon se traduisait la dévotion au XVII[e] siècle : d'abord on n'allait pas au cours, c'est-à-dire à la promenade publique, remplacée aujourd'hui par celle du Bois de Boulogne, et qui se tenait alors sur le cours La Reine, occupée par cette partie du quai qui va de la Concorde au pont des Invalides. Tout le Paris élégant était là : les dames et les seigneurs de la cour s'y rencontraient, se saluant, se parlant, se lançant des épigrammes, offrant le tableau d'une animation que ne connaissent pas les rives du lac, quoique les équipages y circulent plus nombreux. Ensuite on quittait le rouge, et on ne mettait pas de mouches. Cette invention toute récente dans l'attrait de la toilette féminine était alors fort en vogue ; des maîtres spéciaux enseignaient l'art de les varier et de les disposer à l'infini ; un traité avait été composé à l'usage des élégantes qui le méditaient profondément ; enfin la mouche avait obtenu les honneurs de la chanson, ce qui est, en France, le critérium de

toute célébrité. Dans une pièce satirique on faisait dire à la *bonne faiseuse :*

J'en ai de toutes les façons,
Pour radoucir les yeux, pour parer le visage,
Et pourvu qu'une adroite main
Les sache bien mettre en usage
On ne les met jamais en vain.
Si ma mouche est mise en pratique,
Tel galant qui vous fait la nique,
S'il n'est pris aujourd'hui, s'y trouve pris demain;
Qu'il soit indifférent, ou qu'il fasse le vain,
A la fin la mouche le pique.

Il fallait que le désir de plaire à l'empereur fût bien fort, pour que Mlle de Montpensier, assez fière de sa personne et de sa beauté, renonçât à des avantages pareils et se condamnât à s'enlaidir ainsi qu'à se vieillir. C'était chez elle une idée fixe de préférer à tous ce galant vieux et infirme. Son père vint lui dire un jour : « J'ai su que la proposition du mariage de l'empereur vous plaît; si cela est, j'y contribuerai en tout ce que je pourrai. Je suis persuadé que vous ne serez pas heureuse en ce pays-là, on y vit à l'espagnole et l'empereur est plus vieux que moi. C'est pourquoi je pense que ce n'est point un avantage pour vous, et que vous ne sauriez être heureuse qu'en Angleterre, si les affaires se remettent, ou en Savoie. » Je lui répondis, raconte-t-elle dans ses Mémoires, que je souhaitais l'empereur, que ce choix était pour moi-même; que je le suppliais d'agréer ce que je désirais; que j'en parlais ainsi avec bienséance; que ce n'était pas un homme jeune et galant; que l'on pouvait voir par là que je pensais plus à l'établissement qu'à la personne. » C'est tout à fait le mot de Marie de Gonzague à qui l'on montre le portrait du roi de Pologne : « Ce n'est pas lui que j'épouse, c'est son trône, » répond-elle en détournant les yeux. Des écrivains, guidés par

la sensibilité de leur cœur plus que par la vérité historique, se sont apitoyés sur les fiancées royales, les ont appelées des victimes de la politique. C'est bien peu connaître la réalité des faits. Les jeunes princesses ne sont point des iphigénies conduites de force à l'autel; ce sont des folles bien résolues qui s'élancent d'elles-même à la conquête d'une couronne. Quelques années plus tard, la cour de Louis XIV en présente un exemple fameux. Le duc de Mantoue était venu à Versailles dans l'intention d'y choisir une femme; il était vieux, laid, maniaque, et enfermait sa femme à la mode italienne. Malgré cela les compétitions furent nombreuses pour obtenir cette main ornée d'un sceptre ducal. Mlle d'Elbeuf l'emporta; et de crainte de voir lui échapper une proie qu'elle convoitait avec tant d'envie, elle fit bénir son union pendant la route, clandestinement, dans une hôtellerie borgne. Il est vrai que les résultats ne répondent pas toujours à l'attente, que le bonheur est encore plus rare dans les unions royales que dans les mariages bourgeois, et que Chateaubriand a eu raison de dire : « Les reines ont été vues pleurant comme des simples femmes, et on a été étonné de la quantité de larmes que contenaient les yeux des rois. »

Pour poursuivre son idée du mariage avec l'empereur, Mlle de Montpensier avait rompu brusquement avec le prince de Galles; ce jeune prince, fils du malheureux Charles I[er] Stuart, était son cousin. Quelques années plus tard, il devait remonter sur le trône d'Angleterre et prendre le nom de Charles II. Actuellement il se trouvait réduit au rôle de prétendant. Mazarin et Anne d'Autriche poussaient Mlle de Montpensier à contracter ce mariage, autant par politique que pour se délivrer de son humeur turbulente. Mais il lui agréait trop peu d'épouser un roi sans couronne, auquel elle aurait dû sacrifier ses nombreuses richesses pour l'aider à reconquérir son trône.

Sa première entrevue avec lui est des plus curieuses, elle exprime bien les sentiments et les préoccupations qui agitent les jeunes filles, même celles qui ne sont pas princesses, dans un moment comme celui-là.

Le jour de son arrivée on se leva matin ; car comme il ne devait que dîner à Compiègne, il fallut aller de bonne heure au devant de lui. J'étais frisée, ce qui ne m'arrive pas souvent. Comme j'entrais dans le carrosse de la reine, elle s'écria : « L'on voit bien les gens qui attendent leur galant : comme elle est ajustée ! » Je fus toute prête à lui répondre : « Celles qui en ont eu savent bien comment on se met et les soins que l'on prend ; » et j'aurais pu dire que le mien étant pour épouser, c'était avec raison que je m'ajustais ; mais je n'osai. Nous allâmes à une lieue de Compiègne au devant de lui. A sa rencontre, on mit pied à terre ; il salua d'abord leurs Majestés, et puis moi ensuite ; je le trouvai de fort bonne mine, et meilleure qu'il n'avait lorsqu'il était parti de France. Si son esprit m'eût paru correspondre à sa mine, peut-être m'eût-il plu dès ce temps-là ; mais comme il fut dans le carrosse, le roi s'enquit des chevaux du prince d'Orange, et des chasses dans ce pays-là. La reine lui voulut demander des nouvelles de ses affaires ; il ne répondit rien ; et comme on le questionna plusieurs fois sur des choses sérieuses et qui lui importaient assez, il s'excusa de ne pouvoir parler notre langue.

Je vous avoue que dès ce moment je résolus de ne pas conclure le mariage, ayant conçu une fort mauvaise opinion d'être roi et, à son âge, de ne pas connaître ses affaires. Ce n'est pas que je n'eusse par là dû connaître mon sang, car les Bourbons sont gens fort appliqués aux bagatelles et peu aux solides ; peut-être moi aussi bien que les autres, qui en suis de père et de mère. Aussitôt après être arrivés, on dîna ; il ne mangea point d'ortolans

et se jeta sur une énorme pièce de bœuf et sur une épaule de mouton, comme s'il n'eût eu que cela ; son goût ne me parut pas être délicat, et je fus bien honteuse qu'il ne fût pas aussi bon en cela, qu'il le témoignait avoir sur ce qu'il pensait pour moi. Après le dîner la reine s'amusa et me laissa avec lui ; il y fut un quart d'heure sans me dire un seul mot : je veux croire que son silence venait plutôt du respect que du manque de passion. J'avoue le vrai, qu'en cette occurrence j'aurais souhaité qu'il m'en eût moins rendu. Comme l'ennui me prit, j'appelai M. de Comminges en tiers pour tâcher de le faire parler ; ce qui réussit heureusement. M. de la Rivière me vint dire : « Il vous a regardé tout le temps du dîner et vous regarde encore incessamment. » Je lui répondis : « Il a beau regarder devant que de plaire, tant qu'il ne dira mot. » Il me répondit : « C'est que vous faites finesse des douceurs qu'il vous a dites. — Pardonnez-moi, lui dis-je ; venez auprès de moi quand il y sera, et vous verrez comme il s'y prend. » La reine se leva ; je m'approchai de lui, et pour le faire parler je lui demandai des nouvelles de quelques gens que j'avais vus auprès de lui ; à quoi il répondit, mais point de douceurs. L'heure de son départ vint ; on monta en carrosse et on l'alla conduire jusqu'au milieu de la forêt, où l'on mit pied à terre comme à son arrivée. Il prit congé du roi et vint à moi, avec Germin, et il me dit : « Je crois que M. Germin qui parle mieux que moi, vous aura pu expliquer mes intentions et mon désir : je suis votre très-humble serviteur. » Je lui répondis que j'étais sa très-humble servante, puis il me salua et s'en alla. »

La reine d'Angleterre avait pourtant fait miroiter devant ses yeux une considération capable de faire réfléchir une jeune fille pleine de vanité et d'ambition : « Mon fils restera deux jours ici après son mariage, lui avait-elle dit, et vous obtiendrez tous les honneurs dus

à une reine. » Pour comprendre ce qu'il y avait de tentant dans une semblable promesse, il faut savoir que les lois de l'étiquette ne connaissaient ni l'âge, ni la parenté, mais accordaient tout à la supériorité du rang. Ainsi, si Mlle de Montpensier eût épousé le prince de Galles, elle eût été regardée comme une reine régnante, et par conséquent mise au-dessus d'Anne d'Autriche, qui n'était qu'une régente, c'est-à-dire régnant pour le compte de son fils. En conséquence de ce principe, tant qu'elle fût restée à la cour en représentation officielle, elle eût eu le pas sur la régente et eût reçu les hommages de la cour. Il y avait là de quoi séduire la vanité de la jeune princesse; d'ailleurs toutes les femmes ne sont-elles pas les mêmes, si toutes n'ont pas des honneurs à recevoir à une cour, toutes ont une corbeille à étaler, un jour de triomphe en robe blanche et en couronne d'oranger, et beaucoup ne se marient pas pour autre chose.

Mlle de Montpensier se montra plus pratique; quoique aimant à figurer sur un trône, sur lequel elle faisait si bonne figure, elle ne succomba pas à la tentation; elle se réserva pour une occasion meilleure et continua ses entreprises matrimoniales. Un de ses familiers nommé Saujon s'en alla négocier pour elle un mariage avec l'archiduc, gouverneur des Pays-Bas, et qui eût transformé son gouvernement en royaume. Cette proposition chatouillait agréablement son oreille, elle lisait avec complaisance les adresses envoyées par les habitants du pays disant qu'ils la verraient avec plaisir régner sur eux, lorsqu'un coup de foudre vint mettre fin à ce beau rêve. Mazarin et la régente non-seulement ne prêtaient pas les mains à cette négociation, mais encore ils s'y opposèrent franchement en faisant enfermer à la Bastille celui qui l'avait entreprise. C'était trop être le jouet de gens qui s'étaient moqués d'elle à plusieurs reprises; qui malgré des promesses réitérées ne s'étaient aucunement

entremis pour lui faire épouser le roi d'Espagne et l'empereur d'Allemagne; qui avaient voulu la pousser dans les bras du prince de Galles, un roi sans royaume, afin de se débarrasser d'elle. L'occasion de se venger s'offrait trop belle pour ne pas la saisir; la Fronde, un moment apaisée, avait repris une nouvelle intensité, la guerre civile sévissait de nouveau ; Mlle de Montpensier s'y jeta à corps perdu. Elle voulait se venger de ce cardinal qui l'avait si souvent trompée avec ses paroles douces et mielleuses: elle voulait se venger de la régente, contre laquelle elle nourrissait une rancune de femme, la voyant assise sur un trône dont elle ne pouvait occuper que les degrés. Enfin, et surtout, elle voulait conquérir un mari, et ce mari était le roi de France, le jeune dauphin Louis XIV, dont Richelieu l'avait si brutalement éloignée. Autour d'elle chacun combattait pour obtenir quelque chose, les uns un gouvernement, les autres des pensions; elle aussi elle voulait participer à la curée, choisissant le meilleur morceau que ses complices lui abandonnaient, lui offraient même pour avoir son concours. Certes, la position est originale : on a vu des maris prendre les armes pour reconquérir leur femme, mais jamais encore on n'avait été témoin d'une guerre entreprise par une femme pour obtenir un mari.

Les dispositions frondeuses de Mlle de Montpensier venaient de loin; dès le premier jour, elle avait pris plaisir au spectacle des barricades : « De quelque importance que pût être une affaire, dit-elle dans ses Mémoires, pourvu que cela pût servir à un divertissement, je ne songeai qu'à elle tout le soir. » C'est bien là un mot de princesse qui croit les peuples faits pour servir à son amusement, qui proclame tout haut que les grands sont d'une autre nature que les petits. Lorsque les frondeurs réclament des droits politiques, lorsqu'ils veulent obtenir que tout individu enfermé à la Bastille soit interrogé

dans les vingt-quatre heures, la prétention lui semble monstrueuse : « Il est des crimes, écrit-elle alors, qui ne vont pas à la mort et qui toutefois doivent obliger le roi à retenir les gens en prison sans rendre compte des sujets pour lesquels il les y met. Comme il ne doit compte de ses actions qu'à Dieu, il était bien rude qu'on voulût par cette déclaration le contraindre à le rendre au parlement. Il me semble que l'autorité d'un seul tient tant de la divinité, que l'on devrait avec joie et respect s'y soumettre de son propre mouvement. » Quoi d'étonnant qu'avec des idées semblables, qui nous semblent monstrueuses aujourd'hui, mais qui paraissaient toute naturelles alors, elle se fît un jeu de la vie et du repos des peuples, et dans de si graves questions ne consultât que son bon plaisir. Lorsque la cour est à Bordeaux, qu'il s'agit de traiter de la paix, voici la conduite qu'elle tient : « Le chagrin que j'avais du voyage de Saujon (pour son mariage avec l'archiduc) faisait que je n'avais pas l'esprit trop en repos; aussi je ne souhaitais pas que les autres en eussent plus que moi. J'avais donc peur que la paix ne se fît, et je souhaitais que cette guerre durât jusqu'à ce que l'on sût l'événement de la négociation de Saujon, ne désirant pas d'aller à Paris avant ce temps. »

Comment, avec si peu de scrupule dans l'âme, aurait-elle hésité à se venger d'une cour dont elle disait à chaque instant : « Je ne laissai pas d'être sensiblement saisie de colère contre la cour, et c'était un ressentiment qui me faisait d'autant plus de peine que je n'avais pas moyen d'en donner des effets. » C'est qu'elle était femme dans toute l'acception du mot, c'est-à-dire appréciant par dessus tout le plaisir de la vengeance. Un homme qui a beaucoup aimé et connu les femmes, le prince de Ligne, a dit d'elles : « Qui est-ce qui en connaît qui pardonnent? » Ce mot trouve sa justification dans le fait sui-

vant que raconte Mlle de Montpensier, et qui achève de faire connaître son caractère : « Un jour après que je fus à Bois-le-Vicomte, la nouvelle vint de la bataille de Lens que M. le Prince avait gagnée. Comme l'on savait l'aversion que j'avais pour lui, personne ne me l'osa dire; l'on mit sur ma table la relation qui était venue de Paris; au sortir de mon lit je vis ce papier, je le lus avec beaucoup d'étonnement et de douleur. Comme je ne devais pas mêler mon aversion à un si grand avantage pour l'État, je ne savais comment démêler l'une de l'autre. Dans cette rencontre, je me trouvais moins bonne Française qu'ennemie; je me sauvai, et je couvris mes pleurs par les plaintes que je fis de quelques officiers de ma connaissance qui avaient été tués; et comme le bon naturel est louable principalement aux grands qui sont habitués de n'en point avoir, et surtout aux grands de la maison de Bourbon, je m'attirai une louange au lieu d'un blâme que je méritais. »

L'occasion se présenta en 1652, au moment où la rentrée de Mazarin en France donna lieu à la troisième et dernière levée de boucliers de la Fronde. L'armée du roi, partie de Poitiers, marchait vers Paris; elle devait passer par Orléans, qui appartenait à Gaston duc d'Orléans, père de Mlle de Montpensier. Le gouvernement de cette ville écrivit au duc d'Orléans que sa présence y était nécessaire pour la protéger. « Si mon père n'y va pas, j'irai! » s'écria Mlle de Montpensier, dont le caractère était aussi résolu que celui de son père était indécis et hésitant. En effet, le duc, livré à ses incertitudes ordinaires, envoya dire à sa fille de partir sans lui et lui donna des pleins pouvoirs par lesquels il ordonnait à tous de lui obéir comme à lui-même. Grande joie dans le camp des jeunes frondeurs, qui s'enrôlent sous sa bannière, qui s'engagent à lui obéir en tout, à commencer par les princes eux-mêmes. Elle donne un bal brillant à ces valeureux

guerriers, qui lui offrent leurs bras pour conquérir le cœur et la main du roi; elle va entendre une messe solennelle pour attirer les bénédictions de Dieu sur son entreprise; puis elle part au milieu des acclamations de la populace, qui crie sur son passage : *Vive le roi! pas de Mazarin!* Elle s'en va en carrosse, accompagnée de la marquise de Bréauté, des comtesses de Fiesque et de Frontenac, qu'elle appelle ses maréchales de camp et qui vont partager avec elle les peu dangereuses fatigues de cette guerre, qui serait risible et amusante, si une guerre civile n'était pas toujours une chose regrettable et funeste.

Pour bien connaître la nature humaine, la nature féminine surtout, il faut voir à l'œuvre Mlle de Montpensier; sa joie de se mêler des choses qui lui étaient restées étrangères, de commander en chef, de se faire obéir de ces hommes de guerre, que l'expérience a blanchis et qui pourtant abandonnent les conseils de la raison pour obéir à un seul de ses caprices. Elle les appelait ses ministres, et les faisait obéir d'un mot; elle calmait les dissentiments intervenus entre eux; elle allait en avant avec d'autant plus de sécurité qu'elle savait ne rien risquer, sinon d'être prise et d'être ramenée à la cour avec force hommages et respects; enfin, elle agissait avec d'autant plus de confiance qu'elle croyait ne faire qu'exercer un droit donné par naissance, celui de s'occuper des affaires publiques. Quelque temps auparavant, le cardinal et la reine étaient venus la consulter sur une affaire de cérémonial, elle leur avait tourné le dos en leur disant : « Vous ne me consultez pas sur les grandes affaires, vous n'avez pas besoin de mon opinion sur les petites. » Sa politique était à la hauteur de ses raisonnements, la fantaisie, le caprice, l'inspiration du moment en formaient les seules règles. Le fait qui en peut le mieux donner l'idée, c'est la façon dont elle prit la ville d'Orléans et

les motifs qui l'y déterminèrent. Sa politique tout entière se peint dans cette action, qu'elle va nous raconter elle-même.

« Le jour que je partais de Paris, le marquis de Vilaine, homme d'esprit et de savoir qui passe pour un des plus habiles astrologues de ce temps, me tira à part dans le cabinet de Madame et me dit : « Tout ce que vous entreprendrez le mercredi 27 de mars depuis midi, jusqu'au vendredi, vous réussira, et même dans ce temps, vous ferez des choses extraordinaires. » J'avais écrit cette prédiction sur mon agenda pour observer ce qui en arriverait, quoique j'y ajoutasse peu de foi ; je m'en souvins et je me tournai vers Mmes de Fiesque et de Frontignac pour leur dire : « Il m'arrivera aujourd'hui quelque chose d'extraordinaire, j'ai la prédiction dans ma poche : je ferai rompre des portes ou j'escaladerai la ville. » Elles se moquèrent de moi, comme je faisais d'elles en leur tenant de tels propos, car, lorsque je le leur disais, il n'y avait aucune apparence. Pourtant, à force d'aller, je me trouvai au bord de l'eau, où tous les bateliers qui sont en grand nombre à Orléans me vinrent offrir leurs services. Je l'acceptai volontiers, et je leur dis mille belles choses et telles qu'il en faut dire à ces sortes de gens pour les animer à faire ce qu'on attend d'eux.

« Les voyant bien disposés, je leur demandai s'ils me pouvaient mener un bateau jusqu'à la porte de la Faux, parce qu'elle donnait sur l'eau. Ils me dirent qu'il était bien plus aisé d'en rompre une qui était sur le quai plus proche du lieu où j'étais, et que si je voulais ils allaient y travailler. Je leur dis que oui, et je leur donnai de l'argent ; et pour les voir travailler et les animer par ma présence, je montai sur une butte de terre assez haute qui regardait cette porte. Véritablement je songeai peu à prendre le chemin, car sans y songer je grimpai comme aurait fait un chat, me prenant à toutes les ronces et les

épines, et sautant toutes les haies sans me faire aucun mal. Comme je fus là, beaucoup de ceux qui étaient avec moi, craignant que je m'exposasse trop, faisaient tout leur possible pour m'obliger à m'en retourner, mais leurs prières m'importunaient, je leur imposai silence. Madame de Bréauté, qui est la plus poltronne créature du monde, se mit à crier contre moi et contre tout ce qui me suivait; même je ne sais si le transport où elle se trouvait ne la fit point jurer. Ce me fut un grand divertissement.

« L'on vint me dire que l'affaire avançait; j'y envoyai un des exempts de Monsieur et un de mes écuyers, ils firent fort bien, et je descendis du lieu où j'étais peu après pour aller voir comment tout se passait. Mais comme le quai à cet endroit était revêtu, et qu'il y avait un fort où la rivière entrait et battait la muraille, quoique l'eau y fût basse, on mit deux bateaux pour me servir de pont, dans le dernier desquels on me mit une échelle, par laquelle je montai. Elle était assez haute; je ne remarquai pas le nombre des échelons, je me souviens seulement qu'il y en avait un de rompu et qui m'incommoda à monter. Mais rien ne me coûtait pour l'exécution d'une chose si avantageuse à mon parti, et qui me paraissait l'être fort pour moi.

« Etant donc montée, je laissai mes gardes aux bateaux, leur ordonnant de s'en retourner où étaient mes carrosses, pour montrer à Messieurs d'Orléans que j'entrais dans leur ville avec toute sorte de confiance, n'ayant point de gens d'armes avec moi; quoique le nombre des gardes fût petit, cela ne laissait pas de me paraître faire un meilleur effet de ne pas les mener. Ma présence animait les bateliers; ils travaillaient avec plus d'ardeur à rompre la porte. Le bourgeois en faisait de même dans la ville; Gramont les faisait agir, et le garde de cette porte était sous les armes, spectateur de cette rupture sans l'empêcher. L'hôtel de ville était assemblé, et tous

les officiers de nos troupes qui se trouvaient alors à Orléans avaient fait faire une sédition, qui aurait sans doute fait résoudre à ne point ouvrir la porte Bannière, s'ils ne m'eussent vue entrer dans la ville par la porte Brûlée, car cette illustre porte, et qui sera tant renommée par mon entrée, s'appelle ainsi. Quand je la vis rompre et qu'on en eût ôté deux planches du milieu, Gramont me fit signe d'avancer. Comme il y avait beaucoup de crotte, un valet me prit, me porta, et me fourra par ce trou, où je n'eus pas sitôt la tête passée qu'on battit le tambour. Je donnai la main au capitaine, et je lui dis : « Vous serez bien aise de vous vanter que vous m'avez fait entrer. » Les cris de vive le roi, les princes, et point de Mazarin ! redoublèrent. Deux hommes me prirent et me mirent sur une chaise de bois. Je ne sais si je fus assise dedans ou sur le bras, tant la joie où j'étais m'avait mise hors de moi-même : tout le monde me baisait les mains, et je me pâmais de rire de me voir en un si plaisant état.

Après avoir fait quelques rues, portée dans ce triomphe, je leur dis que je savais marcher et que je les priais de me mettre à terre ; ce qu'ils firent. Je m'arrêtai pour attendre les dames, qui arrivèrent un moment après, fort crottées aussi bien que moi, et fort aises aussi. Il marchait devant moi une compagnie de la ville, tambour battant, qui me faisait faire place. Je trouvais à moitié chemin de la porte à mon logis Monsieur le gouverneur, qui était assez embarrassé, avec messieurs de la ville, qui me saluèrent Je leur parlai la première ; je leur dis qu'ils étaient surpris de me voir entrer de cette manière ; mais que, fort impatiente de mon naturel, je m'étais ennuyée à la porte Bannière, et qu'ayant trouvé la porte Brûlée ouverte, j'étais entrée ; qu'ils en devaient être bien aises, afin que la cour, qui était à Cléry, ne leur sût point mauvais gré de m'avoir fait entrer ;

qu'étant entrée sans eux, cela les disculpait, et que pour l'avenir ils ne seraient plus garants de rien, puisque l'on se prendrait à moi de tout; sachant bien que lorsque des personnes de ma qualité sont en un lieu, elles y sont les maîtresses, et avec assez de justice: « Je la dois être ici, ajoutais-je, puisqu'il est à Monsieur. »

« Ils me firent leurs compliments, assez effrayés; je leur répondis que j'étais fort persuadée de ce qu'ils me disaient qu'ils m'allaient ouvrir la porte, mais que les raisons que je leur avais dites étaient cause que je ne les avais pas attendus. Je causai avec eux tout le long du chemin, comme si rien n'eût été; je leur dis que je voulais aller à l'hôtel de ville pour assister à la délibération, qui s'y devait faire dès l'entrée du conseil dans la ville; car ils m'avaient mandé par la lettre que Pradine m'avait apportée, qu'ils m'attendaient pour cela. Ils me dirent qu'elle était prise, et qu'ils l'avaient refusée. De quoi je leur témoignai être satisfaite, étant ce que je désirais. J'envoyai un de mes écuyers quérir mes équipages, et depuis ce moment je commandai dans la ville comme s'ils m'en avaient suppliée. Étant arrivée à mon logis, je reçus les harangues de tous les corps et les honneurs qui m'étaient dus comme en un autre temps. »

Ce récit est complet; il peint à merveille la nature puérile de cette guerre, le caractère léger de ceux qui la menaient; les guerriers les plus expérimentés obéissaient aux caprices des femmes, qui prétendaient en savoir autant qu'eux sur cet article. Mlle de Montpensier dit en propres termes dans ces mémoires: « Les demoiselles parlent pour l'ordinaire mal de la guerre; mais je vous assure qu'en cela, comme en toute autre chose, le bon sens règle tout, et que quand on en a, il n'y a dame qui ne commandât bien les armées. » Or, Mlle de Montpensier se vante d'en avoir, et on a vu par quel grave motif elle avait été décidée à entreprendre un coup de main

sur Orléans ; c'était en souvenir d'une prédiction faite par un astrologue. En agissant ainsi la princesse ne faisait qu'obéir aux idées de son temps qui ajoutait encore foi à l'astrologie judiciaire. Cette prétendue science avait longtemps apporté honneur et profit à ceux qui la pratiquaient; le grossier public n'était pas le seul à y ajouter foi, les princes réglaient leurs actions sur ses décisions. Le jour où les trois fils de Visconti, duc de Milan, furent proclamés souverains, on demanda à un astrologue de préciser au juste l'heure et le lieu favorables pour cette cérémonie; or, il indiqua le moment où Pétrarque prononçait un grand discours, ce qui froissa beaucoup le poëte. Tous les souverains avaient leur horoscope tiré à leur naissance ; Mazarin demanda celui de Louis XIV à un célèbre astrologue italien; sa réponse, qui se trouve consignée dans une pièce authentique, se rapporte assez bien aux événements du règne de ce monarque ainsi qu'à son caractère. Le hasard, qui leur faisait parfois rencontrer juste, accréditait leur réputation auprès du public, lequel tenait compte des prédictions justifiées et oubliait celles bien plus nombreuses qui ne se réalisaient pas. Justement à l'époque même où Mlle de Montpensier attaquait Orléans sur la foi d'une prédiction astrologique un astrologue italien nommé Oderigo obtenait un succès vraiment incroyable. Il avait prédit une tempête accompagnée de tremblements de terre, laquelle arriva à jour fixe; quand il en prédit une seconde, les habitants de Gênes quittèrent la ville pour ne pas être ensevelis sous ses ruines; mais ils en furent pour leurs frais, et le pronostic ne se réalisa pas. On aurait peine à croire à tant de crédulité, si de nombreux témoignages n'étaient là pour l'attester. Lorsqu'à la même époque, le célèbre astronome Cassini voulut combattre ce préjugé, il trouva les esprits les plus éclairés hostiles à ses idées, et Descartes à leur tête. Dans l'histoire, le grotesque touche au

sublime; rapprochez la prise d'Orléans par Jeanne d'Arc de la prise d'Orléans par Mlle de Montpensier, et vous verrez la différence des deux événements. La reine d'Angleterre faisant allusion à cet exploit guerrier et lui reprochant encore d'avoir refusé son fils, lui disait par manière de plaisanterie ; « On voit bien que vous descendez de Jeanne d'Arc, vous prenez Orléans et vous chassez les Anglais ! »

Cette vie nouvelle était pleine d'attrait, de nouveau et de piquant; d'abord elle donnait un but à son activité, elle remplissait sa vie inoccupée; ensuite elle flattait singulièrement son amour-propre. Voir chaque jour les officiers venir lui demander le mot d'ordre, venir soumettre les difficultés à son appréciation, lui demander la solution de toutes les questions qui intéressaient la ville et l'armée, apportait une large satisfaction à son orgueil. La situation avait bien quelque chose d'un peu grotesque : il était singulier, par exemple, de la voir quitter précipitamment la messe pour assister à un conseil de guerre, ou bien interrompre une retraite commencée aux Carmélites pour passer en revue l'armée de la Fronde. Mais l'époque était tellement troublée, l'ordre naturel des choses se trouvait tellement renversé, qu'on faisait peu attention à de pareils contrastes.

Toutefois, ce plaisir de commander, d'être reine n'était pas sans mélange; même dans cet étroit royaume la princesse trouvait de l'opposition. Les frondeurs venus avec elle ne craignaient pas le ressentiment de Mazarin, ils avaient pris les armes pour le chasser du pouvoir ou pour le forcer à les acheter. Il n'en était pas de même des magistrats de la ville d'Orléans, qui se trouvaient placés entre la nécessité d'obéir au roi et celle de ne pas déplaire à la fille du duc d'Orléans. Le marquis de Sourdis, gouverneur de cette ville, se montrait plus inquiet que tous les autres, et il était d'autant plus récal-

citrant qu'il voyait avec peine son autorité diminuer. Tous firent demander respectueusement à la princesse de montrer le pouvoir qui lui avait été donné par son père, et de le faire enregistrer au présidial, ce qui humilia horriblement son amour-propre; elle estimait qu'une princesse comme elle devait être crue sur parole. Alors se passa une scène des plus comiques et des plus amusantes : il faut la reproduire, parce qu'elle peut être des plus instructives à une époque où l'on parle tant des droits politiques des femmes et de leur admission au maniement des affaires publiques. Voici la séance d'une assemblée parlementaire au XVII[e] siècle, assemblée dans laquelle le premier rôle est joué par une femme, et joué de la façon qu'on va voir.

« Je leur appris que Préfontaine avait un pouvoir dans sa cassette; il l'alla quérir, et après le leur avoir montré, ils me conseillèrent de le faire voir dans une assemblée générale que je voulais tenir le lendemain. J'envoyai Préfontaine dire à la ville que je voulais qu'on s'assemblât, et que je me trouverais à l'hôtel de ville. J'envoyai quérir M. Sourdis, je lui montrai mon pouvoir, et je lui demandai s'il n'y avait rien qui le choquât. Il me dit que non, et qu'il ne ferait jamais difficulté de m'obéir. J'envoyai quérir tous les principaux qui devaient être à cette assemblée, séparément, pour leur faire connaître mes intentions; j'en trouvai quantité de *Mazarins*, lesquels je menaçai, et à qui je parlai en demoiselle de ma qualité ! Il y en eut un assez hardi pour me dire que le nom de M. le Prince était odieux à la ville d'Orléans, et que son grand-père y avait fait de si grands maux qu'on ne le pardonnerait jamais au nom. Je lui dis : « Le mien était du même parti au temps dont vous me parlez, et il n'appartient pas à des bourgeois d'Orléans, ni à qui que ce soit en France de parler ainsi des princes du sang. On les doit respecter comme des gens qui peuvent être les maîtres des autres. »

Le lendemain j'allai à l'hôtel de ville, où d'abord je dis que l'obéissance qu'on m'avait rendue jusqu'à ce jour m'avait empêchée de faire voir le pouvoir que Monsieur m'avait envoyé; et qu'étant persuadée qu'on en devait plus à ma naissance qu'à toutes les patentes, j'avais négligé de le montrer; mais puisqu'il y avait des gens qui n'étaient pas soumis, qu'il était bon de le faire voir. Préfontaine le donna au greffier de la ville, et après que la lecture en fut faite, je dis au greffier : « Présentement que vous voyez le pouvoir que Monsieur me donne, je pense que vous ne ferez plus difficulté d'obéir à mes ordres. Je suis venue pour vous dire que M. le Prince étant arrivé à l'armée, désire de me venir voir. Je ne doute point que vous lui rendrez tous les respects dus à sa naissance, et encore plus s'il se pouvait, vu l'union où il est avec Monsieur, et à ma considération. Je m'étendis davantage que je ne fais sur ce que l'on devait à la naissance et au mérite de M. le Prince, et à l'obéissance que l'on me devait, et cela avec autant de fierté qu'on m'accuse d'en avoir dans toutes mes actions. D'abord je parlais trop bas, l'on ne m'entendit point; j'en fus assez étonnée parce que je m'attendais qu'on me dirait qu'on ferait tout ce que je voudrais. Je ne me rebutai point; je recommençai, et je dis que je voyais bien que j'avais parlé trop bas, puisque l'on ne me répondait rien. Comme je finissais ces paroles, tout le monde cria : « Tout ce qui plaira à Mademoiselle, il faut le faire, que M. le Prince vienne! » Je sortis très-satisfaite et j'allai dépêcher un courrier à M. le Prince. Le soir, le marquis de Sourdis me voulut parler; je le grondai fort, et je lui dis qu'il n'avait que faire de craindre M. le Prince; que si j'avais voulu le chasser, je l'aurais fait, et que je n'attendais personne quand je voulais faire des coups d'autorité.

Comme j'avais montré mon pouvoir à la ville, il

fallait le faire enregistrer au présidial. D'abord que l'on en parla à cette compagnie, quelques-uns en firent difficulté sur ce que, M. le marquis de Sourdis étant pourvu par le roi, Monsieur pouvait bien lui commander, mais pas donner ce pouvoir à un autre, et qu'il n'y avait pas d'exemple que jamais fils de France en eût un de cette façon dans son apanage. J'en conférai avec les conseillers du Parlement de Paris qui étaient avec moi, à qui je dis que dans l'état où j'étais à Orléans rien ne me devait être impossible. Là-dessus arriva à Orléans un nommé Danjon, capitaine des gardes de Monsieur, qui persuada au marquis de Sourdis de ne plus me voir, et de prendre prétexte de ce pouvoir qui choquait tous les siens, quoiqu'il l'eût approuvé, et de ne point vouloir qu'on l'enregistrât au présidial. De sorte que tous ces messieurs me vinrent trouver pour me dire qu'il ne fallait point se soumettre, parce que M. de Sourdis faisant une opposition à l'enregistrement, je me trouvais nécessitée ou à pousser une affaire de laquelle l'événement était incertain, ou à lui céder ; et pour me persuader que la chose n'était rien, ils me dirent sans cesse ce que j'avais dit tant de fois, que la chose était si au dessous de moi qu'il la fallait traiter de cette manière. J'en convenais, mais je trouvai que pour d'habiles gens ils m'avaient embarquée mal à propos, puisque c'était même contre mon sentiment, mais qu'il me semblait qu'étant au point où j'étais, la chose était si peu importante qu'il fallait l'achever, et que même en des bagatelles il était rude à des personnes comme moi de se dédire.

« Je me mis en colère et je parlai quatre heures là-dessus, tournant l'affaire de tous côtés et leur faisant voir toujours le but, de quelque manière que je le tournasse. Je ne sais si j'avais raison ; mais je défendis si bien ma cause qu'ils en furent tous fort satisfaits, et me dirent que j'avais raison; mais pourtant ils ne s'y

rendirent pas ; de sorte que ma colère ne se diminuant pas, elle me mena jusqu'aux pleurs, me récriant que l'on croirait que M. de Sourdis tirait au bâton contre moi, et qu'il l'emporterait. Enfin, après force lamentations impérieuses, ce qui me faisait enrager c'est que tous, l'un après l'autre, m'avaient engagée à cela, et puis avaient changé ; les conseillers du Parlement avait tenu ferme les derniers ; car ils avaient été même jusqu'à me dire qu'ils croyaient que l'on n'aurait pas fait difficulté de l'enregistrer au Parlement de Paris. Ces messieurs m'alléguaient que j'avais peu de crédit dans le présidial ; qu'ils étaient tous fort mazarins et que j'y devais avoir égard. Je n'en avais à rien, étant fort aheurtée à mon opinion ; de sorte que tout le jour se passa ainsi, et tout le soir ; et même, comme je ne dormais point, je les envoyai réveiller les uns après les autres, pour venir parler à moi, et pour tâcher de les gagner séparément, afin de les trouver tous pour moi, quand je les reverrais ensemble.

« Le matin, ils vinrent me dire que j'étais la maîtresse, que je ferais tout ce que je voudrais, mais qu'il fallait se rendre à la raison, et que ce serait à cela que je me rendrais et non à leurs très-humbles prières, et qu'il était important pour le service de Monsieur que j'en usasse ainsi. Enfin, je me rendis, et j'envoyai Préfontaine dire à messieurs du présidial de venir me trouver au sortir de ma messe.

« Comme j'arrivai et que je sus qu'ils étaient dans mon logis, me revoici aux pleurs. Je fis fermer les fenêtres de ma chambre ; j'essuyai mes larmes et je les fis entrer, et leur dis que je savais qu'ils avaient opiné sur l'affaire que je leur avais proposée; que je les priais d'en demeurer là et de ne pas passer outre, et cela avec une mine riante, comme si c'eût été la chose du monde qui m'eût le plus satisfait. Voilà le tempérament que ces

messieurs trouvèrent, à quoi je consentis. Je laisse à penser si je ne fusse pas mieux trouvée de suivre mes premiers sentiments en cela, comme j'avais fait une autre chose. M. de Sourdis me vint voir, et nous nous raccommodâmes. Il avait accoutumé de me donner tous les jours un paquet de confiture, en ayant de très-bonnes, et pendant notre démêlé je n'en avais point eu; de sorte que je dis à l'évêque d'Orléans qui nous raccommoda, qu'il me restituât tout ce qui m'appartenait, ce qu'il fit, car je ne perdis pas un de mes paquets. Ainsi j'en eus beaucoup à l'accommodement. »

Il y a peu d'exemples dans les assemblées politiques de ce mélange de pleurs, de larmes et d'imprécations; n'est-ce pas là un trait bien caractéristique de la politique féminine dans laquelle toutes les armes sont employées, y compris les larmes, cette ressource suprême et dernière de toute femme dans l'embarras. Enfin, ces paquets de confiture qui arrivent comme conclusion du traité, achèvent le tableau. C'est comme un résumé fidèle de cette guerre de la Fronde entreprise par les femmes et pour les femmes, et pendant laquelle on voyait souvent des scènes comme la suivante : « Je montai à cheval avec mesdames les comtesses de Fiesque et de Frontenac, lesquelles m'avaient toujours accompagnée ; et à cause de cela, Monsieur leur avait écrit, après mon entrée à Orléans, des compliments sur leur bravoure d'avoir monté à l'échelle en me suivant ; et au-dessus de la lettre il avait mis : A mesdames les comtesses, maréchales de camp dans l'armée de ma fille contre le Mazarin. Depuis ce temps-là tous les officiers de nos troupes les honoraient fort, de sorte que Chavagnac, qui était le maréchal de camp commandant mon escorte, leur dit: « Il est juste que l'on vous reçoive étant ce que vous êtes. » En même temps il fit faire halte à un escadron d'Allemands qui marchait devant moi, et il dit au colonel, le comte de

Kinski, de saluer la comtesse de Frontenac qui était la maréchale de camp. Ils mirent tous l'épée à la main, et la saluèrent à l'allemande, et il fit tirer tout un escadron pour lui faire honneur, entrant aussi bien dans cette plaisanterie que s'il était Français. » Il est vrai que tous ne se prêtaient pas à ces galantes plaisanteries. Le duc Charles de Lorraine étant venu à Paris, prêter à la révolte l'appui de sa présence et de son armée, toutes les belles frondeuses, l'entouraient, lui demandant des nouvelles de la guerre. « Dansons, mesdames, dansons! » leur dit-il pour toute réponse. C'était d'ailleurs pour elles une distraction assez habituelle, et en plusieurs endroits, la princesse dit: « Un jour, après avoir été visité du roi d'Angleterre, il nous manda qu'il était fort pressé; qu'il serait obligé de donner bataille et qu'on lui envoyât du secours. Il troubla notre divertissement, car nous allions danser quand cette nouvelle vint. » Ce mélange de vie mondaine, religieuse et guerrière tout à la fois nous étonne aujourd'hui; mais elle était dans les mœurs de l'époque, et personne ne trouvait étrange de voir Mlle de Montpensier sortir de la messe du couvent des Carmélites, ou d'un bal au Luxembourg, pour courir à la Bastille faire tirer le canon sur les armées du roi.

Mlle de Montpensier passa ainsi quelque temps à Orléans, « où je me divertissais, dit-elle, à faire prendre tous les courriers qui passaient, n'ayant plus autre chose à faire. Les uns étaient chargés de dépêches, les autres de poulets et de lettres de famille assez ridicules; de sorte que quand je n'en tirais pas profit pour le parti, j'avais celui de m'en divertir. Il y en avait dans la quantité beaucoup de marchands, qui me firent beaucoup de peine à brûler pour l'embarras que cela leur ferait. » Ce sont là jeux de princes, qui se les sont permis pour diverses raisons; chaque matin, le lieutenant de police venait donner lecture à Louis XV des lettres les plus cu-

rieuses qui avaient été décachetées dans son cabinet, lui révélant ainsi le secret des familles; et dans la journée ce prince intriguait les personnes de sa cour en faisant allusion à mille détails surpris de cette façon.

Tout a un terme dans ce monde, même les folles équipées comme la Fronde. Celle-ci approchait de sa conclusion ; mais auparavant, Mlle de Montpensier devait encore y jouer un rôle prépondérant, et la prise d'Orléans devait avoir pour pendant la prise du faubourg Saint-Antoine. Les troupes royales avançaient vers Paris, et un engagement décisif allait avoir lieu entre elles et celles du prince de Condé. Ces dernières couraient le risque de se voir écrasées si Paris ne leur ouvrait ses portes pour leur donner un refuge. C'est ce qu'il fallait obtenir des bourgeois siégeant à l'hôtel de ville. Mlle de Montpensier pria son père d'aller leur en faire la demande; celui-ci, fidèle à son habitude d'abandonner ses alliés au moment critique, se mit au lit et se prétendit malade. « Eh bien, j'irai ! » fit-elle avec cette décision, cette intrépidité dont font preuve la plupart des femmes, poussées par leur caractère aventureux et plus encore par leur ignorance du danger. Elle s'y rendit, toujours accompagnée des dames ses maréchales de camp, et après quelques pourparlers elle obtint tout ce qu'elle demandait. En sortant, elle eut sous les yeux un spectacle capable de la faire réfléchir et de lui prouver que tout n'est pas plaisanterie dans les guerres civiles.

« Je trouvai dans la rue de la Tixeranderie le plus affreux spectacle qui se puisse regarder. C'était M. de La Rochefoucauld qui avait un coup de mousquet qui lui prenait au coin de l'œil d'un côté et lui sortait par l'autre, entre l'œil et le nez ; de sorte que les deux yeux étaient offensés ; il semblait qu'ils lui tombassent, tant il perdait de sang par là ; tout son visage en était plein, et même il soufflait sans cesse, comme s'il eût en crainte que

celui qui lui entrait dans la bouche ne l'étouffât. Son fils le tenait par une main et Gourville par l'autre ; car il ne voyait goutte : il était à cheval, et avait un pourpoint blanc aussi bien que ceux qui le suivaient, qui étaient tout couverts de sang comme le sien. Ils se fondaient en larmes, car à le voir en cet état, je n'eusse jamais cru qu'il en eût pu échapper. Je m'arrêtai pour parler à lui, mais il ne me répondit pas ; c'était tout ce qu'il pouvait faire que d'entendre.

« Après l'avoir quitté, je trouvai, à l'entrée de la rue Saint-Antoine, Guitaut à cheval, sans chapeau, tout déboutonné, qu'un homme aidait parce qu'il n'eût pu se soutenir sans cela ; il était pâle comme la mort. Je lui criai : « Mourras-tu ? » Il me fit signe que non ; il avait pourtant un grand coup de mousquet dans le corps ; puis je vis Valon, qui était en chaise, qui s'approcha de mon carrosse ; il n'avait qu'une contusion aux reins. Comme il est fort gros, il fallait l'aller panser promptement. Il me dit : « Eh bien, ma bonne maîtresse, nous sommes tous perdus ! » Je l'assurai que non ; je trouvai à chaque pas que je fis dans la rue Saint-Antoine des blessés, les uns à la tête, les autres au corps, aux bras, aux jambes, sur des chevaux, à pied, sur des échelles, des planches, des civières, des corps morts. Un peu après, le marquis de la Roche Giffard passa, blessé à la tête, mais ayant perdu toute connaissance et étendu sur une échelle comme un mort. Il me fit grande pitié ; c'était un homme bien fait et beau, et en l'état où il était il ne laissait pas d'avoir bonne mine. Tout ce jour-là se passa à ne voir autre chose que des morts et des blessés, et je m'aperçus à la fin de ce que disent les gens de guerre, que la quantité que l'on en voit y accoutume tellement que l'on n'a pas tant de pitié pour les derniers que pour les premiers, et surtout pour les gens que l'on ne connaît point. Il y avait de pauvres Allemands qui ne savaient comment se

plaindre, ni où donner de la tête, ne pouvant parler notre langue ; je les envoyais dans les hôpitaux, chez les chirurgiens, selon leur grade ».

Il ne faut pas s'étonner de voir Mlle de Montpensier parler en termes si dégagés des morts et des blessés ; la sensibilité qu'on croit généralement trouver chez les femmes est souvent étouffée par d'autres sentiments : celui de la curiosité entre autres ; c'est ce sentiment qui poussait les dames romaines à assister haletantes aux combats de gladiateurs ; c'est ce sentiment qui passionne encore aujourd'hui les dames espagnoles pour les courses de taureaux ; c'est ce sentiment qui fait rechercher avidement par toutes les femmes les spectacles qui peuvent leur procurer des émotions. Au siècle dernier, le jour de l'exécution de Cartouche, les fenêtres de la place de Grève furent louées vingt-cinq louis, et toutes les dames de la ville et de la cour s'y montrèrent. L'une d'elles, femme d'un fermier général, voyant la peine que les chevaux avaient à emporter les membres du condamné, s'écria avec un ton de sensibilité : « Les pauvres chevaux ! »

C'est à ce moment qu'elle alla visiter la Bastille, et qu'elle accomplit cet acte de vigueur qui l'a rendue célèbre. Le gouverneur vint la recevoir avec tous les honneurs dus à son rang, et lorsqu'elle lui eut montré un ordre de son père, le duc d'Orléans, qui enjoignait de lui obéir comme à lui-même, il se mit entièrement à sa disposition. Elle en profita pour faire changer de position les canons qui se trouvaient sur les murs de la Bastille ; ils étaient tournés du côté de la ville, à laquelle ils inspiraient le respect, elle les fit tourner du côté de Vincennes, là où se livrait la bataille entre l'armée royale et l'armée des Frondeurs. Au plus fort de la mêlée, lorsqu'elle vit l'armée royale avoir le dessus et menacer d'écraser l'armée de la Fronde qu'elle poursuivait jusque

sous les murs de Paris, elle fit tirer le canon sur l'armée royale, dont elle arrêta ainsi le triomphe. Elle sauva ainsi son parti, mais elle ruina sa propre cause. « Ce coup de canon a tué son mariage », dit un jour Mazarin, et ces paroles ne furent que trop vraies : elle venait de perdre en un jour le fruit de tant de pas et de tant de démarches.

Il faut rapporter une dernière scène, qui termine la vie politique de Mlle de Montpensier, et qui achève de faire connaître son caractère courageux, décidé, mais plein d'humanité : nulle part on ne peut mieux voir la différence existant entre elle et son père, Gaston d'Orléans, cet homme mou, indécis, qui se cachait au moment du danger, et qui livrait lâchement ses complices. Cette scène eut lieu le lendemain du combat du faubourg Saint-Antoine, à l'hôtel de ville, auquel on avait mis le feu et où l'on s'égorgeait, effets assez ordinaires de la guerre civile.

« Dans ce moment il vint un bourgeois essoufflé et qui ne pouvait quasi parler, tant la vitesse dont il était venu et la frayeur qu'il avait l'avaient saisi ; il nous dit : « Le feu est à l'hôtel de ville, et l'on y tire, l'on se tue et c'est la plus grande pitié du monde ». M. le Prince entra pour le dire à Monsieur, qui fut si surpris de cette nouvelle que cela lui fit oublier qu'il n'était pas habillé ; il sortit et vint en chemise devant toutes les dames qui étaient là. Il dit à M. le Prince : « Mon cousin, allez à l'hôtel de ville, vous y donnerez ordre à tout »; il lui répondit : « Monsieur, il n'y a pas d'endroit où je n'aille pour votre service, mais je ne suis pas homme de sédition, je ne m'y entends point et je suis fort poltron. Envoyez-y M. de Beaufort, il est connu et ainsi parmi le peuple ; il y servira plus utilement que je ne le pourrais faire ».

« L'on envoya M. de Beaufort, Monsieur et M. le Prince

parurent fort étonnés de cet accident, et souhaitaient fort d'y remédier, agissant et disant toutes les choses nécessaires pour cela. J'entrai dans le cabinet de Monsieur, et je lui proposai et à M. le Prince que s'ils le voulaient j'irais tâcher à pacifier les choses, et que ce serait faire un coup de partie si l'on se servait de cette rencontre pour mettre le maréchal de l'hôpital dehors et le prévôt des marchands ; que le peuple en serait fort content, et que nous ne pouvions donner une plus grande marque de l'autorité que nous avions que de les tirer de l'embarras où ils étaient d'entre les bras d'un peuple irrité contre eux. Ils dirent que si je pouvais réussir, ce serait bien. et que m'y en allasse. M. le Prince voulut venir avec moi ; je ne le voulus point. Tout ce qui trouva de gens de son altesse royale et de M. le Prince, d'officiers armés me suivirent ; Mme de Sully qui était avec moi et Mme de Villars Orondate. La comtesse de Fiesque, la mère et la fille, avaient assez de peur.

« Nous trouvâmes en sortant du Luxembourg un homme mort dans la rue ; cela ne servit pas à les rassurer. Si nous avions été jusque dans la Grève, comme c'était ma pensée, l'on aurait couru quelque péril, et beaucoup plus qu'en de plus belles occasions ; de sorte que nous nous mîmes à prier Dieu, croyant nous aller exposer, et chacun songe tout de bon à sa conscience. Comme je fus au bout de la rue de Gèvres, prête à tourner sur le pont Notre-Dame, nous vîmes rapporter mort M. Ferrand de Ferri, conseiller de nos amis ; j'en eus beaucoup de regret ; ceux qui venaient de là disaient qu'on avait tiré même sur le saint sacrement ; de sorte qu'on m'empêcha d'y aller. Tout ce qu'il y avait de gens avec moi mirent pied à terre et entourèrent mon carrosse. J'avais beau envoyer à l'hôtel de ville, il ne venait point de réponse. L'on y tua encore un autre conseiller nommé Miron, fort honnête homme et fort de mes amis. Enfin,

après avoir été longtemps sans pouvoir savoir même ce qui se passait, j'avais résolu d'y envoyer un trompette et de les faire sommer; mais il ne s'en trouva point. Il m'arriva un accident sur le petit pont, qui m'aurait bien fait peur un autre jour que j'aurais eu moins de choses dans l'esprit; mon carrosse s'accrocha à la charrette des morts que l'on mène tous les jours de l'hôtel-Dieu à la Trinité. Je ne fis que changer de portière, de crainte que quelques pieds au moins ne me donnassent dans le nez.

« Je m'en retournai au Luxembourg, où je rendis compte de mon voyage. J'eus peu de choses à dire, ayant peu fait. Monsieur voulut que j'y retournasse encore; ce que je fis avec les mêmes personnes dans mon carrosse, hors madame de Villars qui était demeurée à l'hôtel de Nemours et la bonne femme comtesse de Fiesque qui s'en alla coucher. J'étais moins accompagnée que la première fois; car tout ce qui m'avait suivi la première fois voyant qu'à minuit j'étais au Luxembourg crurent qu'il n'y avait plus rien à faire. Je trouvai toutes les rues pleines de corps de garde, et point de peuple; la foule s'était retirée. Des corps de garde, ils me donnaient une escouade pour m'escorter. Je trouvai madame Riche, une vendeuse de rubans, en chemise (car il avait fait un grand chaud ce jour-là, et la nuit était la plus belle qui se puisse) avec le bedeau de Saint-Jacques de la Boucherie, qu'elle appelait son compère pâquier; il était en caleçon. Cette mascarade-là me parut assez plaisante; ils se mirent à me faire mille contes en leur patois de francs badauds, qui me firent rire nonobstant l'embarras où l'on était. Comme je fus dans la place de Grève, mon carrosse fut arrêté, il vint un homme qui mit la main sur la portière où j'étais, et me demanda : « Monsieur le Prince est-il là? » Je lui dis : « Non! » il s'en alla, il était sans manteau. Ainsi je vis à la lueur des flambeaux qui étaient dans mon carrosse qu'il avait quelque arme

sous son bras que je ne sus pas bien discerner. Mais, ayant fait réflexion, après qu'il s'en fut allé, je pensai que c'était un homme qui voulait tuer M. le Prince.

« M. de Beaufort vint au-devant de moi, qui fit avancer mon carrosse et qui me mena dans l'hôtel de ville. Nous passions par dessus des poutres qui étaient encore toutes fumantes du feu qui y avait été; je ne vis jamais un lieu si solitaire; nous tournâmes tout autour sans trouver qui que ce soit. Comme je fus dans la grande salle, je m'amusai à regarder les échafauds et la disposition de l'assemblée qui y avait été. Il vint pendant ce temps-là un nommé Lefèvre qui me dit que le prévôt des marchands était dans un cabinet, et qu'il serait bien aise de me voir; je m'y en allai. Je laissai ces dames dans la salle, et je menai avec moi MM. les comtes de Fiesque et de Bethum, et Préfontaine. Je trouvai le prévôt avec une perruque qui le déguisait, avec un visage aussi serein et aussi tranquille que s'il ne lui était rien arrivé. Je lui dis : « Son Altesse m'a envoyée ici pour vous tirer d'affaire, j'ai accepté cette commission avec joie, ayant toujours eu de l'estime pour vous. Je n'entre point dans les sujets de plainte que le parti a eus d'en faire; car pour moi je crois que vous avez cru bien faire, et que si vous avez manqué ce n'a pas été votre intention. Mais quelquefois on a des amis qui s'embarquent dans des choses fâcheuses. » Il me répondit que je lui faisais beaucoup d'honneur d'avoir cette pensée de lui; qu'il était très-humble serviteur de son Altesse royale et de moi, et qu'il ne manquerait jamais de reconnaissance des obligations qu'il nous avait, et qu'il agissait selon qu'il le croyait faire en honneur et conscience; qu'il voyait bien qu'on voulait le déposséder, qu'il était tout prêt à donner sa démission. Je lui répondis : « Je rendrai compte à son Altesse royale, et si l'on veut votre démis-

sion on vous l'enverra demander; pour moi, je ne m'en veux point charger, et je serais fâché d'exiger rien d'un homme à qui je viens sauver la vie. »

« M. de Beaufort lui demanda : « Que voulez-vous devenir? » Il lui répondit qu'il serait bien aise de s'en aller à son logis, et qu'il s'y croirait en sûreté. De sorte que pour plus grande précaution M. de Beaufort alla reconnaître une petite porte par où il voulait passer avec un de ses gens, puis il le vint quérir. Le bonhomme me parut assez aise de s'en aller, et en partant me fit mille compliments de la bonté que j'avais eue pour lui; à dire vrai, je le tirai d'un assez mauvais pas. Je demeurai là jusqu'à ce que M. de Beaufort fût de retour. Puis je m'en allai dans la grande salle, où j'appris de madame de Sully qu'il avait passé entre la comtesse de Fiesque et elle une balle de mousquet d'un coup qu'on avait tiré dans la place, qui leur avait fait grand peur.

« Je m'en allai au bout de la salle, pensant entrer dans ma chambre où on m'avait dit qu'était le maréchal de l'hôpital, pour le sauver de même que le prévôt des marchands; je le lui avais mandé, et il m'avait dit que je lui ferais beaucoup d'honneur. Je ne sais si ce fut qu'il se méfiât de M. de Beaufort, qu'il croyait avoir causé tout ce désordre pour être gouverneur de Paris, ou s'il ne trouva pas que ce fût dignité de chercher sûreté entre les bras de ses ennemis. Au lieu de m'attendre, il passa par des fenêtres et se sauva, de sorte que comme j'eus été une heure à la porte sans qu'on me répondît, je m'ennuyai. Le jour commençait à être assez grand; le peuple se rassemblait, et il y avait à craindre que dans l'humeur où ils étaient, ils n'eussent de la méfiance du long séjour que je faisais à l'hôtel de ville. Comme je sortais, tout ce que je trouvais de gens me disait : « Dieu vous bénisse! tout ce que vous faites est bien fait. » Je n'allai point au Luxembourg, étant quatre heures du

matin; je m'en allai me coucher, et je dormis le lendemain tout le jour. »

On désirera peut-être savoir comment était faite l'héroïne dont nous venons de raconter l'histoire; voici son portrait tracé par elle-même. C'était alors la mode de faire son propre portrait et celui de ses amies; bien entendu qu'on réservait pour le sien les couleurs les plus douces et les plus flatteuses, tandis qu'on épuisait sur ses amies les tons durs et criards. Cette mode fut en usage pendant les XVIIe et XVIIIe siècles, et elle valait bien celle des photographies.

Si elle est tombée aujourd'hui, ce n'est pas que les femmes possèdent à un moindre degré la malice et la vanité; c'est peut-être parce qu'elles n'ont plus la plume aussi savante et aussi littéraire que les Choiseul, les du Deffand et autres.

« Je suis grande, ni grasse ni maigre et d'une taille fort belle et aisée. J'ai bonne mine; la gorge assez bien faite; les bras et les mains pas beaux, mais la peau belle, ainsi que la gorge. J'ai la jambe droite et les pieds bien faits; mes cheveux sont blonds et d'un beau cendré; mon visage est long, le tour en est beau, le nez grand et aquilin, la bouche ni grande ni petite, mais façonnée et d'une manière fort agréable; les lèvres vermeilles; les dents point belles, mais pas horribles, aussi mes yeux sont bleus, ni grands ni petits, mais brillants, doux et fiers comme ma mine. Je parle beaucoup, sans dire de sottises ni de mauvais mots, je suis fort méchante ennemie étant fort colère et fort emportée; et cela joint à ce que je suis vive peut bien faire trembler mes ennemis, mais aussi j'ai l'âme noble et bonne. Je suis incapable de toute action basse et noire; ainsi je suis plus propre à faire miséricorde que justice. Je suis mélancolique; j'aime à lire les livres bons et solides, les bagatelles m'ennuient, hors les vers; je les aime de quelque nature qu'ils soient

et assurément je juge aussi bien de ces choses-là que si j'étais savante. »

Comment aurait-elle cru ne pas juger pertinemment des vers, elle qui se croyait si experte en choses de la guerre! D'ailleurs, que de gens qui ne sont pas princes et qui affectent cette prétention! A ce portrait tracé par elle-même il faut joindre pour le compléter celui que la princesse Palatine, amie de Gonzague, a laissé dans ses Mémoires : « Mademoiselle, dont vous avez entendu raconter les exploits guerriers, et que vous voyez si dévouée à la faveur, enivrée d'un regard du roi, enchantée d'une parole de ses ministres; Mademoiselle, qui a touché de la main à tant de couronnes, a du bel esprit et fort peu de sens, de l'effervescence dans la tête, de la faiblesse dans le caractère; glorieuse comme une bourgeoise', parvenue, indiscrète par vanité, légère dans ses attachements, sans suite dans ses projets, elle a supérieurement le don de vouloir, de diviser et d'agir à contre-temps. » C'est bien la femme, c'est bien la rivale, c'est bien la frondeuse qui juge, avec cette perspicacité maligne; et plus que jamais est vrai le proverbe : On n'est bien jugé que par ses pairs!

MADAME DE HAUTEFORT

Ce n'est pas dans l'imagination des poètes qu'il faut chercher le romanesque et l'imprévu, c'est dans l'histoire même : la réalité est plus romanesque, plus incroyable que la fiction, et en même temps elle est plus vraie. Les romanciers ont bien souvent voulu créer un type dans le genre de celui de Mlle de Hautefort ; ils ont imaginé un caractère fier, généreux, chevaleresque, mais ils ont voulu le faire trop parfait ; ils en ont séparé cette part d'imperfection et de faiblesse qui est la condition fatale de la nature humaine, et ils en ont fait par là un être idéal. Bien plus vraie, bien plus humaine est la Marie de Hautefort que nous présente l'histoire ; elle est pétrie de la même argile que nous et elle a tous les défauts de ses qualités ; sa fierté dégénère parfois en hauteur, sa générosité tourne souvent au don-quichottisme, et surtout elle porte la marque indélébile de la femme, une grande soif de louanges et d'admiration, un besoin impérieux de dominer et de faire prévaloir son avis : tels sont les traits qui servent à caractériser sa conduite à une époque où les circonstances troublées forçaient presque toutes les femmes de se mêler de politique. C'est ce qu'ont un peu oublié les historiens, qui se sont déclarés ses admirateurs au lieu de se faire ses juges ; et le pre-

mier de tous, M. Cousin, qui professa une adoration si exagérée pour les femmes du XVIIe siècle le jour où celles du XIXe fermèrent l'oreille à ses divagations éloquentes.

Marie de Hautefort avait reçu du ciel une éclatante beauté, trésor fatal à toutes celles qui le possèdent : ou bien il leur donne une hauteur, une vanité intolérable qui les rendent insupportables à tous, ou bien il en fait un objet de convoitise et d'envie qui est disputé comme une proie et qui reste le partage du plus fort. L'histoire de la belle Hélène et du siége de Troie a été inventée par les Grecs comme un symbole de toutes les tribulations réservées à une belle femme et aux siens. Semblable appréciation se retrouve chez les peuples les plus divers ; jadis, en Australie, on pleurait sur le berceau d'une fille qui promettait d'être jolie, en pensant qu'elle serait enlevée, disputée, que la jalousie lui labourerait la figure de cicatrices et en ferait un objet digne de pitié. Au siècle dernier, d'Argenson exprimait la même idée : « Elle est bien jolie, disait-il de sa fille, il faut espérer qu'elle nous donnera bien du chagrin. » Voici le portrait tracé par une amie de cette jeune fille qui fut surnommée *Aurore* dès son arrivé à la cour, tellement sa beauté éblouit les regards au premier jour de son apparition.

« Mlle de Hautefort est grande et d'une très-belle taille ; le front large en son contour, qui n'avance guère plus que les yeux, dont le fond est bleu et les coins bien fendus ; leur vivacité est surprenante, et leurs regards modestes ; ses sourcils sont blonds, assez bien fournis, se séparant les uns des autres à l'endroit où se joint le front ; le nez aquilin, la bouche ni trop grande ni trop resserrée, mais bien façonnée ; les lèvres belles et d'un rouge vif et beau ; les dents blanches, bien rangées. Deux petits trous aux côtés de la bouche achèvent la perfection et lui rendent le rire fort agréable. Elle a les joues bien

remplies ; la nature s'est complue à y mêler le blanc et le vermeil avec tant de mignardise que les roses semblaient s'y mêler avec les lis. Elle a les cheveux du plus beau blond cendré du monde, en quantité et fort grands, et les tempes bien garnies. Elle a la gorge bien faite, assez fournie et fort blanche, le cou rond et bien fait, le bras beau et bien rond, les doigts minces, et la main pleine. Elle a l'air libre et aisé, et quoiqu'elle n'affecte pas de certains airs que la plupart des belles veulent avoir pour faire remarquer leur beauté, elle ne laisse pas d'avoir un air de majesté dans toute sa personne qui inspire à la fois le respect et l'amitié. »

C'est cette jeune fille ainsi faite qui éblouit tous les regards dès le premier jour où elle mit le pied dans cette cour, vers laquelle elle avait tant désiré arriver comme sur le théâtre le seul digne de sa beauté. Singulier rapprochement, un siècle plus tard, une autre femme devait également être possédée d'un désir immense d'arriver à la cour, et tout sacrifier pour atteindre ce but. Mais cette femme, c'était Mme de Pompadour, et son ambition bien avouée était de devenir la maîtresse du roi, tandis que pour Marie de Hautefort il s'agissait seulement d'une innocente coquetterie, qui voulait trouver pour ses charmes les hommages qu'on leur devait légitimement. Tous les courtisans s'empressèrent auprès de la belle jeune fille; mais Louis XIII fut plus vivement touché que les autres de sa beauté ; après avoir longtemps soupiré en silence, il se déclara d'une façon très-originale. On était au sermon, et selon l'usage du temps les filles d'honneur de la reine étaient assises par terre, l'habitude de s'asseoir sur des chaises n'existant pas plus alors qu'elle n'existe aujourd'hui en Italie et en Espagne. Louis XIII, pour faire une galanterie à la belle Marie de Hautefort, lui envoya le coussin de velours sur lequel il se mettait à genoux, la priant de s'asseoir dessus. Celle-ci refusa mo-

destement; la reine, dont elle était l'amie, et qui la connaissait trop bien pour en être jalouse, lui fit signe d'accepter cette offre; mais la jeune fille se contenta de mettre le coussin auprès d'elle, puis continua à écouter le sermon. Dès ce jour les hommages du roi s'adressèrent ouvertement à Mlle de Hautefort, tous ceux qui prétendaient à ses bonnes grâces se retirèrent devant une pareille compétition, et aux yeux de tous elle passa pour la favorite de Louis XIII, sinon pour sa maîtresse. Ce nous est un grand sujet d'étonnement, surtout avec les idées que nous avons eu semblable matière, de voir une jeune fille accepter publiquement les hommages d'un prince dont elle ne pouvait espérer de devenir la femme, puisqu'il était marié. On savait ce qu'il était advenu de toutes celles qu'Henri IV avait courtisées, et avec un prince plus entreprenant et plus résolu peut-être en eût-il été de même de la belle Marie de Hautefort, malgré son orgueil et sa fière attitude. La preuve, c'est le passage suivant qui se trouve dans les écrits inédits de Saint-Simon : « Je ne craindrai point d'en donner la preuve transcendante, quoiqu'aux dépens de mon père. Il était fort jeune et fort galant, il avait six ans de moins que Louis XIII, il n'était pas dans un âge à se faire scrupule des bonnes fortunes ni à comprendre qu'un homme bien amoureux s'en tînt là volontairement. Les mémoires du temps sont pleins des empressements du roi pour Mlle de Hautefort, fille d'honneur de la reine, du goût si marqué qu'il avait pour elle, et de la cour que les ministres, les généraux, le cardinal de Richelieu même lui faisaient; il parlait d'elle à tous moments à mon père, qui, étonné que tout se passât en soins et en discours auprès d'elle, imagina que le roi, peut-être embarrassé de lui faire des propositions, serait fort aise d'en être soulagé par un autre. Il dit donc enfin au roi qu'il avouait qu'il ne le comprenait pas; que depuis longtemps il cherchait

Mlle de Hautefort partout; qu'il ne parlait qu'à elle; qu'il n'était occupé que d'elle; que dès qu'il était en particulier en liberté, il ne parlait que de ses charmes; qu'en un mot il en était passionnément amoureux; qu'il était jeune, bien fait, roi de plus, qu'il n'avait apparemment qu'à dire un mot pour être heureux; que s'il était embarrassé de le dire lui-même, il s'offrait de le dire pour lui, et lui répondit que ce serait avec un prompt succès. Louis XIII l'écouta jusqu'au bout, puis lui dit: « Vous me parlez bien là en jeune homme qui ne pensez qu'au plaisir. Il est vrai que je suis amoureux; je n'ai pu m'en défendre parce que je suis homme et sujet aux sens; il est vrai que je suis roi, et par là je puis me flatter de réussir si je le voulais, mais plus je suis roi et en état de me faire écouter, plus je dois penser que Dieu me le défend, qu'il ne m'a fait roi que pour lui obéir, en donner l'exemple et le faire obéir par tous ceux qu'il m'a soumis. Plus je suis amoureux, plus je ne puis me surmonter assez pour ne pas chercher à voir et à parler de celle qui m'a blessé les yeux et le cœur, plus je dois faire d'effort pour me surmonter moi-même; et si je me permets des amusements que les occasions et l'humanité m'arrachent, plus je dois être en garde contre le crime, et rester maître de moi-même. Je veux bien vous faire cette leçon et vous pardonner votre imprudence; mais qu'il ne vous arrive jamais d'en faire une seconde de cette façon avec moi. » Saint Louis eût-il pu parler un autre langage! Quelle pureté d'âme! quelle force sur soi-même! quel prodige dans un jeune roi amoureux! mais quel contraste avec son père et son fils, avec presque tous les rois du monde! Mon père demeura muet et confus. Ce grand et rare trait lui fut présent le reste de sa vie, et le combla sans cesse de la plus grande admiration. »

Saint-Simon a raison. C'est Louis XIII qui donne un

remarquable exemple de chasteté, et non Marie de Hautefort qui se met dans une situation périlleuse, à laquelle tous croient qu'elle pourra succomber. Les âmes vraiment timorées ne restent point devant un danger qu'elles aperçoivent réel; elles fuient surtout devant les situations équivoques qui peuvent jeter l'ombre la plus légère sur leur répétition; elles imitent la belle Charlotte de Montmorency, qui se réfugia à Bruxelles pour échapper aux obsessions d'Henri IV. Sans doute, il ne faut pas juger des idées du XVIIe siècle par les nôtres, devenues plus sévères, plus prudes peut-être. Il ne faut pas oublier que la galanterie espagnole avait introduit une bien plus grande liberté dans les relations entre les deux sexes. Malgré cela, Marie de Hautefort n'est un exemple ni à proposer, ni à adresser. On ne peut attribuer à sa conduite les mêmes motifs qu'à celle du moine Robert d'Arbissel, qui prenait de singuliers moyens pour vaincre la chair et pour triompher de ses passions; il partageait la chambre de ses religieuses, et à leur côté lisait tranquillement son bréviaire, sans songer à autre chose. Si Marie de Hautefort écouta les galanteries de Louis XIII. si elle devint son amie, sa confidente, sa maîtresse pour parler le langage du temps; si elle consentit à reprendre ce rôle, après avoir été délaissée un moment pour Mlle de Lafayette, faisant ainsi bon marché du sentiment de l'amour-propre, si vivace au fond du cœur de toute femme, c'est que sa coquetterie et son instinct de domination, qui ne tarderont pas à se révéler dans ses relations avec Anne d'Autriche, trouvaient une complète satisfaction à voir à ses pieds le roi et la cour.

La seule excuse que pourrait faire valoir un avocat habile consisterait à soutenir que c'était dans un esprit de mortification et de pénitence que la belle de Hautefort souffrait les hommages d'un galant aussi triste, aussi taciturne. Louis XIII, appelé le Chaste, comme Édouard III

d'Angleterre (surnom que leur a mérité la froideur de leur tempérament plus encore que l'énergie à vaincre leurs passions) est longtemps resté une énigme pour l'histoire. Les philosophes se sont arrêtés avec un air interrogateur devant cette physionomie triste et maladive, devant ce jeune prince blasé bien avant l'âge. Ils avaient vu des souverains rassasiés de gloire et d'amour, après avoir épuisé toutes les tentations que pouvaient leur offrir les conquêtes galantes ou guerrières, se laisser tomber sur leur trône de volupté, en répétant avec désespoir le mot de Salomon : « Vanité des vanités, tout n'est que vanité! » Mais ce qui était fait pour les surprendre, c'était la vue de ce jeune prince, assis sur le premier trône du monde, et regardant autour de lui avec une mélancolie incurable. Rien n'excitait ses désirs, ne secouait sa torpeur; seule, la chasse avec ses mouvements violents, cette ressource des imaginations malades, lui apportait plaisir et soulagement. « Venez vous ennuyer avec moi! » disait-il de temps à autre à quelqu'un de ses courtisans, le tirant à part dans l'encoignure d'une fenêtre, et ce mot résume toute sa vie. S'ennuyer avec lui, tel était le sort de ses favoris et de ses favorites, qu'il voulait avoir sans cesse sous la main, et de l'affection desquels il se montrait singulièrement jaloux. Il passait avec eux des conventions par écrit, et il employait une partie de son temps à transcrire mot pour mot les conversations qu'ils avaient eues ensemble. Voici la copie d'un papier retrouvé dans ses cassettes et qui a trait à ses relations avec Cinq-Mars : « Aujourd'hui, neuvième mai 1640, le roi étant à Soissons, Sa Majesté a eu agréable de promettre à M. le Grand que de toute cette campagne elle n'aura aucune cholère contre lui, et que s'il arrivait que le dit sieur le Grand lui en donnât quelque sujet léger, la plainte en sera faite par Sa Majesté à M. le cardinal, sans aigreur, afin que par l'advis de son Emi-

nence, le dit sieur le Grand se corrige de tout ce qui pourrait déplaire au roi, et qu'ainsi toutes ses créatures trouvent leur repos dans celui de Sa Majesté. Ce qui a été promis réciproquement par le roi et mon dit sieur le Grand, en présence de son Éminence. » Ce billet suffit à montrer les singularités de ce caractère, les bizarreries de ce prince qui passait son temps dans ces puérilités, tandis qu'il laissait le cardinal gouverner pour lui. La science a eu l'explication de cette énigme; l'étude approfondie des maladies mentales et nerveuses lui a permis de définir nettement le caractère de la mélancolie, qui est une altération passagère des fonctions cérébrales, et dont Louis XIII fut atteint toute sa vie. Ce trouble des centres nerveux n'est pas de la folie, mais elle en ouvre la porte; beaucoup restent sur le seuil sans jamais le franchir. Ceux qui ont assisté aux belles leçons faites par le docteur Charcot à la Salpêtrière, par le docteur Magnan à l'asile Sainte-Anne, ne conservent aucun doute sur le nom qu'il faut donner aux bizarreries du caractère de Louis XIII.

Un galant de cette humeur n'avait rien de particulièrement séduisant pour une fille jeune, vive et enjouée. Mlle de Montpensier nous a laissé dans ses mémoires le souvenir de ces amours et des scènes qui les accompagnaient : « La cour était fort agréable alors. Les amours du roi pour Mlle de Hautefort, qu'il tâchait de divertir tous les jours, y contribuaient beaucoup. La chasse était un des plus grands plaisirs du roi; nous y allions souvent avec lui. Mlles de Hautefort, Chémerault et Saint-Louis, filles de la reine; d'Escau, sœur de Mlle d'Hautefort et Beaumont venaient avec moi. Nous étions toutes vêtues de couleur, sur de belles haquenées richement caparaçonnées, et pour se garantir du soleil chacune avait un chapeau garni de quantité de plumes. L'on disposait toujours la chasse du côté de quelques belles mai-

sons où l'on trouvait de grandes collations ; et au retour le roi se mettait dans mon carrosse avec Mlle de Hautefort et moi. Quand il était de belle humeur, il nous entretenait fort agréablement de diverses choses. On avait régulièrement de la musique trois fois par semaine, et la plupart des airs que l'on chantait étaient de la composition du roi. Il en faisait même les paroles, et le sujet n'était jamais que Mlle de Hautefort. » Nous sommes bien loin des fêtes splendides que Louis XIV donnera à La Vallière et à Montespan.

Cette passion du roi, si ouvertement affectée, se manifestait d'une façon aussi contenue que modeste. Tous les soirs il l'entretenait dans le salon de la reine, mais il ne lui parlait que de chiens, d'oiseaux et de chasse. Il n'osait même s'approcher d'elle, tellement il craignait de se laisser emporter plus loin qu'il n'aurait voulu. C'est avec elle qu'il eut une aventure bien souvent citée, et qui est étrange chez le fils d'Henri IV et chez le père de Louis XIV, deux des Bourbons les plus renommés pour leur amour pour les femmes. Étant entré un jour à l'improviste chez la reine, et voyant Mlle de Hautefort occupée à lire un billet qu'on venait de lui remettre, il la pria de lui laisser voir ce qu'il contenait. Elle se garda bien de le faire, la lettre contenant des plaisanteries sur sa faveur nouvelle et sur l'amour du roi ; aussi, pour lui en dérober la connaissance, elle le cacha dans son sein. La reine, en badinant, lui prit les deux mains, et dit au roi de prendre le billet là où elle l'avait caché. Louis XIII n'osant se servir de sa main, prit les pincettes d'argent qui étaient auprès du feu, et essaya si par leur moyen il pourrait avoir le billet ; mais elle l'avait mis trop bas, et il ne put l'atteindre. La reine la lâcha alors, riant beaucoup de la frayeur de l'un, de l'embarras de l'autre.

Mais les amours, même les plus éthérées, ont leurs éclipses et leurs nuages. Souvent des brouilles arrivaient en-

tre les deux amants, et alors tout s'en ressentait; les divertissements de la cour étaient suspendus, et si le roi venait chez la reine, il s'asseyait dans un coin, sans dire un mot, sans que personne osât lui parler. « C'était, dit Mlle de Montpensier, une mélancolie qui refroidissait tout le monde; et pendant ce chagrin le roi passait la plus grande partie du jour à écrire ce qu'il avait dit à Mlle de Hautefort et ce qu'elle lui avait répondu. Chose si véritable, qu'après sa mort on a trouvé dans sa cassette de grands procès-verbaux de tous les démêlés qu'il avait eus avec ses maîtresses, à la louange desquelles on peut dire, aussi bien qu'à la sienne, qu'il n'en a jamais aimé que de très-vertueuses ».

Le sujet ordinaire de ces brouilleries était une jalousie très-vive contre les jeunes seigneurs qui la courtisaient, qui admiraient sa beauté; il aurait voulu l'enfermer dans un palais et la soustraire à tous les regards. Cela n'eût point fait l'affaire de la belle de Hautefort, qui, semblable en cela à toutes les femmes, préférait être un peu aimée par beaucoup de gens, que beaucoup aimée par un seul. Puis le roi était jaloux également de l'affection que la jeune fille portait à la reine : « Vous aimez une ingrate et vous verrez un jour comment elle paiera vos services », lui disait-il souvent. Pour des motifs très-complexes, Marie de Hautefort s'était donnée à Anne d'Autriche, était devenue son amie, s'était dévouée à elle corps et âme. Bien des raisons l'avaient poussée à agir ainsi. D'abord pauvre, sans fortune, sans appui à la cour, elle avait dû chercher une protection qui assurât son avenir; elle connaissait l'humeur instable de Louis XIII, la facilité avec laquelle il abandonnait ceux qui semblaient la veille faire une partie inséparable de son existence; puis elle entendait sans cesse parler de la mauvaise santé du roi, de la future régence d'Anne d'Autriche, et son intérêt bien entendu la poussait de ce côté. Il y



avait aussi un motif de coquetterie féminine. Rien de capricieux, rien de fantasque, rien de volontaire comme une femme adulée, les enfants gâtés peuvent seuls les égaler en inconséquences et en fantaisies; Mlle de Hautefort adorée par un prince qu'elle n'aimait point, dont elle supportait les hommages par amour-propre et par gloriole, se vengeait de l'ennui qu'il lui faisait éprouver en affectant le plus grand dévouement pour la femme qu'il aurait dû aimer et qu'il négligeait. Le cœur féminin n'est-il pas plein de semblables contradictions ? Ne recherche-t-il pas avidement les triomphes semblables à ceux que lui offrait le hasard : être à côté d'une reine jeune, belle, galante et se voir préférer à elle ! Combien d'apparentes amitiés féminines n'ont pas d'autre cause que celle-là ! Un dernier motif enfin la poussait à s'attacher à la reine ; le désir de détourner les soupçons que pouvait faire naître la passion si ouvertement affichée du roi. Tous ne connaissaient pas la chasteté de Louis XIII ; peu de gens savaient qu'il n'avait pas osé prendre, même avec des pincettes, une lettre dans le corsage de sa maîtresse ; mais tous la voyaient courtisée et adulée par les plus hauts personnages de la cour, et pouvaient facilement la confondre avec les femmes qui avaient brillé à la cour d'Henri IV. L'amitié bien déclarée de la reine était une réponse à de pareilles imputations. Marie de Médicis avait bien pu loger sous le même toit que la marquise de Verneuil, mais non faire amitié avec elle. Des raisons non moins puissantes conseillaient à Anne d'Autriche d'accepter une situation qui eût semblé intolérable à toute autre femme. Persécutée par Richelieu, soupçonnée et abandonnée par son mari, elle accueillait avec reconnaissance tous les dévouements qui s'offraient à elle. Puis elle connaissait Mlle de Hautefort ; elle savait qu'elle n'avait d'autre but que de s'attirer les hommages du roi, sans désir de pousser plus loin sa con-

quête ; autant se contenter de celle-là, que d'en voir venir une autre plus ambitieuse et plus entreprenante, qui aurait pu éloigner le roi entièrement d'elle et triompher insolemment de sa faveur. Elle subissait cette situation comme une nécessité ; mais elle conservait une secrète rancune contre celle qui lui était si ouvertement préférée, qui était déclarée par son mari plus belle et plus aimable : quelle est la femme qui eût pardonné une semblable injure ?

Un événement vint resserrer les liens qui attachaient Mlle de Hautefort à Anne d'Autriche. Le cardinal de Richelieu entourait le roi d'une surveillance occulte et incessante ; chacune de ses paroles, de ses actions, de ses pensées mêmes était épiée et surprise au passage. Ayant à défendre sa place contre le ressentiment et l'envie de nombreux ennemis, et aussi contre l'inconstance naturelle du monarque, il tâchait que tous ceux qui l'approchaient lui appartinssent et ne se conduisissent que par ses ordres. La reine s'était déclarée son ennemie, il amena le roi à la soupçonner et à la délaisser ; le père Caussin, confesseur de Louis XIII, avait voulu cabaler contre lui, il le fit changer ; les favoris qui refusaient de faire alliance avec lui tombaient en disgrâce successivement. Lorsqu'il aperçut la passion sans cesse croissante du roi pour Mlle de Hautefort, il essaya de la gagner à ses intérêts ; mais celle-ci repoussa avec mépris les avances de celui qu'elle regardait comme le tyran de la reine, de celui dont elle voyait la main dresser sans cesse de nouveaux échafauds, de celui dont elle ne pouvait deviner les grandes vues, les vastes desseins, mais qu'elle voulut renverser, se croyant, comme toutes les femmes de l'entourage d'Anne d'Autriche, apte à faire de la politique et à gouverner l'État. Ne pouvant la gagner, Richelieu résolut de la perdre, de ruiner son crédit avant qu'elle eût détruit le sien : c'était de bonne guerre, c'é-

tait le droit de défense dont il est permis à chacun de se servir. D'abord il attaqua Louis XIII par l'amour-propre; il lui répéta les plaisanteries que Marie de Hautefort, d'un caractère vif et gai, se permettait dans l'entourage de la reine sur son amoureux taciturne, sur son chevalier à la triste figure ; ces plaisanteries lui étaient répétées par une fille d'honneur d'Anne d'Autriche dont Mlle de Hautefort avait fait sa confidente intime, et que Richelieu avait gagnée à ses intérêts. Il continua ses attaques en s'adressant à la dévotion du roi, très-pieux et très-scrupuleux. Lorsque celui-ci lui confiait les remords que cet attachement faisait naître dans son âme, Richelieu le calmait, le rassurait sur l'innocence de ses relations. Cette fois, il prit un parti tout opposé ; il l'effraya sur les progrès de son amour qui revêtait un caractère de plus en plus terrestre, de plus en plus matériel, le lui montrant aboutissant bien vite au péché, à ce péché dont Louis XIII avait tant d'horreur. Le malheureux prince se résigna à combattre son penchant, et chaque soir on le vit dans la chambre de la reine triste et mélancolique, regardant de loin Mlle de Hautefort sans oser lui parler.

On profita de cette rupture momentanée pour donner une autre favorite au roi, qui avait toujours besoin d'un cœur ami pour y épancher la tristesse qui le dévorait, sans cesse. Ses yeux se tournèrent sur une autre jeune fille d'honneur de la reine, Mlle de Lafayette, qui possédait une beauté moins éblouissante que Marie de Hautefort, mais qui avait un caractère plus doux et plus égal. Le roi, habitué aux caprices, à l'humeur hautaine de sa précédente maîtresse, fut agréablement surpris de trouver chez sa nouvelle favorite une humeur douce et accommodante, une pitié bienfaisante pour ses chagrins, un attachement sincère et désintéressé. Peut-être ce roman aurait-il duré plus longtemps, sans le terrible cardinal qui vint l'arrêter à sa plus belle page. Mlle de Lafayette ne

se montra pas plus traitable que Mlle de Hautefort ; comme elle, elle refusa de devenir l'instrument du ministre, et celui-ci résolut de la briser. Pour y arriver, il s'adressa à la conscience des deux amants, qui étaient également dévots et scrupuleux ; il les effraya sur les suites d'une passion qui une fois déjà avait failli les égarer, et qui les précipiterait infailliblement dans les abîmes du péché. Effrayée d'être descendue si bas sur la pente de la passion Mlle de Lafayette courut s'enfermer dans un couvent, malgré l'opposition du roi. Celui-ci alla l'y visiter plusieurs fois ; la jeune religieuse, détachée désormais de toute affection terrestre, ne profita de son influence que pour le porter à se réconcilier avec la reine. C'est même un soir qu'il sortait de la voir que, surpris par l'orage, il alla chercher l'hospitalité au Louvre, et que neuf mois après naissait Louis XIV.

Pendant cette éclipse de sa faveur, qui dura deux années, Mlle de Hautefort se rapprocha d'Anne d'Autriche pour marquer son dépit et jouer autant que possible l'indifférence. C'est pendant ce temps qu'elle rendit un service signalé à la reine, service qui devait lui attirer de sa part une reconnaissance éternelle, si elle n'eût pris plaisir à faire oublier ce service par son humeur hautaine et impérieuse. Poussée à bout par l'abandon de son mari, par l'inimitié de Richelieu, puis aussi par son esprit brouillon, Anne d'Autriche corespondit avec son père le roi d'Espagne, avec son frère le cardinal infant gouverneur des Pays-Bas, juste au moment où la France était en guerre avec l'Espagne. Cette affaire, dans laquelle se trouvaient mêlés Laporte, Mme de Chevreuse et beaucoup d'autres, pouvait passer pour un acte de trahison. Si les lettres d'Anne d'Autriche étaient découvertes, si la part qu'elle y avait prise venait à se savoir, c'en était fait d'elle ; elle perdit la tête à ce point qu'elle proposa au duc de la Rochefoucauld de l'enlever et de la conduire à

Bruxelles en compagnie de Mlle de Hautefort ; proposition que celui-ci n'accepta heureusement pas, c'était faire le jeu du cardinal qui voulait en agir avec Anne d'Autriche comme avec Marie de Médicis, c'est-à-dire la forcer à sortir de France et à lui céder la place.

Le sort de la reine dépendait d'une seule chose, de ce que dirait Laporte, son premier valet de chambre, qui avait été le principal instrument de cette conspiration pour rire. S'il niait tout, il se mettait en contradiction avec la reine, qui avait fait certains aveux ; s'il avouait tout, il la compromettait. Il fallait qu'il répétât les mêmes choses que la reine, et pour cela il fallait l'en instruire ; mais il était enfermé dans un profond cachot de la Bastille et tous les agents de Richelieu veillaient sur lui ; il s'agissait de pénétrer jusqu'à lui et de le prévenir, là gisait la difficulté : Mlle de Hautefort le tenta, poussée par son dévouement pour la reine, par sa haine pour Richelieu, puis aussi par cette humeur aventureuse qui vit au fond du cœur de toute femme, qui lui fait chercher les périls et les aventures, qui la pousse à y engager ceux qui lui sont le plus chers. C'est par les entreprises les plus insensées qu'on a toujours plu aux femmes, qu'on a frappé leur imagination et pris leur cœur ; l'homme le plus sage, le plus dévoué, le meilleur ne comptera pas auprès du premier étourdi qui commettra une de ces folies capables de se faire enfermer aux petites maisons. Les romans les plus incroyables pâlissent auprès de ceux que bâtit l'imagination féminine, pour qui les vrais héros sont les paladins de l'époque chevaleresque ; toutes les femmes ressemblent à celle dont parle Brantôme et qui, se trouvant auprès d'une fosse remplie de lions, laissa tomber son mouchoir et ordonna à son amant d'aller l'y chercher, ce que celui-ci fit sans hésiter. Quelques hommes sages la blâmèrent, mais toutes les femmes l'approuvèrent, car toutes en eussent fait autant. Quoi d'étonnant à cela, l'amour n'est-il pas

une folie, et peut-il sortir quelque chose de sensé des actes qu'il inspire ?

Pour accomplir sa périlleuse entreprise, Marie de Hautefort se déguisa en grisette, et sortit du Louvre bien avant l'aube ; elle alla frapper à la Bastille, se donnant comme la sœur du valet de chambre d'un des prisonniers, le commandeur de Jars, un des amis de la reine ; elle le demanda, sous prétexte de lui donner des nouvelles de son valet de chambre fort malade. Celui-ci, qui l'avait quitté la veille bien portant refusa tout d'abord de voir la personne qui le demandait, et la jeune fille resta longtemps dans le corps de garde, exposée aux regards insolents et aux plaisanteries de ceux qui le remplissaient. Enfin le prisonnier céda à une nouvelle démarche, et grand fut son étonnement de reconnaître Mlle de Hautefort ainsi déguisée. Celle-ci lui expliqua la situation, et lui remit une lettre, en le priant de la faire parvenir à Laporte ; puis elle rentra heureusement au Louvre avant qu'on eût eu le temps de s'apercevoir de son absence. Porter la lettre était chose facile ; mais comment la faire tenir à un prisonnier sévèrement gardé dans un cachot isolé ? Voici comment on s'y prit ; c'est Laporte lui-même qui le raconte, et c'est une page de plus à ajouter à l'histoire des prisonniers célèbres :

« Le chevalier de Jars gagna le valet d'un prisonnier nommé l'abbé de Trois, lequel valet avait de l'esprit et se nommait Bois d'Arcy ; le garçon pensa à ce qu'il y avait à faire, et il ne trouva pas de moyen qui lui parût plus court que de gagner les prisonniers qui étaient au haut de la tour. Le hasard voulut que sur l'affût d'un canon Bois d'Arcy trouvât une des grandes pierres qui pavent cette terrasse rompue sur un point droit sur le haut de cette tour où j'étais. Il prit le temps que la sentinelle, qui se promène continuellement sur cette terrasse, était à l'autre bout ; il leva le morceau de pierre, et en même

temps il entendit parler des croquants de Bordeaux qui étaient là pour quelque sédition. Il leur parla, ayant toujours l'œil sur la sentinelle, et ils lui promirent de le servir, car tous les prisonniers ont des charités les uns pour les autres qui sont inimaginables, et que je n'aurais jamais crues si je ne les avais expérimentées par moi-même. Ces croquants firent un trou au haut de la voûte que Bois d'Arcy avait recouverte d'un morceau de pierre; ils en firent un autre à leur plancher, et parlèrent aux prisonniers qui étaient au-dessous d'eux, dont l'un était le baron de Tenance et l'autre un nommé Reveillon, qui avait été domestique du maréchal de Marillac, lesquels s'offrirent à faire de bon cœur ce qu'on voudrait. Ils firent aussi un trou à leur plancher sous lequel était mon cachot, lequel trou ils couvrirent du pied de leur table; et quand ils entendaient ouvrir une porte à mon soldat de garde pour aller vider la terrine sur le degré, et qu'aussi je demeurais seul, ils me descendaient avec un filet les lettres que les croquants recevaient de Bois d'Arcy à qui le commandeur de Jars les donnait. La première lettre que je reçus par cette voie du commandeur portait qu'il était venu une personne de mes amies lui parler, qui désirait savoir ce qu'on m'avait demandé dans mes interrogatoires, et aussi pour me dire quelque chose qu'il me manderait aussitôt qu'il saurait que ses lettres me seraient rendues; que je prisse confiance en lui qui était prisonnier, fort de mes amis, et serviteur de ma maîtresse, qu'il me donnait avis de ne me fier à personne, et que tous ceux de cette maison me fussent suspects. En cela je lui obéissais trop, car lui-même me l'était. Je ne connaissais point son écriture, et ne savais qui m'écrivait; car il n'avait osé mettre son nom, craignant que la lettre ne me fût fidèlement rendue. Il fallait faire réponse, mais je n'avais ni papier ni encre; d'ailleurs, je craignais que ce fût une finesse pour me surprendre; c'est pourquoi j'en demeu-

rai là. Deux jours après, aussitôt que le déjeuner fut venu, et que mon soldat fut sorti pour sa fonction ordinaire, je vis descendre un autre billet qui me pressait fort d'écrire et me donnait quelque lumière qui m'assurait que ces billets me venaient de bonne part. Ainsi j'y pris quelque confiance ; et lorsque la nuit fut venue et que mon soldat fut endormi, je me levai, et me mettant entre la lumière de la chandelle et son visage, j'écrasai du charbon, un peu de cendre de paille brûlée, et les détrempai avec un reste d'huile de la salade du souper, et en fit une espèce d'encre. Ensuite, avec un brin de paille taillé en pointe, j'écrivis sur un dessus de lettre qu'on m'avait laissé dans ma poche, et je mandai qu'on m'avait demandé tant de chose que je ne les pouvais écrire à l'état où j'étais, mais que je n'avais rien dit qui pût nuire à personne parce que je ne savais rien. Les prisonniers qui étaient au-dessus de moi me parlèrent, ayant entendu sortir mon soldat, et me descendirent un fil avec une petite pierre que j'ôtai et y attachai ma belle lettre qu'ils tirèrent à eux. Elle donna de l'assurance au commandeur, qui vit par là que je recevais ses billets, ce qui l'engagea à m'en écrire de plus clairs et à se faire connaître à moi. Il me fit donner papier, plumes et encre par un prisonnier qui, prenant son temps pour aller voir les croquants pendant que ma porte était ouverte et que le soldat faisait sa charge de porte-chaise, me donna adroitement cette encre et ce papier que je cachai dans mon lit. Après cela j'écrivis tout à mon aise, et notre commerce continua. Mme de Hautefort vit quelquefois le commandeur pour savoir des nouvelles et lui en dire, si bien que je fus pleinement instruit de ce que la reine avait avoué et de ce qu'il fallait que j'avouasse. »

A quoi tiennent les destinées des empires! sans le dévouement de Mlle de Hautefort, dans son heureuse escapade, sans la complaisance de tous ces prisonniers étagés

les uns au-dessus des autres, Anne d'Autriche était obligée de s'enfuir ou bien elle se voyait reléguée dans un couvent, elle ne donnait pas naissance à Louis XIV, et la France tombait dans des vicissitudes qu'il nous est impossible de deviner aujourd'hui. Heureusement rien de tout cela n'arriva; la reine parut à moitié disculpée; le roi revint vers elle, poussé par Mlle de La Fayette, et l'annonce de sa grossesse contribua à ramener dans la cour la paix et la joie. Louis XIII, dont le cœur ne pouvait rester inoccupé, revint vers Mlle de Hautefort, alors dans tout l'éclat de sa beauté. Celle-ci montra plus de prévoyance politique que de dignité en acceptant des hommages qui pendant si longtemps s'était égarés ailleurs. En revanche, elle reçut le titre de dame d'atours de la reine, ce qui lui donnait le droit d'être appelée Madame, quoique n'étant pas mariée. Sous l'ancienne monarchie, le titre de Madame était réservé aux femmes de haute naissance, les autres conservaient celui de Mademoiselle, même après leur mariage. Aussi ce nous est une singulière surprise, lorsque nous lisons les lettres de cette époque, d'y rencontrer la formule suivante : « Présentez mes hommages à mademoiselle votre femme. »

Ce redoublement de faveur ne satisfaisait pas Richelieu qui savait avoir en Mlle de Hautefort une ennemie irréconciliable; il se remit à travailler à sa perte, mais d'une façon plus sérieuse et plus efficace. Connaissant le pouvoir des beaux yeux de la jeune fille sur l'âme tendre du roi, il essaya de la faire exiler sans qu'elle pût plaider sa cause ni livrer une de ces batailles dans lesquelles les belles femmes sont toujours sûres de vaincre. Il représenta au roi les intrigues qui s'ourdissaient autour de la reine, et dont Mlle de Hautefort se faisait le principal agent; il demanda son exil momentané, mettant au roi le marché à la main, et le menaçant de se retirer s'il lui rendait ainsi le gouvernement impossible. Le roi, sur la

promesse que l'exil ne durerait pas plus de quinze jours, consentit à tout, et Richelieu fit aussitôt porter à Mlle de Hautefort l'ordre de s'éloigner de la cour. Mais on ne renonce pas sans lutte à une position comme celle-là; Mlle de Hautefort se présenta hardiment chez le roi; malgré l'ordre qu'ils en avaient reçu, les gardes la laissèrent entrer, et elle tomba entre le roi et le cardinal au moment où ils s'entretenaient d'elle, la croyant déjà bien loin. S'adressant à Louis XIII d'un air hautain et superbe, elle lui demanda si c'était par son ordre qu'on la bannissait de la cour. Celui-ci essaya de la calmer, lui montrant que cet exil était nécessité par toutes les intrigues auxquelles son nom servait de prétexte, lui promettant qu'il serait de courte durée. « Il sera éternel et les quinze jours dureront tout le reste de ma vie, » s'écria-t-elle avec une fierté qu'elle aurait dû montrer bien plus tôt, ce qui lui eût épargné une semblable humiliation. Elle alla dire adieu à la reine, qui se jeta dans ses bras en sanglotant, et qui pour lui donner un dernier témoignage d'affection, retira ses pendants d'oreilles qui étaient d'une valeur très-grande. Mais la jeune fille ne fut pas attendrie par cette marque de bonté et d'attachement; même en partant elle donna à la reine une dernière preuve de son humeur impérieuse et dominatrice, de ce caractère roide qui avait si souvent rebuté Louis XIII, et qui devait quelques années plus tard amener sa perte irrémédiable. Se retirant au Mans, elle emmenait avec elle Mlle Chémerault, qu'elle regardait comme son amie intime, et qui était un espion placée auprès d'elle par le cardinal. Trouvant qu'Anne d'Autriche n'avait pas assez récompensé Mlle Chémerault, exilée en apparence pour sa cause, mais en réalité pour la surveiller de près; trouvant surtout qu'elle avait accepté trop facilement sa disgrâce, elle lui écrivit l'incroyable lettre suivante, qui achève de faire connaître son caractère :

« Madame, s'il m'était permis de juger les sentiments de Votre Majesté par les miens, je n'oserais vous dire adieu pour jamais, de peur que cette parole ne mît votre vie au même péril que la mienne en vous l'écrivant. Mais puisque Dieu vous fait avoir en cet accident la résignation que vous avez eue en tant d'autres, je ferais injure à la Providence et à votre courage, si je croyais que mes disgrâces et mes déplaisirs pussent donner quelque atteinte à votre repos et à votre santé. C'est donc pour jamais, Madame, que je dis adieu à Votre Majesté, et je vous supplie très-humblement de croire qu'en quelque endroit du monde que me jette la persécution, j'y passerai mes jours dans la fidélité et dans l'attachement qui sont les véritables causes qu'on me persécute, et n'aurai de regret, parmi les ennemis qui m'accablent, que de n'en pouvoir pas souffrir davantage pour l'amour de vous. Ma douleur me ferait ici achever ma lettre, si le zèle que j'ai pour votre gloire ne me défendait de taire une chose qui la peut ternir, et de dissimuler l'étonnement que chacun témoigne de l'état où vous laissez Mlle Chémerault. On sait que vous connaissez aussi bien son cœur que sa misère, et on ne croit pas même que vous lui deviez faire acheter le bien qu'elle peut recevoir de vous par une demande qui lui sortirait de la bouche avec plus de peine que sa propre vie. Cependant on lui a commandé de se retirer avec quatre mille écus qu'il faut qu'elle emploie à payer ses dettes; on parle de la renvoyer de la même sorte qu'on renverrait Michelette (femme de service de la reine), si l'on s'était avisé des grandes cabales qu'elle fait dans la cour aussi bien que nous. On dit que si une reine n'a pas d'argent pour fournir aux nécessités d'une fille qu'elle a fort aimée, elle peut bien lui envoyer au moins un présent qui témoigne qu'elle ne l'oublie pas, et lui donner après cela une pension qui assure sa subsistance, avec une lettre

qui fasse connaître à sa mère l'entière satisfaction que vous avez d'elle... Je suis si délicate en ce qui regarde l'opinion que toute la terre doit avoir de vous que, si Mlle de Chémerault n'avait pas su le présent que vous m'avez fait, je n'aurais pu m'empêcher de le lui donner de votre part. Encore que j'ai appris la peur que vous avez de déplaire à celui qui m'arrache d'auprès de vous, je proteste que vos timidités et vos complaisances me piquent beaucoup plus pour vous que pour moi, et je me consolerais du mal qu'il m'a fait, si j'étais bien certaine que ce sera le dernier qu'il vous fera. Adieu pour la dernière fois, Madame; je ne puis pas penser à ne vous voir jamais, et si cette mortelle imagination ne me donne relâche pour un moment, je ne vivrais assez pour dire que je suis, Madame, de Votre Majesté la très-fidèle... etc. »

Ne croyez pas que cette lettre ait été dictée seulement par son amitié pour Mlle de Chémerault et par son attachement pour la reine. La cause première en est dans cet esprit pédantesque et hautain de la jeune fille, qui recevait les hommages de Louis XIII parce qu'il était roi et parce qu'elle voyait la cour à ses pieds, qui voulait bien se dévouer pour la reine, mais à la condition que celle-ci ne verrait que par ses yeux, n'agirait que d'après ses conseils. Ce sont de terribles amis que ceux-là; ils ressemblent à l'ours de la fable et on ne saurait les fuir de trop loin. Anne d'Autriche ne lui garda pas rancune de cette insolente épitre, et le 17 mai 1643, trois jours après la mort de Louis XIII, elle lui écrivit, au Mans où elle était réfugiée, la lettre suivante :

« Je ne puis demeurer plus longtemps sans envoyer de Cussy (un de ses domestiques) pour vous conjurer de venir me trouver aussitôt qu'il vous aura donné celle-ci. Je ne vous dirai autre chose, l'état où je suis après la perte que j'ai faite ne me permettant pas de vous assurer

de mon affection, laquelle je vous témoignerai toute ma vie, et que je suis votre bonne amie et maîtresse. » De plus, elle lui envoya son propre carrosse, qui l'amena triomphante à la cour, où elle reprit auprès de la reine sa place de dame d'atours.

Mlle de Hautefort rentrait après quatre ans d'exil avec les honneurs de la guerre ; elle allait posséder la confiance de sa maîtresse et amie ; elle allait participer à la direction des affaires publiques, ce qui est une grande tentation pour toutes les femmes, même les plus étrangères à la politique, et Mlle de Hautefort était de ce nombre, ne consultant pour se décider dans les affaires les plus graves que ses amitiés, ses rancunes et ses caprices. Du moins, c'est ce qu'elle se disait en revenant à la cour, elle ne songeait pas qu'elle avait laissé une Anne d'Autriche malheureuse et persécutée, et qu'elle retrouvait une régente heureuse et toute-puissante. Elle ne songeait pas surtout que cette reine isolée sur un trône, qui avait besoin d'amitiés et de dévouements pour occuper ses facultés affectives, avait donné son cœur à un homme qu'elle devait soutenir contre les parlements, contre la cour, contre la nation elle-même, et dont sa constance devait assurer le triomphe. Elle commit là une faute que la plupart des gens commettent dans les affaires qui les intéressent le plus : ils se regardent eux-mêmes, ils recherchent leur commodité, leur plaisir, leur agrément au lieu de rechercher celui des hommes dont dépend leur sort. Les grands politiques ne vont pas se briser sur cet écueil ; ils se rendent nécessaires, agréables surtout à ceux qui peuvent leur donner puissance et richesse, et quand ils les tiennent enlacés dans ces mille liens invisibles, ils peuvent tout se permettre. On demandait à un vieux vizir comment il avait fait pour conserver si longtemps la faveur de son maître ; pour toute réponse il ouvrit sa bouche et la montraît entièrement

dégarnie de dents : « Elles étaient dures et elles sont tombées; ma langue était souple et elle est restée! »

Mlle de Hautefort n'avait rien de ce qu'il fallait pour conserver l'amitié et la confiance d'Anne d'Autriche. Elle ne ressemblait en aucune façon à sa compagne, Mme de Motteville, qui nous raconte elle-même à quelles conditions elle put garder sa place auprès de la reine : « Nous pouvons, dit-elle, dire nos avis à nos maitres et à nos maîtresses; mais quand ils se déterminent à ne pas les suivre, nous devons plutôt entrer dans leurs inclinations que suivre les nôtres, quand nous n'y connaissons point de mal essentiel et que les choses par elles-mêmes sont indifférentes. »

Sans prendre un rôle aussi effacé, aussi soumis, il y a place pour une amitié dévouée, mais sage et prudente; mais celle de Mme de Hautefort était incommode et pédante. Quand elle donnait un conseil, elle était moins poussée par le désir de rendre service et d'être utile, que par celui de voir triompher son opinion; l'amour-propre remplaçait l'amitié, et selon son habitude il devenait féroce. Or, Anne d'Autriche, régente de France, sentait qu'elle pouvait tout, et il lui semblait bien dur de se voir contrecarrer jusque dans ses désirs les plus intimes. En outre, elle était femme, c'est-à-dire sentant en elle le besoin de dominer et de ne pas se laisser influencer par d'autres. On s'est demandé souvent pourquoi les femmes n'avaient pas d'amies; on en a cherché la cause dans leur coquetterie, dans leur besoin de plaire, dans leur jalousie contre des rivales qui pouvaient leur enlever leurs adorateurs; ce n'est point là la vraie raison. Toutes ont un besoin impérieux de dominer, d'être maîtresse. Or, la compagnie d'une femme est toujours une menace pour leur souveraineté; de là vient qu'elles fuient leurs compagnes, qu'elles les disputent sans cesse quand elles se voient forcées de vivre avec

elles, et que leurs amitiés ne sont que de faux semblants où les baisers cachent des coups de dents.

Nulle entente ne pouvait donc exister entre deux femmes partant de ce point si diamétralement opposé; dont l'une était restée ce qu'elle était cinq ans auparavant; dont l'autre, au contraire, s'était transformée d'une façon complète. La mésintelligence ne tarda pas à se faire jour. Dès qu'Anne d'Autriche se fut convaincue de la complète incapacité politique de ceux qu'elle avait regardés jusqu'à ce jour comme ses amis; dès qu'elle vit les deux principaux d'entre eux, le duc de Beaufort et l'évêque de Beauvais, son grand aumônier, faire preuve de sottise et de présomption plus que de savoir et d'aptitude politique, elle se jeta résolûment dans les bras de Mazarin, vers lequel l'entraînait un tendre penchant; elle lui donna et son cœur et le gouvernement de l'État, et elle ne revint plus sur cette décision. Dès lors, ce fut une guerre à mort entre le cardinal et les anciens amis de la reine, qui, se voyant éloignés des affaires, criaient tout haut qu'on les frustrait d'un bien qui leur appartenait. L'opinion publique les connaissait bien; elle les appela les *importants*, affirmant par là que leur présomption était plus grande que leur capacité. Cette cabale des importants se divisait en deux partis: celui des politiques, à la tête desquels se trouvait Mme de Chevreuse; celui des dévots, qui avait choisi Mme de Hautefort pour chef. Son amour-propre se sentait singulièrement flatté par cette distinction; commander, dominer, voir les gens recourir à votre assistance, implorer votre crédit, plaît à tous et particulièrement aux femmes. Aussi se jeta-t-elle tête baissée dans la lutte, sans se demander si elle n'avait pas affaire à un adversaire trop habile, et si elle ne succomberait pas victime de sa vanité et de sa puérile ambition.

Mazarin se rendit vite compte de la situation; il comprit qu'en face d'adversaires aussi décidés, il fallait vain-

cre ou céder la place. Il intimida les uns, il acheta les autres ou les gagna à sa cause. Mais de semblables moyens vinrent échouer devant Mme de Hautefort, qui repoussa ses avances avec autant de hauteur qu'elle avait fait pour Richelieu. Alors, il songea à la perdre dans l'esprit de la reine; mais la tâche était difficile, elle était sa confidente, son amie, elle lui avait rendu des services signalés. Elle jouissait surtout d'un privilége qui lui paraissait des plus redoutables; le soir, quand la reine était couchée, que ses femmes s'étaient retirées, Mme de Hautefort restait dans la ruelle de son lit, s'entretenant un moment, causant avec elle en toute liberté. C'est en cet instant qu'elle pouvait glisser les insinuations les plus perfides, porter les coups les plus dangereux: quelques mots tombés négligemment de sa bouche pouvaient revenir à l'esprit de la reine alors qu'elle serait seule, soustraite à toute autre influence, et la pousser à des résolutions inattendues. Si Mme de Hautefort eût été aussi habile qu'ambitieuse, elle eût mis à profit un privilége aussi précieux; elle n'eût pas triomphé de Mazarin, mais elle eût longtemps contrebalancé son pouvoir, tandis qu'elle se laissa facilement vaincre par lui. Celui-ci représenta à la reine qu'elle était trop bonne pour ses anciens amis, qu'elle leur laissait prendre de trop grandes familiarités, que le prestige du pouvoir en souffrait. Il sut si adroitement intéresser son amour-propre à montrer la maîtresse plutôt que l'amie, qu'Anne d'Autriche fit un petit coup d'État.

Le soir, Mme de Hautefort restait, comme à son ordinaire, auprès de la reine qui s'était couchée; toutes les personnes s'étant retirées, une femme de service vint lui dire: « Madame, il faut sortir aussi, s'il vous plaît. » Mme de Hautefort se mit à rire, et avec un ton de suprême assurance : « Cet ordre n'est pas donné pour moi ! » La femme de chambre lui répondit que personne n'était

excepté ; Mme de Hautefort, voyant que la reine, qui entendait tout de son lit, ne faisait pas un geste pour la rappeler, comprit que sa faveur avait baissé et que Mazarin l'emportait sur elle. Une seconde fois elle manqua de dignité, ne justifiant en aucune façon les admirations exagérées que lui adressent tant d'historiens. La première fois, c'était lorsque délaissée par Louis XIII pour Mlle de Lafayette, elle n'avait pas mis entre ce prince et elle un abîme infranchissable ; son attachement pour la reine qui avait besoin d'amies dévouées lui donnait un prétexte plausible pour ne pas quitter la cour. Mais, cette fois, elle n'avait plus aucune raison pour rester auprès d'une reine qui n'avait plus aucun besoin d'elle, et qu'elle regardait comme une ingrate. Si elle restait, c'était pour intriguer, c'était pour cabaler, c'était pour mordre à ce fruit défendu de la politique, qui est pour toutes les femmes la pomme du paradis terrestre ; et cela au lieu d'accepter une des unions honorables et brillantes qu'on lui proposait, union qui lui eût donné un rang à la cour au lieu de la position précaire dans laquelle elle se trouvait, mais qui l'eût garantie de la disgrâce méritée qui allait la frapper.

L'amitié a sa jalousie comme l'amour, surtout dans les âmes comme celles de Mme de Hautefort, où l'amour-propre tient la principale place. Or, quelque chose la froissa plus encore que la privation de ces entretiens familiers avec la reine, ce fut de se voir remplacée auprès d'elle par le cardinal Mazarin. Chaque soir, il s'enfermait avec elle sous prétexte de l'entretenir des affaires de l'État, et ces longs tête-à-tête, dont personne ne savait le secret, se prolongeaient une partie de la nuit. Les moins hostiles conclurent à un mariage secret entre la reine et le cardinal ; cette opinion est encore celle de l'histoire. Les autres, et ce fut le plus grand nombre, regardèrent la chose comme une galanterie, et on y ajouta facilement foi de la

part de l'amie de Mme de Chevreuse, de la part de celle qui avait été si complétement compromise par Buckingham. Un murmure d'indignation s'éleva, fortifié encore par les sentiments d'envie et de jalousie de tous ceux qui aspiraient à la place de Mazarin. En tête de ces mécontents figurait Mme de Hautefort, qui croyait n'agir que dans l'intérêt de la réputation de la reine, et qui agissait surtout poussée par le dépit et la rancune. Une amie sage et discrète eût peut-être hasardé quelques observations opportunes, quelques conseils timides; mais, à coup sûr, elle eût pris devant tous la défense de celle qu'elle prétendait aimer, semblable au fils de Noé couvrant de son manteau son père endormi. Loin de là, elle était la première à s'élever contre elle, à blâmer une conduite qui produisait un pareil scandale. Puis, elle se mettait à la tête de tout le parti dévot qui avait entrepris de la convertir, c'est-à-dire de la séparer de Mazarin. Pour y arriver, elle la conduisait souvent au Val-de-Grâce où les religieuses, les missionnaires, les évêques même l'endoctrinaient à qui mieux mieux, se servant de la religion pour atteindre un but politique. Car à cette époque comme maintenant la politique faisait l'objet de toutes les conversations, était la source de toutes les préoccupations; dans les cloîtres les plus fermés au monde extérieur elle savait pénétrer et se faire jour. Passant à Tours, Anne d'Autriche alla voir une religieuse très-renommée pour la sainteté de sa vie et pour son esprit prophétique; celle-ci lui parla contre Mazarin, disant qu'une vision du ciel lui avait révélé que cet étranger devait être exclu de sa faveur et envoyé hors de France. Devant de semblables attaques Anne d'Autriche se contentait de pleurer, sans céder sur aucun point, faisant preuve de cette ténacité que les femmes apportent dans leurs affaires de cœur. Mazarin avait bien eu raison de répondre à ceux qui l'avertissaient que la reine allait bientôt l'abandonner:

« Qui a le cœur a tout. »

Pour parer de semblables attaques, il se montrait plus pressé, plus insinuant auprès de la reine; il frappait ses ennemis avec leurs propres armes, et lui aussi il tâchait de les perdre dans l'esprit de la reine. Il poursuivait surtout Mme de Hautefort, pour laquelle la reine conservait encore des sentiments de reconnaissance et d'amitié. Pour la perdre complétement, il s'adressa à un sentiment plus fort que ces deux-là dans le cœur de toute femme, au sentiment de l'amour-propre; il lui mit sous les yeux les rapports de ses espions, il lui fit connaître les paroles de blâme que la hautaine jeune fille proférait publiquement contre sa bienfaitrice et son amie. Une femme, dans la position la plus simple et la plus ordinaire, se fût sentie froissée par une semblable conduite; à plus forte raison une reine et une reine toute-puissante, moins capable que toute autre de dissimuler et d'étouffer ses sentiments. Un soir, la reine étant seule avec quelques-unes de ses dames, se plaignit à elles, de Mme de Hautefort, disant qu'elle témoignait peu de respect pour elle-même et pour son gouvernement. Celle-ci, qui se trouvait dans une pièce voisine, accourut en entendant ce discours, et se mit à se défendre avec vivacité. L'explication fut orageuse et suivie d'un déluge de larmes, comme il arrive toujours dans les explications entre femmes. « Les larmes furent grandes du côté de l'accusée, et les sentiments de même, dit Mme de Motteville; mais enfin, ayant témoigné un grand désir de ne plus déplaire à celle à qui elle devait toutes choses, elle lui dit tout ce qu'elle put pour justifier ses intentions et l'emportement qu'elle avait eu. La reine, qui était bonne et naturellement aimable, lui pardonna de bonne grâce, et lui donnant sa main à baiser, lui dit en riant pour apaiser son amertume : Il faut donc aussi, Madame, baiser le petit doigt, car c'est le doigt du cœur, afin que la paix soit parfaite entre nous. »

Ce n'était pas la paix, ce n'était qu'une trêve, qui allait être rompue à la première occasion. L'arrestation du duc de Beaufort fournit cette occasion. Le parti des Importants fut consterné de ce coup de force, qui consacra la rupture entre la reine et ses anciens amis et ralluma la guerre de la Fronde. Mme de Hautefort en fut courroucée plus que toute autre; par là on peut juger de sa perspicacité en politique : elle s'éleva contre Richelieu, elle s'éleva contre Mazarin, deux hommes dont l'histoire reconnaît le génie et l'utile influence, mais auxquels elle n'accorde pas une admiration sans restriction. D'ailleurs, toutes les contemporaines de Mme de Hautefort ne se montrèrent ni plus habiles, ni plus éclairées ; et pour guides, dans cette politique qui les tentaient, elles ne prirent que leurs fantaisies et leurs caprices. Après l'arrestation du duc de Beaufort, son amie, car Mme de Hautefort l'était, peut réussir à cacher quelque temps sa douleur et son ressentiment ; mais elle ne peut persister dans cette sage conduite. Se trouvant dans le carrosse de la reine, un jour que cette princesse avait dirigé sa promenade du côté de Vincennes, où se trouvait enfermé le duc de Beaufort, elle lui dit que c'était la première fois qu'elle y venait depuis que ce pauvre garçon y était enfermé, et elle lui demanda si il n'y aurait pas quelque grâce à espérer pour lui. La reine mécontente détourna la tête sans répondre un seul mot. Un moment après on servit la collation ; et Mme de Hautefort affecta de n'y prendre aucune part, une de ses compagnes lui en ayant demandé la cause, elle avoua qu'elle ne pouvait pas se divertir en songeant à ce pauvre garçon. C'en était trop ; la reine résolut de se débarrasser d'une compagne importune qui contrecarrait chacune de ses actions, devenait une source perpétuelle d'ennuis et d'embarras. Comme si elle eût été frappée d'un aveuglement irrémédiable, Mme de Hautefort, poussée par l'esprit d'entêtement natu-

rel aux femmes, se promettait de continuer la campagne ainsi commencée, de faire rougir la reine de son peu d'attachement pour ses anciens serviteurs, et de lui arracher la liberté du duc de Beaufort.

Quelques jours après, elle recommença sa tentative en déchaussant la reine. Il ne faut pas s'étonner de voir une jeune fille de haute naissance remplir l'office de femme de chambre. C'était un reste des coutumes féodales, et la chose ne blessait personne. Les hommes eux-mêmes remplissaient sans déroger ces fonctions domestiques; la place de valet de chambre auprès des princes était une charge qui s'achetait assez cher. Arnaud, poète dramatique en partie oublié aujourd'hui, raconte dans ses mémoires qu'il acheta une charge de ce genre chez le comte de Provence, qui fut plus tard Louis XVIII. Il avait pour collègue un écrivain également ignoré de notre génération, nommé Duruflé. Or, un jour que ce dernier mettait les bas au comte de Provence, il n'y alla pas avec assez de précaution et il lui arracha un poil; le prince, se laissant aller à son humeur, l'appella bête, injure à la suite de laquelle Duruflé vendit sa charge et se retira. Cet acte sent l'approche de la révolution; un siècle plus tôt un courtisan eût regardé cette épithète comme une marque de faveur et en eût profité pour sa fortune. Si cette domesticité était non-seulement supportée, mais encore avidement recherchée, c'était parce qu'elle donnait accès auprès du maître, fournissait l'occasion de le voir, de lui parler sans témoin et d'avancer sa fortune. Le valet de chambre du roi était une puissance devant laquelle s'inclinaient les plus grands seigneurs. Bontemps, valet de chambre de Louis XIV, fut plusieurs fois obligé de remettre à leur place des courtisans qui s'humiliaient trop devant lui. Barjac était le valet de chambre du cardinal Fleury; parfois, lorsque sa table se trouvait pleine, le cardinal disait à ceux venus pour s'y asseoir: « Allez

dîner chez Barjac ! » et les plus nobles seigneurs de France s'empressaient d'y courir. Cet empressement à servir allait à un point qui nous semblerait incroyable aujourd'hui, si l'histoire n'était pas là pour en témoigner. Un des priviléges les plus recherchés était d'accompagner le roi à la garde-robe ; Mme de Maintenon y accompagnait Louis XIV, et la duchesse de Bourgogne la suivait souvent. A la cour d'Espagne, ce privilége constituait une des principales charges; lorsque Philippe V y arriva, celui qui en était revêtu était un des seigneurs les plus considérables de l'Espagne, que son grand âge contribuait encore à rendre respectable. Le jeune roi, ne voulant pas se soumettre à un service qu'il regardait comme humiliant, se cachait de lui lorsqu'il allait à la garde-robe. Au bout de quelques jours, le noble hidalgo vint humblement lui demander en quoi il avait démérité, et pourquoi il le privait d'une faveur qui lui revenait de droit. Philippe V le laissa faire. Ces mœurs qui nous choquent aujourd'hui étaient alors généralement répandues : la garde-robe des souverains se trouvait dans une pièce vaste, ornée de tableaux et de divers autres objets de luxe, où les courtisans et les ambassadeurs suivaient le prince comme dans toutes les autres actions de sa vie; il assistaient à son lever, à son coucher, et le jour de son mariage ils le contemplaient dans son lit couché auprès de sa nouvelle épouse. Ces faits sont attestés par tous les documents historiques, entre autres par l'anecdocte suivante.

Charles-Quint se trouvant à la garde-robe accompagné de plusieurs personnes, entre autres de l'ambassadeur de France, ce dernier, en levant les yeux, aperçut un portrait du roi son maître, qu'on avait placé dans cet endroit pour témoigner le mépris qu'on en faisait : « Sire, dit-il alors, vous avez bien fait de mettre ici le portrait du roi mon maître ; si jamais Votre Majesté est constipée,

elle n'aura qu'à le regarder et sa vue seule le fera aller plus loin qu'elle ne le voudrait. »

Il ne faut donc pas s'étonner de voir Mme de Hautefort occupée à déchausser la reine, et à profiter de cette intimité pour lui demander quelques grâces nouvelles. Ce jour-là justement elle commença par lui parler en faveur d'un vieux chevalier qui la servait depuis longtemps. La trouvant mal disposée, elle se leva en disant d'un air dédaigneux qu'il n'était pas bien d'oublier ses vieux amis, de délaisser ses anciens domestiques. Cette nouvelle impertinence fournit à la reine l'occasion qu'elle cherchait depuis longtemps. S'emportant alors, chose qui ne lui était pas habituelle, elle lui dit qu'elle se lassait de ses continuelles réprimandes et de la manière dont elle vivait avec elle; et ce disant, elle se jeta dans son lit, ferma ses rideaux et lui commanda de ne plus lui parler de rien. Comme la plupart des femmes, Mme de Hautefort se repentit de ses paroles presque aussitôt après les avoir prononcées; mais il n'était plus temps; elle se jeta en sanglotant au pied du lit de la reine, jurant qu'elle n'avait jamais eu l'entention de l'offenser, qu'elle croyait n'avoir jamais manqué à ses devoirs. Celle-ci lui imposa silence, et lui ordonna de se retirer chez elle, ajoutant que le lendemain elle lui ferait connaître sa volonté. Le lendemain, en effet, elle lui fit dire de quitter la cour avec sa sœur, Mlle d'Escars.

La disgrâce est chose rude partout et pour tous. On se résignerait à ne pas monter; mais descendre du haut d'un sommet qu'on a gravi avec tant de peine, descendre au milieu des rires des envieux, des applaudissements des hostiles, est une des épreuves les plus rudes imposées à l'énergie humaine. Les femmes y résistent moins que les hommes parce qu'elles ont plus d'amour-propre, puis parce que l'âge avancé ne leur permet pas, comme à l'homme, de se reprendre à un autre objet. La marquise

de Prie dessécha et mourut un an après la chute du duc de Bourbon ; la femme du conseiller d'État Brienne devint folle après que son mari eut vendu sa charge. Si Mme de Maintenon vécut paisible et heureuse après la mort de Louis XIV, c'est qu'elle avait sa maison de Saint-Cyr, où elle pouvait commander et faire la pédante tout à son aise ; si Mme des Ursins survécut à la catastrophe éclatante qui la chassa d'Espagne, c'est parce qu'elle trouva dans la maison des Stuarts un théâtre commode pour de nouvelles intrigues. Mme de Hautefort, écrasée par le coup qui la frappait, se mit au lit et tomba malade ; elle fut obligée de se faire saigner plusieurs fois, ce qui était alors un remède fréquemment enployé. Quand elle fut rétablie, désirant se soustraire aux commentaires peu charitables faits sur sa disgrâce, éviter ces visites de condoléance que les amies font avec tant de plaisir pour contempler un abaissement qu'elles ont si longtemps attendu, Mme de Hautefort se retira dans un couvent. C'était une ressource précieuse alors pour les gens frappés par un malheur ou par une disgrâce ; ils se séparaient violemment du monde, dont la médisance n'avait plus de prise sur eux ; puis, quand ils y reparaissaient, l'événement qui les y avait conduits était oublié ; par une convention tacite, il était regardé comme non avenu : indulgence qui ferait honneur à la nature humaine, si on ne la savait pas dictée par un habile calcul, toutes les femmes sachant bien qu'elles ont beaucoup à se faire pardonner. Mme de Hautefort, elle aussi, reparut dans le monde ; une fois au couvent, elle prêta une oreille plus favorable aux propositions de mariage qui lui furent faites ; et au bout de quelque temps, elle devint la femme du maréchal de Schomberg. L'histoire dit qu'elle fut heureuse, ce qui doit s'entendre de la façon suivante : elle trouva un mari complaisant, qui fit toutes ses volontés et qui obéit à tous ses caprices. Les philosophes prétendent

que c'est là le plus grand bonheur accordé aux femmes : bonheur qui n'est pas complet toutefois, puisque le jour où elles ont épuisé la série des vœux qu'elles peuvent former, où elles ne trouvent plus rien à désirer, elles éclatent en larmes, en criant qu'elles sont les créatures les plus malheureuses de la création, maudissant le jour qui les a vu naître.

MADAME DE CHEVREUSE

Il n'y a pas sur les arbres deux feuilles qui se ressemblent d'une façon complète et identique ; il en est de même parmi les êtres humains, et l'on ne saurait en trouver deux qui, dans les mêmes circonstances, agissent poussés par les mêmes motifs, et se servent des mêmes procédés. Parmi toutes ces femmes du XVIIe et du XVIIIe siècle qui s'élançaient à l'assaut du pouvoir, qui toutes se sentaient capables de dévorer la France, comme disait une grande dame en parlant de la du Barry, pas une n'agissait mue par le même ressort. Chez les unes dominait l'amour du pouvoir, comme chez Catherine de Médicis et chez la princesse des Ursins ; les autres n'étaient sensibles qu'à la vanité, comme Mme de Hautefort et Anne d'Autriche ; les âmes les plus basses et les plus viles n'y voyaient qu'un intérêt d'argent, comme la marquise de Prie, la Pompadour et la du Barry ; quelques autres plus rares encore obéissaient à leur esprit pédant, à leur instinct de maîtresse d'école, et régentaient la France de la même façon que le pensionnat de Saint-Cyr.

Eh bien, Mme de Chevreuse ne rentrait dans aucune de ses catégories ; si elle intriguait, si elle se mêlait à toutes les affaires publiques, ce n'était ni par intérêt ni par vanité, ni par ambition ; elle intriguait pour intriguer,

pour obéir à des impulsions qui venaient sans cesse l'agiter, l'empêchant de se livrer au repos. Dans une position ordinaire, elle eût usé cette activité à faire des mariages, à se mettre à la tête d'œuvres de charité, à se mêler des affaires de toutes les personnes de sa connaissance, conduite que nous voyons tenir sous nos yeux à beaucoup de femmes dont la conduite est pour nous un sujet d'étonnement. Née dans les cours, placée sur les marches du trône, initiée aux grandes affaires par son premier mari, elle se mêla des affaires de l'État au lieu de se mêler des affaires de son ménage ; elle intrigua pour renverser un ministre comme elle aurait intrigué pour obtenir un succès de société: d'ailleurs, les grandes affaires ressemblent aux petites, il n'y a que le nom de changé, rien ne ressemble à la conversation d'un maître de maison avec son maître d'hôtel comme celle d'un souverain avec son premier ministre. Quoi d'étonnant alors à ce qu'on y apporte les mêmes procédés et les mêmes aptitudes ! Ainsi Mme de Chevreuse intriguait pour intriguer ; à peine un but atteint, il lui en fallait un autre, elle en eût créé plutôt que de s'en passer ; et l'on pouvait dire d'elle ce qu'on disait de M. Thiers, qu'il se serait fait de l'opposition à lui-même plutôt que de n'en faire à personne. Le plus mauvais tour à lui jouer aurait été de satisfaire tous ses désirs. C'est par ce côté surtout qu'elle appartenait à son sexe, si l'on en croit une légende orientale. D'après cette légende, le fond de la nature féminine serait l'esprit de contradiction. Un génie, raconte cette légende, étant devenu amoureux d'une femme, entreprit de remplir tous ses désirs, de satisfaire à tous ses caprices, chose qui n'est pas dans la possibilité de l'homme. A peine avait-elle formé un vœu, il était exaucé; un obstacle se dressait-il sur sa route, il se trouvait aussitôt aplani. Bref, la jeune femme ne pouvait arriver, même avec la meilleure volonté du monde, à

quereller ni à contredire personne. Privée ainsi de ce qui faisait sa vie, de ce qui formait le ressort caché de son existence, elle languit et ne tarda pas à mourir.

Ce genre de mort n'était pas réservé à Mme de Chevreuse; toute sa vie elle trouva des obstacles sur sa route, toute sa vie elle tâcha d'en triompher avec les armes que Dieu avait mises en sa main : son humeur entreprenante, son esprit hardi, son caractère décidé, sa persévérance énergique, et, il faut bien le dire aussi, sa beauté merveilleuse. « Mme de Chevreuse, dit Larochefoucault, avait beaucoup d'esprit, d'ambition et de beauté; elle était galante, vive, hardie, entreprenante. Elle se servait de tous ses charmes pour réussir dans ses desseins. » Il ne faut pas la juger comme nous la jugerions aujourd'hui, le niveau moral du XVII[e] siècle était moins élevé que le nôtre. On sortait à peine de cette cour des Valois, où avait régné une corruption si profonde; on avait encore sous les yeux l'exemple donné par Henri IV, qui faisait habiter dans le même palais sa femme et sa maîtresse; les troubles civils ajoutaient à l'instabilité de l'état social et retardaient la naissance de l'opinion publique, qui seule peut opposer un frein salutaire au débordement des mœurs. Presque toutes les femmes du XVII[e] siècle sont d'illustres pénitentes, tandis que celles du XVIII[e] sont de belles pécheresses non repenties. On peut s'étonner de voir des femmes si pieuses faillir si souvent; mais il faut se souvenir que la piété même la plus sincère est souvent une piété mal éclairée. Pendant le temps où les amours de Mme de Montespan causaient le plus grand scandale, on la voyait jeûner rigoureusement et pousser le scrupule jusqu'à peser sa nourriture afin de ne pas dépasser les bornes prescrites par l'Église. Le grand Dauphin faisant venir la Voisin dans sa petite maison un jour de vendredi, la forçait de manger maigre; et comme elle s'en montrait étonnée : « C'est bien

assez de commettre un péché, je ne veux pas en commettre deux! » lui répondait-il. Louis XIV, qui se laissa si souvent prendre aux grimaces hypocrites des dévots pendant le règne de la prude Maintenon, connaissait bien la valeur de ces démonstrations extérieures. A son petit-fils qui partait pour aller régner sur l'Espagne, il disait : « Vous allez dans un pays où tout le monde fréquente les sacrements; mais ne vous laissez pas prendre par ces dehors, les hommes n'en valent pas mieux pour cela. » Mme de Chevreuse ne faisait donc qu'appartenir à son temps et faire ce qu'elle voyait faire autour d'elle; une de ses contemporaines disait : « Je n'ai jamais eu qu'un amant à la fois et je l'ai toujours quitté lorsque les affaires de mon mari l'exigeaient. » En parlant ainsi, elle se croyait inattaquable : c'est le niveau moral de l'époque. Non-seulement elle appartenait au XVIIe siècle, mais elle se lançait dans les intrigues politiques, et toutes celles qui entrent dans cette voie doivent payer de leur personne. Dans cette terrible bataille où le butin peut être si considérable, l'enjeu n'est pas moins grand : les hommes exposent leur tête, les femmes sacrifient leur honneur. L'antiquité avait une belle légende pour exprimer l'impétuosité des désirs féminins, et leur disposition à tout donner, à se donner elles-mêmes, pour arriver à leur réalisation. Dans la fable de l'Amour et Psyché, Vénus cherche partout cette rivale contre laquelle elle a conçu une haine si vive. Ne la trouvant pas, elle fait annoncer qu'à celui qui lui indiquera sa retraite elle accordera sept baisers. Au siècle dernier, la belle duchesse de Devonshire parcourt les rues en faisant de la propagande pour l'élection de Fox; un boucher lui propose son vote en échange d'un baiser, et la fière duchesse tend la joue sans trouver le marché onéreux.

D'ailleurs, Mme de Chevreuse ressemblait aux grandes dames de son temps, qui se croyaient par leur naissance

bien au-dessus des prescriptions de la mode imposée aux petites bourgeoises. Elle appartenait à la famille de Rohan, et elle épousa Luynes, favori de Louis XIII. Une si haute fortune ne satisfit pas son ambition, et elle aspira plus haut encore; voyant l'effet produit par sa beauté sur le jeune roi Louis XIII, elle conçut l'idée de devenir sa maîtresse et de gouverner le royaume. Mais elle fut vite rebutée par cet amoureux triste et mélancolique; elle comprit que son rôle consisterait à écouter ses doléances et à entendre la lecture des notes qu'il prenait chaque jour et dans lesquelles il relatait les événements de sa journée. Ce n'était point là son affaire; elle aima mieux rester auprès de son mari, et elle eut raison. C'était un homme intelligent et entendu, qui l'habitua aux grandes affaires, qui partagea avec elle les soins du gouvernement, qui sut occuper cette imagination inquiète, cette humeur vagabonde, qui trouva le moyen d'utiliser cette exubérance de vie dont elle devait faire plus tard un si mauvais usage. Qui sait! si le maréchal de Luynes eût vécu, au lieu de succomber à une mort prématurée, Mme de Chevreuse eût été le modèle des épouses, et sa vie se fût écoulée active, agitée peut-être, mais normale et réglée. Le sort en ordonna autrement: le connétable de Luynes mourut, et elle lui donna pour successeur le duc de Chevreuse. Ce dernier n'avait aucune des qualités nécessaires pour captiver ce cœur inconstant, pour diriger cette imagination vagabonde: aussi, ne trouvant pas le bonheur au foyer conjugal, elle se lança dans les aventures, et sa vie devint un roman plus accidenté et plus incroyable que ceux qu'écrivait alors Mlle de Scudéry.

Son caractère la poussait aux intrigues; son passage aux affaires lui en avait donné le goût; obligée de renoncer au roi dont l'amour n'eût pas répondu à son attente, n'ayant plus à ses ordres le favori et le premier

ministre, elle se donna à la reine, qui seule, pouvait la maintenir tout près du trône et la mêler aux intrigues auxquelles elle était si désireuse de prendre part. Elle se donna entièrement à elle, en amie dévouée, mais en amie dangereuse, prête à compromettre ceux qu'elle aimait par son exaltation et par son besoin d'activité. On eût pu dire d'elle ce qu'on a dit plus tard de Mme de Staël, qu'elle aurait volontiers jeté ses amis à l'eau pour avoir le plaisir de les en tirer. Cela, elle le fit réellement ; et son dévouement fut plutôt nuisible qu'utile à Anne d'Autriche. Elle commença par lui faire faire une fausse couche, et à empêcher la venue d'un enfant qui eût peut-être rendu bien différent le sort de la reine. La voyant triste et isolée dans ses appartements, séparée de ses femmes qu'elle avait amenées d'Espagne, sans nouvelles de sa famille, elle entreprit de la distraire; la trouvant jeune et espiègle comme elle, elle l'entraîna dans des promenades, dans les luttes, dans des courses folles, très-salutaires pour des jeunes filles, mais tout à fait contraires à un commencement de grossesse. Et pourtant elle avait été mère, et pourtant elle savait les précautions infinies exigées pour un semblable état. Mais le plaisir, le plaisir qui fut la loi et la règle de toute sa vie, le plaisir parle plus haut que la raison, et Anne d'Autriche se blessa. Grande fut la colère de Louis XIII, qui la bannit de la cour ; et sans l'amitié que ce prince portait au duc de Chevreuse, sa disgrâce eût été complète.

Comme première preuve d'amitié pour la reine, elle lui avait amené une fausse couche; comme seconde, elle voulut lui donner un amant. Ce n'était ni calcul, ni machiavélisme de sa part ; elle jugeait Anne d'Autriche d'après elle, elle ne supposait chez elle ni plus de scrupules, ni plus de moralité ; or, elle venait d'éprouver que pour une femme qui n'aime pas son mari, il n'y a

pas de meilleure distraction que de prendre un amant, et elle voulut la lui faire goûter. Dans un voyage fait en Angleterre avec le duc de Chevreuse, pour négocier le mariage d'Henriette de France, sœur de Louis XIII, avec le prince de Galles, elle avait fait la conquête de lord Holland, un des seigneurs les plus brillants de cette cour, renommée pour son luxe et son raffinement de politesse. Ce jeune seigneur lui avait plu, et elle s'était laissée aller à son penchant, sans même chercher à le combattre. Comme un bonheur n'est complet que lorsqu'il est partagé, elle avait imaginé d'entraîner la reine dans son aventure, et de la faire courtiser par Buckingham, favori du roi d'Angleterre, et non moins séduisant que lord Holland. Aussitôt revenue à Paris, elle se mit à entretenir la reine des merveilles qu'elle avait vues, de l'accueil qu'elle avait reçu, de l'exquise urbanité des seigneurs anglais, de celle de Buckingham surtout, déjà amoureux de la reine sur la réputation de sa beauté, et qui allait venir à Paris avec le titre d'ambassadeur. C'était semer sur un terrain bien préparé; c'était fournir un aliment à une imagination romanesque, à un cœur inoccupé ; c'était ramener Anne d'Autriche aux mœurs galantes auxquelles la cour d'Espagne avait accoutumé ses yeux. Aussi Buckingham n'eut-il qu'à se présenter pour plaire ; et, si l'aventure n'alla pas aussi bien que l'aurait voulu la folle duchesse, c'est qu'Anne d'Autriche avait plus de vertu que son imprudente amie, qui ne réussit qu'à la compromettre et à se compromettre elle-même.

Mais lord Buckingham parti, et la jeune reine Marie Henriette remise entre les bras de son nouvel époux, la cour de France retomba dans sa torpeur accoutumée; Mme de Chevreuse voyait déjà l'ennui se dresser devant elle, lorsqu'une occasion se présenta d'exercer de nouveau son talent pour l'intrigue. Le roi et Marie de Médicis,

raccommodés pour le moment, voulurent marier Gaston d'Orléans à la fille du duc de Bourbon ; l'amour-propre et l'intérêt d'Anne d'Autriche, qui était encore sans enfants, se trouvaient également compromis par ce mariage. « Il ne se fera pas, il ne faut pas qu'il se fasse, » lui dit la bouillante duchesse. Et elle lui représenta que Louis XIII était d'une santé chancelante, qu'il ne tarderait pas à mourir, qu'il fallait que Gaston restât libre afin qu'elle pût l'épouser, confondant ainsi ses droits avec les siens ; que là était son seul avenir ; que le sort le plus triste était celui d'une veuve douairière reléguée au fond d'un couvent, ou dans un palais dont la foule des courtisans ignorait le chemin. Elle ne trouva que des oreilles trop dociles à l'écouter, et n'entendit pas la moindre de ces protestations que la convenance doit arracher à une femme lorsqu'on l'entretient du trépas de son mari. Il fallait faire répéter les mêmes paroles au duc d'Orléans, et surtout décider à la résistance ce caractère mou et inconstant. Deux hommes avaient de l'influence sur lui : son gouverneur, le maréchal Ornano, et le comte de Chalais, prince de Talleyrand. Ornano était trop vieux, elle préféra Chalais qui était jeune et beau. Mais là se présentait une difficulté : le comte de Chalais était le compagnon d'enfance de Louis XIII, le protégé et l'ami de Richelieu. La belle affaire, vraiment ! Sa beauté n'avait-elle pas triomphé de plus grands obstacles ? Elle n'eut qu'à se montrer, elle n'eut qu'à sourire, et pour obtenir ses bonnes grâces, pour mériter son amour Chalais oublia la reconnaissance, oublia l'amitié et se dévoua sans réserve à ses projets. Mais l'amour, ce cruel amour, source de tous les biens et de tous les maux, vint de sa propre main défaire ce qu'il avait fait. Un des amis de Chalais, le comte de Louvigni, jaloux de la préférence que lui accordait Mme de Chevreuse dont il était également amoureux, alla tout révéler à Richelieu. La conspiration fut étouffée dans son germe,

ceux qui y avaient pris part punis de diverses façons ; le plus atteint fut Chalais qui porta sa tête sur l'échafaud. Voilà à quoi avaient abouti les intrigues de Mme de Chevreuse ; elle avait de nouveau compromis sa maîtresse, et cette fois même elle l'avait perdue pour jamais dans l'esprit du roi. Pour elle, elle s'était attiré un arrêt d'exil qui la repoussait hors de France : adieu les magnificences de son hôtel de la rue Saint-Thomas et de son château de Dampierre ; adieu la ville et la cour avec leurs intrigues sans cesse renouvelées ! Aussi est-ce la mort dans l'âme, la rage dans le cœur qu'elle s'achemina vers la terre étrangère ; comme Coriolan quittant Rome, elle jeta une poignée de terre contre sa patrie, disant qu'on ne la connaissait pas, qu'on pensait qu'elle n'avait l'esprit qu'à des coquetteries, qu'elle ferait bien voir avec le temps qu'elle était bonne à autre chose, qu'il n'y avait rien qu'elle ne fît pour se venger, et qu'elle s'abandonnerait à un soldat des gardes plutôt que de ne pas tirer raison de ses ennemis.

Il faut bien le dire, elle était moins embarrassée qu'une autre ; partout où elle allait, elle portait sa beauté et son esprit, et comme elle les prodiguait l'une et l'autre, comme elle s'en faisait des armes à la fois offensives et défensives, elle arrivait toujours à se tirer d'affaires. C'est ce qu'elle fit en Lorraine, où elle se réfugia d'abord à la cour de Charles IV, ce grand aventurier du XVIIe siècle. Elle lui plut tout de suite, la chose n'était pas douteuse, et elle consentit à régner sur sa cour et sur ses États ; mais ce royaume était bien petit pour une ambition aussi vaste que la sienne ; cette cour était bien tranquille pour un génie aussi remuant, aussi porté à l'intrigue. Aussi ne tarda-t-elle pas à s'en lasser pour retourner en Angleterre, où l'attendaient l'admiration du roi, l'amitié de Marie-Henriette, l'amour de lord Holland, et la compagnie des autres seigneurs de la cour, charmés de son

esprit et de sa beauté, et qui la rendaient participante de tous leurs projets contre Richelieu. Pourtant, ce n'était point là encore le but de ses désirs; ses regards restaient sans cesse vers Paris, sur la cour, là seulement son génie pouvait se donner libre carrière. Le retour enfin lui en fut permis; Richelieu, au courant de toutes ses intrigues, la jugea moins dangeureuse en France qu'à l'étranger. Quand les deux adversaires se retrouvèrent en présence, ils se regardèrent en face, ils se prirent mesure, comme le font deux ennemis prêts à engager le combat à l'épée. Richelieu était séduit par cette beauté surprenante, par cet esprit plein de fascination; la duchesse de Chevreuse admirait tout en le haïssant le génie du politique, et elle rêvait en lui un autre Luynes qui eût fait passer par ses mains toutes les affaires de la France et de l'Europe, bonheur au-dessus duquel elle n'en pouvait concevoir de supérieur. Mais Richelieu fut épouvanté par l'ambition dévorante de cette femme, par son activité qui ne connaissait pas le repos, choses qui eussent nui à ses desseins au lieu de les servir. Ces négociations tacites furent rompues, et après quelques instants de coquetterie les deux adversaires se retrouvèrent aussi ennemis qu'auparavant.

De son échec, Mme de Chevreuse se vengea en femme, et surtout en jolie femme. L'aventure en est piquante, et elle ferait sourire si avec le terrible cardinal toutes les aventures ne s'étaient pas terminées par l'échafaud ou par la prison. Richelieu avait comme confident, comme ministre dévoué, un homme qu'il avait protégé, qu'il avait fait garde des sceaux et sur lequel il croyait pouvoir compter entièrement. Pour montrer le pouvoir de ses charmes dédaignés, la duchesse de Chevreuse entreprit de faire la conquête de ce garde des sceaux appelé Chateauneuf. La chose était d'autant plus facile que Chateauneuf était âgé de cinquante-huit ans, qu'il avait

consacré sa vie au travail, restant étranger aux ruses et aux coquetteries de l'amour. Un regard de la belle duchesse suffit pour le faire tomber à ses genoux, vaincu et soumis; il oublia ses cheveux blancs, il oublia tous les liens qui le rattachaient à Richelieu, il ne vit qu'une chose, c'est que la duchesse était divinement belle, c'est qu'elle lui souriait avec une douceur infinie, et il s'abandonna sans réserve comme sans remords. Pendant que Richelieu malade avait besoin de lui, il se promenait gaiement avec la reine, avec Mme de Chevreuse, leur révélant ce qu'elles avaient intérêt à savoir, se mettant à leur disposition pour l'accomplissement de leurs désirs. Le réveil fut terrible; le cardinal, dont la vigilance n'était jamais endormie, ne tarda pas à s'apercevoir de cette trahison. Chateauneuf fut enfermé dans le château fort d'Angoulême, où il resta de longues années à méditer sur le danger de tomber amoureux à soixante ans. Quant à Mme de Chevreuse, elle fut reléguée, non pas dans son château de Dampierre, trop voisin de Paris, et d'où elle pouvait s'échapper la nuit pour visiter Anne d'Autriche au Val-de-Grâce, comme elle l'avait déjà fait, mais bien en Touraine, où elle resta quatre longues années.

Quel supplice pour cette femme remuante, sans cesse à la recherche de nouvelles intrigues, de se trouver dans un pays où l'on ne trouvait pas trace de vie politique, intelligente ou amoureuse! Comme Mme de Longueville réfugiée à Rouen, elle répondait par le dédain à toutes les propositions qu'on lui faisait : « Voulez-vous jouer? — Non. — Voulez-vous causer? — Non. — Voulez-vous lire? — Non. — Voulez-vous jouer la comédie? — Non. » Et elle terminait en disant : « Que voulez-vous? je n'aime pas les plaisirs innocents. » Pour se distraire, elle voyait les gentilshommes du voisinage, elle recevait les seigneurs anglais venus lui rendre visite, elle faisait tourner la tête au vieil archevêque de Tours âgé de

soixante-dix ans; mais surtout elle intriguait et elle cabalait par correspondance, ne pouvant le faire autrement. C'était doublement du fruit défendu. Elle écrivait en Angleterre, en Espagne, en Lorraine, cherchant partout des ennemis à Richelieu, sans songer que c'était en chercher contre la France. C'est là un des plus regrettables actes de la Fronde et de tous ceux qui y ont participé, c'est que le patriotisme a été entièrement sacrifié à des rancunes et à de mesquins intérêts. Anne d'Autriche est aussi coupable sous ce rapport que Mme de Chevreuse, que Mme de Longueville, que la princesse Palatine, que Turenne et que Condé. Mais les femmes ont versé sur cet écueil plus encore que les hommes, parce qu'elles ont à un plus haut degré l'esprit de vengeance, et que pour le satisfaire elles sont disposées à tout sacrifier, elles-mêmes et les leurs. Ce trait, qui a toujours marqué la politique féminine, suffirait à lui seul pour la faire condamner.

La main de Mme de Chevreuse se retrouve encore dans la fameuse affaire de 1637, qui faillit perdre la reine sans retour; comme elle, elle correspondait avec l'Espagne, et elle excitait le duc de Lorraine à se joindre à ce pays pour combattre la France. Aussi grandes furent ses transes lorsqu'elle apprit que tout avait été découvert. Qu'allait-il advenir d'elle? jusqu'à quel point serait-elle compromise? Un message de la reine devait la renseigner à ce sujet. Enfin le message arrive; ce sont des heures, et selon la couleur du volume les nouvelles sont bonnes ou mauvaises. Il y a eu erreur, on l'avertit de partir, de fuir les agents de Richelieu. Vite, la voilà à cheval, habillée en homme, et traversant ainsi toute la France pour se réfugier en Espagne. Nous qui allons en trente-six heures de Paris à Madrid, bien commodément assis sur des coussins rembourrés, nous ne nous doutons pas des fatigues d'un semblable voyage dans un pays où les routes manquaient souvent, où les auberges ne se trou-

vaient pas toujours. Aussi de nombreux incidents vinrent-ils agrémenter le voyage de la duchesse de Chevreuse. Ici elle rencontre un jeune homme qu'elle a vu à la cour et qui est étonné de sa ressemblance avec la duchesse de Chevreuse ; elle s'en tire en lui faisant croire qu'elle est son frère, et comme elle a un remords de tromper un seigneur qui s'est montré si gracieux pour elle, le lendemain elle lui écrit pour lui raconter la vérité. Une autre fois, des indiscrets s'étonnent de la voir parcourir seule les routes et sont sur le point de faire partager à d'autres leur soupçon ; elle se concilie leur bienveillance en leur contant qu'elle appartient à la cour, qu'elle a eu un duel, et qu'elle fuit la vengeance du cardinal ; or, comme Richelieu et ses ordonnances sont universellement détestés, on lui prête aide et protection pour s'enfuir plus vite. Ailleurs, c'est un danger d'une autre sorte, un véritable épisode d'opéra-comique. Elle a reçu l'hospitalité dans un château dont la châtelaine trouve une fort bonne mine à ce jeune voyageur : et comme la moralité n'était pas le défaut dominant des dames du XVII[e] siècle, elle lui laisse voir sa préférence avec des yeux singulièrement éloquents. Mais la duchesse de Chevreuse est experte en ces sortes de manéges, et elle s'en tire sans mécontenter celle qui tient peut-être sa vie et sa liberté dans sa main. C'est ainsi qu'après huit jours d'épreuves et de fatigues, elle arrive sur la terre d'Espagne, ayant échappé aux agents que Richelieu avait envoyés à sa poursuite.

Elle arrivait là sans ressources, sans argent, ayant confié au jeune duc de La Rochefoucauld ses deux cent mille francs de diamants enfermés dans une cassette ; mais ne portait-elle pas avec elle un talisman qui jamais ne lui avait fait défaut, celui de sa beauté et de son esprit. Sur les bords du Mançanarès, il ne fut pas moins efficace que sur les rives de la Seine ou de la Tamise, et

le roi Philippe IV devint amoureux d'elle, le lui dit et se fit écouter. Mais son humeur inquiète ne lui permettait pas de rester si longtemps éloignée de Paris; afin de s'en rapprocher elle se rendit à Londres, où un accueil plus sympathique l'attendait encore depuis qu'on voyait en elle une alliée politique qui avait réuni l'Angleterre et l'Espagne dans une action commune contre la France. Aussi on la combla de prévenances, on fut au-devant de ses désirs; et lorsque se prépara le traité de Paris, on y inséra la clause formelle de son retour à Paris. Elle se disposait à s'y rendre, à retrouver Anne d'Autriche et la cour, lorsqu'un billet remis par une main inconnue, l'avertit que le cardinal était décidé à la faire arrêter si elle remettait les pieds en France. Elle réfléchit longuement; l'exil lui parut préférable à la prison; pour se distraire elle continua à intriguer, d'abord avec Marie de Médicis venue chercher auprès de sa fille un asile qu'elle fut bientôt obligée de quitter; ensuite avec Cinq-Mars, à la conspiration duquel elle participa de loin. La mort de Richelieu n'apporta pas de changement à son sort; Louis XIII avait pris contre elle autant d'aversion qu'il avait eu d'abord d'amour et d'admiration; non content de la tenir éloignée de son royaume pendant sa vie, il inséra dans son testament une note qui rendait son exil indéfini et interdisait à la régente de la laisser rentrer en France. Il en fut de cette clause du testament de Louis XIII comme des autres qui le composaient, elle ne fut pas mieux respectée. Anne d'Autriche, à peine mise en possession du souverain pouvoir, rouvrit la prison de Chateauneuf et envoya l'intendant de la maison de Chevreuse chercher la duchesse qui se trouvait alors à Bruxelles.

Mme de Chevreuse arrivait triomphante; elle allait toucher le prix de tant d'intrigues et de tant d'efforts, recevoir la récompense de dix années d'exil; elle allait

se plonger avec délices au milieu de ces affaires qui étaient sa passion, elle allait tout voir, tout savoir, tout pouvoir; elle allait être la reine, elle allait être le roi. C'est en cela qu'elle se trompait, la place était déjà prise. L'Anne d'Autriche qu'elle retrouvait n'était plus celle qu'elle avait laissée; à la reine craintive et persécutée avait succédé une régente maîtresse du pouvoir et décidée à le garder; à la femme abandonnée qui sentait le besoin d'amitiés et de dévouements, s'était substituée une souveraine qui avait donné son cœur et qui devait faire preuve de toute la ténacité dont usent les femmes dans les affaires d'amour. Mme de Chevreuse aurait bien dû s'en douter à la manière dont elle fut reçue par le duc de La Rochefoucauld que la reine avait envoyé au-devant d'elle pour lui faire honneur, et auquel elle avait donné ses instructions. Il raconte lui-même cet entretien dans ses mémoires : « Je lui parlai, dit-il, avec plus de liberté peut-être que je ne devais. Je lui remis devant les yeux la fidélité de Mme de Chevreuse pour elle, ses longs services, et la dureté des malheurs qu'elle lui avait attirés. Je la suppliai de considérer de quelle légèreté on la croirait capable, quelle interprétation on donnerait à cette légèreté, si elle préférait le cardinal Mazarin à Mme de Chevreuse. Cette conversation fut longue et agitée; je voyais bien que je l'aigrissais. » La Rochefoucauld fit entendre tout cela à mots couverts à Mme de Chevreuse, et lui conseilla une grande prudence; mais la belle exilée se croyait trop sûre du cœur de son amie pour avoir rien à redouter. Elle y alla avec sa confiance accoutumée; Anne d'Autriche, qui avait fait de grands progrès dans la dissimulation, la reçut avec de nombreuses démonstrations de joie, qui lui firent croire que rien n'était changé et que les jours passés étaient revenus.

Elle dut bientôt s'apercevoir qu'il n'en était rien. Pour elle personnellement elle ne demanda rien, rien que

l'influence, ce qui était bien quelque chose, pour ne pas dire tout. Pour ses amis elle se montra d'autant plus exigeante que tous étaient les anciens amis de la reine, que tous l'avaient soutenue et aidée dans ses épreuves. Elle sollicita pour Chateauneuf, pour les Vendôme, pour La Rochefoucauld, mais pour Chateauneuf surtout ; sa réintégration complète dans les honneurs et dans les places dont il jouissait au moment de sa disgrâce ne lui paraissait que la stricte justice. La reine lui promit, la reine la promena d'attermoiement en attermoiement, et finalement ne fit rien de ce qu'elle lui demandait. C'est que Mme de Chevreuse avait rencontré un adversaire non moins redoutable que Richelieu, s'il n'était aussi terrible dans ses vengeances, le cardinal Mazarin. De toutes les amies de la reine, Mme de Chevreuse était celle qu'il craignait le plus, tant à cause de son habileté qu'à cause des nombreux titres qu'elle s'était acquis à la reconnaissance d'Anne d'Autriche. Aussi employa-t-il toute son adresse à contrebalancer son influence, et finalement à la ruiner. Il y eut là un duel diplomatique des plus curieux que nous raconterons en faisant l'histoire du cardinal Mazarin.

Cet échec acheva de jeter Mme de Chevreuse dans la cabale des Importants, dont elle fut déclaré le chef, et à la tête de laquelle elle se mit résolûment. Singulière coïncidence : les deux partis qui divisent la cour, ceux qui font l'opposition la plus vive au gouvernement, ceux qui vont par trois fois allumer la guerre de la Fronde sont menés par deux femmes : Mme de Chevreuse et Mme de Hautefort. C'est pour cela que cette guerre a été appelée la guerre des Femmes : et qu'il lui en est resté un ineffaçable cachet de ridicule. Deux moyens étaient à prendre pour triompher de Mazarin : ou le perdre dans l'esprit de la reine et l'obliger à s'en séparer ; ou le supprimer de force comme on avait fait du maréchal d'Ancre

en recourant à l'assassinat, cette *ultima ratio* des conspirateurs. On essaya du premier moyen. On voulut épouvanter la conscience d'Anne d'Autriche, qui était une croyante sincère; on lui fit scrupule de combattre l'Espagne catholique en faisant alliance avec la Hollande protestante; on lui imputa cela à crime. On mit en jeu les évêques qui étaient de son intimité, et surtout les religieuses du Val-de-Grâce chez lesquelles Anne d'Autriche allait toujours chercher du calme et de la tranquillité. Les passions politiques n'ont-elles pas toujours abusé des choses les plus saintes, des sentiments les plus respectables? Cette fois encore la politique de Mme de Chevreuse était contraire à l'intérêt de la France, comme l'avait été celle de Marie de Médicis; Richelieu l'avait proclamée redoutable pour ses intrigues, mais non pour son esprit politique. Et pourtant elle avait vu toutes les cours de l'Europe, elle était au courant des intérêts qui s'y agitaient; mais aussi elle était femme, c'est-à-dire incapable de s'élever à l'entière indifférence de l'homme d'État, et elle jugeait des choses par ses goûts et ses fantaisies, ses amours et ses haines. Anne d'Autriche aussi était femme, c'est-à-dire que les scrupules religieux l'empêchaient d'apercevoir les vrais intérêts de la politique; elle manqua de commettre la même faute qu'Anne de Bretagne, qui paralysa les armes victorieuses de Louis XII, laissant libre carrière à l'ambition de la cour de Rome que n'arrêtaient point de semblables scrupules. Heureusement Mazarin triompha des résistances d'Anne d'Autriche en déployant une habileté, une souplesse infinie, et l'œuvre commencée par Richelieu fut continuée jusqu'au bout.

Ce premier moyen de renverser Mazarin ayant échoué, on essaya du second, on voulut recourir à l'assassinat. La veuve de Luynes se souvint du meurtre que son mari avait accompli sur le maréchal d'Ancre et de

l'heureux succès qui s'en était suivi. Elle voulut recommencer, sans songer que les circonstances n'étaient plus les mêmes. Elle trouva les gens disposés à la suivre dans cette voie; les mœurs étaient encore violentes, d'ailleurs les politiques de tous les temps ne regardent que le but et n'éprouvent jamais de remords des moyens qu'ils emploient. Trois fois on dressa une embuscade à Mazarin, trois fois les circonstances s'opposèrent à la réalisation du projet. Il échoua surtout par suite des remords qu'éprouva au moment de l'exécution le gentilhomme qui en était chargé, et qui se nommait Campion : tuer un homme n'était rien pour lui, mais tuer un prince de l'Église, un cardinal revêtu de sa robe rouge lui semblait une chose grave. Cette dignité était encore un prestige à une époque où la foi était toujours vive, quoique les mœurs pussent se relâcher. Alors que Richelieu persécutait le plus vivement Anne d'Autriche, un des serviteurs de cette princesse lui proposa d'aller le tuer : « Non, il est cardinal, » répliqua-t-elle. Le même motif sauva Mazarin. Cette conspiration, dont il connaissait peut-être les détails, n'était pas si redoutable pour lui qu'elle nous paraît l'être aujourd'hui ; en tout cas, elle lui fut profitable et amena son triomphe complet. Il mit sous les yeux de la reine les preuves irrécusables de la conspiration ourdie contre lui, et il la somma de se décider de mettre fin aux anxiétés dans lesquelles l'avait tenu sa lutte contre Mme de Chevreuse. Anne d'Autriche n'hésita plus ; elle emprisonna le duc de Beaufort, disgrâcia Mme de Chevreuse et s'abandonna entièrement à Mazarin.

Chassée de la cour, du théâtre sur lequel ses goûts et ses facultés pouvaient le mieux se produire, Mme de Chevreuse retourna en Touraine. L'ennui lui fit bientôt quitter ce pays pour la conduire à Bruxelles, où elle continua d'intriguer avec les ennemis de Mazarin. Pendant la troisième

partie de la Fronde, qui fut la plus sérieuse, elle vint se joindre à son ancienne cabale, se mettre à la tête des Importants, auxquels elle procura le secours du duc de Lorraine, son ancien amant. C'est elle qui donna le seul bon conseil, le seul vraiment politique, le seul capable de ruiner Mazarin et le gouvernement. Pour le bonheur de la France, il n'y avait pas d'union entre les chefs de la Fronde, qui, poussés par leur ambition personnelle, agissaient chacun de leur côté, se nuisant et se contrecarrant sans cesse, fournissant ainsi l'occasion d'une victoire facile à leur adversaire qui sut en profiter. La Fronde terminée, le rôle de Mme de Chevreuse était fini ; elle alla s'éteindre obscurément dans la dévotion, comme l'usage le voulait alors, faisant succéder les intrigues de sacristie et de couvent aux intrigues de cour et des boudoirs. La princesse Palatine, Anne de Gonzague, qui a été comme elle une des reines de la Fronde, en a tracé dans ses mémoires le portrait suivant, qui achève de la faire connaître :

« Madame de Chevreuse avait de l'esprit, et souvent des idées heureuses, des ressources inattendues, qui avaient l'air de l'inspiration. Elle avait dans ses manières de la séduction, et une nonchalance qui contrastait d'une façon piquante avec un esprit ardent. Les diverses époques de sa vie étaient marquées par la faveur, la grandeur, l'exil, l'abaissement, la magnificence et le besoin. Après l'amour, ce qui dominait le plus dans elle, c'était le besoin de l'intrigue ; elle ne pouvait renoncer aux plaisirs de l'un et aux agitations de l'autre. Les négociations, les rendez-vous nocturnes, les déguisements avaient pour elle un charme infini ; et les plaisirs communs, les intérêts ordinaires de la société, comparés aux grands objets qui avaient intéressé son esprit, étaient pour elle ce qui serait pour un gros joueur un petit jeu de commerce. L'amour était un moyen d'intrigue pour elle, et l'intrigue un

moyen de servir son amour. Abandonnée à son amant, fidèle à ses amis, elle avait de la fierté, du courage, ne connaissant rien d'impossible par l'habitude d'avoir vu réussir les entreprises les plus difficiles. Elle ne croyait à la vertu d'aucune femme, et regardait l'amour comme le seul principe actif qui puisse déterminer des démarches vives et soutenues; sans l'amour, disait-elle, on ne dispose jamais entièrement des personnes au moment, et on ne leur inspire ni la volonté ni la vivacité nécessaires. Elle voyait à tel point l'amour et la galanterie dans toutes les affaires comme le premier ressort, qu'elle me disait un jour en voyant le général des capucins: « Je parie que s'il nous racontait sa vie, on trouverait que l'amour et les femmes, de près ou de loin, ont contribué à son élévation. » Décidément chez Mme de Chevreuse il y avait plus que le caractère d'une ambitieuse, il y avait l'âme d'un philosophe qui analyse les passions humaines et qui comprend l'influence sans bornes exercée par les femmes sur l'éternel mouvement des choses.

LA PRINCESSE PALATINE

Vous avez lu les oraisons funèbres de Bossuet, ces morceaux d'autant plus admirables que le sujet était plus difficile à traiter, la vérité plus délicate à dire. Regardez, par exemple, celle de la princesse Palatine dont l'orateur trace un si brillant portrait. Que d'art il a fallu pour arriver à ce résultat! Savez-vous comment peut se résumer la vie de cette princesse : elle a été incrédule, elle a été galante, elle a été frondeuse ; à part cela, sa vie est un modèle. Quelques-uns trouveront que ces trois exceptions sont bien quelque chose, qu'il était difficile à une femme de donner dans des plus grands écarts. Mais alors on était plus indulgent, témoin le grand Bossuet, qui a tant de paroles admiratives pour cette héroïne de la Fronde. Il est vrai que les oraisons funèbres ressemblent aux épitaphes mises sur les tombeaux ; qu'on en a fait pour tout le monde, même pour le cardinal Dubois. Il n'en faut que plus admirer l'habileté de l'orateur, et convenir qu'on a bien raison de proposer Bossuet comme modèle à ceux qui se destinent à l'art difficile de la parole. C'est à lui que la princesse Palatine doit d'être connue, quoiqu'on la confonde trop souvent avec sa nièce, la mère du Régent. Et elle mérite d'être étudiée, car de toutes les femmes qui figurèrent dans la Fronde, c'est la

plus sensée, la plus calme, la seule qui ait vraiment l'esprit politique ; et la lecture de ses mémoires est indispensable à celui qui veut connaître cette période si agitée de notre histoire.

Son sort fut celui de la plupart des jeunes filles nobles, c'est-à-dire de se voir sacrifiée et destinée au couvent, afin de laisser sa sœur faire un beau mariage. Nous nous élevons contre la cruauté des Lacédémoniens qui jetaient dans le *baratrum* leurs enfants mal conformés ; nous oublions que l'aristocratie était plus cruelle encore, condamnant à la vie de couvent, c'est-à-dire à une prison perpétuelle, des milliers de jeunes filles qui ne demandaient qu'à vivre et à remplir le vœu de la nature. Les aveugles n'ont pas le sentiment de la couleur ; les jeunes filles ainsi renfermées dès leur enfance, ignorantes du monde, ne connaissaient pas le sacrifice qu'elles faisaient en renonçant au monde ; puis l'enthousiasme de la jeunesse, la force de l'exemple étaient là pour les y aider. La princesse Palatine raconte les sentiments qui l'agitaient, et son histoire est celle de toutes les jeunes filles.

« J'étais dévote dès l'âge de douze ans et citée comme un exemple de ferveur. Une âme active, qui éprouvait le besoin d'un grand intérêt, un cœur tendre et sensible qui cherchait à s'attacher, me faisaient désirer avec ardeur de me consacrer à Dieu. Les pratiques les plus dures de la vie religieuse, les macérations, les austérités, les jeûnes avaient pour moi des charmes, et je voyais arriver avec une joie extrême les jours de la semaine sainte. Jamais le monde ne m'a offert, dans les plus agréables jours de ma vie, des plaisirs aussi vifs et qui aient pénétré aussi avant dans mon âme que les jeûnes et les austérités du vendredi saint. Je dérobai un jour à une religieuse malade une discipline et un cilice ; je m'enfermai aussitôt dans ma chambre, et je me mis toute en sang. Je me trouvai d'une importance extrême

à mes yeux après cette opération ; il me semblait que j'avais des droits incontestables à la palme du martyr ; j'aspirais au moment où je pourrais m'enchainer par des vœux éternels. »

Puis, il faut bien tout dire, il y avait autre chose que des élans de mysticisme dans cette vocation religieuse, l'amour-propre y tenait une large place : « J'avais dîné un jour avec Mme de la Châtre, abbesse du couvent de Faremoustier, elle m'avait comblée de caresses, les charmes de la vie religieuse m'avaient été vantés, elle m'avait attaqué par la dévotion et même par la vanité en me montrant la perspective de lui succéder. Je vous observerai que rien ne paraît plus brillant, plus important à une pensionnaire que le gouvernement de la maison ; les objets frappent sensiblement sur des organes neufs. Un berger disait que s'il était roi il garderait ses moutons à cheval : un enfant ne voit rien au delà de l'autorité qui agit sur elle depuis son enfance. »

L'imagination est notre principale faculté, c'est par elle que nous vivons, que nous désirons, que nous aimons ; aussi souvent lui arrive-t-il de détruire aujourd'hui ce qu'elle a fait hier. Un jour, la Palatine trouve sur la table de l'abbessé une lettre dans laquelle Mme de Guise reproche les efforts qu'on tente pour la pousser à la vie religieuse, disant que c'est la sacrifier et qu'elle est faite pour briller dans le monde. C'en est fait de sa dévotion et de son mysticisme, elle trouve insipide ce qui la passionnait la veille, elle s'élance en esprit vers ce monde qu'elle ne connaît pas et qui l'attire ; et au grand scandale de la communauté, elle quitte le couvent pour rejoindre sa sœur Marie de Gonzague, et pour assister avec elle aux derniers moments de son père, qu'elle ne put regretter beaucoup puisque cette mort lui rendait la liberté. Un des inconvénients de la famille féodale et aristocratique était de détruire les sentiments d'affection

entre les divers membres. Comment aimer des parents qui vous sacrifient à l'ambition et à l'amour-propre ? Comment chérir des frères et des sœurs qui vous sont préférés et dont votre infortune doit faire la grandeur? La Palatine s'en aperçut vite en vivant auprès de sa sœur Marie de Gonzague, dans l'hôtel de Nesles, leur demeure patrimoniale. Cette princesse, remarquable par sa beauté et par son esprit, redoutait toute rivalité, et craignait de voir quelques-uns des hommages qui lui étaient destinés s'égarer auprès de sa sœur. Vint pourtant un jour où elle eut besoin d'elle et où elle s'en rapprocha. Après avoir failli épouser le duc d'Orléans, puis Cinq-Mars le favori de Louis XIII, elle s'éprit d'un gentilhomme italien, mais d'une passion telle qu'elle oublia les couronnes et les trônes que les devins lui promettaient sans cesse et dont son imagination se flattait, pour ne penser qu'à son amant. Mais comme un reste de fierté subsistait encore, luttant contre la force de la passion, elle passait son temps à chercher dans l'histoire des exemples de princesses souveraines ayant épousé de simples gentilshommes; elle se faisait aider par sa sœur, dont elle n'était plus jalouse, l'amour véritable ayant un moment étouffé la coquetterie. Le départ de l'Italien mit fin à ce roman qui eût pu se terminer d'une façon tout autre; l'ambitieuse Marie de Gonzague avait le cœur tellement pris qu'elle se serait laissée enlever.

Ayant sous les yeux et l'exemple de sa sœur, et celui de toutes les dames de la cour dont l'amour et la politique se partageaient les moments, la princesse Palatine ne put rester étrangère à la galanterie, vers laquelle la portaient également son tempérament et son imagination. Le duc de Guise, un paladin du moyen âge, égaré au milieu du XVIIe siècle, toucha vivement son cœur et en devint amoureux. Mais il y avait un obstacle, sa famille l'avait mis dans les ordres pour le faire arriver aux plus hautes

dignités ecclésiastiques; il avait bien commencé, puisqu'à neuf ans il possédait neuf abbayes et à douze ans il était titulaire de l'archevêché de Reims ; ce qui nous semble extraordinaire aujourd'hui n'avait rien d'anormal alors, et à l'âge de huit ans Bossuet fut mis en possession d'une chanoinie de Metz. Le duc fit, malgré sa famille, des démarches auprès de la cour de Rome pour être relevé de ses vœux et pour obtenir une dispense afin d'épouser la princesse Palatine qui était sa parente. En attendant, il continua à lui faire sa cour avec cette galanterie et cette magnificence dont on avait alors le secret. Voici une des fêtes qu'il imagina de lui donner : « Un soir, nous revenions de Poissy par la forêt de Saint-Germain et nous trouvâmes une partie du bois éclairée de mille lanternes de diverses couleurs, et une tente superbement décorée au milieu d'une de ses allées. Des chevaliers armés de toutes pièces nous invitèrent à descendre et à nous arrêter. M. de Guise était dans la tente, où nous trouvâmes une collation superbe toute prête, et les violons du roi. Je remarquai dans plusieurs endroits de la tente des emblêmes qui sont l'expression d'un sentiment qu'on s'efforce de cacher, mais qui ne peut plus être contenu. Le ton passionné avec lequel il me parla m'embarrassait à cause de la présence de ma sœur dont je craignais les plaisanteries, et j'éprouvais une émotion qui m'éclaira sur mes sentiments. » Ces galanteries raffinées étaient d'un usage général : le prince de Condé, amoureux de Mme de Nevers donna une fête de cent mille écus pour empêcher son mari de l'emmener à Rome. Le duc de Savoie donna à Mme de Savoie une collation dans laquelle tous les plats sont en forme de guitare, à cause de la préférence accordée à cet instrument par la princesse.

Comment résister à une passion exprimée si magnifiquement, surtout lorsqu'elle était appuyée par une promesse de mariage signée du propre sang du duc! Aussi,

la réponse de la cour de Rome se faisant attendre, la Palatine se déguisa en homme et suivit son amant à Besançon, se faisant partout appeler Mme de Guise. De tous nos désirs, on pourrait presque dire de tous nos appétits, l'amour est celui qui cesse le plus vite par la satiété, celui qui vit au contraire le plus longtemps d'inanition; de là le pouvoir éternel des coquettes, qui donnent peut-être le bonheur le plus enviable puisqu'elles donnent le plus long. La Palatine fit cette expérience que font toutes les femmes qui cèdent à la fragilité de leur sexe. Elle se vit trahir par celui qui devait trahir également la comtesse de Bossut et Mlle de Pons, et promener partout son humeur inconstante. Elle s'enfuit et revint à Paris le cœur brisé et surtout l'amour-propre singulièrement froissé. Comme revanche et pour se donner un état, elle contracta un mariage secret avec le cinquième fils du duc de Bavière, électeur palatin; ce qui ne l'empêcha pas de faire de temps à autre des excursions dans le domaine de la galanterie, dont il est bien difficile de sortir une fois qu'on y a mis le pied. Mais rien de tout cela ne remplissait son cœur, on n'éprouve pas deux fois les impressions que fait naître un premier amour. Alors elle se donna à la politique, obéissant à une des évolutions naturelles de l'esprit humain; le soin des affaires publiques, les soucis de l'ambition sont une des dernières passions de l'homme, succédant à celles plus actives et plus agréables de la jeunesse. A ce besoin qui remplit tous les esprits inoccupés, cèdent le petit bourgeois retiré à la campagne qui se fait nommer marguillier ou conseiller municipal, le notaire ou l'avoué qui courent après la députation, le grand industriel qui recherche les honneurs, le personnage politique qui vise une ambassade; les noms changent, l'acte est le même. La chose était d'autant plus facile à la Palatine qu'elle appartenait à une des premières familles de France, et qu'elle vivait dans une

grande intimité avec Anne d'Autriche, dont elle a tracé un portrait peu flatté mais très-ressemblant : « La reine ne manquait pas d'esprit, et démêlait avec assez de finesse les sentiments de ceux avec lesquels elle avait à traiter; mais incapable de la plus légère attention, elle abandonnait ses idées quelquefois justes, parce qu'il en coûtait à sa paresse de débattre ses opinions et de soutenir son avis. La crainte de paraître responsable des événements la poussait encore à céder à l'avis des autres; son âme avait plus de hauteur que de sûreté; son caractère était emporté, et dans les moments d'irritation, les moyens les plus violents lui venaient à l'esprit. Comme ils semblent tout aplanir en détruisant le principe des obstacles, elle les aurait encore préférés pour sortir plutôt d'affaires et se rendormir dans sa paresse. » Elle était une des confidentes de la reine, qui lui contait ses chagrins : « Un jour, ma sœur louait ses mains et sa gorge qui était assurément admirables. La reine lui répondit, en montrant sa gorge: Monsieur le chancelier pense apparemment comme vous, car il n'a pas tenu à lui d'y toucher. Ce magistrat avait poussé l'audace jusqu'à lever son mouchoir pour voir si elle n'y avait pas caché des lettres du roi d'Espagne ou du cardinal infant. »

Longtemps la Palatine resta l'amie de la reine et de Mazarin, leur apportant le secours de ses conseils et de son influence. Ces conseils étaient parfois de singulière nature et d'une perfidie toute féminine, comme on va le voir par l'aventure suivante, qui peint bien l'idée qu'on se faisait du caractère d'Anne d'Autriche. « Je m'apercevais depuis quelque temps des regards passionnés du marquis de Jersey quand il était avec la reine. Il tombait dans la rêverie et les distractions, il en sortait par les emportements les plus marqués, et se livrait à des mouvements de haine contre le cardinal qui présentaient l'idée de la jalousie. La reine eut l'air de n'y pas faire attention

et continuait de le bien traiter, ses manières de jour en jour devinrent moins difficiles à interpréter, et il fit parvenir à la reine des lettres qui, sans contenir des déclarations positives, dévoilaient assez clairement ses tendres sentiments. Mme de Chevreuse, plus habile que personne, s'aperçut bientôt que Jersey jouait un rôle, et n'était qu'un amoureux de commande. Elle ne tarda pas à soupçonner qu'on avait profité de sa facilité pour l'engager à faire le passionné pour la reine. L'indiscrétion d'un confident vint presque aussitôt changer les soupçons en certitude. On fit voir à la reine des brouillons de lettres qui devaient lui être envoyés par gradation. Cette comédie avait été imaginée à l'hôtel de Condé; on croyait que Jersey s'insinuerait assez avant dans les bonnes grâces de la reine pour avoir quelque part dans sa confiance. Instruit ainsi de ses dispositions secrètes, il aurait pu être utile au parti de M. le Prince, en l'avertissant et en donnant de faux airs à la reine. Dès que la reine connut cette intrigue, sa colère contre Jersey fut au comble, elle parla de le faire jeter par la fenêtre, et j'eus beaucoup de peine à la calmer. La situation était difficile; si elle continuait à bien traiter Jersey, c'était paraître l'encourager dans son extravagance; le public, qui en serait bientôt instruit, serait persuadé que la reine souffrait avec complaisance ces emportements. Il me vint alors une idée propre à débarrasser la reine de cette crainte, et à faire retomber le ridicule sur Jersey sans faire aucun éclat. Il y avait auprès d'elle une folle qu'on appelait la reine Marguerite, qui était d'une figure agréable; elle était mise à l'antique et d'une manière extraordinaire. Cette folle, dont la reine s'amusait, avait parfois des répartie très-heureuses, souvent trop de liberté, et ne ménageait personne quand elle croyait plaire à sa maîtresse et entrer dans ses sentiments. Marguerite se tenait ordinairement dans un petit cabinet attenant à la chambre de

la reine et plusieurs personnes entraient chez elles pour s'en divertir. Je proposais à la reine de lui faire dire d'y attirer Jersey, et lorsqu'il serait avec elle, de se mettre à crier comme s'il lui faisait violence, de sortir en désordre, de venir porter plainte à la reine de l'insolence de Jersey, d'assaisonner enfin son récit des circonstances les plus ridicules pour lui. Jersey, dis-je, sera à l'instant l'objet des railleries de la cour. Vous en plaisanterez comme un autre, et M. le cardinal lui parlera sérieusement sur l'indécence de sa conduite. Tout le monde s'entretiendra de Marguerite et croira qu'elle a été le seul objet des empressements amoureux de Jersey : il niera, mais il n'aura point de preuves à donner. Cette petite comédie aurait produit tout son effet et vengé la reine par la confusion de Jersey. Mon projet fut goûté, mais la reine ne put se contenir ; dès le soir même elle s'emporta contre lui, lui fit une scène et l'accabla de mépris devant tout son cabinet. »

Voilà par excellence de la politique féminine. La princesse Palatine était capable de s'élever plus haut et de montrer quelques-unes des qualités d'un homme d'État. Elle le fit bien voir lorsqu'elle se tourna contre Anne d'Autriche et contre Mazarin après les avoir longtemps soutenus. Elle agit ainsi moitié poussée par des motifs d'amour-propre, moitié excitée par l'inconstance naturelle à son sexe, puis enfin entraînée par l'exemple, qui est chez les femmes le plus fréquent motif de leurs actions. Dans toutes les grandes commotions sociales, dans la Ligue, dans la Fronde, dans la Révolution française, les femmes sont les premières à se jeter en tête du mouvement. La défection de la princesse Palatine eut lieu à l'occasion de l'arrestation des princes avec lesquels elle était liée d'amitié et d'intérêt. Elle représenta au cardinal quelle grave faute il commettait, elle lui prédit qu'il serait obligé de les relâcher par force, sans même

avoir le bénéfice de cette mesure de clémence. Puis le voyant sourd à ses avis, elle se mit à agir résolûment.

Dans toute cette campagne elle montra une décision, une netteté de vue, une connaissance des divers partis et de leurs intérêts, qui fut un objet d'étonnement, surtout quand on la compare à des brouillons telles que les Chevreuse, les Montbazon, les Montpensier et autres. Elle fit ce que n'avait pu faire encore aucun des chefs de la Fronde, c'est-à-dire réunir les diverses factions de la Ligue pour les faire concourir à un même effort. Pour cela elle s'adressa à tout le monde, elle flatta tous ceux dont elle avait besoin, sans cesser d'être la grande dame dédaigneuse qui se commet un moment avec le populaire sans jamais s'oublier entièrement. « J'ai souvent remarqué, dit-elle, que les factions sont comme le gros jeu et comme tous les intérêts, qui font disparaître les distances et mettent tout de niveau dans les moments de besoin et d'enthousiasme. J'ai conféré dans la plus grande intimité, dans ces moments de trouble, j'ai parlé avec les plus grands égards et sans croire rien faire d'extraordinaire, à des hommes auxquels dans des temps plus calmes je ne parlerais que dans mon antichambre. Ne vous êtes-vous jamais trouvé auprès d'une personne bien malade et dont la vie est chère à tous ceux qui l'entourent? Dans cette situation une seule pensée occupe tous les esprits, et rend égales toutes les personnes que le même intérêt anime et qui sont utiles; on traite avec la même familiarité le chirurgien, la garde, les valets empressés : il en est de même de l'esprit de parti, le premier rapprochement est d'entrer dans nos sentiments. » Cette manière de faire est de toutes les époques et la Palatine n'a rien inventé.

Dans cette guerre de la Fronde, le comique se mêlait constamment au tragique, et les scènes les plus grotesques, les déguisements les plus pittoresques servaient

de prélude aux batailles. Parmi les intrigantes subalternes figure une Mme de Rhodes, dont la Palatine parle ainsi : « Sa manie de négocier et de se déguiser me jeta un jour dans un embarras fort bizarre et qui vous paraîtra plaisant. Elle vint un soir me trouver déguisée en Augustin, afin d'éviter que le garde des sceaux, qui avait des préventions contre moi, fût instruit de notre entretien. Pour me parler plus à son aise et plus bas, elle se mit à genoux auprès de mon lit. Une de mes femmes, absente de l'hôtel depuis quelques heures, et qui venait de rentrer, s'imagina que j'avais sonné et s'empressa d'entrer dans ma chambre. L'attitude de Mme de Rhodes et des paroles prononcées à voix basse qu'elle n'entendit pas frappèrent son imagination. Comme les révolutions sont promptes et dangereuses dans l'état où j'étais, la frayeur s'empara de son esprit; elle s'imagina qu'un accident imprévu m'avait fait tourner en peu de temps à la mort, et qu'on avait envoyé chercher mon confesseur. Elle crut avoir entendu réciter les prières des agonisants, et se mit à fondre en larmes et à crier. L'alarme fut bientôt parmi mes domestiques. Mlle d'Avijean, qui demeurait auprès de moi en qualité de demoiselle de compagnie, fille fort dévote, entra la première, et frappée de la même terreur se jeta à genoux et se mit à réciter des prières. Bientôt après mes femmes, mes gentilshommes, mes pages remplirent la chambre de leurs gémissements. Madame de Rhodes était prête à se trouver mal d'inquiétude et de crainte d'être retenue; elle se cachait sous mes rideaux et mettait son mouchoir sous son visage. Malgré l'embarras où j'étais, je ne pouvais m'empêcher de rire aux éclats. Quand je voulus parler, il me fut impossible de me faire entendre: on croyait que les ris qui interrompaient mes paroles étaient l'effet du transport ou des convulsions, et les sanglots redoublèrent. Enfin j'appelai un homme de confiance, et je

parvins à lui persuader, non sans peine, que je me portais fort bien, et que le religieux qu'il voyait auprès de mon lit avait désiré me parler pour une restitution considérable. Je lui ordonnai de le reconduire jusqu'à un carrosse de louage, où il était attendu par un frère qui l'avait accompagné, et qui était l'amant favorisé de Mme de Rhodes, tandis que le garde des sceaux n'était que l'amant utile pour les grandes affaires dans lesquelles elle était empressée de figurer. Comme il était presque nuit, Mme de Rhodes sortit sans être reconnue, le mouchoir toujours sur la bouche. »

Les déguisements étaient à l'ordre du jour dans cette guerre, véritable fantaisie carnavalesque. Mme de Chevreuse traversait la France déguisée en homme ; Mme de Longueville passait les rivières à la nage ; quant au cardinal de Retz, voici dans quel costume il allait à ses rendez-vous politiques : « Le Coadjuteur me demanda un soir un entretien avec un grand mystère. Je me rendis en carrosse de louage dans un appartement d'un couvent où il arriva dans le costume le plus ridicule pour un archevêque. Son chapeau était couvert de plumes, il avait un justaucorps vert et or, une petite oie incarnat. Vous ne pouvez vous figurer quel air il avait ainsi paré. »

La Palatine ne tarda pas à s'apercevoir que l'ambition a ses déceptions comme l'amour, et que les serments prononcés par les alliés politiques n'ont pas plus de durée que ceux qui sortent de la bouche des amants. Un jour elle revint à la dévotion, et cette fois pour toujours. En se convertissant, elle put faire à son confesseur cet aveu, fait par une de ses contemporaines, et qui dispensait de tout examen de conscience plus détaillé : « Mon père, j'ai été jeune, j'ai été jolie ; on me l'a dit, je l'ai cru : jugez du reste. » Elle termina sa vie dans la piété ; et comme elle avait eu le bonheur de naître princesse et d'avoir Bossuet pour panégyrique, elle a vécu dans la

mémoire des hommes, au lieu de passer obscurément comme tant d'autres femmes qui ont figuré dans la Fronde avec les mêmes défauts et les mêmes qualités. N'est-ce pas l'occasion de répéter avec le poëte : « Ah! qu'il fait bon de venir à propos! »

MADAME DE LONGUEVILLE

Voici une des figures les plus douces, les plus séduisantes de notre galerie, parce qu'elle est des plus primesautières, des plus passionnées. Sans doute, l'orgueil de la naissance, le désir de commander inné au cœur de toute femme, pesèrent en partie sur les résolutions qu'elle prit. Mais ce qui la caractérise surtout c'est qu'elle fut ambitieuse par amour, c'est qu'elle intrigua pour faire la fortune de ceux qu'elle aima. Cet abandon tout entier de soi, cette conviction dans l'amour peut servir d'excuse à une époque où la galanterie était à l'ordre du jour et où Mme de Lafayette posait ce principe approuvé par ses contemporaines: quoi qu'on aime, c'est toujours bien fait d'aimer. Ce n'est pas tout à fait sous ce jour que la princesse Palatine nous la montre. « Mme de Longueville, dit-elle, belle, jeune, spirituelle, fut toujours entraînée par sa vanité, gouvernée par ses amants. Son esprit ne lui servait de rien; il était entièrement subordonné aux idées de celui qui régnait sur son cœur. Elle n'était point ambitieuse, mais avait envie de faire du bruit sans autre objet que de produire du bruit dans le monde. Elle était enchantée de paraître avoir de l'influence dans les affaires. Son faible surtout était de passer pour avoir de l'esprit et les artifices les plus contraires à la bonne foi lui plai-

saient dès qu'ils servaient à donner l'opinion de son habileté. » Il y a bien un peu d'envie chez la princesse Palatine, cousine de Mme de Longueville, et de plus, sa rivale en beauté et en intrigues; mais tout n'est pas exagéré dans ce portrait, et Mme de Longueville, toute grande dame qu'elle fût, avait une instruction singulièrement négligée. C'est qu'on voyait alors de curieux contrastes : à côté des Caylus, des Sévigné, des Lafayette, des Motteville, qui ont laissé des écrits frappés au meilleur coin, il y avait des femmes comme la nièce de Richelieu, laquelle, le lendemain de son mariage avec le prince de Condé, entra au couvent pour apprendre la grammaire.

Mme de Longueville remplit le cycle qui renferma l'existence de toutes ses contemporaines : jeune, elle voulut embrasser la vie religieuse; plus tard elle se donna entièrement à la galanterie et à l'intrigue; elle finit par le repentir et la dévotion. Telle est la vie des femmes du XVIIe siècle, bien différente de celle que mèneront les femmes du XVIIIe; pour ces dernières le couvent ne marquera ni le commencement ni la fin de leur existence, qui sera remplie tout entière par une galanterie raffinée remplaçant la passion du siècle précédent. Jeune, ardente, passionnée, Mme de Longueville, qui n'était alors que Mlle de Bourbon, la propre sœur du grand Condé, fut, elle aussi, mordue au cœur par le désir d'embrasser la vie religieuse. Ce renoncement au monde, cette abnégation de soi-même avait quelque chose qui plaisait à cette imagination enthousiaste. Aussi résolut-elle de prendre le voile chez les Carmélites et d'y passer sa vie. Sa famille, qui avait pour elle d'autres projets, essaya en vain de s'y opposer : la jeune duchesse resista avec cet entêtement de la jeunesse qui est d'autant plus grand qu'il est appuyé sur l'ignorance et soutenu par la chaleur du sang. Tout ce qu'on put obtenir d'elle, c'est qu'avant de prononcer ses vœux elle assisterait à un grand bal de la cour et pourrait ju-

ger ainsi du sacrifice qu'elle faisait. C'était, sous une autre forme, rappeler l'ancienne coutume à laquelle se soumettaient les novices au moment d'embrasser la vie religieuse. Le jour où elles devaient prononcer leurs vœux, elles parcouraient les rues de la ville, revêtues d'habits magnifiques, et s'arrêtaient devant toutes les maisons où elles avaient des amis et des parents; ceux-ci se montraient sur le seuil, les invitaient à entrer, les priaient avec larmes de ne pas les abandonner, mais de renoncer à leur projet, sollicitations qui restaient sans résultat. Cette promenade fastueuse, cette revue de tous les objets auxquels la jeune novice allait renoncer, était faite pour donner plus de solennité à sa consécration, pour ajouter plus d'authenticité à la liberté de sa décision. Mais ce n'était qu'une formalité vaine ne produisant jamais aucun résultat ; l'amour-propre de la novice très-utilement surexcité ne lui permettait pas une reculade qui n'eût trouvé que du blâme dans l'opinion; elle tenait au contraire à faire preuve d'un courage et d'une indifférence qui pouvaient passer pour de la dureté. C'est une épreuve de ce genre qu'on voulut tenter sur la duchesse de Bourbon; elle résolut de n'y pas succomber et de ne pas démentir en une minute ce qu'elle s'obstinait à soutenir depuis cinq ans. Afin de s'affermir davantage dans sa résolution, elle se mit un cilice destiné à tourmenter sa chair et à ne pas permettre un seul moment d'oubli. Mais il y a des aiguillons plus piquants que les pointes de fer d'un cilice, ce sont ceux de la louange et de l'admiration qui entrent au plus profond de l'âme et y laissent des traces ineffaçables.

Le nectar que l'on sert au maître du tonnerre,
C'est la louange, Iris. . . . . .

disait La Fontaine à une des contemporaines de Mme de Longueville ; celle-ci s'en aperçut bien. Le plaisir d'être

louée, d'être admirée, de se sentir belle, plaisir le plus grand qui soit au monde, à en croire celles qui l'ont éprouvé, transforma en un instant la belle et fière duchesse. Il l'aurait bien étonnée celui qui, au sortir du bal, lui aurait proposé de reprendre le chemin des Carmélites ; une heure avait suffi pour anéantir le passé, pour triompher d'une résistance dont cinq années d'objurgations maternelles n'avaient pu avoir raison.

Cette beauté de Mme de Longueville fut renommée pendant le XVIIe siècle, et les poètes la célébrèrent à l'envi ; elle venait moins de la régularité des traits, que de la profondeur du regard et de la grâce alanguie qui l'accompagnait. Un moment cette beauté fut compromise, et il y eut grand émoi dans le cercle de l'hôtel de Rambouillet dont elle était un des ornements. La petite vérole l'avait touchée de son aile, et tous ses amis de craindre pour sa vie, plus encore peut-être pour sa beauté. C'est que la petite vérole était le fléau redouté de cette époque ; nous qui pouvons l'éviter si facilement grâce à la vaccine, nous ne saurions nous imaginer les dévastations qu'il causait et les terreurs qu'il inspirait. Des femmes passaient leur vie entière à le fuir, à s'éloigner des lieux où il régnait. Le malheureux qui en était atteint se voyait abandonné de tous ses amis. Louis XV mourant ne voyait auprès de lui que ses filles pour le soigner et lui fermer les yeux. Aussi une réaction s'était faite ; l'opinion imposait à la femme de venir s'enfermer avec son mari malade, de le soigner au risque de compromettre sa beauté et sa santé, et il n'en était pas une qui tentât de se soustraire à cette obligation. Aussi au XVIIIe siècle, vit-on un spectacle bien curieux, mais qui n'a rien d'étonnant pour celui qui connaît les inconséquences de la nature humaine : des femmes qui savaient à peine le nom de leur mari, qui n'avaient jamais vécu avec lui, qui changeaient tous les jours d'amants, abandonnaient le monde et ses dis-

tractions pour venir s'enfermer avec un époux atteint de cette maladie contagieuse. Et cet acte de courage ne leur coûtait pas autant qu'on aurait pu le croire tout d'abord ; elles n'obéissaient pas seulement aux exigences de l'opinion, elles suivaient les lois de leur nature qui les pousse instinctivement au dévouement. Le berceau d'un enfant, le lit d'un malade sont leur place véritable, c'est là qu'elles peuvent épandre les trésors de douceur et de bonté que la nature a mis en elle, c'est là qu'elles trouvent le développement à toutes leurs facultés ; partout ailleurs elles sont hors de leur élément, et ces fêtes, ces bals, ces promenades ne sont que des palliatifs inventés pour tromper le vide de leur cœur.

Heureusement Mlle de Bourbon fut épargnée par le fléau dévastateur ; son visage perdit la fleur de la jeunesse, mais il conserva toute sa beauté, toute sa grâce séduisante. On s'occupa alors de la marier; plusieurs alliances brillantes n'ayant pu réussir, on se décida pour le duc de Longueville, veuf de la fille du comte de Soissons et descendant du célèbre Dunois. Comme âge, le mariage était des plus disproportionnés, la jeune duchesse avait dix-neuf ans et son mari quarante-sept. En outre, il ne possédait pas cette amabilité, cette galanterie empressée qui peut faire oublier parfois la différence d'âge; aussi peut-on attribuer en grande partie les écarts de Mme de Longueville à ce mariage dicté bien plus par des calculs de politique et d'intérêt que par la sagesse et par la raison. Un incident des plus curieux vint détacher encore davantage Mme de Longueville de son mari, et la disposer à faire de l'opposition à la cour. Avant son mariage le duc de Longueville avait eu une liaison avec Mme de Montbazon, femme jolie et spirituelle, mais fort coquette et décriée pour le relâchement de ses mœurs. Celle-ci, qui n'était nullement désintéressée et qui retirait les plus grands avantages de sa liaison avec le duc, fut très-cour-

roucée de ce mariage, qu'elle essaya vainement d'empêcher. Elle se promit de s'en venger. L'occasion ne tarda pas à se présenter. Un jour, on trouva dans les antichambres du Louvre un paquet de lettres des plus tendres et des plus compromettantes; elles coururent de main en main, et la médisance se mit aussitôt en campagne pour savoir à qui les attribuer. Mme de Montbazon accrédita le bruit qu'elles avaient été écrites par la duchesse de Longueville, et qu'elles étaient adressées à Coligny qui lui rendait des hommages depuis quelque temps; tout son parti le répéta avec elle, et la chose fut bientôt regardée comme certaine. Grand émoi dans la famille de la duchesse de Longueville, outrée de cette calomnie. On va trouver la reine, on lui demande justice. Il était bien difficile de ne pas satisfaire à ses réclamations, d'abord les Condé étaient des princes du sang, ensuite on avait besoin du grand Condé qui était à la frontière et qui la protégeait contre l'envahissement des ennemis. Après de longs pourparlers on arrêta qu'une réparation solennelle serait faite, et que Mme de Montbazon irait chez Mme la princesse, mère de la duchesse de Longueville, lire une rétractation en forme du bruit calomnieux qu'elle avait fait courir. Les termes de cette rétractation furent débattus pendant deux jours, Mazarin tenait la plume, et il lui fallut déployer autant d'habileté que pour la rédaction du traité diplomatique le plus difficile. Tout étant ainsi convenu, Mme de Montbazon se rendit chez la princesse de Condé, et lut la rétractation qui était transcrite sur un papier piqué sur son éventail, mais elle le lut avec un air si impertinent que c'était une offense nouvelle. La duchesse de Longueville trouva que la cour avait bien mollement soutenu sa cause, elle en conçut un ressentiment qui bientôt se traduisit par des actes.

Le dernier épisode de cet incident fut un duel qui est resté célèbre. Le duc de Longueville prit parti très-philo-

sophiquement de l'injure faite à sa femme. Cette placidité, qui pourrait se comprendre aujourd'hui, qui sera la loi de l'avenir alors que la réputation d'une femme ne dépendra plus des vanteries d'un fat ou des calomnies d'une coquette, était en contradiction formelle avec les mœurs chevaleresques qui régnaient alors. Peut-être, dit un historien du temps, aimait-il encore Mme de Montbazon; peut-être aussi se doutait-il qu'il n'était pas l'homme du monde que sa femme aimât le mieux. Coligny se montra moins patient, et il provoqua en duel le duc de Guise, qui avait propagé ces bruits pour être agréable à Mme de Montbazon. Le duel eut lieu en pleine place Royale et au milieu du jour. La place Royale, réléguée aujourd'hui à une extrémité de Paris, était alors le point central et le quartier le plus animé. Depuis quelques années à peine Louis XIII avait abandonné l'ancien palais des Tournelles pour aller habiter le Louvre; seigneurs et ministres l'avaient suivi et s'étaient fait construire des hôtel dans les environs du palais royal qui confinaient au mur d'enceinte. Mais la place Royale était restée le centre de l'élégance, des plaisirs et de la distraction. Ces beaux hôtels habités aujourd'hui par des gens qui cherchent la tranquillité de la province, l'étaient alors par les familles les plus riches et les plus renommées. C'est au beau milieu de cette place que le duel eut lieu, en plein jour, en dépit des ordonnances si sévères rendues par le cardinal de Richelieu. Il avait pour témoins tout ce que la ville renfermait de grands seigneurs et de nobles dames. Cette curiosité de gens venant assister à une lutte où il y allait de la vie d'un des combattants, peut-être même de celle de tous les deux, nous paraîtrait choquante; elle était alors toute naturelle, elle continuait la tradition du moyen âge, alors que les dames assistaient aux joutes et aux tournois, ou bien approuvaient par leur présence les combats singuliers livrés pour soutenir leur honneur; la civilisation,

le progrès des mœurs ont seuls pu réprimer une curiosité qui est au fond de la nature humaine : Les dames romaines assistaient aux combats de gladiateurs et tournaient leur pouce en avant pour condamner à mort le gladiateur assez lâche pour demander la vie ; les dames espagnoles se pressent aux courses de taureaux, elles sifflent et huent l'homme ou l'animal assez prudent pour ménager sa vie ; les grandes dames du siècle dernier payaient vingt-cinq louis les fenêtres de la place du Châtelet pour assister au supplice de Cartouche ; et en voyant les efforts des chevaux incités à coups de fouet, elles disaient en levant les yeux au ciel : « Ces pauvres chevaux ! » L'issue de ce duel, cette ancienne forme du jugement de Dieu, fut ce qu'elle a presque toujours été, le triomphe de la force et de l'habileté sur le bon droit. Coligny, grièvement blessé, mourut au bout de quelques semaines chez le prince de Condé, qui l'avait retiré chez lui pour le soustraire aux recherches de la justice. Ce fut là le dernier des grands duels de ce siècle qui les compta par milliers, et qui a laissé en ce genre une réputation qu'on ne dépassera jamais, il faut l'espérer.

Alors se tenait le congrès de Westphalie qui régla définitivement l'équilibre européen. Le duc de Longueville figurait parmi les plénipotentiaires. Il y alla d'abord seul ; mais, averti sous main de la passion naissante de sa femme pour le prince duc de La Rochefoucauld, il la manda près de lui. Ce voyage lui agréait peu, néanmoins elle fit contre fortune bon cœur et partit pour l'Allemagne, dédommagée par les honneurs qu'elle trouva sur sa route, par les fêtes brillantes qu'on lui donna, par les grandes affaires auxquelles elle se trouva mêlée, ce qui lui donna le goût de la politique. Mais elle languissait loin de la cour, loin surtout de celui qu'elle aimait et dont l'absence rendait la figure plus séduisante et plus désirable : cet amant était le jeune duc de La Roche-

foucauld, qui n'avait pour lui que sa jeunesse et son esprit, et qui l'avait emporté sur d'autres soupirants plus dignes que lui de posséder le cœur de la princesse. Mais c'est en voyant les choix faits la plupart du temps par les femmes qu'on comprend combien l'amour est aveugle. Aussi, sous prétexte qu'elle ne voulait pas accoucher en Allemagne, elle revint à Paris, où elle trouva les esprits dans une grande fermentation. On était à la veille de la première levée de boucliers de la Fronde. Le duc de La Rochefoucauld, dont la Régente n'avait pas voulu satisfaire toutes les ambitions, était parmi les frondeurs; ce fut une raison pour Mme de Longueville de s'y mettre. Elle trouvait très-justifiées les prétentions de son amant; elle estimait qu'on ne tenait pas assez compte de ses avis, à elle, princesse du sang et sœur du grand Condé. Aussi se déclara-t-elle franchement contre Mazarin, et le jour où la cour s'enfuit à Saint-Germain, elle refusa d'obéir aux ordres de la reine qui lui enjoignait de la suivre. Elle resta à Paris; cette fois, elle ne put entraîner Condé dans la révolte, mais elle fut suivie par son frère Conti, dont elle était l'idole. C'est même à l'ambition de ce frère qu'elle dut de jouer le premier rôle dans cette échauffourée. Comme il voulait avoir le commandement des troupes de la Fronde, le duc d'Elbœuf qui le lui disputait, répandit des doutes sur lui et sur le duc de Bouillon, prétendant qu'ils étaient vendus à la cour. Pour faire cesser ces bruits, qui pouvaient diviser le parti, le duc de Bouillon alla prendre la duchesse de Longueville et la duchesse de Bouillon, et les conduisit à l'hôtel de ville comme ôtages. La duchesse de Longueville s'établit là comme chez elle : les conseils se tenaient dans sa chambre, elle les présidait; elle donnait ses ordres comme une vraie souveraine. Elle se sentait si bien à son aise qu'elle y accoucha d'un fils qui reçut le nom de Charles Paris, et qui eut pour parrain le prévôt des marchands. N'est-ce pas là un bien curieux

spectacle et qui donne une idée de la politique féminine, que cette princesse de sang royal, accouchant au milieu des barricades, au bruit du canon, dans la citadelle même de la révolte où elle commande en reine, entourée seulement de bourgeois et de membres du Parlement ! En temps ordinaire, l'idée seule d'accoucher éloignée des siens, dans un monde qui n'est pas le sien, privée de tous les priviléges attachés au rang et à la naissance, eût révolté son orgueil. Mais que ne peut l'ambition, surtout lorsqu'elle est soutenue par l'amour !

Un accommodement avec la cour termina cette première levée de boucliers ; mais cette paix plâtrée et mal assise ne dura pas longtemps. Anne d'Autriche, fatiguée des prétentions du prince de Condé et du prince de Conti, ne tarda pas à les faire arrêter et enfermer à Vincennes. « Mme de Longueville était chez moi, raconte la princesse Palatine, lorsqu'un gentilhomme de M. le prince de Conti accourut hors d'haleine l'avertir que les princes étaient arrêtés. Elle jeta un grand cri et s'évanouit. Tout ce qui était dans la chambre parut consterné. On s'agitait, on demandait les circonstances, on élevait des doutes ; on raisonnait sur les causes, et l'on s'attendait à des suites terribles. L'abattement, les projets de vengeance dominaient tour à tour les esprits ; mais on ne songeait pas à prendre de parti. Le temps pressait cependant, et je ne doutais pas qu'il n'y eût déjà des ordres pour arrêter bientôt Mme de Longueville. M. de La Rochefoucauld arriva dans le moment qu'elle commençait à reprendre ses sens. Des pleurs, des sanglots, des déclamations contre la reine, des imprécations contre le cardinal servirent comme d'issue à sa douleur. M. de La Rochefoucauld lui représenta qu'elle perdait un temps précieux, et qu'il courait lui-même de grands dangers. Chaque personne qui arrivait redoublait les terreurs par ses récits, et on craignait de voir investir ma maison.

Ce ne fut pas sans peine que nous déterminâmes Mme de Longueville à penser à sa sûreté ; elle fut plutôt portée que conduite dans sa voiture. Je l'accompagnai jusqu'à une petite maison du faubourg Saint-Germain, où elle pouvait se dérober aux recherches, jusqu'au moment où le calme de son esprit lui permettrait de s'occuper de sa situation et de pourvoir à sa sûreté. Son entrevue avec M. de La Rochefoucauld qu'elle devait quitter sous peu, fut très-touchante. Il est des situations où toutes les bienséances sont oubliées ; et tous deux, occupés de leurs sentiments, ne songeaient nullement aux témoins qui les entouraient. M. de La Rochefoucauld s'exposa, pour la mettre en sûreté, à beaucoup de dangers, et la conduisit avec une escorte considérable jusqu'en Normandie. Ils ne furent manqués à leur départ que d'un quart d'heure ; et poursuivis sur la route, ils n'échappèrent aux gardes envoyés par la reine que par un hasard miraculeux. »

Alors commence pour Mme de Longueville cette vie d'aventures et d'imprévus, qui la transforme en héroïne de roman, en fait l'émule de Mme de Chevreuse. En Normandie, qui est le gouvernement de son mari, elle essaie de soulever les populations, mais elle les trouve inertes et indifférentes à une cause qui n'est pas la leur. Elle s'enferme alors dans Dieppe que l'armée royale vient assiéger ; ne pouvant décider cette ville à une héroïque résistance, elle cherche à s'enfuir. Elle erre à pied sur le bord de la mer ; ayant trouvé un bateau qui veut bien se charger d'elle, elle va pour s'embarquer ; mais la tempête est si forte, que le matelot qui la porte sur ses épaules la laisse tomber dans la mer où elle manque se noyer, ce qui la fait renoncer à son projet. Heureux contretemps : le patron de la barque était vendu à Mazarin et devait lui livrer la duchesse. Elle s'en va à l'aventure, déguisée en homme, se donnant pour un seigneur de la cour poursuivi pour un duel. Tantôt elle trouve asile

dans une ferme ou dans un manoir, tantôt un hobereau en promenade lui permet de monter en croupe derrière lui. C'est ainsi que la première princesse du sang, qui pourrait vivre heureuse dans sa splendide retraite de Chantilly ou dans son luxueux hôtel de Paris, arrive fugitive en Hollande et parvient à gagner Stenay, ville reprise sur les Espagnols et appartenant à son frère, le grand Condé. C'est là qu'elle établit son quartier général, d'où elle fait partir les ordres qui vont diriger les armées de la Fronde ; c'est là qu'elle séduit Turenne par sa beauté et son charme irrésistible, le forçant non-seulement à se révolter contre Mazarin, mais aussi à s'allier aux Espagnols et à porter les armes contre sa patrie. Cette faute, car c'en est une grave et que la passion féminine ne saurait excuser, mettra Bossuet dans un singulier embarras lorsque, du haut de la chaire, il devra prononcer l'éloge de ces illustres guerriers. Cette faute était sentie même par les contemporains ; la mère de Mme de Longueville mourante disait à Mme de Brionne : « Ma chère amie, mandez à cette pauvre misérable qui est à Stenay l'état dans lequel vous me voyez, et qu'elle apprenne à mourir. » Mais la passion écoute-t-elle quelque chose ? En quittant Stenay, Mme de Longueville alla s'enfermer dans Bordeaux, pour tenter de ranimer la Fronde expirante. Vains efforts, l'esprit de révolte s'était éteint, épuisé par ses propres excès ; presque tous les seigneurs de la cour avaient fait leur paix avec la cour : la ville de Bordeaux, elle aussi voulut rentrer dans l'ordre et la tranquillité. Il y avait bien encore deux ou trois chefs pour commander, mais plus de soldats pour obéir.

Et le combat cessa faute de combattants.

Ce vers de Corneille peut servir d'oraison funèbre à la Fronde.

Mme de Longueville imita alors la plupart de ses contemporaines qui quittaient le monde lorsque celui-ci les abandonnait ; elle se jeta dans la dévotion, et prétendit avoir été renversée, comme saint Paul, sur le chemin de Damas. Ce n'est pas que plusieurs fois elle n'eût recouru à cette ressource extrême, et ne se fût réfugiée dans un couvent pour échapper aux embarras et aux déceptions inséparables de sa vie d'aventures ; mais il suffisait du plus léger changement dans sa fortune, d'un succès obtenu pour son parti, d'un nouveau caprice de son humeur galante, pour la rendre à sa vie active et militante. Pour cette fois c'était bien fini ; la Fronde avait jeté ses derniers feux ; le duc de La Rochefoucauld, cet ambitieux, froid et égoïste, qui s'était attaché à elle bien plus pour avancer sa fortune que pour obéir aux impulsions de son cœur, cet homme qu'elle avait tant aimé, auquel elle avait tout sacrifié ; cet homme, saisissant le prétexte de sa liaison avec le duc de Nemours, l'avait abandonnée, se dérobant aux devoirs de la reconnaissance qui lui pesaient. Aussi tout espoir étant fermé du côté de la terre, elle se tourna vers le ciel ; cette fois sa conversion fut complète, et afin de faire une pénitence plus grande et plus méritoire, elle se remit avec son mari. Quelques-uns voulurent douter de cette conversion ; et quelques années après, le cardinal Mazarin disait à don Louis de Haro qu'il y avait encore trois femmes en France capables de gouverner et de bouleverser trois grands royaumes, et dans le nombre il mettait Mme de Longueville : il se trompait ; son changement était amené par l'expérience, cette lumière qui nous fait voir les hommes et les choses sous leur véritable jour, et que Dieu a placée à la fin de la vie pour nous empêcher de la regretter ; cette expérience au contraire il l'a refusée à la jeunesse, sans quoi personne ne voudrait s'engager dans ce sentier étroit et tortueux où nous attendent tant de déceptions.

M. de Longueville étant mort, sa femme se voua entièrement à la vie religieuse, elle se jeta dans les bras des jansénistes. Plusieurs raisons l'y déterminèrent, peut-être à son insu. D'abord la rigidité et l'austérité du jansénisme; plus une secte religieuse affiche une morale sévère et de difficile pratique, plus elle agit sur l'imagination, sur celle des femmes surtout, qui poussent tout à l'extrême et qui ne connaissent pas plus de mesure en religion qu'en amour. Puis, le jansénisme c'était l'opposition au gouvernement, c'était la Fronde sous une autre forme, il n'en eût pas fallu davantage pour y précipiter Mme de Longueville. Elle y apporta ses passions ordinaires, l'exaltation et l'orgueil de sa naissance. Là comme ailleurs, il lui fallut occuper la première place, qui ne lui fut pas trop contestée grâce aux nombreuses relations qu'elle avait conservées à Paris, à Rome surtout où elle put être utile à ses coreligionnaires: ce fut elle qui obtint de Clément IX la transaction théologique connue sous le nom de *paix de Clément IX*. Ce service rendu au jansénisme lui permit de s'immiscer dans ses affaires intérieures, d'y parler en maîtresse, d'y apporter le trouble et la division, car l'intervention des femmes dans les affaires religieuses n'a pas d'autre résultat. Ainsi le titre de *mère de l'Eglise* qu'elle mérita et que tant d'autres femmes ont ambitionné, est plutôt une épigramme qu'une louange. Les clergés de toutes les religions sont unanimes sur ce point, et si les femmes leur ont rendu des services signalés, elles ont aussi mis leur patience à une singulière épreuve. Le conte de Jean qui veut en remontrer à son curé n'est autre chose que l'histoire d'une dévote qui veut apprendre à un évêque ses devoirs épiscopaux. C'est dans cet état que la mort vint trouver Mme de Longueville. L'âge avait produit sur elle son effet ordinaire : il détruit l'équilibre de l'organisme : il diminue cette force morale qui permet à la raison de

s'élever au-dessus des vaines apparences et de juger les objets à leur point de vue véritable : alors l'imagination exagère les peines physiques et les douleurs morales, et précipite la fin d'un être qui n'a plus assez d'énergie pour la lutte. Mme de Longueville n'échappa pas à cette loi fatale de notre nature; elle fut prise de terreur en songeant à l'autre vie et au jugement qui l'attendait ; comme saint Jérôme dans son désert, elle entendit la trompette des archanges et les grincements des damnés. Pour échapper à ces visions terribles, elle couchait sur la terre nue, elle se tenait sans cesse debout malgré la faiblesse de sa constitution, elle se condamnait à un jeûne perpétuel qui ne tarda pas de la conduire où elle désirait, c'est-à-dire au tombeau. Mais son repentir se manifesta d'une façon plus pratique et plus chrétienne : dans les contrées que les armées de la Fronde avaient ravagées, elle fit distribuer d'abondants secours, et réparer autant qu'il était en elle le mal causé par ses mauvaises passions. Combien l'ont imitée dans ses excès ! Combien peu ont eu la loyauté de les racheter comme elle !

De tant de bruit, de tant d'agitation, de tant d'efforts, que resta-t-il ? ce qui reste en France des plus grands événements et des incidents les plus grotesques : un bon mot, une épigramme. Ce duc de La Rochefoucauld, qui a tracé de lui-même un portrait si ressemblant dans ce livre des *Maximes* où il attribue tous nos sentiments à l'égoïsme, avait écrit au bas d'un portrait de la duchesse de Longueville ces deux vers de l'Alcionée :

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux rois, je l'aurais faite aux dieux.

Mais un beau jour, se souvenant que celle pour qui il avait combattu avait failli lui faire perdre la vue par suite d'une blessure à la bataille du faubourg Saint-Antoine,

il effaça ces premiers vers et les remplaça par ceux-ci :

> Pour ce cœur inconstant, qu'enfin je connais mieux,
> J'ai fait la guerre aux rois, j'en ai perdu les yeux.

C'est le dernier mot de toutes les passions humaines: le regret de les avoir éprouvées, la honte d'y avoir cédé.

MADAME DE MAINTENON

Il y avait une fois... pardon de commencer ainsi ; mais c'est qu'en effet c'est un conte, c'est un rêve, c'est un souvenir du temps où les rois épousaient des bergères. Bergère, elle l'a été, et voici ce qu'elle racontait elle-même aux demoiselles de Saint-Cyr : « Je me souviens que j'étais chez une de mes tantes assez riche pour avoir un carrosse à six chevaux, un autre pour elle-même, une litière, car elle était assez malsaine pour en avoir besoin. Cependant, quoiqu'elle ne fût pas pauvre, je n'avais dans la maison que des sabots, et on ne me donnait des souliers que lorsqu'il venait compagnie. Je me souviens encore que ma cousine et moi, qui étions à peu près du même âge, nous passions une partie du jour à garder les dindons de ma tante... On nous plaquait un masque sur notre nez, car on avait peur que nous ne nous hâlassions ; on nous mettait au bras un petit panier où était notre déjeuner, avec un petit livret des quatrains de Pibrac, dont on nous donnait quelques pages à apprendre par jour ; avec cela on nous mettait une grande gaule dans la main, et on nous chargeait d'empêcher que les dindons n'allassent où ils ne devaient pas aller. »

Or, savez-vous ce que devint cette petite fille abandonnée, sans famille, qui jouait avec la fille du geôlier

de la prison où son père était enfermé, laquelle lui disait : « Je suis plus riche que vous. — Oui, répondait-elle, mais je suis demoiselle et vous ne l'êtes pas. » Cette petite fille devint reine de France, et sa fortune inouïe frappa même les contemporains. Écoutez Saint-Simon tracer les traits de ce magique tableau, objet d'étonnement pour l'histoire, habituée pourtant à de semblables surprises :

« Qui l'aurait pu croire? une maîtresse de la beauté, de l'esprit, de la naissance de Mme de Montespan, mère de tant d'enfants du roi, dont les fils se trouvaient déjà si prodigieusement établis, succomber sous les charmes usés, prostituée à tant de gens connus de son public et du roi même, d'une naissance obscure, à peu près honteuse, d'une vie misérable basse, et pis encore, moins jeune qu'elle, choisie par elle pour gouvernante de ses enfants ignorés lors et cachés, et se croyant avoir fait fortune lorsqu'elle se vit conservée, quand ces enfants furent produits à la cour, et qu'elle se trouva domestique subalterne de Mme de Montespan qu'elle expulsa enfin de la cour, à l'aide du propre fils aîné des amours de cette maîtresse, qui sentit de bonne heure le pouvoir de son ancienne mie, et qui sacrifia sa mère au solide fondement de sa grandeur qu'il établit par ce barbare mais signalé service, qui lui conquit la Scarron pour toujours.

« On ne peut avouer sans rougir qu'un si grand roi, si fier, si jaloux de sa grandeur et de toutes bienséances, épousa cette chétive veuve de ce fameux cul-de-jatte, de ce Scarron si connu par son esprit et par ses joyeux ouvrages; que ce monarque fut deux fois sur le point de proclamer cet ignominieux mariage; que Louvois périt pour avoir eu le courage de l'empêcher; et que Harlay, archevêque de Paris, si longuement favori, mourut de douleur de la disgrâce où il tomba pour s'être associé à

la générosité de Louvois. Tous deux, avec Montchevreuil avaient été témoins du mariage fait l'hiver qui suivit la mort de la reine, célébré la nuit dans les cabinets du roi, à Versailles, par le père La Chaise, confesseur du roi, dont la messe fut servie par Bontemps, le premier et le plus confident des valets de chambre. Toute la nombreuse cour de Louis XIV a été témoin depuis cette époque, et même remontée plus haut, du crédit tout-puissant de Mme de Maintenon, de la régulière assiduité du roi sans y manquer un seul jour, du tremblement des plus puissants ministres et de tout ce qu'il y a eu de plus grand sous elle, de son autorité et de son entier maintien de reine dans l'intérieur du roi et de sa famille; que le roi n'était point fâché qu'on crût qu'il l'avait épousée; et qu'à sa mort tout se passa avec cette femme comme avec une épouse bien reconnue. L'évêque de Chartres, Godet, son directeur et de l'établissement de Saint-Cyr, était entré dans la confidence de l'un et de l'autre sur cet article si délicat, et l'évêque de Chartres, Mirinvaille, son neveu et son successeur, m'a dit plus d'une fois avoir eu entre les mains des lettres de son oncle au roi, dans lesquelles il lui parlait de Mme de Maintenon, le félicitait d'avoir eu une épouse si nécessaire et si attachée, la lui donnait pour exemple, et y répétait souvent le nom d'épouse et de femme du roi.

« Outre l'intérieur et le particulier, où de ton et de rang elle était pleinement reine avec le roi, avec la famille royale, et avec le roi et la reine d'Angleterre, beaucoup de choses extérieures n'en laissaient pas douter. Jamais elle n'allait à Saint-Cyr ni dans les voyages que dans les carrosses du roi, avec un écuyer du roi à cheval à sa portière; toujours dans un fauteuil, chez elle devant le roi, le roi et la reine d'Angleterre, et la famille royale. Jamais elle n'a dit que le *duc et la duchesse de Bour-*

gogne, en parlant d'eux; jamais, ainsi que le roi, elle n'a appelé cette princesse que *Mignonne*, en parlant à elle; elle disait toujours aussi et devant le monde, le *duc et la duchesse de Berry*, et des autres de la famille du roi, parlant d'eux, même en sa présence. On ne peut oublier la magnificence du fameux camp de Compiègne, où tous les étrangers accoururent après la paix de Risayck, et où les ambassadeurs se trouvèrent; ni l'étonnante scène de la journée de l'attaque de Compiègne faite et défendue par ce grand nombre de troupes, et vue par tant de milliers de spectateurs, où au conspect de tous, madame de Maintenon dans une chaise à porteur posée sur le rempart et fermée, Mme la duchesse de Bourgogne assise sur un des bâtons de devant, la chaise environnée en demi-cercle des princes et princesses du sang debout, des ambassadeurs et de toute la cour, on vit le roi debout et seul couvert à côté de la chaise, une main sur le haut, se découvrant et se baissant à tous moments pour expliquer et faire remarquer ce qui se passait à Mme de Maintenon, qui à chaque fois ouvrait à demi la glace du côté et aussitôt après la refermait, pendant près de trois heures que je le vis à quatre pas de la chaise, un peu en avant, où je fus toujours.

« Les promenades de Marly n'étaient pas plus mesurées quand, à l'occasion de quelque embellissement ou de quelque nouveauté, Mme de Maintenon avait la complaisance d'y aller. Elle était dans une chaise à porteurs, à côté du petit chariot dans lequel le roi était poussé, mais souvent à pied à côté de la chaise; Mme la duchesse de Bourgogne, et toutes les princesses du sang et beaucoup de dames, tantôt à pied, tantôt en chariot à la suite. On s'arrêtait à des fontaines, et tant là qu'en chemin tout s'y passait comme sur le rempart dont je viens de parler. Toute la cour en hommes avait la liberté de la suivre à ces promenades, dont j'ai été presque toujours témoin,

à la fin desquelles le roi conduisait Mme de Maintenon près du château, prenait congé d'elle, et continuait sa promenade. »

Par quels moyens s'était opérée cette transformation merveilleuse? comment s'était réalisé ce rêve des Mille et une nuits qui rappelle l'Orient et qui fait souvenir de la jeune Esther allant s'asseoir sur le trône d'Assuérus? Ce n'est point la beauté, ce n'est point le caprice du maître qui ont opéré ce miracle, il a été obtenu par la politique féminine dont il est le triomphe. Mais non point cette politique qui consiste dans les intrigues et les ruses de la diplomatie; c'est la politique de Mme de Chevreuse, de la princesse des Ursins, aussi toutes les deux sont mortes dans l'exil et la disgrâce. Cette politique n'était point celle de Mme de Maintenon, qui racontait aux demoiselles de Saint-Cyr un fait à l'aide duquel on peut nettement saisir la différence entre Mme des Ursins et Mme de Maintenon, ces deux femmes qui ont tenu dans leurs mains la destinée de deux grands royaumes. Ces deux dames s'étaient connues chez la maréchale d'Albret dont elles fréquentaient le salon, alors qu'elles étaient toutes deux jeunes et ignorées. La future princesse des Ursins, alors comtesse de Chalais, était parfois jalouse de Mme de Maintenon, alors veuve de Scarron, parce qu'étant à peu près du même âge, on la laissait au jeu et aux autres amusements, tandis qu'on tirait à part la jeune veuve pour lui parler d'affaires sérieuses et la mettre dans tous les secrets. « Nous n'étions contentes ni l'une ni l'autre, disait-elle à ses auditrices; car pour moi je n'écoutais toutes ces intrigues que par complaisance, et j'aurais mieux aimé qu'on m'eût laissé me réjouir avec les personnes de mon âge. Tandis que la princesse de Chalais, déjà livrée à l'intrigue, s'affligeait de ne pas y être encore entièrement livrée. » Mme de Maintenon était plus habile; elle ne recherchait

pas le pouvoir, qui est instable de sa nature et qui change souvent de main; elle recherchait celui qui possède le pouvoir, celui qui le peut donner; et son but patiemment poursuivi, fut non de se faire aimer de Louis XIV, l'amour est un caprice qui ne dure qu'une heure, mais de se rendre tellement nécessaire et indispensable qu'il ne lui fût plus possible de se passer d'elle. Voilà la grande, la vraie politique féminine, celle dans laquelle les femmes excellent à tous les degrés de l'échelle sociale, car au fond l'aventure de Louis XIV n'est autre que celle du modeste bourgeois qui épouse sa cuisinière. C'est le mot de Mazarin renversé : chez la femme, celui qui a le cœur a tout; chez l'homme, celle qui satisfait aux besoins de son amour-propre et de son égoïsme est sûre de le dominer. Les jeunes femmes l'ignorent ou du moins elles ne veulent pas se donner de la peine pour une conquête qu'elles croient assurée; seules les vieilles femmes en ont le courage et de là est né le proverbe cent fois justifié : il y a trois amis fidèles, une vieille femme, un vieux chien et de l'argent comptant. »

C'est aux épreuves de son enfance et de sa jeunesse que Mme de Maintenon doit cette circonspection, cette prudence qui marquèrent chacun de ses pas et finirent par l'élever si haut. Le malheur écrase les âmes faibles, il élève au contraire les âmes fortes et bien trempées, il leur donne un nouveau ressort. Celle de Mme de Maintenon était de ce nombre, étant la petite-fille du célèbre Agrippa d'Aubigné qui étonna le XVIe siècle par son indomptable énergie et par ses excentricités souvent pittoresques. La dernière ne fut pas la moins curieuse; se mariant pour la troisième fois à Genève où il était réfugié, à l'âge de soixante-dix ans, il entendit le ministre prendre pour texte de son allocution ces paroles de l'Évangile du jour : « Pardonnez-leur, Seigneur, ils ne savent pas ce qu'ils font ; » mettant l'épée à la main, il voulut se précipiter

sur lui comme pour venger une injure personnelle. L'irritabilité de Mme de Maintenon n'alla pas jusque-là, quoiqu'elle poussât bien loin la vengeance des injures faites à son amour-propre. Le hasard, qui joue un si grand rôle dans les affaires humaines, eut sa part dans la vie de Mme de Maintenon, et peu s'en fallut que la France ne la vît pas régner durant trente années dans les salons de Versailles, ce qui eût changé d'une façon complète la fin du règne de Louis XIV. Elle revenait en France, de la Martinique où elle était née, lorsqu'une grave maladie la surprit sur le bateau, et la réduisit à l'extrémité. On la crut morte et on allait la jeter à la mer, lorsque, poussée par le sentiment maternel, sa mère eut l'idée de se jeter sur ce petit corps et de le serrer dans ses bras; elle y trouva un reste de chaleur, et la future Mme de Maintenon fut sauvée d'une mort certaine : « On ne revient pas de si loin pour rien, » lui dit un jour l'évêque de Metz devant qui elle racontait cette aventure ; paroles faciles à dire une fois l'événement arrivé, et qui ne sont que flatteries dénuées de sens, car sur mille personnes qui se trouvent dans le même cas il n'en est pas une qui rencontre la même fortune.

Une vie commencée sous de si tristes auspices se continua longtemps de la même façon. Elle passa son enfance autour de la prison dans laquelle était renfermé son père, jouant avec la fille du geôlier avec laquelle elle avait des querelles d'amour-propre. Elle était tantôt chez sa mère, tantôt chez sa tante qui la recueillait chez elle, prise de commisération pour son sort malheureux. Un autre genre de tribulation ne tarda pas à l'atteindre. Une amie de sa tante, nommée Mme de Neuillant, voulut faire sa cour à Anne d'Autriche, et obtint d'elle un ordre pour retirer des mains de sa famille une jeune fille qu'on élevait dans de mauvais principes, c'est-à-dire dans la religion protestante. La manie des conversions sévissait déjà et allait

couvrir la France d'échafauds et de ruines. Cette dame retira donc chez elle la jeune Françoise d'Aubigné, dont elle fit sa gardeuse de dindons. Elle la plaça ensuite dans divers couvents, où des obsessions de tout genre vinrent la solliciter à un changement de religion. A bout de force et de résistance, elle écrivit un jour à sa tante, poussant vers elle ce cri de désespoir : « Madame et tante, le ressouvenir des grâces singulières qu'il vous a plu de faire tomber sur de pauvres petits abandonnés, me fait tendre les mains devers vous et vous supplier d'employer votre crédit et vos soins à me tirer de céans, la vie m'y étant pire que la mort. Ah ! madame et tante, vous n'imaginez l'enfer que m'est cette maison soi disant de Dieu, et les rudoiements, duretés et façons cruelles de celles qu'on a fait gardiennes de mon corps, de mon âme non, pour ce qu'elles n'y peuvent joindre. Lisette vous dira tout au long mes angoisses et souffrances étant céans seule et unique à qui me fier. Vous supplie de rechef, Madame et tante, de prendre en pitié la fille de votre frère et humble servante Françoise d'Aubigné. » Pourquoi Mme de Maintenon oublia-t-elle donc plus tard les angoisses et les tortures par lesquelles elle avait passé? Pourquoi enleva-t-elle les enfants à leur mère, à commencer par ceux de sa propre famille, pour les enfermer dans ces couvents où elle avait tant souffert? Pourquoi couvrit-elle la France de dragons et de missionnaires fanatiques? C'est qu'il s'agissait de plaire à Louis XIV et que devant cette considération toutes les autres cédaient le pas. Sa résistance, qui n'avait pas cédé à la force, fléchit devant la bienveillance d'une religion, qui sut la flatter et la caresser; elle embrassa la religion catholique, à condition qu'on ne l'obligerait pas de croire que sa tante, Mme de Villette, était damnée. Trente ans plus tard, sa nièce, Mme de Caylus, devait céder à ses sollicitations et se convertir, à la condition qu'on la mènerait tous les jours à la messe du roi. Il faut un zèle

bien fanatique et bien aveugle pour se contenter de conversions amenées par de semblables motifs.

A quinze ans, Françoise d'Aubigné était une belle jeune fille, aux grands yeux modestement baissés, mais qui était un embarras pour tous ceux qui la connaissaient ou s'intéressaient à elle, et dont on ne savait que faire. Dans l'organisation de l'ancienne société, une jeune fille pauvre était la plus misérable des créatures. Sous peine de déchoir, de perdre son rang et ses amis, elle ne pouvait épouser un roturier; son orgueil eût suffi pour l'en empêcher, et avec les singulières idées que le privilége de la noblesse inculquait dans les esprits, une femme se fût trouvée moins déshonorée d'être la maîtresse d'un roturier que sa femme. A l'époque même où vivait Mme de Maintenon, une mère disait à sa fille qui s'était mariée à un roturier : « Si ce cadet vous plaisait, vous n'aviez pas besoin de l'épouser, Dieu pardonne, les hommes ne pardonnent pas. » Songer à gagner sa vie en travaillant, il y fallait songer moins encore; un seul travail était permis aux jeunes filles nobles et pauvres: d'entrer au service des princesses et des autres dames de la cour, et sous le nom de dames de compagnie, de faire le métier de femme de chambre et de supporter leur mauvaise humeur. Par une étrange aberration des idées, ce genre de service le plus humiliant de tous n'avait rien de déshonorant. Restait le couvent; mais pour entrer au couvent il fallait être riche, il fallait une pension. Les couvents étaient alors une sorte de maison de retraite dans lesquelles on mettait les jeunes filles nobles qu'on ne trouvait pas à marier. Pour y avoir sa place, il fallait payer une pension, donner un premier fonds d'établissement; puis recevoir régulièrement de l'argent pour subvenir à tous ses besoins. Celles qui ne possédaient pas ces deux sortes de ressources, c'est-à-dire pour lesquelles on avait payé une certaine somme pour premier établissement et qui ne recevaient

pas de leur famille des allocations régulières, menaient la vie la plus précaire et la plus misérable.

Françoise d'Aubigné était donc très-inquiète du sort qui l'attendait, lorsque Mme de Neuillant la présenta chez Scarron, qui était le bel esprit de l'époque, et dans le salon duquel la ville et la cour se donnaient rendez-vous. Scarron était perclus de tous les membres ; la maladie n'avait respecté que la tête, qui semblait avoir accaparé la vitalité de tout le reste du corps ; sa conversation était un feu roulant de bons mots, de satires, d'épigrammes sur les choses et sur les événements du jour ; et comme en France on a toujours aimé l'esprit et la malice, il y avait sans cesse foule autour du fauteuil sur lequel trônait ce cul-de-jatte, une des puissances du XVIIe siècle. Un jour, il vit amener auprès de lui une jeune fille aux paupières modestement baissées, à la robe trop courte, et qui, incapable de maîtriser son émotion, pleura de dépit de se voir si piteusement habillée devant une aussi belle société. Cette figure le frappa, et il songea longtemps à cette apparition un moment dressée devant lui. Il n'était pas riche, il ne vivait que de pensions et du produit de la vente de ses ouvrages ; mais le sort de cette jeune fille l'avait touché. Quand il revit Mlle de Neuillant, il lui dit qu'il était disposé ou à payer la pension de Françoise d'Aubigné, ou à la prendre pour femme. Il ajouta que l'épouser c'était lui donner un nom purement honorifique, mais c'était aussi lui donner un état, la produire dans le monde et que sa bonne étoile pouvait la conduire à la fortune. Cette opinion fut celle de la jeune fille, qui n'éprouvait aucun penchant pour la vie de couvent, mais qui se sentait une grande ambition. Elle devint donc Mme Scarron, et pendant huit ans elle vit passer chez elle tout ce que Paris avait de spirituel et de distingué par la naissance ; on ne venait plus seulement écouter les brillantes improvisations du mari, on

venait aussi pour les beaux yeux de la jeune femme, non moins bien disante, non moins éloquente. Elle possédait l'art de captiver par sa conversation, et tout le monde connaît l'aventure qui lui arriva un jour. La bourse du poète n'était pas aussi bien fournie que son esprit, et une fois qu'il donnait à dîner, le rôti vint à manquer. Le valet s'approchant de Mme Scarron, lui dit à l'oreille : « Madame, encore une histoire pour qu'on ne s'aperçoive pas de l'absence de rôti. » Et ainsi fut fait.

La mort de Scarron laissa sa veuve dans la position précaire où elle se trouvait avant son mariage. Mais elle avait noué des connaissances, elle avait recueilli des amitiés qui dès le premier jour se montrèrent actives et secourables. Elles lui firent obtenir une pension d'Anne d'Autriche, en intéressant sa dévotion, en lui faisant sentir la position critique d'une femme jeune et belle abandonnée aux dangereuses suggestions de la misère, et en lui rappelant que c'était une nouvelle convertie qu'il ne fallait pas laisser retomber entre les mains de ses coreligionnaires. La pension obtenue, on lui conseilla d'aller remercier le surintendant Fouquet, si connu par ses conquêtes galantes, et qui n'avait jamais trouvé de cruelles, grâce aux arguments irrésistibles qu'il savait employer. La veuve Scarron y alla dans une toilette fort négligée, et qui contrastait fort avec celle qu'elle avait l'habitude de porter; elle agit ainsi pour éviter d'être compromise par cette visite, car dès ce jour sa vie n'eut qu'un but unique, obtenir la considération. Elle même l'a avoué avec une franchise qui étonne chez une femme si pleine de duplicité. Elle fut, un jour, fort fâchée contre une de ses amies qui vint lui rendre la visite le vendredi-saint : « non pas par piété, disait-elle, mais parce qu'il me semblait que cette personne n'avait pas de moi une bonne opinion, me croyant oisive un si

saint jour ; et parce que je jugeais qu'il n'était pas de bonne grâce qu'une jeune femme ne fût pas occupée saintement en un jour si solennel. » Dans un voyage de campagne qu'elle fit avec quelques-unes de ses amies et des personnes de condition, un de la troupe fut surpris par la petite vérole. Toute la compagnie se dissipa bien vite ; elle seule resta, afin de donner des ordres pour le secours du malade ; elle le vit sans montrer de la crainte ; elle pourvut à tout ce qui concernait le soulagement corporel et spirituel du malade avant de se retirer. Était-ce charité ou dévotion qui lui donnait ce courage? « Non, disait-elle, mais je voulais qu'on dit que j'étais bonne amie. » Dans mainte autre circonstance de sa vie elle se montra bonne, serviable, empressée, dévouée, dans l'unique but de s'attirer des louanges. Elle mettait en pratique ce principe que Beaumarchais a si bien formulé dans son *Mariage de Figaro:* « La nature dit à la femme : Sois belle si tu peux, sage si tu veux, mais sois considérée. »

Elle a été belle, elle a été considérée, a-t-elle été sage? La question a été fort controversée. Les contemporains ont cru à son habileté plus qu'à sa vertu; ceux qui sont venus après se sont dit qu'il eût fallu un miracle pour qu'une jeune femme dans la position où elle se trouvait, entraînée par les exemples qu'elle avait sous les yeux, ne succombât pas à quelque faiblesse. Mais tout cela ne forme que des présomptions, et les raisonnements de ses apologistes semblent aussi peu concluants. Malheureusement il y a contre elle des témoignages assez forts. De ce nombre est le passage suivant d'une lettre écrite par Ninon à Saint-Evremond : « Scarron était mon ami ; sa femme m'a donné mille fois plaisir par sa conversation, et dans le temps je l'ai trouvée trop gauche pour l'amour. Quant aux détails, je ne sais rien, je n'ai rien vu, mais je lui ai souvent prêté ma chambre jaune, à elle et à Villarceaux. » C'était d'autant plus méritoire

de sa part que Villarceaux était un de ses amants que Mme Scarron lui enleva ; mais, comme le dit Voltaire, « elle ne fit qu'en rire. » Saint-Simon, Tallement des Réaux et autres se montrent très-affirmatifs sur cette liaison. A-t-elle existé réellement ? l'histoire n'est pas en mesure de l'affirmer ; mais elle croit à sa possibilité, connaissant le caractère de Mme de Maintenon, qui n'a jamais cherché la vertu pour elle-même, mais seulement l'apparence de la vertu pour la considération qu'elle donne.

Jusque-là la fortune avait peu répondu à son attente ; mais le jour allait venir où le concours de circonstances le plus singulier en apparence allait amener une des destinées les plus extraordinaires dont l'histoire fasse mention. La future Mme de Maintenon vivait de la pension accordée par Anne d'Autriche, modestement retirée dans un couvent. Il y avait alors deux manières d'habiter les couvents : ou comme pensionnaire, en faisant partie de la communauté et en obéissant à toutes les exigences de la règle ; ou comme locataire, en se soumettant seulement à certaines exigences. Les jeunes filles sans famille, les veuves appréciaient beaucoup cette hospitalité qui était une sorte de garantie vis-à-vis du monde, une sauvegarde contre les médisances, et qui en même temps leur laissait toute leur liberté. Elles pouvaient sortir quand elles voulaient et recevoir qui il leur plaisait. Leur habitation, enfermée dans la dépendance du couvent, restait complétement séparée des bâtiments habités par les religieuses ; Mme Geoffrin, Mme de Genlis habitaient dans un couvent et y tenaient ces salons dans lesquels se pressait la brillante société du XVIIIe siècle. Parmi les maisons fréquentées par la veuve Scarron se trouvait celle de la marquise d'Albret, qui réunissait alors l'élite de la société ; c'est là qu'elle fit la connaissance de Mme des Ursins et de Mme de Montespan. Quelques

années plus tard, cette dernière devint la maîtresse du roi. Il résulta de cet amour plusieurs enfants qu'il fallut élever secrètement et pour lesquels on se mit en quête d'une gouvernante intelligente et entendue. Mme de Montespan songea aussitôt à la veuve Scarron, dont elle connaissait la situation précaire, et au sort de laquelle chacun s'intéressait à l'hôtel d'Albret. On lui en fit la proposition, et celle-ci commença dès lors ce rôle de prude ambitieuse qu'elle devait jouer pendant quarante ans. Elle répondit que si ces enfants étaient vraiment ceux du roi, et que le roi lui en fît le commandement, elle obéirait; mais qu'elle ne voudrait pas garder les enfants naturels de Mme de Montespan. Pourquoi cette distinction subtile ? Pourquoi ces effarouchements de vertu chez la femme qui avait si longtemps fréquenté Ninon? La faute du roi n'était donc pas de même nature que celle de Mme de Montespan? Et puisque celui-ci pouvait tout, s'il lui eût ordonné de devenir sa maîtresse, elle eût donc obéi ? Sans doute, cette conduite était fort habile au point de vue de l'ambition; elle ouvrait la porte aux témoignages de la plus large reconnaissance; mais soutenir qu'elle était inspirée par la vertu ou par le sentiment de sa propre dignité, c'est en méconnaître le caractère.

Son désir fut satisfait; on lui dit que ces enfants étaient ceux du roi, et que celui-ci lui ordonnait d'en prendre soin, et elle s'empressa d'obéir. Elle loua une maison dans la banlieue, et elle exerça ses nouvelles fonctions dans le mystère le plus profond, moins encore dans l'intérêt de Mme de Montespan, que dans le sien propre, voulant éviter les commentaires et les suppositions. Colbert, qui se doutait de quelque chose, ayant pénétré un jour jusque vers elle, ne put rien découvrir; un des enfants qui se trouvait dans la pièce fut emporté négligemment comme un paquet de linge. Une autre fois,

un incendie se déclara dans la maison. La grande crainte de Mme de Maintenon fut, non pas de voir brûler les enfants, mais de voir le secret découvert. Elle avait réussi; elle avait su se rendre nécessaire, et elle put enfin arriver jusqu'à la Cour, objet de tous ses vœux. Mais tout d'abord elle n'y réussit pas. Chose singulière, Louis XIV, qui devait pendant une partie de sa vie subir l'ascendant de cette femme, la trouva tout d'abord antipathique. Les premières fois qu'il la vit, elle lui déplut par sa fausse réserve, par ses grands yeux interrogateurs, par cet air pédant dont elle ne pouvait se défaire. Mme de Montespan eut beaucoup de peine à triompher de ces préventions, et à lui faire accorder, en récompense de ses services, la somme de cent mille livres avec laquelle elle acheta la terre de Maintenon, dont elle s'empressa de prendre le nom et le titre, pour effacer autant qu'il était en elle jusqu'au dernier souvenir de Scarron, ce bienfaiteur, auteur premier de sa fortune et dont elle rougissait maintenant.

Les préventions de Louis XIV ne tardèrent pas à se dissiper, et le hasard en fut encore cause. Mme de Maintenon avait emmené le jeune duc du Maine aux eaux, afin de chercher la guérison d'une infirmité qu'il conserva toute sa vie. Très-souvent elle écrivait à Mme de Montespan qui montrait ses lettres au roi. Celui-ci fut frappé de la grâce et de l'aisance du style, de l'ingéniosité du tour, de la solidité du raisonnement, qualités que Mme de Maintenon possédait au plus haut degré, dans ses lettres aussi bien que dans sa conversation qui était des plus captivantes. Il prit plaisir à entendre leur lecture, et quand elle fut revenue, il éprouva encore plus d'agrément dans les entretiens qu'il avait avec elle. Mme de Montespan comprit qu'elle s'était donné une rivale, mais il n'était plus temps de l'éloigner. Alors commença entre ces deux femmes une lutte plus terri-

ble, plus acharnée que celle qui avait eu lieu entre Mlle de la Vallière et Mme de Montespan. La première, se sentant faible et découragée, avait cédé presque sans combattre, se contentant de pleurer et de souffrir jusqu'au jour où elle était allée s'enfermer aux Carmélites. D'un tout autre tempérament était la hautaine Montespan, qui, se sentant forte de sa beauté et de l'amour du roi, accabla sa rivale de dédains et d'humiliations qui eussent lassé une femme moins tenace et moins ambitieuse que Mme de Maintenon. Le ménage le plus désuni ne peut donner qu'une faible idée de ce que devait être la vie de ces deux femmes se haïssant mortellement et obligées de vivre sans cesse l'une en face de l'autre. Un jour qu'elles se trouvèrent dans le même carrosse, Mme de Montespan dit à Mme de Maintenon : « Nous sommes forcées de passer la journée en tête-à-tête, faisons comme si rien n'était arrivé entre nous ; nous ne nous en aimerons pas plus pour cela... » Ainsi firent-elles, et ce compromis tacite réglait presque toutes leurs journées.

Par le mouvement naturel des choses humaines qui ne peuvent rester dans une immobilité complète, chaque jour Mme de Maintenon gagnait du terrain sur Mme de Montespan. Rien ne le montre mieux que cette scène racontée par sa nièce, Mme de Caylus. Étant un jour avec Mme de Montespan dans la discussion la plus vive du monde, le roi entra et les trouva toutes deux fort échauffées ; il leur demanda ce qu'il y avait. Mme de Maintenon lui répondit avec un grand sang-froid : « Si Votre Majesté veut passer dans cette autre chambre, j'aurai l'honneur de le lui apprendre. » Le roi y alla, Mme de Maintenon le suivit et Mme de Montespan resta seule. Une fois en tête-à-tête avec le roi, elle se répandit en plaintes et en invectives contre Mme de Montespan qui l'accablait d'injustices et de duretés. Louis XIV essaya de défendre sa maîtresse, disant qu'elle était bonne, et

ajoutant : « Ne vous êtes-vous pas souvent aperçue que ses beaux yeux se remplissent de larmes lorsqu'on lui raconte quelque action généreuse et touchante? » Où en était arrivé ce roi si superbe et si hautain, réduit à disculper sa maîtresse devant une femme que quelques mois auparavant il aurait chassée comme une insolente subalterne? Mme de Maintenon avait conscience des progrès qu'elle faisait chaque jour sur le cœur du roi, et elle en profitait pour perdre Mme de Montespan dans son esprit. Un jour, assistant à une revue auprès de lui, elle lui dit : « Sire, vous aimez ces beaux mousquetaires qui défilent là sous vos yeux ; mais si l'on venait vous dire que l'un d'eux a enlevé la femme d'un autre et qu'il vit avec elle familièrement, que feriez-vous? Je suis sûre qu'il ne coucherait pas dans son hôtel, et que Votre Majesté en ferait justice. » Le roi se contenta de sourire, mais le trait avait porté. Rien que de naturel dans un fait de ce genre; c'est une femme qui veut perdre sa rivale, qui veut la faire descendre de sa place pour y monter à son tour. La chose arrive tous les jours, et s'en étonner serait bien peu connaître la nature humaine. Mais ce dont on peut s'étonner, mais ce qu'on doit blâmer hautement, flétrir énergiquement, c'est l'hypocrisie de la femme osant écrire le lendemain à l'abbé Gobelin : « Vous entendrez dire que je vis hier le roi : ne craignez rien ; il me semble que je lui parlai en chrétienne, et en véritable amie de Mme de Montespan. » L'ambition dissimulée derrière le voile de la religion, voilà le comble de la perversité humaine; toutes les fois qu'il se trouve en présence de ces actes lâches et honteux, l'historien doit les réprouver sans miséricorde.

Le résultat de semblables manœuvres ne se fit pas attendre. Après plusieurs brouilles et plusieurs raccommodements, la disgrâce de Mme de Montespan fut définitive. Poussé par Mme de Maintenon, le roi se rapprocha de la

reine, qui se montra reconnaissante vis-à-vis de la nouvelle favorite. Mais une maladie subite vint fondre sur elle, et en quelques jours Marie-Thérèse fut emportée. Grande anxiété parmi les courtisans : qu'allait faire Louis XIV ? Quelle compagne allait-il choisir pour le reste de ses jours ? Cette compagne était toute trouvée, et une rumeur sourde circulant dans les galeries de Versailles en porta la nouvelle à tous. Pendant un voyage à Fontainebleau se passa un fait devenu historique. Un soir, à minuit, trois hommes et une femme entrèrent discrètement dans la chapelle du château : les trois hommes s'appelaient Louis XIV, Louvois et Bontemps, le valet de confiance; la femme était Mme de Maintenon. A l'autel se trouvait l'archevêque de Paris, qui maria, avec la veuve du poëte burlesque Scarron, Louis XIV, le roi le plus superbe, le plus vaniteux de son époque; le roi qui trouvait les plus anciens souverains de l'Europe à peine dignes de s'allier à sa maison; le roi qui se montrait si hautain dans ses relations avec les princes étrangers que beaucoup venaient à Versailles incognito, ne voulant pas se soumettre aux règles de l'étiquette imposées par lui. Ce roi Soleil venait de contracter un mariage qu'aurait refusé le plus petit gentilhomme de son royaume. Et tel était son aveuglement, que par deux fois il voulut déclarer son mariage : la première, Louvois l'en empêcha en se jetant à ses genoux. La seconde fois, Louis XIV consulta Bossuet et Fénelon, qui s'y montrèrent opposés. Cette franchise valut à Louvois la disgrâce et la mort; et si Mme de Maintenon poursuivit si vivement Fénelon dans l'affaire du quiétisme, c'était en souvenir de son opposition. D'ailleurs, quoiqu'il n'eût pas été annoncé officiellement, ce mariage n'était un secret pour personne. Mignard faisant le portrait de Mme de Maintenon en sainte Françoise, lui mettait l'hermine et la couronne, du consentement de Louis XIV, qui disait que la sainte

les méritait bien. L'abbé de Choisy, voulant se faire bien venir de Louis XIV et lui faire oublier ses aventures de jeunesse, dédiait à Mme de Maintenon une *Imitation de Jésus-Christ* dont il avait fait une édition spéciale. A la première page, on voyait Mme de Maintenon à genoux au pied du crucifix, et au bas on lisait ce verset du psaume XLIX : « Écoutez, mes filles, soyez attentives ; oubliez la maison de votre père, et le roi désirera votre beauté. »

En sortant de l'église, Louis XIV crut se rappeler une aventure qui lui était arrivée bien des années auparavant. En ce temps-là, le nom de Mme de Scarron n'était pas encore venu jusqu'à la cour, qui se trouvait à Saint-Germain ; on s'occupait fort de sorciers et de divinations. Louis XIV, instruit que des courtisans devaient faire venir une sorcière fort en renom à Paris, eut la curiosité d'aller la consulter, en prenant soin de bien se déguiser pour ne pas être reconnu. Quand son tour fut arrivé, la magicienne l'examina attentivement et lui dit qu'« il était marié, mais galant et à bonnes fortunes ; qu'il deviendrait veuf et qu'il se prendrait de passion pour une veuve surannée, de basse condition ; qu'il l'épouserait et qu'elle le mènerait toute sa vie par le bout du nez. » Louis XIV sortit en riant, sans se douter que son véritable avenir venait de se dévoiler à ses yeux. Ce n'était pas la prédiction de la sorcière, mais des motifs bien plus naturels qui l'avaient poussé vers ce mariage. Lorsque mourut la reine, Louis XIV n'était plus dans la première jeunesse ; son opération de la fistule l'avait averti qu'il entrait dans l'âge des infirmités, dans cet âge où l'on ne peut plus compter sur soi, mais où il faut compter avec soi ; âge où les soins dévoués, les attentions d'une femme deviennent nécessaires. Où la prendre, cette femme ? où la trouver ? Contracter un nouveau mariage avec une princesse étrangère : c'était donner une reine

aux fêtes de Versailles, mais non une compagne à sa vie intime : le souvenir de Marie-Thérèse lui rappelait ce que sont les mariages politiques, même les meilleurs. Remplacer Mme de Montespan ; mais l'amour exige la jeunesse, les fêtes brillantes, les chasses animées ; il s'accommode mal du coin du feu et de l'attirail de M. Purgon. Pour remplir ce rôle, pour posséder une femme qui ne fût ni pour la représentation ni pour le plaisir des sens, il n'avait qu'à étendre la main. Mme de Maintenon avait pris cette place dans sa vie, au moment où personne autre ne songeait à y aspirer, sachant bien qu'elle établissait son influence d'une façon durable, pour ne pas dire inattaquable. Un jour, le duc d'Orléans étant entré chez le roi, le trouva malade et au lit ; auprès de lui Mme de Maintenon remplissait les fonctions les plus intimes : « Mon frère, lui dit-il, vous voyez ce qu'elle m'est. » Elle était tout en effet, et ce jour-là il venait d'abdiquer. Cet exemple avait été suivi par le grand Dauphin, marié de la même façon à Mlle Chison. Aussi, un jour qu'elle était malade, la duchesse de Bourgogne dit à ceux qui l'entouraient : « Je voudrais bien revenir après ma mort pour voir par qui mon mari me remplacera. On fait de singuliers mariages dans cette famille. »

Comment Mme de Maintenon parvint-elle à s'emparer de toutes les affaires, à tout maîtriser, à tout dominer? Par plusieurs moyens : d'abord en se faisant l'esclave du roi, en paraissant lui obéir aveuglément afin de mieux l'asservir. Il n'y eut pour elle ni amis, ni famille, elle abandonna ceux qui lui étaient le plus cher, dès qu'ils déplaisaient à Louis XIV. Racine, Fénelon, Mme Guyon et tant d'autres se virent sacrifiés sans hésitation. Elle le prit ensuite par le côté religieux : Louis XIV avait peur du diable, c'est la princesse Palatine qui le dit en propres termes; elle exploita cette faiblesse, elle le poussa

aux persécutions religieuses contre les jansénistes et contre les protestants, ses anciens coreligionnaires. Elle qui avait eu une enfance si misérable par suite de ces persécutions, elle les ordonna contre d'autres; elle fit enlever les enfants de sa tante qu'elle avait tant aimée, et les força à l'abjuration. Un de ces enfants était Mme de Caylus qui a laissé des *Souvenirs* si intéressants. A son sujet un fait se passa qui prouve bien quel zèle peu éclairé inspirait ces superstitions. Cette Mme de Caylus fut chassée de la cour pour le scandale causé par sa liaison avec Villeroi; depuis Mme de Maintenon une pruderie excessive régnait dans ces lieux où avaient trôné les Montespan et les Fontanges. Mais on la rappela bien vite pour l'enlever à l'influence janséniste; on lui concéda son amant à condition qu'elle abandonnerait son confesseur janséniste. Ces jansénistes, dont l'austérité contrastait avec la facile morale des jésuites, étaient si odieux à Louis XIV, qu'il leur préférait les incrédules. Lorsque le duc d'Orléans, le futur régent, était sur le point de partir pour l'Espagne, le roi le fit appeler : « Comment, lui dit-il, vous emmenez avec vous un tel? c'est un janséniste. — Lui, sire, il ne croit pas seulement à Dieu. — Alors c'est différent, et vous pouvez le prendre avec vous. » Quant aux autres moyens employés par Mme de Maintenon pour attirer toutes les affaires à elle, un témoin oculaire va nous les révéler. Saint-Simon a vu sa longue domination; après avoir composé ses *Mémoires*, il écrivit des fragments dans lesquels il résumait ce qu'il avait vu et appris. Ces fragments, publiés depuis peu, analysent ainsi le rôle et l'influence de Mme de Maintenon. Voici d'abord son portrait tracé de main de maître :

« C'était une femme d'esprit et de beaucoup d'agréments, que le beau monde, la galanterie, les intrigues

tant pour soi que pour autrui avaient fort polie; cherchant toujours à plaire avec beaucoup de grâce en tout ce qu'elle disait et faisait, et un langage doux, juste, en bons termes, naturellement éloquent et court, d'un air d'aisance et toujours de retenue et de respect, que sa longue bassesse lui avait rendu naturel. Son beau temps avait été celui des belles conversations, et ce qu'on appelait le temps des ruelles et de la belle galanterie. Cette sorte d'esprit lui demeura toujours avec une forte teinte de précieux et de guindé, qu'elle avait pris de son état de gouvernante. Le vernis de l'importance l'augmenta, et celui de la dévotion qui la servit si bien fit semblant d'absorber tout le reste. Ce dernier lui était capital pour la maintenir où il l'avait portée, et pour gouverner. Ce fut aussi à cet être de dévotion qu'elle immola tout le reste. La droiture et la franchise étaient trop difficiles à accorder avec sa situation et ses vues pour en retenir plus que sa parure; elle n'était pas non plus tellement fausse que ce fût son caractère ni son goût, mais la nécessité de ses anciennes intrigues et sa légèreté naturelle l'y avaient poussée; légèreté si grande qu'elle la faisait paraître fausse au double de ce qu'elle était, et souvent dans bien des occasions et des choses où elle ne l'était pas; elle n'avait de suite en rien que par contrainte et par force; son goût était de voltiger en connaissances, en amis, en amusements, et comme il n'y eut plus d'amusements depuis qu'elle fut reine, son inconstance tomba sur les gens et sur les affaires. Ce qu'elle approuvait, même ce qu'elle conseillait hier, souvent elle le trouvait mauvais aujourd'hui, et il se fallait bien garder de lui faire sentir sa variation; elle s'engouait aisément des personnes dès qu'elle les voyait pour la première fois en particulier, et se répandait avec une ouverture surprenante qui ouvrait les plus grandes espérances. Dès la seconde audience elle s'importunait de

cette même personne, fort ordinairement devenait sèche, coupait court. On se tourmentait à chercher la cause de ce changement sans la pouvoir trouver : c'était uniquement sa légèreté et son inégalité naturelles. C'était ce qui rendait sa petite cour si difficile et si pénible au très-petit nombre de personnes qui l'approchaient et aux ministres, dans l'exacte clôture où son goût et celui du roi la tenaient renfermée et inaccessible, qui rendait ses audiences à obtenir si rares et si difficiles, outre le temps infini qu'elle perdait en écritures à faire, et à lire des dévotions et des directions de couvent, même de diocèses c'était son goût favori. Elle se croyait une mère de l'Église et la directrice de la cour. L'abjection et la détresse de sa première vie lui avaient rétréci l'esprit et avili tellement les sentiments, qu'elle pensa toute sa vie si fort en petit qu'elle fut toujours au-dessous même de la Scarron. Rien n'était si rebutant que cette bassesse jointe à un état si radieux, et rien aussi n'était distinctif de tout bien, comme rien de plus embarrassant et de plus dangereux que cette vacillité perpétuelle d'esprit en gens et en affaires. Elle eut encore la faiblesse d'être gouvernée par la confiance, mieux encore par les confessions qu'elle s'attirait, mais que sa mutabilité ne laissait pas durer longtemps. Sa clôture la tint dans une ignorance profonde, croyant être informée de tout par les relations qu'elle entretenait, et qui la conduisirent sans cesse et très-grossièrement de duperies en duperies. Il y aurait bien des choses à ajouter à ce singulier caractère, mais ce qui vient d'être dit suffira pour entendre les artifices de son gouvernement actif et passif. »

Voici maintenant les moyens auxquels elle eut recours pour attirer toutes les affaires dans ses mains :

« Reine en plein de rang et d'effet, dans l'intérieur de

la famille du roi légitime et bâtarde, et prête deux fois à être déclarée, son règne et sa puissance ne furent que d'artifices. Le roi, qui se piquait si fort de n'être point gouverné, ne fut pas moins en garde contre elle sur ce point qu'il l'était avec ses ministres, et ne fut pas moins trompé que par eux. Son manége fut de ne demander presque rien, de ne s'intéresser pour personne, de ne se mêler en apparence d'aucune affaire; mais elle était présente au travail du roi avec ses ministres qui venaient chacun leur jour chez elle travailler tête à tête avec le roi. Il était d'un côté de la cheminée, et elle de l'autre avec un livre ou un ouvrage. Elle convenait avec eux de ce qu'elle voulait empêcher ou faire réussir, éloigner ou accélérer; de celui pour qui elle voulait une grâce ou un emploi à remplir. Elle allait quelquefois chez eux les matins, rarement d'autrefois les mandait chez elle. Ordinairement, pour les choses qui ne demandaient point ou peu de raisonnement, les billets marchaient entre elle et eux. Pas un d'eux n'osait ne pas se livrer à ce qu'elle en voulait, ni broncher en sa présence dans leur travail avec le roi. Lui et le ministre parlaient haut, de sorte que Mme de Maintenon entendait tout ce qu'ils disaient. Rarement elle y mêlait son mot; plus rarement ce mot était de conséquence. Souvent le roi lui demandait son avis; alors elle répondait avec de grandes mesures, et avec beaucoup d'indifférence sur le choix ou de neutralité sur les affaires. Pour les choix ou les grâces, le ministre proposait et montrait une liste. Si le hasard faisait que le roi s'arrêtât sur celui que Mme de Maintenon voulait, le ministre s'en tenait là et faisait en sorte de n'aller pas plus loin. Si le roi s'arrêtait à quelque autre, le ministre proposait d'aller plus loin et de voir ceux qui étaient à portée et continuait la liste, laissait après dire le roi, et en profitait pour exclure. Rarement proposait-il expressément celui à qui il en voulait venir,

mais plusieurs qu'il tâchait de balancer également pour embarrasser le roi sur le choix par cette ruse. Le roi lui demandait son avis; alors le ministre parcourait un peu les raisons de quelques-uns et appuyait sur celui qu'il voulait. Le roi presque toujours balançait encore, et demandait à Mme de Maintenon ce qu'elle en pensait. Elle souriait, faisait l'incapable, disait quelquefois un mot de quelque autre, puis revenait, si elle s'y était pas d'abord appuyée, sur celui proposé par le ministre, et déterminait pour celui-là. Si toutefois le roi ne se déterminait pas, le ministre proposait une autre affaire, sur ce que celle-là pouvait encore attendre, éludait d'en reparler jusqu'à quelqu'autre travail où il espérait mieux réussir en déterminant le roi fatigué de l'embarras du choix, ce qui ne manquait presque jamais d'arriver, tellement que les trois quarts des grâces et du choix, et les trois quarts encore de l'autre quart de ce qui passait par le travail des ministres chez elle, elle en disposait; quelquefois aussi, si elle n'affectionnait personne, c'était le ministre même avec son agrément et son concours, sans que le roi eût aucun soupçon ni de l'un ni de l'autre. Il croyait disposer seul de tout, tandis qu'il ne disposait que d'une très-petite partie et toujours encore par quelque hasard, excepté des occasions rares de quelqu'un qu'il s'était mis en la fantaisie, ou si quelqu'un en faveur lui avait demandé pour quelqu'un; à quoi ceux-là même ne s'exposaient guère qu'ils ne se fussent assurés du ministre auparavant, lequel n'avait garde de s'engager sans la permission de Mme de Maintenon, qui sagement en ces cas là, qui encore une fois n'arrivaient pas souvent pour choses qui valussent la peine, s'y prêtait aisément, mais à l'insu de celui qui avait demandé. En affaires de tout genre, si elle les voulait faire réussir, retarder, tourner d'un autre biais, ou manquer, c'était la même intelligence entre elle et le ministre, le même manége avec le

roi; mais pour les affaires cela était bien moins ordinaire que pour les grâces et le choix. Ainsi cette femme habile faisait tout ce qu'elle voulait, mais non pas tant ni quand elle voulait. C'était encore la même adresse pour changer ou diminuer les fautes, faire valoir les lettres et les services, ou les obscurcir et les atténuer, et préparer ainsi la perte ou la fortune, l'avancement ou le reculement. C'est ce qui rendait ce travail des ministres chez Mme de Maintenon si important aux particuliers, et ce qui rendait à cette femme les ministres si nécessaires à avoir dans sa dépendance. Ce fut aussi ce besoin qu'elle avait d'eux qui les porta à augmenter sans cesse leur pouvoir et leur état, et à élever à tout eux et les leurs, parce qu'elle leur faisait litière de tout pour se les attacher entièrement. Quand ils étaient prêts de venir travailler chez elle ou qu'ils en sortaient, elle prenait son temps de sonder le roi sur eux, de deviner ce qui lui plaisait ou lui déplaisait, pour les excuser et les en avertir; de les vanter, plaindre, exalter leur grand travail, préparer les voies au succès de ce qu'ils désiraient, quelque fois même d'en rompre la glace sous prétexte de leur modestie et du service du roi qui demandait qu'ils fussent soutenus et encouragés à faire de bien en mieux.

C'était donc entre Mme de Maintenon et les ministres un cercle continuel de besoin, de ménagements et de services réciproques, dont le roi ne se doutait pas le moins du monde, quoiqu'infinis et continuels. Mais si elle ne pouvait rien ou presque rien sans eux, encore moins pouvaient-ils se maintenir sans elle, et jamais malgré elle, si on excepte les ducs de Chevreuse et de Beauvilliers uniquement, mais qui furent deux fois sur le point d'être perdus par elle; c'est le seul exemple qu'il y en ait. Dès qu'elle apercevait quelqu'un d'eux s'écarter de sa dépendance et ne pouvait l'y ramener, c'en était fait; il lui fallait du temps, du tour, des cou-

leurs, des souplesses, quelque fois beaucoup, comme lorsqu'elle perdit Louvois et ensuite Chamillard. On peut juger de ce qu'elle put à l'égard de toutes les autres personnes bien moins à portée de s'en apercevoir, de se défendre, et presque tous sans nul accès. Toutefois elle ne put parvenir, quoi qu'elle pût faire, à réduire Croissy et après lui Torcy à venir travailler chez elle avec le roi, sur les affaires étrangères dont ils avaient le département. Ils s'en défendirent toujours sous prétexte que ces affaires se portaient toutes et se réglaient au Conseil d'État, et qu'il ne leur restait rien pour fournir à un travail particulier. »

Quant au mécanisme de sa vie, le voici tel qu'il était invariablement réglé par l'habitude et l'étiquette :

« Ses matinées, qu'elle commençait de fort bonne heure, étaient remplies par des audiences obscures de charité ou de gouvernement spirituel; quelquefois par quelque ministre, très-rarement par quelques généraux d'armée. Assez souvent, dès huit heures du matin et plus tôt elle allait chez quelque ministre. Rarement elle dînait chez eux, avec leurs femmes et une compagnie fort trayée. C'étaient là de grandes faveurs, mais qui ne menaient à rien qu'à de l'envie et un peu de considération. L'ordinaire, dès qu'elle était levée, c'était de s'en aller à Saint-Cyr, et d'y dîner dans son appartement seule ou avec quelque favorite de la maison, d'y donner des audiences le moins qu'elle pouvait, d'y régenter au dedans, d'y gouverner l'Église au dehors, d'y lire et d'y répondre des lettres, d'y gouverner les monastères de filles de toutes parts, d'y recevoir des avis et des lettres d'espionnage, et de revenir à peu près justement au temps que le roi passait chez elle. Devenue plus vieille et plus infirme, en arrivant entre sept et huit heures du

matin à Saint-Cyr, elle se mettait au lit pour se reposer ou faire quelque remède.

A Marly, à Trianon, à Fontainebleau, le roi allait chez elle les matins des jours qu'il n'y avait pas de conseil, et qu'elle n'était pas à Saint-Cyr; à Fontainebleau, depuis sa messe jusqu'au dîner, quand le dîner n'était pas quelquefois au sortir de la messe pour aller courrir le cerf. A Trianon et à Marly, la visite durait beaucoup moins, parce qu'en sortant de chez elle il s'allait promener dans ses jardins. Vers neuf heures du soir, deux femmes venaient deshabiller Mme de Maintenon. Aussitôt après son maître d'hôtel et un valet de chambre apportaient son couvert, un potage et quelque chose de léger. Dès qu'elle avait achevé de souper, ses femmes la mettaient dans son lit, et tout cela en présence du roi et du ministre qui n'en discontinuait pas son travail, et qui n'en parlait pas plus bas; et s'il n'y en avait pas, en présence des dames et des familières. Tout cela gagnait dix heures, que le roi allait souper, en même temps on tirait les rideaux de Mme de Maintenon. Elle n'allait jamais chez le roi qu'il ne fût malade, ou que les matins des jours qu'il avait pris médecine. Chez elle avec le roi ils étaient chacun dans leur fauteuil, une table devant chacun d'eux, aux deux coins de la cheminée, elle du côté du lit, le roi le dos à la muraille du côté de la porte de l'antichambre, et deux tabourets devant sa table, un pour le ministre qui venait travailler, l'autre pour son sac. Les jours de travail ils n'étaient seuls ensemble que fort peu de temps avant que le ministre entrât, et moins encore fort souvent après qu'il était parti. Le roi passait à une chaise percée, revenait au lit de Mme de Maintenon où il se tenait debout fort peu, lui donnait le bonsoir et s'en allait se mettre à table. »

N'enviez pas ce sort, si brillant en apparence et qui

n'était qu'une servitude dorée. Regardez d'abord quel était, dans ce somptueux palais de Versailles, l'appartement occupé par elle, et dont la plus modeste bourgeoise ne voudrait pas aujourd'hui, tellement il était sombre, triste, mal commode; il se composait de trois pièces, et trois croisées sur la cour de marbre, deux sur la cour d'honneur. L'antichambre, dit Saint-Simon, était plutôt un passage long en travers, étroit, jusqu'à une autre antichambre pareille de forme, dans laquelle les seuls capitaines de gardes entraient, puis une chambre très-profonde. Entre la porte, où on y entrait de cette seconde antichambre, et la cheminée, était le fauteuil du roi, adossé à la muraille, une table devant lui et un ployant pour le ministre qui travaillait. De l'autre côté de la cheminée une niche de damas rouge et un fauteuil, où se tenait Mme de Maintenon. Plus loin, son lit dans un enfoncement; vis-à-vis des pieds du lit une porte et cinq marches à monter, puis un fort grand cabinet qui donnait dans la première antichambre de l'appartement de Mgr le duc de Bourgogne. Cet appartement, qui s'ouvrait de plain-pied avec celui du roi, a été bouleversé par la construction du musée de Versailles; il forme aujourd'hui à peu près trois des salles consacrées aux campagnes de 1793, 1794 et 1795.

Le roi n'était pas sans secouer quelquefois le joug que Mme de Maintenon et ses ministres faisaient peser sur lui; et malgré tous les égards dont il l'entourait, quoiqu'en public il ne se montrât auprès de sa chaise que chapeau bas, il faisait peser sur elle ce monstrueux égoïsme sous lequel gémissait toute sa famille: « Lorsque, malgré toutes leurs mesures, raconte Saint-Simon, il s'apercevait de leur intelligence en faveur de quelque protégé de Mme Maintenon, ou du général d'armée qui en partant et en revenant travaillait quelques quarts d'heure chez elle avec lui et le ministre de la guerre, il tenait

ferme au refus pour cela même, puis disait, partie fâché partie se moquant d'eux: « Un tel a bien fait sa cour, car il n'a pas tenu à lui de bien servir un tel, parent ou protégé de Mme de Maintenon ; » et ces coups de caveçon les retenaient fort en mesure. Mme de Maintenon, qui craignait fort l'air et beaucoup d'autres incommodités, ne put gagner là dessus aucun privilége. Le roi, qui aimait fort l'air, voulait toutes les glaces baissées lorsqu'il allait en carrosse, et il aurait trouvé très-mauvais que quelque dame eût tiré le rideau contre le soleil, le vent ou le froid. Tout ce que Mme de Maintenon obtint, sous prétexte de modestie et autres raisons, fut de voyager à part; mais en quelqu'état qu'elle fût il fallait marcher, et suivre à point nommé, et se trouver arrivée et rangée avant que le roi entrât chez elle. Elle fit bien des voyages à Marly dans un état à ne pas faire marcher une servante. Elle en fit un à Fontainebleau qu'on ne savait pas véritablement si elle ne mourrait pas en chemin. En quelqu'état qu'elle fût, le roi allait chez elle à son heure ordinaire et y faisait ce qu'il avait projeté; tout au plus elle était dans son lit. Plusieurs fois, y suant à grosses gouttes, le roi qui aimait l'air et qui craignait le chaud dans les chambres s'étonnait en arrivant de trouver tout fermé, et faisait ouvrir les fenêtres, et n'en rabattait rien quoiqu'il la vît dans cet état, et jusqu'à dix heures qu'il s'en allait souper et quelle que fût la fraîcheur de la nuit. S'il devait y avoir musique, la fièvre, le mal de tête n'empêchaient rien; et cent bougies dans les yeux. Ainsi le roi allait son train, sans lui demander jamais si elle en était incommodée. »

Quel que soit le prix de la faveur, il faut la payer, et la payer bien cher; il faut supporter les traits de la malignité et de l'envie. Mme de Maintenon se rendait bien compte de sa situation; elle savait bien qu'elle n'était pas aimée par les courtisans qui se moquaient ouvertement du roi parce qu'il avait pris une vieille maîtresse

et de jeunes ministres; elle se savait peu en faveur auprès du public, qui la rendait responsable, et non sans raison, de la persécution contre les protestants et des malheurs qui signalèrent la fin du règne ; chaque jour, des amis trop zélés mettaient sous ses yeux des couplets comme le suivant :

David à l'amour succomba,
Salomon devint idolâtre,
Pour Omphale Hercule fila,
Antoine aima trop Cléopâtre :
Mais la maîtresse de ces grands
N'avait pas soixante et quinze ans.

Aussi, en songeant à son isolement au milieu de cette haine universelle, à l'égoïsme du roi qui s'aimait lui-même et n'aimait personne autre; au vide qui se cachait derrière ces grandeurs si ardemment désirées, si chèrement achetées; au peu de satisfaction que lui apportait le pouvoir de tout faire et de diriger à son gré les affaires de la France et de l'Europe, elle disait, en regardant les carpes s'ébattre mélancoliquement dans le bassin de marbre du palais de Fontainebleau : « Elles sont comme moi, elles regrettent leur bourbe. »

Au bout de trente ans de cette servitude dorée, Mme de Maintenon comprit de quelle nature était l'amitié des grands et quel fonds on pouvait faire sur elle. Louis XIV, causant avec elle pendant sa dernière maladie, lui disait comme une chose toute naturelle : « Ce qui me console, c'est que nous nous rejoindrons bientôt! » C'est en entendant ce pronostic peu agréable qu'elle s'écriait : « Cet homme-là ne m'a jamais aimée! » Et elle, l'avait-elle donc aimé, elle qui le quittait pendant son agonie, elle qu'il était obligé de faire redemander quand il revenait à lui! Le roi mort, Mme de Maintenon se réfugia dans sa maison de Saint-Cyr, où l'attendait la vie la plus heureuse

que puisse désirer une veuve : personne à qui obéir, et beaucoup de gens à qui commander. C'est dans cette intention que les reines et les princesses fondaient jadis des monastères, afin d'avoir un petit royaume à gouverner despotiquement le jour où elles feraient leurs adieux au monde. Lorsque le czar Pierre Ier vint en France, il voulut voir Mme de Maintenon; pour lui, qui avait pourtant vu tant d'objets extraordinaires, cette femme restait un objet d'étonnement. Lorsque la mort vint la saisir, on ne sait quelles furent ses pensées, mais peut-être une plaisanterie lancée par son frère d'Aubigné lui revint-elle à l'esprit. Un jour qu'elle se plaignait à lui de son sort, qu'elle témoignait n'être pas contente de sa brillante fortune : « Que voulez-vous donc alors, lui demanda-t-il ; avez-vous l'espoir d'épouser Dieu le Père ? » Nos ancêtres étaient persuadés que beaucoup de femmes partaient pour l'autre monde dans cette intention ; aussi dans plusieurs fabliaux du moyen âge voit-on saint Pierre fermer impitoyablement la porte à toutes les femmes, disant qu'il ne veut pas qu'elles y apportent le trouble et la discorde. Et pourtant cette époque est renommée pour sa galanterie !

LA PRINCESSE DES URSINS

De toutes les personnes qui figurent dans cette galerie, voilà incontestablement la plus remarquable, celle qui réunit en elle toutes les qualités que les femmes apportent dans la politique : ingéniosité dans les moyens, fécondité dans les ressources, patience et énergie dans l'exécution, tout en un mot, excepté cette largeur de vue qui permet à l'homme d'État d'embrasser les événements de haut et de marcher en avant de son siècle. Cette qualité, presque toujours refusée aux femmes, soit par suite de leur constitution physique, soit à cause de leur éducation ordinairement inférieure à celle des hommes, a manqué à la princesse des Ursins dont le rôle a été si important, la fortune si extraordinaire. Quelque étonnante que soit cette fortune, elle n'a rien d'anormal, et elle est due autant à l'habileté de la femme qu'à sa haute naissance et à ses nombreuses alliances : ce n'était pas dans la société aristocratique du XVIIe siècle, où tous les rangs se trouvaient si soigneusement marqués, où chacun avait sa place désignée par le hasard et dont il ne pouvait sortir, qu'une aventurière aurait pu gouverner l'Espagne et tenir tête un moment à Louis XIV.

Fille de M. de la Trémoille, duc de Noirmoutiers, et le

plus ancien duc de France, elle avait été mariée avec Adrien-Blaise de Talleyrand, prince de Chalais; singulier hasard qui donne pour aïeule à notre grand diplomate moderne cette femme si versée dans les intrigues des cours et de la diplomatie. L'adversité l'accueillit à son entrée dans la vie, et lui donna cette habitude de réfléchir qui devait lui être si utile un jour. A cette époque la fureur des duels sévissait parmi les jeunes seigneurs de la cour, souvenir des habitudes turbulentes et batailleuses qui avaient si longtemps été celles de la noblesse. Pour un mot, pour un regard, pour se distraire parfois, on mettait l'épée à la main; les deux champions se faisaient ordinairement accompagner de quatre de leurs amis, qui, loin de rester spectateurs immobiles, prenaient part au combat. La mort de plusieurs des combattants était le résultat ordinaire de ces fantaisies coupables. Aussi pour arrêter les vides nombreux que cette manie de duels faisait dans les rangs des courtisans, le cardinal de Richelieu obtint de Louis XIII un édit qui punissait de mort tous ceux convaincus d'avoir pris part à une rencontre de ce genre. Et il tint la main à sa sévère exécution. Louis XIV se montra également très-sévère à ce point de vue. Le mari de la princesse des Ursins s'étant trouvé engagé dans une rencontre où l'on se battit quatre contre quatre, et où le duc de Beauvilliers fut tué, se vit obligé de fuir de France pour échapper à la peine capitale. Sa jeune épouse le suivit en Espagne, où ils trouvèrent un asile. De là ils voulurent se réfugier à Rome, où celle-ci le précéda pour préparer un hôtel et tout ce qui était nécessaire à des personnes de ce rang venant s'établir pour un temps assez long. Elle y arriva, lorsqu'elle apprit la mort subite de son mari, décédé en route. Les Français de distinction qui se trouvèrent à Rome l'accueillirent avec grande faveur, et pour mieux la consoler lui offrirent d'épouser un seigneur romain de haute naissance, Flavio des Ursins,

prince de Bracciano et grand d'Espagne. Ce mariage fut vu avec faveur par la cour de France, qui exerçait une sorte de tutelle même sur ses sujets réfugiés à l'étranger. C'est ainsi que la fille du duc de la Trémoille acquit le titre de princesse des Ursins, qu'elle devait rendre si célèbre.

C'est le cas de donner le portrait de la princesse tel que l'a tracé Saint-Simon, qui eut souvent l'occasion de la voir à la cour de France: « Elle était plutôt grande que petite, avec des yeux bleus qui disaient sans cesse tout ce qui lui plaisait; avec une taille parfaite, une belle gorge et un visage qui, sans beauté, était pourtant charmant; l'air extrêmement noble, quelque chose de majestueux en tout son maintien, et des grâces si naturelles et si continuelles entout, jusque dans les choses les plus petites et les plus indifférentes, que je n'ai jamais vu personne en approcher, soit dans le corps, soit dans l'esprit, dont elle avait infiniment et de toute sorte. Flatteuse, caressante, insinuante, mesurée, voulant plaire pour plaire, et avec des charmes dont il n'était pas possible de se défendre, quand elle voulait gagner et séduire. Avec cela son air qui, avec de la grandeur, attirait sans effaroucher; une conversation délicieuse, intarissable et d'ailleurs fort amusante, parce qu'elle avait vu et connu des personnes; une voix et un parler excessivement agréables, avec un grand choix des meilleures compagnies, un grand usage de les tenir, et même une cour; une grande politesse, mais avec une grande distinction; d'ailleurs la personne du monde la plus propre à l'intrigue et qui avait passé sa vie à Rome. Beaucoup d'ambition, mais de ces ambitions vastes, beaucoup au dessus de son sexe et de l'ambition ordinaire des hommes, et un désir pareil d'être et de gouverner. C'était encore la personne du monde qui avait le plus de finesse dans l'esprit, sans que cela parût jamais, et de combi-

naisons dans la tête, et qui avait le plus de talent pour connaître son monde et savoir par où le prendre et le mener. L'entêtement de sa personne fut en elle la faiblesse dominante et surnageant en tout, jusque dans sa dernière vieillesse; par conséquent des parures qui ne lui allaient plus et que, d'âge en âge, elle poussa toujours fort au delà du sien. Dans le fond, haute, fière, allant droit à son but sans s'embarrasser des moyens; mais dans une écorce honnête, naturelle, assez bonne et obligeante en général, mais qui ne voulait rien à demi, et qui exigeait que ses amis fussent à elle sans réserves. Aussi était-elle ardente et excellente amie, et d'une amitié que le temps et les absences n'affaiblissaient pas, et conséquemment implacable ennemie. Enfin, un ton unique dans sa grâce, son art et sa justesse; une éloquence simple et naturelle en tout ce qu'elle disait, qui gagnait au lieu de rebuter par son arrangement, tellement qu'elle disait tout ce qu'elle voulait dire, et jamais mot ni signe le plus léger de ce qu'elle ne voulait pas; fort secrète pour elle et fort sûre pour ses amis, avec une agréable gaîté qui n'avait rien que de convenable, une extrême décence dans tout l'extérieur, jusque dans les intérieurs même qui en comportent le moins; avec une égalité d'humeur qui, en tout temps et en toute affaire, la laissait maîtresse d'elle-même. Telle était cette femme célèbre. »

A ce portrait tracé de main de maître il n'y a rien à ajouter; voyons maintenant l'héroïne à l'œuvre. Dès les premiers temps de son second mariage, la princesse des Ursins ouvrit un salon; le premier salon politique qu'on eût encore vu, et qui devait trouver de si nombreux imitateurs. A Rome, une innovation de ce genre devait réussir plus que partout ailleurs; on ne connaissait dans cette ville que les assemblée froides et guindées, dans lesquelles on voyait des sigisbées occupés à bâiller et à s'ennuyer

auprès de leurs maîtresses ; puis, les hommes de tout rang, dont la seule préoccupation à tous était de veiller sur leurs yeux et sur leur langage afin de dissimuler plus soigneusement leur pensée. Combien devait paraître différent ce salon dans lequel la conversation était tenue par une femme enjouée, vive, spirituelle ; où chacun venait libre de la crainte de trouver un supérieur, et pouvant donner toute expansion à son humeur et à son caractère ! Que de révélations échappées dans le feu de la conversation ; que d'indiscrétions commises par amour-propre ou dictées par le désir de plaire ! Les femmes qui ont tenu un salon politique le savent bien ; elles sentent que le désir de faire naître un sourire sur leurs lèvres a arraché plus de secrets que l'habileté des plus grands diplomates. C'est dans ce salon, qui voyait défiler tout ce que Rome possédait de dignitaires ecclésiastiques et de princes étrangers, que prit naissance la fortune politique de la princesse des Ursins.

Entre autres connaissances qu'elle y fit, il faut mettre au premier rang le cardinal Portocarrero, dont elle allait être l'amie fidèle, puis devenir l'irréconciliable ennemie. C'était un Castillan, fier à lui tout seul comme tous les Castillans ensemble, ce qui n'est pas peu dire ; de plus grand d'Espagne et enfin cardinal, c'est-à-dire réunissant les titres qui lui paraissaient occuper le plus haut degré de l'échelle sociale. La grâce, l'esprit, l'habileté de la princesse des Ursins le séduisirent complétement, et il ne tarda pas à lui en donner une grande preuve. Les ménages princiers sont sujets aux mêmes vicissitudes que les ménages bourgeois, on y rencontre les mêmes sujets de querelle, les mêmes passions puériles et mesquines. Dans les premiers temps, le prince Bracciano s'était montré flatté des succès obtenus par l'esprit et par la beauté de sa femme. Mais bientôt il se lassa d'être le mari de sa femme ; il comprit la grande infériorité dans

laquelle il se trouvait vis-à-vis d'elle, au point de vue de l'instruction et de l'esprit, infériorité qui ne pouvait moins faire que d'être remarquée chez le peuple le plus envieux et le plus caustique de la terre ; aussi ne tarda-t-il pas à en devenir jaloux. Comme il avait trop d'esprit pour laisser voir les véritables motifs de son animosité, il prétexta les grandes dépenses faites par sa femme, dépenses en effet excessives, et il se fâcha avec elle. Or, le cardinal Portocarrero rendit à la princesse des Ursins le service de la réconcilier avec son mari, qui déjà souffrant ne tarda pas à mourir, la laissant héritière universelle de ses biens et de ses titres, au préjudice d'une jeune noble qu'il avait adoptée avant son mariage. La princesse sut se montrer reconnaissante; et, grâce à la faveur dont elle jouissait déjà auprès de plusieurs cardinaux, elle tira Portocarrero d'un mauvais pas. L'alliance était signée entre ces deux personnages dont l'opinion paraissait déjà si influente sur les affaires politiques. L'occasion d'en tirer parti allait se présenter bientôt.

Profitant avec habileté d'une difficulté diplomatique élevée entre Louis XIV et Innocent XII, la princesse des Ursins résolut de faire un voyage en France. D'abord elle échappait à la difficulté de la situation; son mari, étant un des principaux princes romains, ne pouvait moins faire que de prendre parti pour le Pape; elle, au contraire, avait toutes sortes de raisons pour soutenir la cour de France, sur laquelle déjà elle avait des vues. Ensuite elle n'était pas fâchée de se montrer triomphante, revêtue d'un titre de princesse dans un pays qu'elle avait quitté en fugitive. Enfin, elle voulait jeter les bases de sa fortune future, des désirs ambitieux ayant peu à peu envahi son âme. Lors même que son caractère ne l'y eût pas poussée, le séjour de Rome aurait suffi pour lui suggérer des pensées semblables. Rome était par excellence le pays de l'intrigue et de l'ambition; par suite de l'instabilité du

gouvernement, de la nullité du commerce et de l'industrie, tous ceux qui habitaient cette ville devaient faire des prodiges d'habileté, de ruse, d'intrigues pour assurer seulement leur vie matérielle. Que devaient donc être ceux qui aspiraient aux honneurs et aux dignités, et c'était le cas de presque tous. Aussi, la cour romaine était réputée pour son habileté; avec elle les diplomates les plus fins avaient beau prendre leurs précautions, ils étaient sûrs de se voir toujours joués. Ce spectacle n'avait pas été sans exercer de l'influence sur la princesse des Ursins, à laquelle l'âge ne laissait guère que ce genre de distraction. Le moment de la galanterie était passé, et à celles qui voulaient se révolter contre cet arrêt du temps, l'usage était là pour le rappeler. A un certain âge les femmes quittaient les fleurs; ensuite elles renonçaient au rouge; celles enfin qui n'avaient pas le courage d'assister en spectatrices à un spectacle où elles avaient figuré comme héroïnes, se jetaient dans la dévotion ou dans l'intrigue. La comtesse des Ursins aspirait à la politique. En France, on connaissait les relations, les hautes amitiés qu'elle avait liées à Rome, l'influence dont elle pouvait disposer; aussi lui fit-on le meilleur accueil. Torcy, secrétaire du roi aux affaires étrangères, séduit par sa conversation brillante et substantielle à la fois, se déclara son élève en diplomatie. La maréchale de Noailles et Mme de Maintenon la virent, l'apprécièrent et nouèrent amitié avec elle.

On fut d'autant plus gracieux avec elle qu'on sentait que bientôt on en aurait besoin. On commençait alors à s'occuper de la succession d'Espagne ; le roi Charles II allait mourir sans enfants, et l'Europe attentive se demandait quel successeur il allait choisir. C'était l'époque où le droit divin florissait en plein, où il était admis que les peuples appartenaient à un individu qui pouvait en disposer à sa fantaisie. Ce système politique est com-

plétement démodé maintenant, comme le sera peut-être dans quelques siècles le système de la souveraineté du peuple en faveur aujourd'hui. Les sociétés ne vivent que de fictions, et à aucune n'est accordée une durée fixe et immuable. Plus que tout autre Louis XIV se montrait attentif à ce qui allait se passer en Espagne ; depuis que par la chute des Stuarts et par le règne du prince d'Orange il avait perdu l'alliance de l'Angleterre, sa situation était devenue singulièrement critique. S'il perdait l'appui de l'Espagne, il se trouvait seul contre l'Europe coalisée. Aussi tous ses efforts tendaient-ils à faire choisir un de ses petits-fils pour s'asseoir sur le trône d'Espagne, au lieu d'un prince de la maison d'Autriche qui eût été forcément son ennemi. Or, cette grave question de la succession d'Espagne devait se dénouer à Rome, là se trouvait le cardinal Portocarrero, un des hommes les plus influents de la monarchie espagnole ; de là devraient partir le mot d'ordre et la décision finale, car le confesseur de Charles II aurait sans doute une grande influence sur la décision prise par son royal pénitent. Il se trouvait que la princesse des Ursins était l'amie de Portocarrero; qu'en outre, elle était connue et estimée du Pape, qui avait dit un jour, par galanterie sans doute, que dans les cas difficiles il la consulterait. Il ne faut donc pas s'étonner des amitiés que Torcy et Mme de Maintenon firent à la princesse, lui laissant entendre que si elle rendait service à Louis XIV celui-ci ne se montrerait pas ingrat. Elle partit le cœur débordant de joie ; l'occasion cherchée s'ouvrait enfin devant elle, à elle de la saisir et d'en profiter. Quelque grands que fussent ses désirs, quelque beaux que fussent ses rêves, ils devaient encore être surpassés par la réalité.

S'il est difficile de conserver une position acquise, il l'est encore davantage d'en conquérir une nouvelle, de se faire faire une place au milieu de rangs si pressés et qui

se referment au lieu de s'ouvrir pour laisser passer les nouveaux venus. La princesse des Ursins s'en aperçut dès son arrivée à Rome. Elle commença bien à s'occuper des intérêts du roi, à correspondre avec Torcy, mais dès le premier jour elle se heurta à un obstacle qu'elle n'avait pas prévu. La France avait un ambassadeur à Rome; cet ambassadeur était le cardinal de Bouillon, aussi hautain que Portocarrero ; il comptait des princes souverains parmi ses ancêtres, et lui-même aspirait à le redevenir pour cesser d'être sujet du roi de France. Lous XIV s'opposant à ses prétentions, le cardinal de Bouillon devint son ennemi tout en restant son ambassadeur, servant plutôt les intérêts de l'empereur que ceux du roi son maître. Un homme de cette nature n'était disposé à partager avec qui que ce fût le soin des affaires et des négociations, moins encore avec une femme qu'il savait puissante et intrigante. C'était là un obstacle, qui pouvait étouffer sa fortune dans son germe. La princesse des Ursins le comprit, et elle se résolut à vaincre à tout prix. Profitant de la défaveur dont jouissait le cardinal à la cour de Versailles, elle le noircit dans ses dépêches, fit ressortir ses maladresses, cita des paroles moqueuses de lui contre le roi, certaine de frapper à l'endroit sensible. Le cardinal le lui rendit bien, et ses lettres renfermaient des portraits peu flatteurs de cette femme intrigante et ambitieuse. La victoire restait indécise entre les deux, lorsque la duchesse l'emporta par son habileté : elle sut mettre le Pape dans ses intérêts et faire demander pour lui le rappel du cardinal.

L'incident qui provoqua ce rappel mérite d'être signalé comme peignant les mœurs et les conventions d'une société qui n'est plus la nôtre. Il eut lieu à l'occasion d'une question de préséance, question qui avait autrefois une importance dont nous ne nous doutons pas aujourd'hui. D'après le droit diplomatique alors existant, le

rang de chaque puissance était réglé par une sorte de convention tacite selon son degré d'importance. Le premier appartenait de droit au nonce du pape, la suprématie du pontife romain étant reconnue par tous. Le second rang était la propriété de la France, pays qui le premier en Europe avait fait son unité nationale, se présentant comme agglomération compacte et serrée; venaient ensuite l'empereur, le roi d'Espagne, puis successivement les autres puissances. Dans toutes les cérémonies publiques, dans toutes les audiences solennelles, ces rangs étaient gardés. Le devoir d'un ambassadeur consistait à soutenir le droit de son maître au rang qui lui appartenait et de ne pas le laisser usurper par un autre. Les tentatives d'usurpation se renouvelaient fréquemment à une époque où les ambassadeurs étaient presque toujours des hommes d'épée, d'un caractère violent et aventureux, désireux surtout de se signaler et faire du zèle. Ces disputes avaient lieu à Rome plus encore qu'ailleurs; la cour pontificale n'ayant pas à sa disposition une force militaire capable d'en imposer aux récalcitrants, et les ambassadeurs ayant conservé l'habitude de transformer leur palais en un lieu d'asile où ils pouvaient enfermer et entretenir autant d'hommes armés que bon leur semblait. En plus d'une compétition de ce genre, le pape n'avait trouvé d'autre moyen que de se déclarer malade et de décommander l'audience à l'occasion de laquelle devait se produire une rixe qui pouvait être sanglante.

Un fait de cette nature se présenta alors. Le jour de l'entrée solennelle de l'ambassadeur de Toscane, le ministre de l'empereur, M. de Martinitz, profitant de l'absence du règlement sur les présentations, prit le pas sur l'ambassadeur de France; les gens de celui-ci voulurent s'y opposer, mais ils n'étaient pas armés, tandis que les Impériaux se trouvaient préparés à la lutte. Le cardinal de Bouillon, froissé dans son amour-propre de grand sei-

gneur, résolut de prendre sa revanche. A une cérémonie qui eut lieu quelques jours après, le ministre de l'empereur ayant voulu de nouveau se mettre à la tête du corps diplomatique, vit se dresser devant lui des hommes armés criant : *Vive Bouillon!* qui conquirent au carrosse de l'ambassadeur français la place qui lui était due. Le diplomate autrichien, furieux, se prépara pour le lendemain, et le cardinal de Bouillon arma également de son côté ; une bataille allait avoir lieu dans les rues de Rome, le Pape était tremblant dans son palais du Vatican, lorsque l'ambassadeur toscan, auquel l'audience était accordée, fit annoncer qu'il avait une fluxion ; cette maladie imprévue et toute diplomatique termina le conflit et prévint l'effusion du sang. D'après les insinuations de la princesse des Ursins, le Pape demanda le rappel du fougueux ambassadeur ; et Louis XIV, si chatouilleux sur tout ce qui touchait aux prérogatives de sa couronne, Louis XIV qui s'était brouillé avec le Saint-Siége pour violation de la franchise de ses ambassadeurs, Louis XIV rappela le cardinal de Bouillon, contre lequel il avait d'autres griefs, et à la disgrâce duquel cette aventure ne servit que de prétexte.

Libre ainsi de ses mouvements, très-liée avec le prince de Monaco, successeur du cardinal de Bouillon dans le poste d'ambassadeur à Rome, la princesse des Ursins se mit à l'œuvre sans tarder, et elle aborda nettement la question avec le cardinal Portocarrero. Elle n'essaya point de le prendre par les sentiments, monnaie qui n'a aucune valeur en politique ; elle s'adressa à ses intérêts. Elle lui fit comprendre que si un Français régnait sur l'Espagne, Louis XIV aurait une grande part à l'administration de ce royaume ; et que son premier soin serait de lui confier l'entière direction des affaires. La reconnaissance et son propre intérêt lui en faisaient un devoir. Elle fit agir également sur le pape Innocent XII, que le roi

Charles II, tiraillé dans tous les sens, fit consulter secrètement. Le Pape, disposé favorablement par Portocarrero, et maintenu dans ces dispositions par la princesse des Ursins, se prononça, après quarante jours de conférence avec ses cardinaux, pour le petit-fils de Louis XIV. On pourrait écrire une comédie historique très-curieuse, intitulée le testament d'un prince ; on n'aurait pour cela qu'à retracer tous les incidents qui se produisirent à l'occasion de la succession au trône d'Espagne, et le lecteur se demanderait s'il a sous les yeux des événements historiques ou l'invention d'un dramaturge. Mais ce n'est point là notre sujet, et nous abandonnons l'idée à celui qui voudra s'en servir.

Au jeune prince qui venait d'obtenir un des plus beaux trônes d'Europe il fallait une femme. On disputa longtemps sur le choix qu'on devait faire. Les uns indiquaient une princesse d'Autriche, ce qui eût adouci l'échec de l'empereur ; les autres la veuve de Charles II, comme moyen de flatter l'amour-propre espagnol, et de rattacher la nation à cette nouvelle dynastie. Mais à Versailles on n'y voyait que par les yeux de la duchesse de Bourgogne, et cette princesse désirait avant tout la gloire de sa maison ; aussi proposa-t-elle sa propre sœur ; pour être plus sûre d'y réussir, elle s'adressa à la princesse des Ursins, la priant d'employer encore l'intermédiaire du Pape qui était tout-puissant dans de semblables questions. La princesse, trop heureuse d'obliger la duchesse de Bourgogne et de se conquérir son amitié pour l'avenir, fit jouer toutes ses influences, et vit bientôt ses efforts couronnés de succès. Clément XI, qui était Autrichien de cœur, mais qui craignait la France, se prononça pour la princesse piémontaise.

Une femme ne suffisait point à un roi, il lui fallait aussi un confesseur, dont le choix n'était ni moins difficile, ni moins important que celui d'une épouse. Si grand était

alors le crédit de la princesse des Ursins, qu'elle vit les dominicains s'adresser à elle, la priant de faire tous ses efforts pour leur obtenir cette place. C'était en effet un poste des plus enviés : avoir l'oreille du roi, pouvoir lui parler à toute heure, en toute liberté, sur toutes espèces de sujets, et surtout lui parler, non comme un sujet parle à son souverain, mais comme un ambassadeur de Dieu à un faible mortel. L'altière Isabelle la Catholique fit appeler un jour un nouveau confesseur; celui-ci, au lieu de se mettre à genoux devant elle comme ses confesseurs précédents en avaient l'habitude, s'assit dans un fauteuil et attendit que la reine vînt s'agenouiller à ses pieds. Comme son amour-propre en paraissait froissé : « Il n'y a ici ni reine ni sujet, lui dit-il, mais une pénitente et son juge ! » Et la hautaine princesse obéit à cette parole austère. N'était-ce pas là un des priviléges les plus désirables ! D'autant plus qu'il apportait avec lui la feuille des bénéfices, sources d'un influence considérable. Il était donc naturel que les ordres religieux l'enviassent pour l'un des leurs. Les dominicains, longtemps possesseurs de ce poste, s'en étaient vus dépossédés par les jésuites ; et ils avaient compté sur le crédit de la princesse pour les rétablir dans leur ancienne faveur. Celle-ci était toute disposée à leur être agréable; et cela d'autant plus qu'en mainte occasion elle n'avait pas eu à se louer des jésuites. Mais elle se heurta là à une difficulté insurmontable. Louis XIV avait la prétention d'imposer à tous les siens des confesseurs de sa façon; c'était une tyrannie à laquelle les membres de sa famille ne pouvaient se soustraire. La duchesse de Bourgogne en souffrit toute sa vie; et à son lit de mort seulement elle put prendre un confesseur de son choix. Or, Louis XIV appartenait aux jésuites, et déjà il avait désigné le P. Daubenton pour être le confesseur de Philippe V. La princesse des Ursins était trop politique pour heurter de

front la volonté royale; lors même que son intérêt y eût été engagé, elle aurait hésité; à plus forte raison lorsqu'il s'agissait d'une chose indifférente pour elle. Sans hésiter elle abandonna la cause des dominicains, dont la démarche l'avait flattée, en lui montrant l'accroissement de sa puissance et de son crédit.

C'était bien de travailler pour les autres, mais il fallait songer à soi; ce n'était point pour le plaisir d'obliger Louis XIV et Mme de Maintenon qu'elle avait déployé tant d'adresse, tant de diplomatie, qu'elle avait fait tant d'efforts, qu'elle avait presque épuisé toutes les sources de son crédit. Il fallait une récompense à ces résultats obtenus. Elle commença par demander un supplément de pension, car dès le premier jour de ses négociations avec la cour de Versailles elle avait reçu une pension qui lui permettait de faire belle figure à Rome, ville où cette condition de luxe extérieur était plus indispensable qu'ailleurs. Une occasion se présentait justement; le cardinal Madalchini venait de mourir, laissant libre une pension 78,000 livres, ce qui représente aujourd'hui dix fois cette somme, que lui faisait la France. Il ne faut pas juger le passé avec nos idées modernes qui ont changé sur beaucoup de points. Jadis les souverains faisaient des pensions aux ministres étrangers, aux princes même, et cela ne choquait personne. Le cardinal Wolsey recevait des pensions de presque tous les souverains de l'Europe; lorsque le cardinal Dubois s'aboucha avec le premier ministre d'Angleterre pour conclure la quadruple alliance, il lui offrit une somme de deux cent mille livres; l'homme d'Etat refusa sans paraître aucunement offensé. Les cardinaux habitant Rome étaient pensionnés par les diverses puissances qu'ils étaient censés représenter auprès du Saint-Siége et dont ils prenaient les intérêts. Louis XIV brillait plus que tout autre par sa générosité fastueuse, et plusieurs petits princes d'Allemagne rece-

vaient de lui des subventions régulières. Ce que nous regarderions comme honteux aujourd'hui, paraissait tout naturel alors; c'est-à-dire qu'on avouait franchement ce qu'on cache avec tant de soin maintenant, car les hommes n'ont pas changé et l'or est toujours le plus puissant ressort dans les affaires politiques. La princesse des Ursins eut de la peine à obtenir sa demande; les jours brillants du règne étaient passés, les coffres se trouvaient vides chaque jour. Aussi, loin de compter sur la reconnaissance pour les services rendus, elle s'adressa aux intérêts. La maréchale de Noailles, intimement liée avec Mme de Maintenon, avait un fils auquel elle désirait faire obtenir le chapeau de cardinal. La princesse lui envoya sa nomination, et le retour du courrier lui apporta le brevet de sa pension. Il n'est rien de tel que de s'entendre, et les bons comptes font les bons amis.

Mais ce n'était pas pour une question d'argent que la princesse des Ursins avait entrepris une œuvre aussi difficile; son but était plus élevé, son ambition plus grande. Ce trône d'Espagne qu'elle venait de conquérir, elle voulait s'y asseoir sinon en totalité, du moins en partie; elle se sentait le pouvoir et le désir de le gouverner. Un seul moyent s'offrait à elle pour satisfaire son ambition : être Camerera Mayor, c'est-à-dire de se trouver en communication constante et directe avec la reine, et par là avec le roi. Que l'occasion lui en fût donnée, et elle se chargeait du reste. Confiante dans son habileté, dans sa connaissance des hommes et des choses, elle était certaine de voir la direction des affaires tomber en ses mains. Mais comment faire une demande de cette nature? Comment se faire donner une place enviée par toutes les dames de la cour de Piémont familières de la future reine; une place réclamée par les dames de la cour d'Espagne, qui la regardaient comme un privilége à elles appartenant? n'était-ce pas trop demander, et surtout

trop laisser voir le bout de l'oreille, c'est-à-dire dévoiler trop tôt ses visées ambitieuses? Les grands ne comptent pas les services qu'ils reçoivent, mais ils regardent beaucoup aux récompenses qu'ils accordent.

La princesse des Ursins procéda avec sa prudence ordinaire, et dans sa négociation difficile elle déploya une diplomatie qui devait lui assurer le succès. Elle se borna à demander d'accompagner la nouvelle reine en Espagne, de remplir cette mission toujours honorable pour celle à qui elle est confiée; personne, disait-elle, ne pourrait mieux qu'elle connaître les intentions de la cour de Savoie, ni mieux diriger la princesse piémontaise dans cette voie. Ensuite, elle se fit appuyer par le cardinal Portocarrero, encore son ami et son allié. Celui-ci, entrant en plein dans la question, proposait nettement de donner à la princesse des Ursins le titre de Camerera Mayor, conseillant de la préférer à une Castillane pour ne pas replonger le palais dans la discorde où l'avait tenu l'autorité despotique des femmes sous le faible Charles II. Il ajoutait avec une franchise, brutale peut-être, mais pleine de bon sens, qu'une étrangère sans appui et sans aucune liaison de sang en Espagne serait moins à craindre, parce qu'elle ne travaillerait que pour elle. Enfin, la princesse des Ursins, qui dans cette négociation fit preuve d'une habileté sans égale, eut l'art de se faire demander par le duc de Savoie, qui croyait être agréable à Louis XIV, tandis que ce prince accorda cette demande par gracieuseté pour le souverain piémontais. L'habileté ne saurait aller plus loin, et Talleyrand dut souvent méditer sur les faits et gestes de son illustre aïeule.

Parvenue au but de ses désirs, Mme des Ursins se prépara à remplir sa mission; pour cela elle mit sa maison sur un pied digne de sa position nouvelle. Il n'est pas sans intérêt de connaître quel était alors le train d'une dame de qualité. Voici ce qu'elle raconte à ce sujet dans

une de ses lettres à la maréchale de Noailles : « J'ai ordinairement quatre gentilshommes ; j'en prends ici un autre, espagnol, et quand je serai à Madrid, j'en prendrai deux ou trois qui connaissent la cour et soient gens à me faire honneur. Des quatre que j'ai présentement, deux sont français et deux sont italiens ; l'un est l'aîné d'une des meilleures maisons du siècle, et le second est d'une très-bonne noblesse de l'État du pape, et proche parent du prince Vaini. J'augmente mes pages jusqu'au nombre de six, qui sont tous gens de condition et capables d'être chevaliers de Malte, hors un seul qui est filleul du prince Portocarrero et qu'on m'a prié de lui mener. J'ai en outre cela leur maître, qui me sert d'aumônier. Je ne vous parle pas de mes officiers, que j'ai de toutes sortes. Je mène douze laquais que j'ai ordinairement ; j'en prendrai d'Espagne quand je serai à la cour. Je me fais faire un très-beau carrosse, sans or ni argent néanmoins, et j'en amène un autre doré que je me suis fait faire depuis quelques mois. Il me servira quand je voudrai aller me promener hors la ville, à six chevaux. Allant à Madrid, je crois devoir y paraître avec quelque magnificence pour faire honneur à mon emploi, qui sans doute ne m'assujettit point aux lois de ce pays contre le luxe : enfin je ferai ma dépense proportionnée à l'édit de ma charge, et qui puisse faire admirer aux Espagnols la grandeur du roi. » Si tel était le train d'une dame de qualité, quel devait être celui d'une princesse du sang? A la fin du siècle dernier, lorsqu'on forma la maison de la comtesse d'Artois et de la comtesse de Provence, on y mit un grand nombre de charges dont le titre, dont surtout l'inutilité nous étonne aujourd'hui. Et pourtant on était à la veille de la Révolution, et l'on ne parlait que d'économies à faire pour éviter la banqueroute!

La princesse des Ursins avait atteint son but ; elle avait

un pied sur les marches du trône, à elle de monter plus haut, de s'emparer de la confiance des jeunes souverains confiés à ses soins, de les façonner à ses idées, de les habituer à ne voir que par ses yeux, en un mot de régner à leur place. La tâche lui était facilitée par le caractère de Philippe V et par le genre d'éducation qu'il avait reçu. Cadet d'un aîné vif, violent, impétueux, plein d'esprit mais d'humeur terrible et d'une volonté outrée, dit Saint-Simon en parlant de lui, il avait été élevé dans une dépendance, dans une soumission nécessaire à établir pour éviter les troubles et assurer la tranquillité de la famille royale. Ainsi le voulait la raison d'État, qui est la suprême loi. On y était complétement parvenu, aussi quand il fut appelé au trône d'Espagne avait-il si bien contracté cette habitude d'obéissance et d'abnégation qu'il lui fut impossible de la perdre. Bon, affable, généreux, dévot même à en remontrer aux Espagnols, il avait toutes les qualités de l'âme et du cœur qui font l'honnête homme, aucune de celles qui font les souverains. Ajoutez à cela un tempérament de feu qui devait le rendre l'esclave soumis de sa femme, en dépit des conseils si sages de Louis XIV. « Ne vous laissez pas gouverner par votre femme, lui avait dit ce prince, c'est une faiblesse et un déshonneur, on ne le pardonne pas aux particuliers, et les rois, exposés à la vue du public, en sont encore plus méprisés quand ils souffrent que leurs femmes les dominent. »

Marie-Louise de Savoie était faite pour mettre à profit de semblables dispositions. « Elle était presque aussi grande que la duchesse de Bourgogne sa sœur aînée, écrivait le duc de Grammont ; elle en avait la taille fine et les manières gracieuses : son air était tout à fait noble et majestueux ; ses yeux médiocrement grands et peu vifs ; son teint pâle, mais beau ; on ne pouvait pas dire que c'était une beauté, mais on pouvait assurer que sa figure plai-

sait toujours à un homme de goût. » Elle appartenait à cette maison de Savoie, où les femmes faisaient de la politique aussi habilement que les hommes; elle était la sœur de cette duchesse de Bourgogne, qui menait la France et qui la trahissait au profit de son père. Aussi quelques années plus tard le duc de Grammont disait-il, en parlant d'elle : « La reine n'aime ni la musique, ni la comédie, ni la conversation, ni la promenade, ni la chasse, à seize ans ? Elle ne veut que gouverner le roi et la nation. Et quant à Philippe V, esprit juste, mais paresseux, faible, irrésolu, il la craint à l'excès, et tant qu'il l'aura il sera un enfant de six ans et jamais un homme! »

La princesse des Ursins se demanda où elle irait rejoindre la future reine. Aller la chercher à Turin pour l'accompagner jusqu'en Espagne semblait devoir être la chose la plus naturelle, mais la princesse craignit de se trouver au milieu d'une cour qui lui était hostile. Toutes les dames de cette cour avaient brigué la place de Camerera Mayor sans pouvoir l'obtenir, et elles pourraient chercher à se venger en inspirant à la princesse des préventions contre elle. Or, à la cour plus qu'ailleurs, la première impression est tout. Distraits par tant d'objets divers qui s'offrent à leurs yeux, les princes n'ont le temps ni d'analyser ni de corriger leurs sensations; et la manière dont ils vous voient la première fois est celle qui restera irrémédiablement gravée dans leur esprit. Les femmes connaissent mieux que tout autre l'importance du premier coup d'œil; et le regard jeté sur une glace au moment d'entrer dans un salon n'est pas de la coquetterie mais bien de la diplomatie la plus savante. Cette raison détermina la princesse à ne pas aller à Turin, mais à se rendre à Villefranche, pour y attendre la princesse.

Villefranche est un petit port de mer, séparé de la rade de Nice par le promontoire du Montboron, et qui se trouve dans la situation la plus pittoresque du monde.

C'est là que se rendit la future reine d'Espagne pour s'embarquer sur une galère que devait accompagner toute une escadre de navires français; et cela non-seulement pour lui faire honneur, mais aussi pour protéger sa personne. Le lac méditerranéen était alors une vraie forêt de brigands parcourue par les pirates algériens qui se jetaient sur les navires trop faibles pour se défendre, pillant les marchandises, enlevant les passagers pour les vendre sur la place d'Alger. Quelques années auparavant, Mlle d'Elbœuf, se rendant en Italie pour épouser le duc de Mantoue, avait failli être enlevée par les barbaresques à l'entrée du port d'Alger. Aussi ces côtes de la Ligurie, devenues aujourd'hui le palais d'hiver de l'Europe et semées de blanches et riantes villas, n'offraient à l'œil qu'un spectacle morne et désolé. Quelques villages perchés sur le sommet d'un roc et mis ainsi à l'abri des attaques imprévues se montraient seuls sur cette côte aujourd'hui si riante, si animée. Le navire qui portait la princesse fit escale à tous les ports du littoral, à Nice, Toulon, Marseille; partout celle-ci reçut les hommages que le roi de France avait ordonné de lui rendre. Ces hommages publics, partagés par la princesse des Ursins qui se trouvait dans la litière royale, plaisent singulièrement à ceux qui en sont l'objet, aux femme surtout qui supportent avec un remarquable courage les fatigues sans nombre attachées à cette vie de représentation.

C'est en continuant cette marche triomphale qu'on arriva à Saint-Jean-pied-de-port, sur la frontière espagnole, endroit où devait se faire la remise de la princesse de Savoie aux personnes envoyées par Philippe V pour la recevoir. Cette remise se fit selon toutes les règles du cérémonial. Dans une tente dressée sur la limite même de la frontière française, les femmes de la princesse la déshabillèrent en entier, ne lui laissant même pas ses

bas, pour la revêtir d'habits qu'on lui avait apportés. Quand elle fut ainsi transformée, elle embrassa toutes les dames qui l'avaient accompagnée et leur dit adieu en pleurant, puis elle fit quelques pas et elle se trouva sur la terre d'Espagne; elle entra sous une autre tente où elle trouva ses dames d'honneur et les femmes de la cour venues là pour la recevoir. Elle sentit son cœur se serrer à la vue de ces femmes à la figure sévère et cérémonieuse, dont l'air rébarbatif était encore augmenté par de secrets sentiments d'envie ; elle eut le pressentiment de cette vie de contrainte et de gêne qui allait être la sienne sur ce trône dont la possession paraissait si enviable de loin, et qui avait arraché cet aveu à une princesse: « C'est un malheur d'être reine, mais surtout reine d'Espagne ! » Dans son isolement, elle se tourna instinctivement vers la princesse des Ursins, qu'elle connaissait à peine, mais dont la présence lui semblait être une protection. Le jour même elle sentit qu'elle aurait besoin de cette aide contre la superbe de ses femmes qui venaient baiser sa main et qui auraient eu plutôt envie de la mordre et de la déchirer. Au repas qu'on donne à son entrée à une reine espagnole, l'étiquette veut bien se relâcher de sa sévérité; elle permet pour ce jour-là seulement que la cuisine ne soit pas exclusivement nationale, afin que la princesse ait le temps de s'accoutumer aux mets qu'on lui servira. En conséquence, le repas auquel assistait Philippe V venu plein d'impatience trouver sa jeune épousée, était préparé moitié à la française, moitié à l'espagnole. Mais les hautaines Castillanes n'admirent pas ce partage ; elles jetèrent les plats français et ne servirent que les autres. Colère de la princesse qui se retira dans son appartement, refusant d'en accorder l'entrée au roi ; le lendemain colère de Philippe V, qui se renferma et bouda à son tour. Bref, le ménage royal allait commencer comme la plupart des autres finissent, lorsque la prin-

cesse des Ursins intervint à la manière des fées bienfaisantes et calma cette tempête dans un verre d'eau. L'occasion l'avait servie on ne peut mieux; dès le premier jour elle avait acquis la confiance des deux époux, elle avait deviné le point par lequel il fallait les prendre; son influence était désormais assurée, et elle entrait de plain-pied dans le conseil en passant par l'alcôve.

Maîtresse d'agir à son gré et d'exécuter les ordres de Louis XIV, c'est-à-dire de travailler au rapprochement des deux nations, la princesse des Ursins se mit à l'œuvre sans plus tarder. Elle trouva, dès son arrivée, que les Français étaient haïs des Espagnoles, à cause des faveurs dont on les accablait, des premières charges de l'État qu'on leur donnait; en un mot, l'Espagne était traitée en pays conquis. Il fallait remédier à cet état de choses qui augmentait l'influence du parti autrichien et grossissait chaque jour les forces du parti national. Deux hommes détenaient le pouvoir et représentaient cette politique, favorable en apparence aux intérêts français, mais au fond réellement nuisible à eux et surtout à la cause de Philippe V. L'un était Arias, archevêque de Castille, l'autre le cardinal Portocarrero. La princesse des Ursins entreprit de les renverser, dans l'intérêt de la royauté d'abord, dans le sien propre ensuite, elle voulait être la seule à régner et à gouverner. Pour Arias ce ne fut pas difficile, elle fit entendre facilement raison à Louis XIV ; et l'archevêque de Séville fut puni de s'être montré plus royaliste que le roi, d'avoir été coupable de ce *trop de zèle* que Talleyrand défendait si soigneusement à tous ceux qui dépendaient de lui.

Pour Portocarrero, l'entreprise devenait plus épineuse; c'était à lui que Louis XIV devait le testament de Charles II; c'était à lui qu'elle devait sa position de Camerera-Mayor; mais en politique les sentiments ne

comptent pas, et il n'y a que des intérêts. L'audacieuse intendante, appuyée secrètement par la cour de Versailles à qui la reconnaissance pesait aussi, n'hésita pas à se mesurer avec un homme que sa dignité dans l'Église son importance dans l'Etat rendaient un adversaire redoutable. Pour arriver à l'ébranler, pour amener sa chute à la suite de coups successifs et répétés, elle employa contre lui des manœuvres qui portent par excellence la trace de la diplomatie féminine. Elle commença par lui enlever plusieurs de ses charges ; ensuite elle lui donna un rival qui le contredisait sans cesse dans le conseil, dont les avis étaient écoutés religieusement, tandis qu'on ne tenait aucun compte des siens ; souvent même Philippe V prenait ce ministre à part, l'entretenait tout bas dans l'embrasure d'une fenêtre, rendant sensible à tous la défaveur qui pesait sur le cardinal. La princesse fit plus ; elle fit tenir le conseil à dix heures du soir, mettant presque Portocarrero dans l'impossibilité de s'y trouver, à moins de prendre sur son sommeil, et d'affronter des fatigues que lui interdisait son âge. Enfin, pour le rendre ridicule, elle le fit nommer capitaine des gardes, charge qui jurait avec son caractère ecclésiastique. Toutes ces manœuvres dictées par la malice féminine la plus raffinée échouèrent devant l'impassibilité de Portocarrero, devant sa volonté immuable de conserver sa position. « J'y suis, j'y reste ! » a toujours été la devise des ambitieux. Un siècle plus tard le prince de Talleyrand devait donner le même exemple de stoïcisme. Louis XVIII, qui n'avait pu lui enlever sa position de chambellan, le faisait tenir debout de longues heures derrière sa chaise ; celui-ci, gardait impassible cette position, que son infirmité rendait très-gênante, justifiant ainsi le mot d'un de ses collègues : « Il recevrait un coup de pied, que sa figure n'en laisserait rien paraître ! » C'était bien l'homme qui essuyait avec la tranquillité la plus entière les reproches

sanglants, que lui faisait Napoléon devant tout le conseil, et qui, en sortant, se contentait de dire à ses collègues : « Quel dommage qu'un si grand homme soit aussi mal élevé ! »

On essaya contre Portocarrero des armes qui furent plus efficaces. Ce ministre, voyant combien était instable la faveur des grands, voulut essayer de la faveur populaire. Du jour au lendemain il changea complétement de tactique; la partialité pour les Français ne lui ayant peu réussi, il afficha contre eux l'hostilité la plus vive et se mit à la tête du parti national qui demandait leur exclusion complète. Les principes n'ont jamais été pour les ambitieux qu'un moyen d'arriver à leur but, et il n'y a rien d'étonnant à les voir en changer aussi facilement que d'habit. Une occasion s'offrait justement pour attirer l'attention publique et conquérir en un jour la faveur populaire. On pouvait également tomber dans un irrémédiable discrédit, mais c'était une chance à courir. Portocarrero en joueur désespéré mit son dernier enjeu sur cette carte. Le nouvel ambassadeur envoyé par Versailles, le cardinal d'Estrées, était un homme habile, mais hautain et remuant; il portait bien haut le nom de son maître et plus encore le souci de ses prérogatives. Dès le premier jour de son arrivée, il établit nettement la prétention d'assister au conseil tenu par le roi et par les ministres espagnols pour l'expédition des affaires. Cette prétention blessa profondément les Espagnols, qui voulaient faire leurs affaires eux-mêmes et loin du contrôle d'une princesse étrangère. Portocarrero, montrant de l'habileté pour un moment, se mit à la tête de ce mouvement de l'opinion, et déclara qu'il ne paraîtrait pas au conseil tant que l'ambassadeur de France y assisterait.

La situation devenait difficile; Portocarrero allait donner sa démission, et la popularité qui suivrait cet acte devait forcément le porter au pouvoir et en faire un pre-

mier ministre qui gouvernerait l'Espagne de la façon la plus absolue. C'est alors que Louis XIV intervint pour dénouer une situation trop tendue, et employa un moyen suggéré par la princesse des Ursins. Il écrivit de sa propre main à Portocarrero, il l'appela mon cousin ; il lui parla de ses immenses services et de la reconnaissance qu'on lui devait; il lui dit qu'il tenait compte des motifs à la suite desquels il avait quitté le conseil, mais il le priait d'y rentrer sans condition, ne fût-ce que pour six mois, ajoutant qu'il serait sensible à tout ce qu'il ferait à sa considération. Louis XIV connaissait à fond les courtisans et les ambitieux ; il savait quel pouvoir la flatterie exerce sur eux; il se souvenait de ces vers que Molière avait mis dans *Amphitryon* et dans lesquels il parle de l'esclavage où les grands tiennent les petits :

Vers la retraite en vain la raison nous appelle,
En vain notre dépit quelquefois y consent;
Leur vue a sur notre zèle
Un ascendant trop puissant;
Et la moindre faveur d'un coup d'œil caressant
Nous rengage de plus belle.

Portocarrero ne fut pas plus raisonnable que Sosie; par reconnaissance pour un si grand roi qui l'appelait « mon cousin, » il rentra au conseil et s'y trouva avec le maréchal d'Estrées. Le lendemain l'opinion publique l'abandonnait, le regardant comme un ambitieux vulgaire et sans consistance, et il se trouvait plus discrédité que jamais. Les honneurs de la campagne restaient tous à la princesse des Ursins, qui avait montré de la fermeté dans ses convictions, et surtout qui avait remporté la victoire, ce qui est tout en politique.

Mais vaincre une fois n'est rien, il faut vaincre tous les jours, il faut repousser sans cesse les assaillants qui s'élancent à l'assaut du pouvoir, butin toujours digne

d'envie. Une fois Portocarrero renversé, la princesse eut à lutter contre le maréchal d'Estrées, qui avait apporté le trouble dans cette cour paisible avant son arrivée, qui avait la prétention de faire lui-même les affaires de la France, et de ne pas en laisser le soin à Mme des Ursins. Ces deux ambitions ne pouvaient cheminer sur la même route. l'une des deux devait disparaître. Ce fut encore la princesse qui l'emporta, grâce à l'amitié de Mme de Maintenon, grâce aux lettres pleines d'habileté qu'elle envoyait à Versailles, grâce surtout au besoin qu'on avait encore d'elle. Le cardinal d'Estrées partit, mais laissant derrière lui un vengeur qui allait faire échec à la fortune de la Camerera Mayor.

Ce vengeur était l'abbé d'Estrées, neveu du cardinal et intrigant de la pire espèce, qui eut le mérite d'endormir la vigilance d'une femme si avisée et de la tromper pendant longtemps. Comprenant que la princesse était toute-puissante, et désirant rester à Madrid, il se mit à flatter ses goûts, à proclamer bien haut son admiration pour elle, à se prosterner à ses pieds, au moment même où la lutte était la plus vive entre son oncle et elle. En jouant ce double jeu, il obtint de rester à Madrid, et de remplir l'intérim de l'ambassade de France. Le prix de cette alliance avait été le suivant : il s'était engagé à soumettre à l'appréciation de la princesse toutes les dépêches qu'il envoyait à Versailles. Mais comme ce rôle d'admirateur forcé lui pesait, il voulut s'en débarrasser à la façon du barbier de Midas ; dans une dépêche écrite qu'il se garda bien de faire voir à Mme des Ursins, il découvrait au roi le fond de sa pensée, lui faisant mille contes sur les personnages de la cour, principalement sur la princesse des Ursins qu'il habilla de la belle façon. Mais il avait affaire à plus fin que lui ; le directeur de la poste ne voyant pas sur ce paquet la marque convenue avec la princesse, le lui envoya. Celle-ci l'ouvrit, et put se pro-

curer la satisfaction toujours peu enviable de s'entendre dire ses vérités par la bouche d'un ennemi. Tout autre aurait supprimé la dépêche; mais sûre d'elle-même, confiante en son pouvoir qu'elle croyait solidement assis, Mme des Ursins recacheta et envoya à Versailles cet acte d'accusation dressé contre elle. Toutefois elle y avait fait une modification. L'abbé d'Estrées racontant tout ce que la malignité publique avait inventé sur elle, parlait d'un sieur d'Aubigny, son écuyer, son homme de confiance, et ajoutait : « on la croit mariée avec lui. » La princesse prit la plume, ajouta en marge : « pour mariée, non ! » puis, tranquille sur les conséquences de cet acte, elle envoya à Versailles la dépêche agrémentée de cette insolente apostille.

Ce d'Aubigny, dont il est question, avait donné lieu à une aventure piquante, que chacun se racontait à Versailles, et qui offre un modèle du sang-froid que savent garder les diplomates dans les circonstances difficiles. Saint-Simon la rapporte ainsi : « C'était un beau et grand drôle, très-bien fait et très-bien découplé de corps et d'esprit, qui était à la princesse des Ursins, sur le pied et sous le nom d'écuyer, et sur laquelle il avait un pouvoir illimité. Or il arriva qu'une après-dîner, où la Camerera voulut parler au marquis de Louville et au duc de Mœdina-Cœli dans une pièce de son appartement, d'Aubigny, qui y était à écrire, n'eut pas plutôt aperçu sa maîtresse, qu'il se mit à jurer, à lui donner les noms les plus libres, et à trouver étrange qu'on ne le laissât pas une heure en repos. Il le fit si brusquement, que tout fut dit avant que la princesse des Ursins pût montrer avec qui elle était. Qu'on juge de l'étonnement des uns et de la confusion des autres. D'Aubigny de s'enfuir au plus vite : Louville de s'arrêter à considérer la chambre, pour laisser à Mme des Ursins le temps de s'arrêter et de reprendre ses esprits. Le rare

est que, après cela, il n'y parut rien, et qu'on se mit à conférer comme s'il ne fût rien arrivé. »

Il ne faut pas s'étonner de voir la princesse des Ursins arrêter les dépêches adressées au roi de France et en prendre connaissance ; jusqu'à la fin du siècle dernier ce fut un usage généralement répandu chez les nations européennes. Jean-Jacques Rousseau raconte qu'il pouvait lire dans la *Gazette de Venise* les nouvelles qu'il envoyait à Versailles ; le grand Frédéric avait un cordon de sentinelles autour des frontières chargé d'arrêter toutes les dépêches non revêtues de son apostille. Un de nos ambassadeurs avait imaginé un moyen assez original pour que ses dépêches ne souffrissent pas de retard : il les envoyait au directeur de la police, le priant d'en prendre connaissance et de les lui faire tenir au plus tôt. Si quelque ambassadeur maladroit ou peu au courant des usages s'avisait de réclamer, il lui arrivait ce qui arriva une fois à Vienne. Un jour, le prince de Kaunitz voit arriver chez lui l'ambassadeur d'une puissance amie. Celui-ci, les yeux pleins d'éclats, la face pâle, lui tend un papier d'un format diplomatique : « Qu'est cela? demande le prince sans se troubler aucunement de cette mise en scène dramatique. — Cela, c'est une dépêche que vos employés ont ouverte ; et ils se sont montrés si maladroits qu'ils ont remis dans l'enveloppe la copie au lieu de l'original. » Sans montrer la moindre émotion, le prince de Kaunitz appelle un de ses secrétaires, et lui tend le papier : « Comment pouvez-vous faire des erreurs de ce genre! Remettez à M. l'ambassadeur la lettre qui est à lui, et ne commettez plus semblable bévue. » Puis, sans perdre en rien de son sang-froid, il accompagna son collègue à la porte, se confondant en excuses sur le dérangement qu'il lui avait causé. Quoi d'étonnant à cela? Tout est affaire de convention dans les sociétés humaines, et les ambassadeurs sont-ils autre chose que des espions patentés?

La dépêche de la princesse des Ursins fut mise sous les yeux de Louis XIV ; ce qui le choqua, ce ne fut pas la violation du secret de la lettre, mais bien la note insolente qui y avait été ajoutée. C'était une sorte de défi qu'on lui jetait : or, il ne fallait pas froisser l'amour-propre du roi Soleil. De ce jour la perte de la princesse des Ursins fut résolue. Elle ne devait s'en prendre qu'à elle même ; enflée par le succès qui grise les plus forts, elle était sortie de sa prudence ordinaire, et elle venait de commettre une de ces fautes qui hâtent la chute des plus hautes fortunes.

Plusieurs fois déjà Louis XIV, circonvenu par les ennemis de Mme des Ursins, avait failli la rappeler, toujours il avait cédé devant les supplications du roi et de la reine d'Espagne à qui cette femme habile était devenue nécessaire et indispensable. Vint un jour où cette intervention resta inefficace. L'archiduc d'Autriche, frustré dans ses prétentions au trône d'Espagne par la nomination de Philippe V, refusait de reconnaître le testament de Charles II, et soutenait ses prétentions les armes à la main. Secondé par l'Angleterre, il avait envahi la Péninsule, ajoutant les difficultes intérieures aux difficultés extérieures déjà si nombreuses. Louis XIV avait envoyé le maréchal Berwick pour soutenir la cause de son petit-fils, et il voulait que ce dernier l'accompagnât et se mit à la tête des armées. La princesse des Ursins s'opposait à ce départ, elle ne voulait pas quitter le roi, dans la crainte de le voir soumis à une influence étrangère ; elle n'eut pas de peine à faire partager ces idées à la reine. Louis XIV, voyant qu'il n'obtiendrait rien tant que la princesse des Ursins serait là, lui donna brusquement l'ordre de quitter l'Espagne et de retourner à Rome.

Quel coup de foudre pour une femme aussi orgueilleuse qu'ambitieuse! La mort n'eût-elle pas mieux valu

que ce double échec! Le plus dur n'était peut-être pas de perdre le pouvoir sans contrôle exercé en Espagne, de traverser en fugitive ces routes naguère ornées d'arc de triomphe ; c'était de rentrer à Rome telle qu'elle en était sortie ; non pas telle pourtant, mais diminuée, amoindrie par le bruit de sa chute qui y aurait retenti avec éclat. Dans les infortunes qui marquent si péniblement le chemin de notre vie, il y a toujours la blessure faite à l'amour-propre ; c'est elle qui est la plus douloureuse, qui saigne le plus longtemps, qui se cicatrise le plus tard. Le malheur produit des effets bien opposés selon les organisations ; il abat les âmes faibles et timides, il retrempe au contraire les caractères vigoureux et leur donne plus de force pour la lutte. La princesse des Ursins appartenait à cette dernière catégorie. Loin de se livrer au désespoir, elle releva la tête courbée par un coup si rude, et s'ingénia pour sortir de cette mauvaise position. Elle refusa d'abord de se rendre en France de crainte d'y être arrêtée, et elle séjourna à Vittoria. De là elle envoya lettre sur lettre à ses amies, elle dépêcha des courriers à Versailles. Elle ne demandait qu'une chose, la permission d'aller à Versailles pour se défendre et pour expliquer tous les actes de son administration. Cette sage temporisation, qui est le seul remède efficace pour les maux du corps comme pour ceux de l'esprit, ne tarda pas à produire de bons effets. Une fois Mme des Ursins partie, on s'aperçut de son absence ; sur une foule de questions Louis XIV ne savait plus à qui s'adresser ; enfin, par un revirement assez ordinaire dans les choses humaines, celle qui excitait l'envie et la colère la veille de sa chute, trouva de la pitié et de la considération le lendemain du jour où elle fut tombée. Le roi lui permit d'abord de séjourner à Toulouse ; il la fit complimenter par les gens de la cour qui se rendaient à Madrid ; enfin il lui accorda de venir se justifier à Versailles.

Cette femme hier disgraciée, sur laquelle chacun disait un mot piquant, racontait une anecdote scandaleuse, reçut un accueil fait pour étonner ceux qui ne connaissaient pas la mobilité des cours, la versatilité d'esprit de ceux qui les habitent. Il faut laisser Saint-Simon tracer ce tableau, qui fait naître de nombreuses réflexions.

« A peine le courrier fût-il parti vers elle, que le bruit de son retour se répandit sourdement, et devint public, et confirmé peu de jours après. Le mouvement que cette nouvelle produisit à la cour fut inconcevable ; il n'y eut que les amis intimes de Mme des Ursins qui demeurèrent dans un état tranquille et modéré. Chacun ouvrit les yeux et comprit que l'arrivée d'une personne si importante n'aurait rien d'indifférent. On se prépara à une sorte de soleil levant qui allait renouveler et changer bien des choses dans la nature. On ne voyait que gens à qui on n'avait jamais ouï proférer son nom, et qui se vantaient de son amitié, et qui exigeaient des compliments sur sa prochaine arrivée. On en trouvait d'autres, liés avec ses ennemis, qui n'avaient pas honte de se donner pour être transportés de joie et de prodiguer des bassesses à ceux de qui ils se flattaient qu'elles seraient offertes en encens à la princesse des Ursins. Parmi ces derniers les Noailles se distinguèrent ; leur union intime avec les Estrées ne les arrêta point ; ils se publièrent ravis du retour d'une personne qu'ils avaient, disaient-ils, dans tous les temps, aimée et honorée, et qui était de leurs amies depuis toute leur vie. Ils le voulurent persuader à tous leurs amis, à Mme de Maintenon elle-même.

« Elle arriva enfin à Paris, le dimanche, 4 janvier. Le duc d'Albe, qui avait cru bien faire en s'attachant fortement aux Estrées, espéra laver cette tache en lui prodiguant tous les honneurs qu'il put. Il alla en

cortége, fort loin hors Paris, à sa rencontre, avec la duchesse d'Albe, et la mena coucher chez lui où il lui donna une fête. Plusieurs personnes de distinction allèrent plus ou moins loin à sa rencontre ; les Noailles n'y manquèrent pas, et les plus loin de tous ; Mme des Ursins eut lieu d'être surprise d'une entrée si triomphante. Il lui fallut capituler pour sortir de chez le duc d'Albe ; il lui importait de se mettre en lieu de liberté. Le roi était à Marly ; pendant ce reste de Marly ce fut un concours prodigieux chez Mme des Ursins, qui, sous prétexte d'avoir besoin de repos, ferma sa porte au commun, et ne sortit point de chez elle. M. le Prince y courut des premiers, et à son exemple tout ce qu'il y eut de plus grand et de moins connu d'elle. La curiosité, l'espérance, la crainte, la mode, y attiraient cette foule, dont plus des trois quarts n'entrait pas. Les ministres en furent alors effrayés. Torcy eût ordre de l'aller voir ; il en fut étourdi ; il obéit sans répliquer. La visite se passa avec embarras de sa part, et une froideur haute de l'autre : ce fut l'époque qui fit changer de ton à Mme des Ursins. Jusque-là modeste suppliante, presque honteuse, elle en vit et en apprit tant, que de répondante qu'elle s'était proposée d'être, elle crut devoir devenir accusatrice, et demander justice contre ceux qui, abusant de la confiance du roi, lui avaient attiré un traitement si fâcheux et si long, et mise en spectacle aux deux monarchies. Tout ce qui lui arrivait passait bien loin ses espérances : elle-même s'en est étonnée avec moi plusieurs fois, et avec moi s'est moquée plusieurs fois de force gens, et souvent des plus considérables, ou qu'elle ne connaissait comme point, ou qui lui avaient été fort contraires, et qui s'empressaient bassement auprès d'elle.

« Le roi revint à Versailles le samedi 10 janvier, Mme des Ursins y arriva le même jour. Torcy avait fait en sorte, dès Paris, par sa mère, qu'elle irait souper

chez lui; elle était contente de l'avoir humiliée, de l'avoir vu venir chez elle par ordre du roi. Il n'était pas temps de faire des éclats, et contre un ministre; elle n'avait encore vu ni le roi, ni Mme de Maintenon, et ce qui se passerait avec eux devait être la boussole de sa conduite. Le lendemain dimanche, huitième jour de son arrivée à Paris, elle dîna seule chez elle, se mit en grand habit, et s'en alla chez le roi, avec lequel elle fut tête à tête deux heures et demie dans son cabinet; de là chez Mme la duchesse de Bourgogne, avec laquelle elle fut assez longtemps seule dans son cabinet. Le roi dit le soir, chez Mme de Maintenon, qu'il y avait encore bien des choses dont il n'avait pas parlé à Mme des Ursins. Le lendemain elle vit Mme de Maintenon en particulier, fort longtemps et fort à son aise. Le mardi elle y retourna et y fut très-longtemps en tiers entre elle et le roi. Le mercredi, Mme la duchesse de Bourgogne, qui avait dîné et joué chez Mme de Mailly, y fit venir la princesse des Ursins à la fin du jeu, passa seule avec elle dans un cabinet, et elles y demeurèrent fort longtemps. Il ne faut pas oublier que cette réception du roi à Mme des Ursins plut tellement au roi et à la reine d'Espagne, qu'ils donnèrent à Tessé toutes sortes de pouvoirs et de distinctions militaires, de confiance et faveur personnelle, et à son gendre toutes celles de leur cour. »

C'était un triomphe complet; et pour achever le tableau, Saint-Simon ajoute ces lignes: « Elle parut au bal à côté de Mme de Maintenon; elle ne se montra jamais que le roi ne parût tout occupé d'elle, de l'entretenir, de lui faire remarquer les choses, de rechercher son goût et son approbation avec un air de galanterie, de flatterie même qui ne se démentit pas un seul instant. » Ainsi, non-seulement on ne lui demanda pas de se justifier, mais on l'implora presque pour obtenir

qu'elle voulût bien continuer à se charger des affaires d'Espagne, qui devenaient de plus en plus difficiles. Afin de lui laisser toute liberté d'action, on lui permit de choisir son ministère, d'emmener les hommes dont elle croirait avoir besoin, enfin de rendre leur position première à ses amis et confidents exilés en même temps qu'elle. Puis, en femme qui connaît le prix du temps, qui sait combien il est imprudent de laisser aux princes le temps de la réflexion, elle se mit aussitôt en route pour Madrid, reprise de nouveau par cet amour du pouvoir dont tant de dégoûts et de revers n'avaient pu la lasser. Mme de Maintenon, qui avait souvent senti la piqûre des épines cachées sous les roses, lui avait écrit lors de son premier voyage en Espagne : « Vous avez une humeur heureuse, de la résolution, un grand esprit, ce n'est pas trop pour vivre dans les honneurs et avec les grands, pour souffrir leurs injustices, pour partager leurs afflictions, pour se compter pour rien. » La princesse des Ursins savait tout cela, elle l'avait éprouvé par elle-même ; et pourtant elle se précipitait vers ces immanquables déceptions avec une passion qui n'était pas de son âge, surtout qui ne convenait pas à sa santé. Elle voyageait au plus fort de l'été ; elle quittait un climat tempéré pour s'en aller sous un ciel brûlant, dont les chaudes vapeurs lui apportaient une incommodité sans cesse croissante : « Vous qui connaissez mes yeux, écrivait-elle à la duchesse de Noailles, vous qui m'avez entendu tousser, vous pouvez juger si ce voyage convient à ma santé. » Mais l'amour-propre satisfait, l'orgueil de pouvoir écraser ses ennemis sous le poids des triomphes qui l'attendaient, l'empêchaient de songer à de semblables misères. « Sire, la pluie de Marly ne mouille pas ! » répondait à Louis XIV un courtisan qui se tenait debout près de sa chaise, tête nue par une pluie battante.

La princesse des Ursins trouvait délicieuse cette pous-

sière embrasée du sol de l'Espagne; elle ne songeait pas qu'elle l'aveuglait, qu'elle la faisait tousser, elle ne voyait que les arcs de triomphe dressés pour la recevoir, que les foules accourues se montrer sur son passage, que la cour et la ville sorties de Madrid pour lui faire honneur. « Ce n'est pas, sire, un petit événement, en Espagne, que le retour de Mme des Ursins, écrivait le maréchal Tessé à Louis XIV. Elle arriva lundi à midi, à deux heures de Madrid où elle dîna; M. l'ambassadeur et moi nous nous y trouvâmes, et, partis de bon matin, nous dûmes nous apercevoir, par la quantité de carrosses qui y étaient avant nous, que bien des gens s'étaient encore levés de meilleure heure. Les officiers du roi et de la reine avaient préparé un dîner, dont on en fit plus de vingt. Jusque-là, il n'était question du roi ni de la reine, quand il arriva de leur part quelque chose au delà d'un compliment, car c'était un ordre d'attendre Leurs Majestés qui arrivèrent à six heures. Le roi mit pied à terre; la princesse des Ursins se jeta à ses genoux; le roi la releva, la salua et très-gracieusement lui dit quelque chose qui nous parut fort obligeant. Jusque-là, la reine que tout le monde observait ne perdit rien de sa dignité, et certainement elle en perdit encore moins quand la princesse des Ursins, à ses pieds, se trouva relevée et embrassée avec des témoignages qu'on ne peut ressentir que quand on a été absent, touché, affligé, content l'un de l'autre, et qu'on se retrouve. En remontant en carrosse, le roi et la reine voulurent obliger Mme des Ursins d'y monter avec eux. Elle s'en excusa sur ce que cet honneur, quand le roi et la reine sont ensemble, n'est point en usage en Espagne, et elle monta seule dans le carrosse destiné à la Camerera-Mayor. »

Jamais sujets reçurent-ils de semblables hommages! Le roi et la reine d'Espagne voulaient paraître faire honneur plus encore à l'envoyée de Louis XIV qu'à la

princesse des Ursins elle-même. Philippe V se souvenait qu'un jour le roi son grand-père avait envoyé un de ses valets de chambre faire une commission à l'un des premiers seigneurs de la cour. Ce dernier s'était levé de table, où il se trouvait en compagnie de nombreux invités, il l'avait pris par la main et l'avait forcé de s'asseoir à la place d'honneur, disant qu'on ne pouvait trop bien traiter l'envoyé du roi. Louis XIV avait été singulièrement flatté de cette attention, que nous appellerions de la bassesse aujourd'hui. Le véritable motif qui avait guidé le roi et la reine d'Espagne, c'était le plaisir qu'ils avaient à retrouver une femme de la compagnie de laquelle ils ne pouvaient plus se passer. De là les honneurs excessifs qu'on lui rendait, et qui rappelaient ceux accordés à Mardochée, dont l'aventure est comme un symbole pouvant s'appliquer à tous les hommes élevés trop haut par la fortune. Tous ils sont recouverts des habits royaux, tous ils sont promenés par les rues au milieu des acclamations de la foule, mais à la porte du palais se dresse la croix sur laquelle ils vont expier leur triomphe le lendemain. La princesse des Ursins allait compter encore des journées glorieuses pour elle et pour l'Espagne, puis sa présomption, son manque de modération, son avidité sans cesse croissante du pouvoir, allaient précipiter sa ruine, et amener une chute irrémédiable et sans retour.

La situation était difficile. Les troupes de l'archiduc avaient envahi l'Espagne, chaque jour elles remportaient de nouveaux succès; vint un jour où la reine dut quitter Madrid et se réfugier à Burgos. La princesse des Ursins, loin de se laisser abattre par ces vicissitudes, luttait contre elles avec courage, et trouvait assez de présence d'esprit pour plaisanter sur ce que la situation avait de singulier : « Pour vous égayer, écrivait-elle à Mme de Maintenon, que je vous fasse la description de mon appartement. Il

consiste en une seule pièce qui peut avoir douze ou treize pieds en tous sens. Une grande fenêtre qui ne ferme point, exposée au midi, occupe presque toute une face. Une porte assez basse me sert pour entrer dans la chambre de la reine, et une autre plus étroite me conduit dans un passage tortu, où je n'ose aller, quoiqu'il y ait toujours deux ou trois lampes allumées, parce qu'il est si mal pavé que je me romprais le cou. Je ne saurais dire que les murailles soient blanches, car elles sont très-sales. Mon lit de voyage est le seul meuble que j'y aie, avec un siége ployant et une table de sapin, qui sert alternativement pour mettre ma toilette, pour écrire et pour manger, la desserte de la reine n'ayant ni cuisine ni argent pour en avoir une. Je ris de tout cela ; et au milieu de tous les fâcheux événements qui nous ont frappés, les réflexions que je fais me consolent. »

C'est en se pliant ainsi à tous les évènements, que la princesse des Ursins se montra véritablement homme d'État. C'était imiter Catherine de Médicis qui caracolait à cheval à la tête des armées, ne s'en fiant qu'à elle du soin de tout voir et de tout préparer. C'est ainsi que la princesse des Ursins organisa la défense de l'Espagne, s'occupant des finances aussi bien que de l'armée, parant à tout, présente partout, étonnant tout le monde par sa vigilance et son activité. La victoire d'Almanza, due en grande partie à ses soins et à son incessante énergie, vint un moment remonter le courage de Philippe V. Mais l'orage grondait du côté de la France ; Louis XIV pressé de toutes parts par la coalition, impuissant à défendre ses frontières contre ses ennemis, déclara à son petit-fils qu'il ne pouvait plus lui envoyer des armées pour soutenir sa cause. Bien plus, il lui conseilla d'accepter les propositions de ses adversaires. Ceux-ci lui offraient la libre possession de l'Italie, à condition qu'il céderait l'Espagne à son compétiteur l'archiduc. Phi-

lippe V, las de la lutte intérieure contre la nation espagnole dont une partie le repoussait, las de la lutte extérieure contre la coalition qui voulait lui enlever son trône, était hésitant et se disposait à accepter. C'est alors que la princesse des Ursins se montra vraiment grande; elle eut un mouvement dont l'histoire doit lui savoir gré : « Eh quoi, sire, osa-t-elle lui dire, êtes-vous prince, êtes-vous homme, vous qui faites si peu de cas de la souveraineté, et qui avez des sentiments plus faibles qu'une femme! » Dans mainte circonstance les femmes se sont montrées plus viriles, plus courageuses que les hommes. Une autre reine d'Espagne, Catherine de Foix, vit son mari perdre et abandonner la Navarre par faiblesse et découragement; désolée d'avoir perdu un royaume qui lui appartenait en propre et qu'elle aurait courageusement disputé au roi d'Aragon, elle dit à son mari d'un ton de douloureux reproche : « Don Juan mon ami, si nous fussions nés, vous Catherine et moi Don Juan, nous serions encore rois de Navarre. »

Mais la princesse des Ursins ne se contenta pas de belles paroles, elle se mit à l'œuvre et ses actes furent à la hauteur de ses sentiments. Voyant que l'inimitié d'une partie de la nation était le véritable obstacle à la consolidation du trône de Philippe V, et que cette inimitié venait de leur haine contre les Français qui occupaient toutes les charges de l'État, elle prit une mesure radicale : elle poussa Philippe V à se jeter dans les bras des Espagnols, à leur dire : « Voyez, je suis votre roi, c'est à vous de me défendre! » et comme gage de la sincérité de ces paroles, elle lui conseilla de renvoyer tous les Français venus à Madrid à sa suite. Cette mesure d'une sage et haute politique produisit le meilleur effet et rallia une grande partie des mécontents. La chance ne tarda pas à devenir favorable; le duc de Vendôme vint se mettre à la tête des armées espagnoles et la victoire de Villavi-

ciosa affermit la couronne sur le front de Philippe V.

Celui-ci ne se montra pas ingrat pour de si nombreux et de si riches services. Il avait donné à la princesse des Ursins le titre d'Altesse, ce qui était une innovation en Espagne, contre laquelle les grands protestèrent un moment, mais à laquelle ils finirent par se soumettre. Elle était traitée comme une véritable princesse du sang. Sortait-elle, une suite imposante l'accompagnait. Allait-elle aux eaux de Barèges, elle avait une escorte de douze gardes du corps qui faisaient sentinelle dans son antichambre. Les ministres, les ambassadeurs venaient la voir, lui apportaient les projets de traité, car rien ne se décidait sans son autorisation. La faiblesse du roi était poussée à ce point, qu'il mit pour condition à la signature de la paix d'Utrecht, qu'une principauté indépendante serait constituée à Mme des Ursins. Un événement inattendu vint mettre fin à cette fortune merveilleuse; la reine mourut subitement et la face des choses changea complétement. Enivrée par ses succès, par la haute fortune qui la suivait, elle crut sa puissance assise sur des fondements inébranlables. Un instant elle rêva de jouer le rôle de Mme de Maintenon, de se faire la femme morganatique du jeune roi Philippe V, elle qui depuis longtemps avait passé la soixantaine! Quand elle vit que la chose était impossible, elle se mit à chercher une femme au roi, et dans cette recherche elle mit en oubli complet la prudence et la diplomatie qui jusqu'alors avaient guidé tous ses actes. D'abord elle ne consulta ni Louis XIV ni Mme de Maintenon, ce qui les blessa profondément, et les disposa à prêter les mains à sa chute. Ensuite, de toutes les princesses elle choisit celle qui était la moins faite pour répondre à ses desseins. Abusée par les rapports de ses agents, elle se décida pour Elisabeth Farnèse, qu'on lui avait représentée comme une bonne femme, bien simple et toute disposée

à devenir un instrument docile entre les mains de la favorite. C'est juste le contraire de ce qui existait; la princesse était douée de cette astuce italienne qu'avaient montrée les Médicis, et elle était comme elles possédée de la passion du pouvoir. La princesse des Ursins, avertie trop tard de la vérité, envoya en toute hâte un courrier pour rompre le mariage s'il en était temps encore. Ce courrier fut arrêté aux portes de Parme, et on ne le laissa pénétrer dans la ville qu'après la célébration du mariage, fait par procuration selon l'usage des cours. La nouvelle reine d'Espagne en conçut un nouveau grief contre cette femme qu'elle haïssait déjà sans la connaître, et contre laquelle Alberoni ne cessait de l'exciter, voulant provoquer sa chute pour hériter de sa puissance ; elle se pressa d'arriver en Espagne, pour consommer son œuvre de vengeance pour laquelle elle avait l'assentiment du roi lassé de cette tutelle impérieuse. La princesse des Ursins s'endormait dans une confiance aveugle ; elle qui était femme devait bien savoir combien elle avait dû outrager la jeune princesse en essayant de faire rompre son mariage. Mais elle ne s'en inquiétait pas autrement, se croyant sûre de son pouvoir sur le roi ; et de pied ferme, le cœur léger, elle courait au devant d'une disgrâce aussi éclatante que l'avait été sa fortune, justifiant une fois de plus cette parole des anciens : *Quos vult perdere Jupiter dementat*, ceux que Jupiter veut perdre il les aveugle.

Le rendez-vous royal était à Guadalaxara, petite ville située sur la route de Madrid à Burgos, et appartenant au duc de l'infantado, qui y avait fait bâtir un *Panthéon* aux Cordeliers, beaucoup moins grand que l'Escurial, mais ne lui cédant guère en beauté. C'est dans la chapelle de ce palais que le roi avait résolu de célébrer son mariage définitif. Mme des Ursins l'avait fait partir le premier, mais après avoir désigné les personnes de sa suite et leur avoir ordonné de n'en laisser approcher qui que ce fût.

Elle suivait à quelque distance dans son carrosse, et arrivée à Guadalaxara, elle s'enferma seule avec le roi qui ne vit plus personne jusqu'à son coucher. On était déjà au 22 décembre ; les retardements du chemin et de la saison avaient conduit jusque là. Le lendemain 23 surveille de Noël, elle partit avec une très-légère suite pour aller à sept lieues de là, à une petite ville nommée Quadraques, où la reine devait coucher le soir même. C'est là qu'eut lieu le plus terrible désappointement qu'elle pût jamais éprouver. Elle trouva la reine arrivée ; elle mit pied à terre en un logis qu'on lui avait préparé, vis-à-vis et tout près de celui de la reine. Elle était venue en grand habit de cour et parée. Elle ne fit que se rajuster un peu et s'en alla chez la reine. La froideur et la sécheresse de sa réception la surprirent d'abord extrêmement ; elle les attribua à l'embarras de la reine et tâcha de réchauffer cette glace. Le monde cependant s'écoula par respect pour les laisser seules. La conversation commença ; mais la reine ne laissa pas continuer Mme des Ursins. Elle se mit incontinent sur les reproches qu'elle lui manquait de respect par l'habillement dans lequel elle paraissait devant elle, et par ses manières. Mme des Ursins, dont l'habit était régulier, et qui par ses manières non irrespectueuses et ses discours propres à ramener la reine, se croyait bien éloignée de mériter cette sortie de sa part, fut étrangement surprise et voulut s'excuser. Mais voilà tout aussitôt la reine aux paroles offensantes, à lui attribuer la mort de divers personnages, en un mot tout ce qui s'était commis en Espagne depuis son arrivée ; puis à s'écrier, à appeler, à demander des officiers, des gardes, et à commander à Mme des Ursins avec injure de sortir de sa présence. Elle voulut parler et se défendre des reproches qu'elle recevait ; la reine, redoublant de furie et de menaces, se mit à crier qu'on fît sortir cette folle de sa présence et de

son logis, et l'en fit mettre dehors par les épaules. En même temps elle appela le lieutenant des gardes du corps et l'écuyer qui commandait ses équipages ; elle ordonna au premier d'arrêter Mme des Ursins et de ne la point quitter qu'il l'eût mise dans un carrosse ; au deuxième de faire sur le champ venir un carrosse à six chevaux et deux ou trois valets de pied, de faire partir sur l'heure la princesse des Ursins vers Burgos et Bayonne et de ne point arrêter. Le lieutenant, nommé Amazega, voulut représenter à la reine qu'il n'y avait que le roi d'Espagne qui eût le pouvoir qu'elle voulait prendre ; elle lui demanda fièrement s'il n'avait pas un ordre du roi d'Espagne de lui obéir en tout, sans réserve et sans représentation. Il avoua qu'il l'avait, et personne n'en savait rien.

Profond sujet de méditation pour les philosophes ! Cette femme qui a été la dominatrice de l'Espagne, qui a eu des palais, qui possède une principauté, est là qui roule sur les grandes routes en toilette de bal, exposée à toutes les intempéries d'une saison rigoureuse, sans qu'il lui soit permis de s'arrêter un seul instant : comme le juif errant, elle doit marcher sans cesse et sans relâche. Au bout de dix jours de ce voyage douloureux et pénible, accompli sans un sou dans sa bourse, sans un manteau sur ses épaules, elle est déposée mourante sur la frontière de France. Mais une énergie singulière soutient ce corps à moitié usé ; elle court à Versailles pour faire une nouvelle épreuve de l'ingratitude des grands, du peu de valeur de leur amitié. Les malheureux n'ont pas d'amis, et rien de plus instructif que le contraste entre sa réception actuelle et celle qui l'avait attendue quelques années plus tôt. Elle n'est plus en faveur, Mme de Maintenon l'abandonne. Louis XIV ne lui pardonne pas d'avoir conclu le mariage de la reine d'Espagne sans le consulter, et d'avoir voulu se rendre indépendante de lui, grief au dessus duquel il n'en est pas.

Pour toute faveur il lui fait une pension, et il lui permet de se retirer à Gênes. Mais cette ville possède peu de ressources pour une femme comme elle, peu de société et partant point d'intrigues. C'est Rome où elle veut aller, Rome où son génie inventif trouvera une branche pour se raccrocher. Après en avoir obtenu l'autorisation du roi d'Espagne, elle y court, et les deux premières personnes qu'elle y rencontre sont ses deux ennemis politiques, Portocarrero qu'elle a précipité du pouvoir, Alberoni qui a été l'instrument de sa ruine. Tous deux mènent, sous leur pourpre, une vie mélancolique et sans but ; tout ressort, toute initiative les a abandonnés, et ils languissent dans le plus profond découragement. Il n'en est pas de même de la princesse des Ursins ; à défaut de roi régnant, elle se contente des rois tombés ; elle rencontre les Stuarts qui menaient à Rome la problématique vie de prétendants ; elle s'attacha à eux, elle fit dans leur maison ce qu'elle avait fait dans le palais du roi d'Espagne, recevant les solliciteurs, accordant les audiences, se mêlant de toutes les affaires, dont aucune ne se décidait sans sa participation. C'est ainsi qu'elle atteignit son dernier jour, heureuse de ce semblant de pouvoir, plus peut-être qu'elle ne l'avait été pendant qu'elle régnait en Espagne, elle comptait moins d'envieux, et son besoin de domination trouvait une satisfaction aussi grande. On conte que jadis au Pirée on voyait un individu atteint d'une singulière manie : il prenait avec soin le nom de tous les navires qui entraient et qui sortaient, se figurant qu'ils étaient à lui, et supputant dans sa pensée les bénéfices qu'ils lui rapportaient. Cette innocente folie ne le rendait-elle pas aussi heureux qu'eût pu le faire la possession de tous ces navires ? n'est-ce pas là le symbole de l'ambition, qui est un songe, et qui prend presque toujours les illusions pour des réalités ?

LA

DUCHESSE DE BOURGOGNE

Nous cherchons la femme politique, en voilà une qui l'est de la tête aux pieds, une qui en remontrerait aux Ursins et aux Maintenon. Les autres le sont devenues par nécessité ou par ambition, celle-là l'est par naissance, elle en a trouvé le génie dans son berceau ; elle est de cette maison de Savoie où l'habileté, la diplomatie, la ruse sont héréditaires ; de cette maison de Savoie qui a si bien su faire ses affaires, c'est-à-dire tromper amis et ennemis, que du rang de principauté minuscule elle s'est élevée à la possession du royaume d'Italie. Les princes et princesses de cette maison ont tous possédé cette habileté devenue proverbiale ; et, loin de faire exception sous ce rapport, la duchesse de Bourgogne en est au contraire un des plus frappants exemples. Agée seulement de onze ans, et sur le point de partir pour la France sur laquelle elle est appelée à régner un jour, elle connaît si bien le terrain sur lequel elle va manœuvrer, qu'elle dit à sa confidente : « Sais-tu que tu vas trouver en France une dame qui sera ta maîtresse et la mienne, et qui n'est cependant ni la reine ni la maîtresse du roi. » C'est que d'excellentes leçons lui avaient été données par son père, et elle en avait profité.

Cet esprit politique qu'elle apportait avec elle, elle en fit preuve depuis le jour de son arrivée en France jusqu'au moment de sa mort. Au pont Beauvoisin, où sa maison était venue la recevoir, on s'étonna de voir une princesse si jeune et supportant avec tant de courage les fatigues de la vie de représentation. Dans sa première entrevue avec le roi et Mme de Maintenon, elle fut d'une habileté sans égale. Louis XIV entouré de sa cour était venu au-devant d'elle jusqu'à Montargis ; dès qu'il aperçut son carrosse, il fut au devant d'elle pour la recevoir. Elle voulut se jeter à ses genoux, mais le roi la retint en lui disant : « Ma fille, je vous attendais avec bien de l'impatience. » Elle lui prit la main, la baisa, l'assurant que ce jour était le plus beau de sa vie. Ensuite, il la conduisit au palais de Fontainebleau où eut lieu la réception officielle. « Je vivrais cent ans que je n'oublierais pas cette journée, écrivait la demoiselle d'honneur de la princesse de Savoie venue avec elle d'Italie ; cette journée, ces fêtes, ces cris de joie me remplirent d'ébahissement. C'était à cinq heures que les carrosses du roi entrèrent dans la cour de Fontainebleau ; toute la cour était rangée sur l'escalier en fer à cheval, avec la foule en bas. Les habits de velours de diverses couleurs, les chapeaux à plumes, les casaques bleues brodées d'or et d'argent étincelaient au soleil. Les chevau-légers, les cent-suisses, et les officiers des gardes entourés de force belles livrées remplissaient la cour. Les pages de la maison du roi étaient vêtus de casaques de velours feu chamarrées d'or ; tout cela, quoique assez en désordre, n'en paraissait pas moins beau. Je vis la princesse descendre de son carrosse aux cris de : Vive le roi et Mme la princesse de Savoie ! Le roi monta l'escalier lentement, la tenant par la main, de façon que la foule la vit bien ; elle ne lui venait pas plus haut que le coude. Louis XIV me parut encore beau, quoique déjà vieux

et d'une beauté tout à fait majestueuse ; mais il me sembla marcher comme sur un théâtre. Au premier moment on aurait pu croire qu'il jouait un rôle de comédie, mais au bout de quelque temps on voyait bien que cet air de dieu porté sur les nues lui était si naturel qu'il n'aurait pu le quitter. Ce fut seulement après l'heure du souper que je retrouvais ma princesse ; elle quitta son habit qui était fort riche et prit un déshabillé. Mme de Maintenon était encore auprès d'elle ; elle se tenait debout respectueusement. La princesse de Savoie la contraignit, malgré sa résistance, de s'asseoir dans un grand fauteuil, et fut tout aussitôt se mettre sur une petite chaise auprès d'elle. J'avoue que j'eus peine à comprendre, en voyant Mme de Maintenon, la raison de son étrange fortune. Enveloppée dans ses coiffes noires et sa guimpe brune, je la trouvai fort vieille ; on voyait qu'elle avait été jolie ; elle avait, d'ailleurs, un beau son de voix, un sourire fin, un air doux et grave. La princesse de Savoie la caressait d'un air flatteur : « Fi ! lui dit Mme de Maintenon, je suis trop vieille. — Pas si vieille, » fit la princesse ; puis, se mettant presque sur ses genoux : « Maman m'a chargée de vous faire mille amitiés et de vous demander la vôtre pour moi. Apprenez-moi bien, je vous prie, ce qu'il faut faire pour plaire au roi. » La duchesse de Savoie pouvait bien envoyer ses amitiés à Mme de Maintenon, l'altière Marie-Thérèse écrivait à Mme de Pompadour et lui envoyait un présent.

On présenta la princesse de Savoie au duc de Bourgogne son futur mari, qui fut admis à venir la voir tous les quinze jours. Quant à elle, elle fut renfermée dans ses appartements, et elle s'occupa de terminer son éducation sous la direction de Mme de Maintenon. Voici quelle était sa vie. Elle se réveillait à neuf heures, ses femmes entraient alors et lui passaient un grand peignoir de taffetas blanc; elle prenait un livre ou quelque ouvrage de

tapisserie. Le roi et Mme de Maintenon venaient la baiser au front, s'asseyaient auprès de son lit, causaient un moment avec elle. A onze heures avait lieu la toilette de cérémonie. On tirait la toilette, meuble enrichi d'or, de dentelles et de velours, au milieu de la chambre, et les dames qui avaient leurs entrées chez elle venaient lui faire leur cour. Singulière existence que cette nécessité de la représentation faisait aux princes et aux princesses; ils ne pouvaient être seuls à aucun moment, et chacun de leurs actes avait des témoins. Du monde à leur lever, du monde à leur coucher, du monde pendant leurs repas, du monde pour assister à leur toilette, du monde même pour les suivre à la garde-robe. La Monnoye disait un jour à Louis XIV : « Dans votre état, il y a deux choses auxquelles je ne pourrais jamais m'habituer : manger seul, et aller à la garde-robe en compagnie. »

Aussitôt levée, la princesse allait dans l'appartement de Mme de Maintenon, qu'elle ne quittait plus du reste de la journée; elle passait sa vie auprès de ces deux personnes auxquelles elle ne tarda pas à devenir indispensable, tellement elle sut les cajoler et les amuser. Elle sautait sur les genoux du roi, elle tirait sa perruque, elle lisait et décachetait ses lettres malgré sa feinte résistance. C'était tout à fait l'enfant gâté qui abuse de son pouvoir despotique sur son grand-père. Le vieux roi blasé sur tout, devenu indifférent à tous, ne retrouvait un rayon de gaîté que dans les caresses et les mutineries de cette jeune princesse. Elle avait su s'emparer avec autant d'habileté de Mme de Maintenon, qu'elle appelait *ma tante* et qui la nommait *ma mignonne*. Elle ne se montrait pas plus discrète vis-à-vis d'elle dont elle fouillait les correspondances, comme à l'étourdi et en se jouant. Un jour, en fouillant un album rempli de lettres particulières, elle en lut une dans laquelle étaient relatés tous ses faits et gestes. Levant les yeux par hasard, elle vit Mme de Main-

tenon qui l'épiait; elle courut se jeter dans ses bras, feignant la confusion, mais se promettant bien d'être plus circonspecte dans ce palais où les murs avaient des oreilles. Sa liberté de langage allait à un point qui montre l'engouement dont elle était l'objet. Un jour, assise sur le bras du fauteuil de Mme de Maintenon, et en présence du roi qui était là, elle lui dit : « Ma tante, savez-vous pourquoi en Angleterre les reines gouvernent mieux que les rois? C'est que sous les rois ce sont les femmes qui gouvernent, et ce sont les hommes sous les reines. » Cette épigramme qui frappait droit au but, à tout autre aurait valu la Bastille, tandis que le roi et Mme de Maintenon ne firent qu'en rire. Remarquons, en passant, que c'est là un paradoxe. Les rois abdiquent facilement entre les mains de femmes, mais la réciproque n'est pas vraie : à l'homme qu'elles aiment les femmes n'abandonneront jamais la moindre part de leur autorité. Marie Stuart compromit sa couronne par son amour pour Henry Danlay; mais le jour où celui-ci voulut prendre part au gouvernement, elle se brouilla avec lui et finit par l'abandonner au bras des assassins.

Pour comprendre à quel degré de liberté la duchesse de Bourgogne en était arrivée vis-à-vis de ces deux personnes devant lesquelles chacun tremblait, il faut lire le fait suivant raconté par Saint-Simon et qui est des plus caractéristiques.

« Je n'oserais jamais écrire dans des Mémoires sérieux le trait que je vais rapporter, s'il ne servait plus qu'aucun à montrer jusqu'à quel point elle était parvenue d'oser tout dire et tout faire avec le roi et Mme de Maintenon. Un soir, il y avait comédie à Versailles; la princesse, après avoir bien parlé toutes sortes de langages, vit entrer Nanon, cette ancienne femme de chambre de Mme de Maintenon, et aussitôt s'alla mettre tout en grand habit comme elle était et parée, le dos à la che-

minée, debout, appuyée sur le petit paravent entre les deux tables. Nanon qui avait une main comme dans sa poche, passa par derrière elle et se mit à genoux. Le roi, qui en était le plus proche, s'en aperçut et demanda ce qu'elles faisaient là. La princesse se mit à rire et répondit qu'elle faisait souvent ce qu'elle faisait les jours de comédie. Le roi insista. « Voulez-vous le savoir, reprit-elle, puisque vous ne l'avez point encore remarqué? c'est que je prends un lavement d'eau. — Comment! s'écria le roi mourant de rire; actuellement, là, vous prenez un lavement? — Et vraiment oui, dit-elle. — Et comment faites-vous cela? » Et les voilà tous les quatre à rire de tout leur cœur. Nanon apportait la seringue toute prête sous ses jupes, troussait celles de la princesse qui les tenait comme se chauffant, et Nanon lui glissait le clystère. Les jupes retombaient, et Nanon remportait la seringue sous les siennes; il n'y paraissait pas. Ils n'y avaient pas pris garde, ou ils croyaient que Nanon rajustait quelque chose à l'habillement. La surprise fut extrême, et tous les deux trouvèrent cela fort plaisant. »

Il faut se souvenir que les conditions de la vie n'étaient plus les mêmes qu'aujourd'hui; qu'on ne connaissait ni le confort ni la propreté que nous estimons tant; Louis XIV ne prenait qu'un bain par an, c'est Dangeau qui le dit; que la population d'un village vivait tassée et pressée dans le palais de Versailles; qu'enfin la vie était transparente et que les princes en étalaient tous les actes aux yeux de leurs courtisans, comme on va le voir par le récit du mariage du duc de Bourgogne. Dès que la princesse de Savoie eut douze ans, c'est-à-dire un an après son arrivée en France, le roi se hâta de la marier au duc de Bourgogne. Voulant donner beaucoup de solennité à cette cérémonie, il témoigna le désir de voir les dames et les seigneurs de

la cour richement habillés : ce sont des ordres qui n'ont pas besoin d'être répétés, chacun fit des folies; Saint-Simon dit qu'il se modéra autant que possible, mais que pour lui et sa femme il en fut à peu près de vingt mille livres, ce qui ferait deux cent mille francs d'aujourd'hui. Le roi trouva qu'on avait été prodigue, mais il ne lui déplut pas de se voir si bien obéi. Beaucoup de ceux à qui il fit compliment sur la richesse de leur costume et le bon goût des broderies, auraient pu répondre comme un courtisan à Louis XV : « Sire, cela se doit. » Voici, d'après Saint-Simon, comment se passait à Versailles le mariage d'un fils de France :

« Le samedi matin, 7 décembre, toute la cour alla de bonne heure chez Mgr le duc de Bourgogne, qui alla ensuite chez la princesse. Sa toilette finissait, où il y avait peu de dames, la plupart étant allées à la tribune ou sur les échafauds placés dans la chapelle pour voir la cérémonie. Toute la maison royale avait déjà été chez la princesse, et attendait chez le roi, où les mariés arrivaient un peu avant midi. Ils trouvèrent le roi dans le salon, qui un moment après se mit en marche pour la chapelle. Le cardinal de Coislin, en l'absence du cardinal de Bouillon, grand aumônier, qui était à Rome, commença pour les fiançailles, après lesquelles chacun fit à genoux une médiocre pause, pour l'intervalle entre les fiançailles et le mariage. Le cardinal dit une messe basse, après laquelle le roi et la maison royale retourna comme elle était venue, et se mit tout de suite à table. Un courrier, tout prêt à la porte de la chapelle, partit pour Turin au moment que le mariage fut célébré. La journée se passa assez ennuyeuse. Sur les sept heures du soir, le roi et la reine d'Angletere rarrivèrent, que le roi avait été convier quelques jours auparavant. Il tint le portique, et sur les huit heures ils vinrent dans le salon du bout de la galerie, joignant l'appartement de Mme la

duchesse de Bourgogne, d'où, malgré la pluie, ils virent tirer un feu d'artifice sur la pièce des Suisses. On soupa ensuite comme on avait dîné, le roi et la reine d'Angleterre en plus, la reine entre les deux rois. En sortant de table on fut coucher la mariée, de chez laquelle le roi fit sortir absolument tous les hommes. Toutes les dames y demeurèrent, et la reine d'Angleterre donna la chemise que Mme du Lude lui présenta. Mgr le duc de Bourgogne se déshabilla dans l'antichambre au milieu de toute la cour, assis sur un ployant; le roi y était avec tous les princes; le roi d'Angleterre donna la chemise, qui lui fut présentée par le duc de Beauvilliers.

« Dès que la duchesse de Bourgogne fut au lit, Mgr le duc de Bourgogne entra, et se mit dans le lit à sa droite, en présence des rois et de toute la cour, et aussitôt après le roi et la reine d'Angleterre s'en allèrent, le roi s'alla coucher, et tout le monde sortit de la chambre nuptiale, excepté Monseigneur, les dames de la princesse, et le duc de Beauvilliers, qui demeura toujours au chevet du lit du côté de son pupille, et la duchesse du Lude de l'autre; Monseigneur y demeura un quart d'heure avec eux à causer, sans quoi ils eussent été assez empêchés de leur personne; ensuite il fit relever monsieur son fils, et lui fit embrasser la princesse, malgré l'opposition de la duchesse du Lude. Il se trouva qu'elle n'avait pas tort; le roi le trouva mauvais, et dit qu'il ne voulait pas que son petit-fils baisât le bout du doigt à sa femme jusqu'à ce qu'ils fussent tout à fait ensemble. Il se rhabilla dans l'antichambre à cause du froid, et s'alla coucher chez lui à l'ordinaire. Le petit duc de Berry, gaillard et résolu, trouva bien mauvaise la docilité de monsieur son frère, et assura qu'il serait demeuré au lit. »

Comme les idées changent selon les temps et selon les pays! Rapprochez ce mariage dont les détails les plus intimes sont pour ainsi dire mimés en public, des

mœurs anglaises et américaines qui, dans les mêmes circonstances, cherchent le secret et le mystère, et qui pour se cacher plus sûrement s'enfuient le jour même en pays étranger! Ce ne fut que deux ans après que les nouveaux époux furent mis ensemble. La duchesse de Bourgogne exerça sur son mari la même domination que sur le roi et sur Mme de Maintenon, mais sans se donner autant de peine pour y arriver. Sa grande ressource pour lui faire faire ce qu'elle voulait était de l'attaquer par sa dévotion qui était extrême : « Si vous ne voulez pas faire ce que je veux, lui disait-elle, vous serez cause que je me mettrai en colère et que je commettrai un péché. » Et le prince cédait pour éviter un aussi grand mal.

Il lui en coûtait bien plus pour conserver la faveur du roi; il ne fallait pas être malade, il ne fallait pas être fatiguée, il fallait tous les jours assister aux bals, aux repas, aux promenades; il fallait le suivre à Marly, à Fontainebleau, lors même qu'elle avait la fièvre, lors même qu'elle était incommodée par une grossesse pénible. Et cette vie de représentation ne s'arrêtait pas plus la nuit que le jour; la duchesse de Bourgogne couchait lacée, avec un corset à crevés de rubans, des manches garnies de dentelles et un grand fichu. Où le roi avait décidé d'aller il allait, et nulle considération de personne n'aurait pu le retenir. Le fait suivant, qui paraîtrait incroyable s'il n'était attesté par Saint Simon et par d'autres écrivains, peint dans toute sa plénitude cet égoïsme royal : « Madame la duchesse de Bourgogne était grosse, elle était fort incommodée. Le roi voulait aller à Fontainebleau, contre sa coutume, dès le commencement de la belle saison, et l'avait déclaré. Il voulait ses voyages de Marly; en attendant sa petite-fille l'amusait fort, il ne pouvait se passer d'elle, et tant de mouvements ne s'accommodaient pas avec son état, Mme de Maintenon en était fort inquiète. Fagon en glis

sait doucement son avis. Cela importunait le roi accoutumé à ne se contraindre sur rien. Les représentations sur les Marly le chicanaient, sans le pouvoir rompre. Il différa seulement à deux reprises celui du lendemain de la Quasimodo, et n'y alla que le lendemain de la semaine suivante, malgré tout ce qu'on pût dire et faire pour l'en empêcher, ou pour obtenir que la princesse demeurât à Versailles. Le lendemain, le roi se promenant après sa messe, et s'amusant au bassin des carpes entre le château et la perspective, nous vîmes venir à pied, la duchesse du Lude seule, sans qu'il y eût une seule dame avec le roi, ce qui arrivait rarement le matin. Il comprit qu'elle avait quelque chose de pressé à lui dire; il alla au devant d'elle, et quand il en fut à peu de distance, on s'arrêta et on le laissa seul la joindre. Le tête à tête ne fut pas long, elle s'en retourna, et le roi revint vers nous jusque près des carpes et sans mot dire. On vit bien de quoi il était question, personne ne se pressait de parler. À la fin le roi arrivant près du bassin, regarda ce qui était là de plus principal, et sans adresser la parole à personne, dit d'un air de dépit ces seules paroles : « La duchesse de Bourgogne est blessée. » Voilà M. de Larochefoucault à s'exclamer. M. de Bouillon, le duc de Tresmes, et le maréchal de Boufflers à répéter à basse note; puis M. de la Rochefoucault à se récrier plus fort, disant que c'était le plus grand malheur du monde, et que s'étant blessée d'autres fois, elle n'en aurait peut-être plus : « Et quand cela serait, interrompit le roi avec colère et qui jusque là n'avait dit mot, qu'est-ce que cela me ferait? Est-ce qu'elle n'a pas déjà un fils? Et quand il mourrait, est-ce que le duc de Berry n'est pas en âge de se marier et d'en avoir? Et que m'importe qui me succède des uns ou des autres, ne sont-ce pas également mes petits-fils? » Et tout de suite, avec impétuosité : « Dieu merci ! Elle est blessée, puisqu'elle avait à l'être,

et je ne serai plus contrarié dans mes voyages, dans tout ce que j'ai envie de faire par les représentations des médecins et les avis des matrones. J'irai et je viendrai à ma fantaisie, et on me laissera en repos. » Un silence à entendre une fourmi marcher, succéda à cette sortie, et ce silence dura plus d'un quart d'heure. Le roi le rompit, appuyé sur la balustrade, pour parler d'une carpe; personne ne répondit. Il adressa après la parole sur ces carpes à des gens de bâtiment, qui ne soutinrent pas la conversation à l'ordinaire. Il ne fut question que de carpes avec eux. Tout fut languissant, et le roi s'en alla quelque temps après. Dès que nous osâmes nous regarder hors de sa vue, nos yeux se rencontrèrent et se dirent tout. J'examinais, moi, tous les personnages des yeux et des oreilles, et je me sus gré d'avoir jugé depuis longtemps que le roi n'aimait et ne comptait que lui, et était à soi-même sa fin dernière. N'est-ce pas pour cela que ses dernières années furent si tristes et si ennuyées! A Châteaubriand qui se plaignait un jour de l'ennui qui le dévorait, Béranger répondit : « C'est parce que vous vous occupez trop de vous et pas assez des autres. »

La duchesse de Bourgogne sentait bien qu'elle jouait un rôle ; que ce rôle elle devait nécessairement le jouer, et qu'il lui faisait des envieuses et des ennemies ; c'était de sa part habile politique, elle voyait l'avenir et supportait le présent. « Un soir qu'à Fontainebleau, où toutes les dames des princesses étaient dans le même cabinet qu'elle et le roi après le souper, elle avait baragouiné toutes sortes de langues et fait cent enfances pour amuser le roi qui s'y plaisait, elle remarqua Mme la duchesse et Mme la princesse de Conti qui se regardaient, se faisaient signe et haussaient les épaules avec un air de mépris et de dédain. Le roi levé et passé à son ordinaire dans un arrière-cabinet pour donner à manger à ses chiens et venir après donner le bonsoir aux princesses, la dau-

phine prit Mme de Saint-Simon d'une main, Mme de Livry de l'autre, et leur montrait Mme la duchesse et Mme la princesse de Conti, qui n'étaient qu'à quelques pas de distance : « Avez-vous vu? avez-vous vu? leur dit-elle; je sais comme elles qu'à tout ce que j'ai fait et dit il n'y a pas le sens commun et que tout cela est misérable, mais il lui faut du bruit et ces choses-là le divertissent. » Et tout de suite, s'appuyant sur leur bras, elle se mit à sauter et à chantonner : « Eh! je m'en ris, eh! je me moque d'elles, ah! je serai leur reine, ah! je n'ai que faire de leur approbation ni à cette heure ni jamais, eh! elles auront à compter avec moi, eh! je serai leur reine! » Et sautant et s'élançant et s'éjouissant de toutes ses forces. Ces dames lui criaient tout bas de se taire, que ces princesses l'entendaient et que tout ce qui était là la voyait faire, jusqu'à lui dire qu'elle était folle. Et elle de sauter plus fort et de chantonner tout haut : « Eh! je me moque d'elles, je n'ai que faire d'elles; eh! je serai leur reine! » et ne finit que lorsque le roi rentra. »

C'est pour se délasser de ce rôle qu'elle se livrait avec une ardeur fébrile au jeu et au plaisir, perdant des trois cent mille livres dans une nuit. Elle allait, l'oreille basse, trouver Mme. de Maintenon qui la moriginait et qui réparait ses sottises, en ayant soin de les cacher au roi. On lui cachait aussi ses promenades nocturnes dans le parc de Versailles, qui fournissaient un élément à la chronique scandaleuse; on lui cachait ses amours avec Nangis et avec Maulevrier. La chaîne n'en pesait pas moins lourde sur son corps chétif et délicat; l'aisance et la facilité avec lesquelles elle la portait empêchaient seules de s'en apercevoir. On le vit à son lit de mort, lorsque pour la première fois elle osa secouer le joug et réclamer un confesseur autre que celui qui lui avait été donné lors de son arrivée. Louis XIV qui trouvait mauvais que ses courtisans ne prissent pas Fagon pour médecin,

Mansart pour architecte, imposait un confesseur de son choix à tous les membres de sa famille, et ce confesseur était un jésuite. Cette demande fit scandale, mais comme on ne peut rien refuser à une mourante on le lui accorda. Que lui importait de scandaliser ces gens qu'elle avait trompés pendant toute la durée de sa vie ; elle venait de lever le masque, et on ne tarda pas à s'apercevoir à quelle grande comédienne on avait eu affaire. En fouillant dans sa cassette, on trouva des lettres qu'elle écrivait au duc de Savoie, son père, et dans lesquelles elle le mettait au courant des plans, des projets et des intrigues de Versailles. Alors bien des événements furent expliqués. On se souvint que dans la guerre entreprise par le duc de Savoie contre les deux nations sur lesquelles régnaient ses deux filles (la France et l'Espagne), il était toujours au courant de la marche de nos armées, il arrivait toujours à temps pour déjouer les projets de nos généraux. Avec sa mâle franchise, Catinat avait écrit à Versailles : « Il y a des traîtres dans le conseil du roi ! » et la disgrâce avait été le prix de cet avertissement dont on reconnaissait l'exactitude. On devinait le secret de ces caresses, de ces complaisances, de ces manières insinuantes, qui se faisaient tout permettre, même la lecture des dépêches. « Ah ! la petite coquine, elle nous trompait ! » s'écria Louis XIV avec un ton d'indulgence qui montrait que la perte de la duchesse de Bourgogne lui était plus sensible que celle de la France.

La postérité est plus sévère ; elle ne partage pas la sensibilité de ces historiens qui s'attendrissent sur la mort prématurée du duc et de la duchesse de Bourgogne ; elle ne partage pas leurs illusions sur le bonheur qui eût attendu la France sous leur règne. Le duc de Bourgogne, d'une dévotion étroite, eût fait comme tous les héritiers présomptifs qui appartiennent à l'opposition avant de monter sur le trône, et qui s'empressent ensuite

de marcher dans la même route que leur prédécesseur. La duchesse de Bourgogne eût sacrifié la France à l'intérêt de son père, elle l'eût trahie comme elle l'avait fait depuis le jour de son arrivée. C'est parce qu'elle est femme, et parce qu'elle a été enlevée à la fleur de l'âge que l'histoire ne prononce pas sur elle le jugement sévère qu'elle aurait mérité. C'est à elle qu'on peut appliquer le mot des anciens : « Heureux ceux qui meurent jeunes, parce qu'ils sont aimés des dieux... » et pardonnés des hommes, devrait-on ajouter.

LA DUCHESSE DU MAINE

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas; il n'en est pas de même des événements de l'histoire. A certaines périodes ils reviennent absolument les mêmes : le nom des acteurs est changé, et voilà tout. Ainsi la duchesse du Maine s'appelait Anne Comnène au XIIe siècle, et au lieu d'intriguer à Paris, elle conduisait ses menées ambitieuses à Constantinople. Belle, spirituelle, instruite, versée également dans la poésie et dans l'éloquence, elle avait pour son malheur épousé un gentilhomme dont l'ambition politique ne venait pas troubler le sommeil, et qui ne pensait qu'aux arts, à la littérature, à la philosophie. Pour elle, dévorée du désir de se mêler des affaires publiques, de monter au rang où sa naissance semblait l'appeler, elle passait sa vie dans les intrigues et les complots. Un jour elle s'était jetée aux pieds de son père, le priant de déshériter son frère Jean et de la mettre à sa place sur le trône. N'ayant pu y parvenir, elle avait fomenté plusieurs révoltes contre ce frère détenteur d'un pouvoir si vivement ambitionné. Pardonnée par lui, vaincue par sa générosité, ou plutôt convaincue de l'inutilité de ses efforts, elle avait ouvert un salon littéraire et s'était contentée de régner sur les beaux esprits de son temps. Cette histoire est celle de la

duchesse du Maine, qui disait chaque jour à son mari : « Vous arriverez à être de l'Académie, et le duc d'Orléans sera régent de France. » Après l'avoir poussé dans une conspiration, après l'avoir compromis et fait emprisonner, elle s'était retirée dans son palais de Sceaux, où elle avait terminé sa vie dans les plaisirs intellectuels et les divertissements de tous genres.

La duchesse du Maine était fille du grand Condé qui, un moment révolté contre le roi pendant les troubles de la Fronde, racheta cet écart par des années de la plus plate soumission. Le témoignage le plus éclatant qu'il en donna fut d'implorer pour sa fille l'honneur de s'allier à un des enfants naturels de Louis XIV. Le duc d'Orléans avait fait la même chose ; il est vrai que la princesse Palatine avait donné à son fils, le jour où elle avait appris ce mariage, un soufflet dont le bruit avait éveillé tous les échos de Versailles. Louis XIV choisit la seconde des filles du duc de Bourbon parce qu'elle était de quelques lignes plus grande que son aînée, ce qui n'était pas beaucoup dire. Les deux princesses avaient une taille de naine, et la duchesse du Maine était appelée par une de ses malignes belles-sœurs la *poupée du sang*. Dans ce petit corps se cachait une ambition sans bornes, un esprit d'aventures poussé à l'excès, qualités qui se trouvaient paralysées par le manque de logique dans les idées, l'inconséquence dans les entreprises, surtout par la place accordée au caprice et à la fantaisie, défaut habituel aux femmes et qui leur permet si rarement de voir leurs entreprises arriver à bonne fin. Elle était sans cesse à pousser, à exciter son mari, qui tremblait devant elle, et sur lequel elle avait pris une influence si grande qu'il était devenu la fable de la cour. Celui-ci passait sa vie tout seul dans son cabinet ou à la chasse, consacrant l'autre partie à aller faire sa cour à Louis XIV devant lequel il ne tremblait pas moins que devant sa femme.

Il était ambitieux, mais d'une ambition cachée et discrète, comme le sont tous les caractères timides et indécis qui n'osent pas afficher ouvertement leurs prétentions de crainte de trouver des ennemis pour les combattre.

En 1714, le roi abattu par tous les coups qui venaient de le frapper, par la mort de presque tous ses enfants et petits enfants, rendit l'ordonnance célèbre qui élevait au rang de princes du sang ses enfants naturels, le duc du Maine et le comte de Toulouse, et les déclarait propres à succéder au trône. « Forcé, disait-il, de prévoir le cas où, dans sa colère, Dieu voudrait enlever à la France tout ce qui reste de princes légitimes de l'auguste maison de Bourbon, son intention était, beaucoup plus pour l'intérêt de l'État que pour l'utilité particulière des princes légitimes, qu'ils fussent déclarés capables de succéder à la couronne dans le cas seulement qu'il ne restât aucun prince légitime de la maison royale. » Cette déclaration fut vivement blâmée par les contemporains, et aujourd'hui encore elle est condamnée par les historiens; c'est se montrer un peu sévère ; c'est oublier que jadis en France il n'y avait pas de différence entre les enfants légitimes, les enfants naturels et les bâtards, tous aptes à succéder à leur père, tous élevés avec une même affection par la femme du mari : Valentine de Milan montrait au bâtard Dunois la même tendresse qu'à ses autres enfants. Aujourd'hui notre Code civil accorde aux enfants naturels une certaine partie dans l'héritage paternel. Si on les excluait généralement du trône, c'était pour éviter les compétitions qui ne s'élèvent que trop souvent entre les fils d'un même souverain. Mais étant donnée la forme monarchique avec son système d'hérédité, l'amour des enfants naturels était une chose parfaitement logique et coupant court à bien des difficultés. Ce premier résultat rendit l'espoir à la duchesse du Maine, qui se mit en

position d'en profiter. Elle stimula la mollesse de son mari, auquel l'ambition ne manquait point, puisque Saint-Simon dit de lui : « A la mort du roi il creva de joie, se croyant arrivé au faîte des grandeurs. » Mme de Staal, qui fut la femme de chambre, la confidente, l'amie presque de la duchesse du Maine, nous a raconté les divers épisodes de la vie politique de cette princesse dans ces curieux Mémoires qui sont à lire par tous ceux qui veulent connaître le XVIIIe siècle.

« Le roi Louis XIV commençait à dépérir depuis quelque temps, dit-elle. L'on n'en voulait rien dire, et on affectait de n'en vouloir rien croire. Cependant Mme la duchesse du Maine, au milieu des divertissements et des plaisirs qui semblaient l'occuper uniquement, toujours attentive à l'agrandissement de la maison dans laquelle elle était entrée, et à l'affermissement de cette grandeur, sentit dans la conjoncture présente de quelle importance il était de savoir les dispositions que le roi avait faites. Elle pressa donc le duc du Maine d'engager Mme de Maintenon qui conservait pour les princes légitimes l'affection d'une gouvernante, de disposer le roi à leur donner connaissance de son testament, afin qu'ils pussent prendre de justes mesures en conséquence ; et peut-être même le porter de son vivant à prendre les moyens les plus propres à rendre leur élévation stable. Mme de Maintenon éluda cette démarche dans la crainte de déplaire. Vaincue cependant par les sollicitations du duc du Maine, elle amena le roi à consentir que ce prince et son frère verraient le testament, mais à condition qu'ils n'en révéleraient aucun article à qui que ce fût : Ils comprirent que cet inviolable secret rendrait les connaissances qu'ils auraient inutiles, et ils refusèrent de s'instruire. Ce fut une faute capitale dont Mme la duchesse du Maine sentit toute l'étendue. Pour tâcher de la réparer, on assembla

un conseil où étaient M. le président de Mesmes, M. de Malézieu et M. de Valincour, le duc et la duchesse du Maine, et le comte de Toulouse. Ils jugèrent que ne pouvant revenir sur ce qui avait été fait, il fallait demander communication d'un article d'importance. Les avis furent partagés sur le choix: celui où penchait le comte de Toulouse, de savoir si le roi rappelait le roi d'Espagne à sa succession, l'emporta.

On sut qu'il ne le rappelait pas, ce qui assurait infailliblement l'autorité au duc d'Orléans; et ce fut apparemment pour se faire un mérite auprès de lui qu'on l'en informa. Seconde faute, non moins préjudiciable à ces princes que la première, c'était tourner imprudemment cette découverte à l'avantage de celui qui devait en profiter à leurs dépens. La nécessité de se lier au duc d'Orléans était évidente ; Mme la duchesse du Maine la représenta. On n'y voulut point entendre, on prétendit que cela déplaisait au roi. Le duc d'Orléans, qui n'était pas encore instruit des arrangements futurs et peu sûr de la facilité de les renverser qu'il y trouva, recherchait le duc du Maine. Il avait même songé à marier sa fille, Mlle du Valois, au prince de Dombes. Le duc de Brancas, un de ses favoris, m'en parla longtemps avant la catastrophe, et me dit que je devrais inspirer cette pensée à Mme la duchesse du Maine. Je ne manquai pas de lui rendre ce qui m'avait été dit, à quoi elle parut faire peu d'attention. Des raisons sourdes l'avaient rendue froide à cette proposition qui, du reste, avait été faite à elle et au duc du Maine. Pas assez convaincus l'un et l'autre de l'autorité absolue que le duc d'Orléans ne pouvait manquer d'avoir, et plus frappée des petits inconvénients que des grands avantages qui se trouvaient dans cette alliance, ils la négligèrent, ou du moins ils ne s'efforcèrent pas assez de la faire agréer au roi qui ne la goûtait pas. »

Première faute politique, et qui montre le manque de

suite dans cette tête fantasque et capricieuse. Le duc d'Orléans se voyant repoussé par là se tourna ailleurs, et devint, dès ce jour, un adversaire du duc du Maine dont il devinait l'ambition. Une seconde faute vint encore accroître cette hostilité. Le roi languissant tomba enfin dangereusement malade. Sa perte annonçait tant de malheurs à M. le duc du Maine et à sa famille qu'on ne pensa plus à autre chose. Mme la duchesse du Maine courut à Versailles. La douleur et les inquiétudes succédèrent à la joie et aux plaisirs qui l'avaient suivie jusqu'alors. Elle vit Mme de Maintenon, la pressa d'éclaircir ce qu'il était si important de savoir. Celle-ci ne voulut s'ouvrir sur rien, ni entendre aux moyens qu'on lui proposa de suggérer au roi pour affermir ce qu'il avait réglé en faveur des princes légitimés. Le soin de le ménager, la crainte de le perdre firent alors disparaître tout autre intérêt aux yeux de sa favorite. Il se porta de lui-même, dans le cours de sa maladie, à donner au duc du Maine une distinction dont le duc d'Orléans fut vivement piqué. Il avait auparavant ordonné la revue des troupes de sa maison, et ne pouvant s'y trouver au jour marqué, il la fit faire au duc du Maine. Ce comble d'honneur semblait présager sa ruine et servit même à accélérer. Ce prince enfin apprit du roi même quelques jour avant sa mort les dispositions de son testament. C'était trop tard pour profiter de cette instruction. Le duc du Maine ne put que représenter au roi les inconvénients de ce qu'il faisait pour lui et le mécontentement qu'en aurait le duc d'Orléans, trop en état de relever son crédit pour être offensé impunément. Le roi persista à laisser les choses comme elles étaient réglées par ce testament. Il établissait un conseil de régence dont il nommait les membres et le duc d'Orléans pour chef. Tout s'y devait décider à la pluralité des voix. Il donnait au conseil la tutelle du jeune roi, la surintendance de

son éducation, la garde de sa personne et le commandement des troupes de sa maison. Cette autorité aurait mis le duc du Maine en état de se soutenir s'il avait pu la conserver. Mais il n'en fut pas ainsi. Louis XIV mort, le premier soin du duc d'Orléans fut de faire casser son testament ; on laissa au duc du Maine la surintendance de l'éducation du roi, mais on lui enleva le commandement des troupes de sa maison, ce qui diminuait son rôle, affaiblissait beaucoup son importance.

La duchesse du Maine supporta difficilement ces premières déceptions ; elle avait quitté sa paisible retraite de Sceaux ; elle était venue à Paris pour suivre de plus près des affaires qui l'intéressaient si fort et dont la tournure devenait de plus en plus mauvaise. En effet, les princes du sang, jaloux des avantages accordés aux princes légitimés, présentèrent une requête pour les faire abolir par le Parlement, requête qui tendait à réduire ces princes légitimés au rang de leur duché-pairie. C'était une déchéance véritable ; c'était perdre en un jour le fruit de tant de patients efforts. Aussi l'émotion fut grande dans le camp de la duchesse du Maine et du comte de Toulouse. Cette question occupa un moment l'opinion publique, et il parut une multitude d'écrits pour établir ou réfuter les raisons de part et d'autre. Le plus important fut celui des princes légitimés qui se fit sous les yeux de la duchesse du Maine par le cardinal de Polignac, M. de Malézieu et M. Dawart, avocat général au Parlement de Toulouse. La duchesse contribua beaucoup à la composition de ce mémoire, non-seulement par ses propres lumières, mais aussi par ses laborieuses recherches. La plus grande partie des nuits y était employée ; les immenses volumes entassés sur son lit, comme des montagnes dont elle était accablée, la faisaient, disait-elle, ressembler à Encelade abîmé sous le mont Etna. Mille gens obscurs, mille aventuriers, quel-

ques savants même vinrent semettre à sa disposition pour leur apporter leurs lumières ou ce qu'ils regardaient comme tel. Un entre autres, renommé pour sa grande éducation, lui apporta des exemples tirés de Nemrod. Elle le reçut, l'écouta très-gravement, et cette scène de haut comique fit un moment de distraction à ses graves préoccupations.

Ce mémoire objet de tant de soins, fruit de si longues veilles, n'obtint aucun succès. Le Parlement accueillit la requête des princes du sang et condamna les princes légitimés à se contenter de leur rang de duc et pair. C'était être précipité du faîte des grandeurs, c'était rentrer dans la foule après avoir touché aux marches du trône ; c'était descendre au milieu des ricanements de tant de jaloux et d'envieux. En apprenant cette nouvelle, la duchesse du Maine entra dans des convulsions terribles, et sa santé en fut ébranlée sérieusement : son amour-propre n'en souffrait pas moins que son ambition. C'est sous le coup de cette humiliation profonde qu'elle eut l'idée de s'adresser au roi d'Espagne. Son projet primitif allait seulement à lui demander aide et protection contre le Régent ; mais il y avait alors à Paris un ambassadeur espagnol brouillon et intrigant, qui voulut pousser les choses bien plus loin, et qui changea en une conspiration véritable ce qui, à l'origine, n'avait été qu'un mouvement d'humeur de la part d'une femme cherchant à se venger.

Cet ambassadeur était le prince de Cellamare, qui se croyait encore au temps de la Ligue, alors que le roi Philippe II soudoyait la ligue, excitait les mécontents, et tâchait de profiter des dissensions civiles pour établir son autorité sur la France. Mais les circonstances n'étaient plus les mêmes. La duchesse du Maine le comprit tout d'abord. Dans sa première pensée elle voulait demander aide et protection au roi d'Espagne, comme à un parent.

Elle se bornait à le détourner d'accéder au traité de la quadruple alliance, comme étant trop favorable au duc d'Orléans, et l'engager à demander la tenue des États généraux, pour borner l'autorité du Régent et réprimer les abus de son gouvernement. Avec un peu de réflexion, avec un peu de connaissance de ces affaires qu'elle voulait diriger et qu'elle ignorait complétement, elle eût compris qu'une démarche de ce genre était un crime de haute trahison; elle eût senti qu'elle serait entraînée beaucoup plus loin par les intermédiaires et les aventuriers de toute espèce dont elle allait avoir besoin de se servir; elle se fût dit qu'en politique le désintéressement n'existe pas, et que si l'Espagne consentait à prendre sa cause, c'est parce qu'elle y trouvait son profit. Mais aucune de ces idées ne pouvait se faire jour dans cette tête folle et vide, animée seulement par la vengeance et par l'ambition, allant toujours de l'avant avec avec une étourderie et une inconséquence étranges, qui finirent par la rendre ridicule, et montrèrent l'incapacité absolue de cette femme qui prétendait diriger l'État.

Cellamare voulut d'abord voir la princesse, s'aboucher avec elle et s'entendre de vive voix sur les différentes questions. Pour cela on choisit une petite maison isolée, dans laquelle on se rendit la nuit sous divers déguisements. Ces aventures, qui rappelaient celles de la Fronde, plaisaient à la princesse, surtout parce qu'elles rompaient la monotonie de son existence inoccupée. Cellamare ayant approuvé le dessein de faire demander, par son maître, la tenue des États Généraux en France, voulut un modèle des lettres que le roi d'Espagne écrirait à ce sujet, l'une au roi, l'autre au Parlement. Ce modèle fut fait par M. de Malézieux et par le cardinal de Polignac. L'original de cette pièce écrit de la main de l'un et de l'autre, devait être jeté au feu. Le cardinal, pressé de se rendre à la messe du roi, recommanda à la

duchesse du Maine de le brûler sur le champ. La copie venant d'être achevée, M. de Malézieux s'en saisit dans ce dessein; mais soit que la pensée lui vint de le garder, soit qu'il l'oubliât, il ne le trouva plus quand il voulut le mettre en sûreté. Tout fut mené avec cette imprévoyance dans cette conspiration grotesque qui avait à sa tête une femme à moitié folle. Quand il s'agit de faire passer au roi d'Espagne le modèle de cette lettre et les nombreux écrits composés par les aventuriers de l'entourage de la princesse, on s'imagina de les confier à l'abbé Portocarrero, jeune homme de vingt-deux ans qui s'en retournait en Espagne. Il avait une chaise à double fond dans laquelle les papiers furent mis. La duchesse prévit ce qui allait arriver, mais elle n'avait pas même le courage de diriger une conspiration entreprise pour ainsi dire par ses ordres. On sait de quelle manière les papiers furent découverts : le secrétaire de l'ambassade d'Espagne, pour s'excuser d'un rendez-vous manqué avec une fille, lui dit qu'il avait eu tant de dépêches à faire à cause du départ de l'abbé Portocarrero, qu'il avait été dans l'impossibilité d'aller chez elle. Cette fille le raconta à la Fillon, femme bien connue des viveurs de la Régence, qui s'empressa d'aller le raconter à l'abbé Dubois avec lequel elle était en relation suivie.

Le ministre envoya des ordres pour arrêter l'abbé sur la route et s'emparer des papiers qu'il portait avec lui ; on l'atteignit à Poitiers, et après s'être emparé de ce qu'on voulait de lui, on lui laissa continuer son voyage. Ce dernier expédia un courrier au prince de Cellamare, et ce courrier arriva seize heures avant l'agent qui portait les papiers. Mais dans cette malheureuse conspiration c'était à qui lutterait de maladresse et d'ineptie; le prince, qui se trouvait dans une société joyeuse, n'eut pas envie de la quitter pour aller faire l'examen de ses papiers. Il s'écria comme le commandant de la citadelle

de Thèbes : « A demain les affaires sérieuses ! » Et, confiant dans l'inviolabilité attachée à son caractère d'ambassadeur, il ne s'inquiéta nullement de détruire les écrits pouvant compromettre le sort des personnes liées avec lui.

Pendant ce temps la duchesse du Maine, retirée dans son palais de Sceaux, restait en proie à l'inquiétude. Pendant ses nuits sans sommeil, le souvenir de tant d'imprudences venait la hanter ; et elle se repentait (un peu tard, il est vrai) d'avoir confié sa destinée à tant de gens sans aveu, à tant d'ambitieux subalternes qui s'étaient précipités avec elle dans l'intention de l'exploiter. Ce qu'elle avait prévu ne tarda pas à arriver ; elle apprit l'arrestation de l'ambassadeur d'Espagne, par des gens qui le lui disaient de la façon la plus naïve du monde et qui ne se doutaient pas de l'intérêt qu'elle y pouvait prendre. « Mme la duchesse du Maine, de son côté, n'avait pas moins de peine à faire bonne contenance au milieu du monde qui était chez elle, raconte Mme de Staal. Tout ce qui arrivait débitait la nouvelle, ajoutait quelque circonstance et ne parlait d'autre chose. Elle n'osait se soustraire à ce monde importun de peur qu'on ne lui trouvât l'air affairé. Elle me fit pourtant appeler un moment dans sa garde-robe, et me demanda si je n'avais rien appris de particulier. Je lui dis que je ne savais que le bruit public dont j'étais fort alarmée. Elle l'était beaucoup aussi, quoiqu'elle ne vît pas encore où cela tendait. Elle m'envoya faire quelques perquisitions dont je ne rapportai aucun éclaircissement. Alors nous apprîmes que les papiers que portait l'ambassadeur Portocarrero avaient été pris, et que ceux de l'ambassadeur arrêté à cette occasion l'étaient pareillement. C'est alors que nous nous vîmes plongés dans un abîme dont il n'y avait pas moyen de se tirer. Le lendemain on sut que les marquis de Pompadour et de Saint-Génies étaient à la

Bastille. Deux jours après, madame la duchesse du Maine jouant au biribi (elle n'avait garde de rien changer à sa façon de vivre), un M. de Châtillon, qui tenait la banque, homme froid, qui ne s'avisait jamais de parler, dit : « Vraiment, il y a une nouvelle fort plaisante. On a arrêté et mis à la Bastille pour cette affaire de l'ambassadeur d'Espagne un certain abbé Bri... Bri... Il ne pouvait trouver son nom, et ceux qui le savaient n'avaient pas envie de l'aider. Enfin, il acheva et ajouta : ce qui en fait le plaisant, c'est qu'il a tout dit, et voilà des gens fort embarrassés. Alors il éclate de rire pour la première fois de sa vie. Mme la duchesse du Maine, qui n'en avait pas la moindre envie, dit : Oui, cela est fort plaisant. — Oh ! cela est à faire mourir de rire, reprit-il ; figurez-vous ces gens qui croyaient leur affaire bien secrète, en voilà un qui dit plus qu'on ne lui en demande, et nomme chacune par son nom. » La princesse soutint jusqu'au bout la pénible conversation de M. de Châtillon, sans donner aucun signe des divers mouvements dont elle était agitée. Elle m'en fit le récit la nuit, quand je me trouvai avec elle, et me montra ses frayeurs que je ne pus dissiper, trop persuadée moi-même du triste sort qu'elle allait subir ! On arrêtait tous les jours quelqu'un et nous ne faisions qu'attendre notre tour. »

Frappée de stupeur, anéantie par le mauvais résultat d'une si piètre conspiration, la duchesse du Maine n'eut pas même l'idée de se mettre en sûreté, pour négocier ensuite plus avantageusement avec le Régent. Elle montra moins de présence d'esprit que le comte de Daydie qui se trouvait au nombre des personnages compromis. Le soir même que Cellamare fut arrêté, il se trouvait dans une maison où il devait souper et regardait jouer une partie d'échecs. On vint dire que Cellamare était arrêté : Daydie, très-attentif à une nouvelle qui l'intéressait si fort, ne montra pas la moindre émotion. Un

des joueurs ayant dit qu'il ne pouvait plus continuer la partie, Daydie offrit de le remplacer, fut accepté, joua tranquillement et gagna. Quand on servit le souper, il sortit sous prétexte d'incommodité, prit la poste et s'enfuit en Espagne. On arrêta une foule de personnes, et le tour de la duchesse du Maine ne tarda pas à venir. Elle fut arrêtée avec tous les égards dus à sa haute naissance et enfermée au château de Dijon, dont le duc de Bourbon était gouverneur. On trouva étrange de voir un neveu se charger d'être le geôlier de sa tante ; mais ce prince montra bientôt dans son ministère que l'ambition pouvait le rendre capable de tout. La duchesse resta enfermée dix-huit mois, au bout desquels elle recouvra la liberté en signant la déclaration qu'on exigeait d'elle ; le Régent publia cette déclaration pour démontrer la réalité de cette conspiration dont on doutait dans le public, mais qui n'avait jamais été ni bien sérieuse ni bien redoutable. Le duc du Maine avait été mis en liberté bien auparavant. Sa femme l'avait innocenté en disant qu'elle ne lui avait pas fait part de ses projets, ajoutant qu'il n'avait pas assez d'énergie pour y conjurer. En d'autres termes, elle le traita de pauvre homme avec cet air de dédain que les femmes affichent pour leurs maris qui ne veulent pas se faire les très-humbles serviteurs de leurs caprices ambitieux : le dédain est la monnaie qui coûte le moins à la femme, c'est pour cela sans doute qu'elle la prodigue si largement : ce n'est pourtant ce qui fait honneur ni à son esprit ni à son cœur. La duchesse du Maine ne faisait pas exception sous ce rapport : elle était femme et de plus elle était princesse, deux motifs pour regarder avec mépris le reste de l'humanité. Ainsi ne sera-t-on pas fâché de trouver ici son portrait tracé par Mme de Staal, qui a si longtemps vécu dans son intimité, ce qui équivaut à dire qu'elle a beaucoup souffert de son caractère impérieux et hautain.

« Mme la duchesse du Maine, à l'âge de soixante ans, n'a encore rien acquis par l'expérience. C'est un enfant de beaucoup d'esprit, elle en a les défauts et les agréments. Curieuse et crédule, elle a voulu s'instruire de toutes les diverses connaissances, mais elle s'est contentée de leur superficie. Les décisions de ceux qui l'ont élevée sont devenues des principes et des règles pour elle, sur lesquelles son esprit n'a jamais formé le moindre doute; elle s'est soumise une fois pour toutes. Sa provision d'idées est faite ; elle rejetterait les vérités les mieux démontrées et résisterait aux meilleurs raisonnements s'ils contrariaient les premières impressions qu'elle a reçues. Tout examen est impossible à sa légèreté, et le doute est un état que sa faiblesse ne peut supporter. Son catéchisme et la philosophie de Descartes sont deux systèmes qu'elle entend également. L'idée qu'elle a d'elle-même est un préjugé qu'elle a reçu comme toutes les autres opinions; elle croit en elle-même de la même manière qu'elle croit en Dieu et en son Descartes, sans examen et sans discussion. Son miroir n'a pu l'entretenir sans le moindre doute sur les agréments de sa figure ; le témoignage de ses yeux lui est plus suspect que le jugement de ceux qui ont décidé qu'elle était belle et bien faite. Sa vanité est d'un genre singulier, mais il semble qu'elle soit moins choquante parce qu'elle n'est pas réfléchie, quoiqu'en effet elle soit plus absurde. Son commerce est un esclavage; sa tyrannie est à découvert; elle ne daigne pas la décorer des apparences de l'amitié. Elle dit ingénument qu'elle a le malheur de ne pouvoir se passer des personnes dont elle ne se soucie point; effectivement elle le prouve. On lui voit apprendre indifféremment la mort des personnes qui lui faisaient verser des larmes lorsqu'ils se trouvaient un quart d'heure trop tard à une partie de jeu ou de promenade. » Un dernier trait achè-

vera ce portrait, et montrera de quelle façon se manifeste la reconnaissance des princes. Mme de Staal resta enfermée deux ans à la Bastille uniquement parce qu'elle était la femme de chambre et la confidente de la duchesse du Maine. Pour la récompenser de ce long emprisonnement, savez-vous quelle faveur lui octroya la princesse : elle lui donna une chambre à cheminée, car jusqu'à ce jour la pauvre fille, qui était de naissance noble pourtant, avait dû se contenter d'un réduit noir, obscur et sans feu.

Obligée de renoncer à la politique et à l'ambition, elle se réfugia sous ses ombrages de Sceaux, et imitant Anne Comnène, régna sur les beaux-esprits. Les fêtes succédaient aux fêtes, les réjouissances les plus inattendues rompaient la monotonie de cette existence un peu calme, et les *nuits blanches* de Sceaux sont restées célèbres. La princesse voyait les poëtes, les écrivains, les artistes, rivaliser pour lui plaire et pour l'amuser, et elle disait avec une bonhomie de princesse : « Le monde est vraiment très-agréable : je n'écoute personne, tout le monde m'écoute, et c'est charmant! » Pas si charmant que cela pourtant, car bien des fois l'ennui venait la ronger; c'est le sort ordinaire des princes, qui regardent la vie comme un plaisir et non comme un droit, et qui succombent presque tous à une incurable mélancolie.

LA MARQUISE DE PRIE

Elles ont passé les belles héroïnes, les grandes amoureuses, les ambitieuses de noble race ; elles ont passé ces femmes, funestes peut-être, mais folles et séduisantes, qui aimaient, qui conspiraient, qui troublaient les royaumes comme en se jouant, puis qui allaient dans un cloître expier leurs erreurs, et pleurer comme la Madelaine, moins au souvenir de leur péché, que du regret de ne pouvoir plus pécher. A ces pécheresses de haut lignage, qui savaient toujours par quelque côté conserver leur dignité, qui ne tombaient jamais entièrement, qui se souvenaient du respect qu'elles se devaient à elles-mêmes et à leurs familles, en vont succéder d'autres qui n'auront ni les mêmes scrupules, ni le même souci de leur dignité. Elles seront la vraie personnification de cette société que l'agiotage a affolée, et dont il a abaissé le niveau moral. Elles seront les dignes filles de ces traitants qui ont pressuré la France, qui l'ont épuisée, qui ont réalisé des fortunes scandaleuses, et dont on a pu dire que ce sont des valets qui du siége de derrière ont sauté dans l'intérieur de la voiture, en évitant la roue. Deux femmes surtout gouvernent la France pendant ce XVIIIe siècle, qui semble voué tout entier à l'influence féminine, puisque Marie-Thérèse règne en Autriche

et Catherine II en Russie. Pendant que ces deux souveraines contribuent à la prospérité de leur pays, la marquise de Prie et Mme de Pompadour poussent la France vers sa ruine; elles ne profitent du pouvoir mis en leurs mains par le hasard, que pour satisfaire les plus basses et les plus déshonorantes passions, pour s'enrichir et pour se venger des blessures faites à leur amour-propre.

Quelle était cette femme, que Duclos appelle la plus effrénée créature, et qui n'a pu trouver un défenseur, lorsque plusieurs historiens ont eu le courage de se faire les apologistes de Mme de Pompadour. Un homme qui l'a vue à l'œuvre; un homme qui a eu diverses affaires à traiter avec elle, Saint-Simon va nous renseigner sur elle et sur sa famille :

« Pléneuf était Berthelot, c'est-à-dire de ces gens du plus bas peuple qui s'enrichissent en le dévorant, et qui, des abjectes commissions des fermes, arrivent peu à peu, à force de travail et de talent, aux premiers étages des maltotiers, et des financiers par la suite. Tous ces Berthelot, en s'aidant les uns les autres, étaient tous parvenus, les uns moins, les autres plus ; celui-ci s'était gorgé par bien des métiers, et enfin par les entreprises des vivres dans les armées. Ce fut cette connaissance qui le fit prendre à Voisin, devenu secrétaire d'État de la guerre, pour un de ses principaux commis. Il avait épousé une femme de même espèce que lui, grande, faite au tour, avec un visage extrêmement agréable, de l'esprit, de la grâce, de la politesse, du savoir-vivre, de l'entregent et de l'intrigue, et qui aurait été faite exprès pour fendre la nue à l'Opéra, et y faire admirer la déesse. Le mari était un magot plein d'esprit, qui voulait en avoir la meilleure part, mais qui du reste n'était pas incommode, et dont les gains immenses fournissaient

aisément à la délicatesse et à l'abondance de la table, à toutes les fantaisies de la parure d'une belle femme, et à la splendeur d'une maison de riche financier.

La maison était fréquentée; tout y attirait; la femme adroite y souffrait par complaisance les malotrus amis de son mari, qui de son côté recevait bien aussi des gens d'une autre sorte qui n'y venaient pas pour lui. La femme était impérieuse, voulait des compagnies qui lui faisaient honneur; elle ne souffrait guère de mélange dans ce qui venait pour elle. Eprise d'elle-même au dernier point, elle voulait que les autres le fussent aussi; mais il fallait obtenir la permission. Parmi ceux-là elle savait choisir; elle avait si bien su établir son empire que le bonheur complet ne sortait jamais à l'extérieur des bornes du respect et de la bienséance, et que pas un de la troupe choisie n'osait montrer de jalousie ni de chagrin. Chacun espérait son tour, et en attendant, le choix plus que soupçonné était révéré de tous dans un parfait silence, sans la moindre altération entre eux. Il est étonnant combien cette conduite lui acquit d'amis considérables, qui lui sont toujours demeurés attachés, sans qu'il fût question de rien de plus que d'amitié, et qu'elle a trouvés, au besoin, les plus ardents à la servir dans ses affaires. Elle fut donc dans le meilleur et le plus grand monde, autant qu'alors une femme de Pléneuf y pouvait être, et s'y est toujours conservée depuis parmi tous les changements qui lui sont arrivés.

« Entre plusieurs enfants elle eut une fille belle, bien faite, plus charmante encore par ces je ne sais quoi qui enlèvent, et de beaucoup d'esprit, extrêmement orné et cultivé par les meilleures lectures, avec de la mémoire et le jugement de n'en rien montrer. Elle avait fait la passion et l'occupation de sa mère à la bien élever. Mais devenue grande elle plut, et à mesure qu'elle plut elle déplut à sa mère. Elle ne put souffrir des vœux chez elle

qui pussent s'adresser à d'autres; les avantages de la jeunesse l'irritèrent. Sa fille, à qui elle ne put s'empêcher de le faire sentir, souffrit sa dépendance, essuya ses humeurs, supporta les contraintes; mais le dépit s'y mit. Il lui échappa des plaisanteries sur la jalousie de sa mère qui lui revinrent. Elle en sentit le ridicule, elle s'emporta; la fille se rebecqua, et Pléneuf, plus sage qu'elles, craignant un éclat qui nuirait à l'établissement de sa fille, leur imposa en sorte qu'il en étouffa les suites, qui n'en devinrent que plus aigres dans l'intérieur, et qui pressèrent Pléneuf de l'établir.

« Entre plusieurs partis qui se présentèrent, le marquis de Prie fut préféré. Il n'avait presque rien, il avait de l'esprit et du savoir; il était dans le service, mais la paix l'arrêtait tout court L'ambition de cheminer le tourna vers les ambassades, mais point de bien pour les soutenir ; il le trouvait chez Pléneuf, et Pléneuf fut ébloui du parrain du roi, d'une naissance si distinguée, et parent si proche de la duchesse de Ventadour du bon côté, et qu'avec raison le tenait à grand honneur. L'affaire fut bientôt conclue ; elle fut présentée au feu roi par la duchesse de Ventadour ; sa beauté fit du bruit; son esprit, qu'elle sut ménager, et sa modestie la relevèrent. Presqu'incontinent après, de Prie fut nommé à l'ambassade de Turin et ils ne tardèrent pas à s'y rendre. On fut content du mari, la femme y réussit fort, mais leur séjour n'y fut pas long; la mort du roi et l'effroi des financiers pressèrent leur retour. L'ambassade du mari ne roulait que sur la bourse du beau-père. Mme de Prie avait donc vu le grand monde français et étranger; elle en avait pris le ton et les manières en ambassadrice et en femme distinguée et connue : elle avait été applaudie partout. Elle ne dépendait plus de sa mère, elle la méprisa; elle prit avec elle des airs qui lui firent sentir la différence de la fleur d'une jeune beauté

d'avec la maturité des anciens charmes d'une mère, et toute la distance qui se trouvait entre la marquise de Prie et Mme de Pléneuf. On peut juger de la rage que la mère en conçut; la guerre fut déclarée, les soupirants prirent parti, l'éclat n'eut plus de mesure; la déroute et la fuite de Pléneuf suivirent de près. La misère vraie ou apparente et les affaires les plus fâcheuses accablèrent Mme de Pléneuf. Sa fille rit de son désastre et combla son désespoir.

« Mme de Prie devint maîtresse publique de M. le duc, et son mari ébloui des succès prodigieux que M. de Soubise avait eus, prit le parti de l'imiter. Mais M le duc n'était pas Louis XIV et ne menait pas cette affaire sous l'apparent secret et sous la couverture des bienséances les plus précautionnées. C'est où ces deux femmes en étaient, lorsque je fus forcé par M. et Mme la duchesse d'Orléans d'entrer en commerce avec Mme de Pléneuf sur le mariage d'une de leurs filles que Pléneuf, retiré à Turin, s'était mis de lui-même à traiter avec le prince de Piémont. Mme de Prie, parvenue à dominer sur le duc entièrement, fit par lui la paix de son père, et le fit revenir. Elle l'aimait assez, et il la ménageait dans la situation brillante où elle se trouvait; car ces gens-là, et malheureusement bien d'autres, comptent l'utile pour tout et l'honneur pour rien. Lui et sa fille avaient grand intérêt à sauver tant de biens, cet intérêt commun, et la situation de M. le duc, duquel elle sera de plus en plus l'union du père et de la fille aux dépens de la mère; mais la fille, non contente de se venger de la sorte des hauteurs et des jalousies de sa mère, qui ne put ployer devant M. le duc, se mit à prendre en aversion les adorateurs de sa mère, et la crainte qu'elle leur donna en fit déserter plusieurs. »

A son retour de Turin, la marquise de Prie, qui avait pris goût aux grandes affaires et plus encore au

profit qu'elles peuvent rapporter, résolut de s'y adonner. Elle se tourna d'abord du côté du Régent, qui gouvernait la France, et qui plus que tout autre pouvait donner satisfaction à ses goûts ambitieux. Elle aurait pu lui plaire comme tant d'autres, mais elle s'aperçut qu'il était inconstant, qu'il comblait ses maîtresses de galanteries et de grâces de toute espèce, mais qu'il ne leur laissait aucune part dans les affaires d'État. On citait la réponse qu'il fit un jour à l'une d'elles qui profitait d'un moment d'épanchement intime pour lui recommander un protégé. La menant devant un miroir, il lui avait dit : « Avec un visage aussi joli, peut-on bien se mêler de politique? » Elle se rabattit alors sur le prince de Condé, premier prince du sang. Il possédait toutes les qualités qu'elle désirait trouver chez un homme dont elle voulait se faire un marchepied pour arriver à la fortune et aux honneurs. Sa naissance l'approchait du trône, sa fortune le rendait l'égal des plus riches, son avidité assurait la continuation de sa fortune; on le vit bien pendant le règne de Law et de son système, des charrettes portant les armes de Condé allaient chaque jour à la Banque, emportant le numéraire qu'elles échangeaient contre du papier appelé à devenir bientôt sans valeur; presque tous les princes se signalèrent par leur basse avidité, et firent bonne et grande chère lorsque la débâcle eut réduit la France à une misère épouvantable. Enfin le duc de Bourbon offrait à la marquise un avantage apprécié par presque toutes les femmes : il était sot, il était vaniteux, il était facile à dominer, aussi ne tarda-t-elle pas à s'en emparer et à le maîtriser au point qu'il ne voyait plus que par ses yeux, qu'il ne pensait plus que d'après ses ordres.

Les événements ne tardèrent pas à lui donner raison et à justifier son choix. La mort du duc d'Orléans laissa vacante la place de premier ministre, qui devint le par-

tage du duc de Bourbon, c'est-à-dire de la marquise de Prie qui régna et gouverna à sa place. Sa vanité fut largement satisfaite quand elle vit ses antichambres plus remplies que celle du roi, quand elle vit la foule des solliciteurs accourir à elle. Mais un point noir se dessinait à l'horizon, qui menaçait l'avenir et empêchait sa félicité d'être complète : ce point noir c'était l'évêque de Fréjus. Fleury, évêque de Fréjus, était le précepteur du roi, et il avait pris sur lui une grande influence, en montrant pour lui une facilité extrême, une complaisance sans bornes. Un jour, le duc de Villeroi, gouverneur du jeune Louis XV, entra subitement dans le cabinet où Fleury était renfermé avec son jeune élève, auquel il était censé donner sa leçon; or, voici le spectacle qui le frappa. Louis XV, assis sur les genoux de l'évêque, mettait des papillotes à ses cheveux blancs, ce que celui-ci souffrait sans mot dire : l'éducation du prince n'avançait peut-être pas beaucoup, mais le crédit du précepteur allait croissant. Après la mort du duc d'Orléans, il ne voulut pas tout de suite prendre la place de premier ministre, il voulut auparavant ménager et préparer l'opinion. Il laissa la place au duc de Bourbon, non qu'il comptât sur sa reconnaissance, mais parce qu'il savait bien qu'il la lui reprendrait le jour où il voudrait. Son attitude fit voir qu'il n'entendait en aucune façon abandonner le roi à une influence étrangère; sous prétexte que sa charge ne lui permettait pas de le quitter, il restait sans cesse auprès de lui, même et surtout au moment du Conseil; de sorte que le duc de Bourbon se convainquit de la nécessité de s'entendre avec l'évêque de Fréjus et de marcher de concert avec lui. Ce dernier alla plus loin encore : prétendant que sa conscience lui en faisait un devoir, il voulut avoir la feuille des bénéfices : c'était un moyen d'influence considérable, les bénéfices ecclésiastiques étaient très-nombreux et tous donnés à la faveur.

Le duc de Bourbon se soumit à cette nouvelle exigence, mais la marquise de Prie s'y résigna moins facilement. Elle comprenait que c'était abandonner une partie du pouvoir, et il entrait dans ses plans de gouverner l'Église aussi bien que l'État. Elle se promit de reconquérir ce qu'on venait de lui enlever, sans se demander s'il n'était pas plus prudent, pas plus politique de songer à la conservation de la part qui lui restait. En attendant, elle se mit à organiser son ministère, à préparer son système de gouvernement. Dès le premier jour elle avait aperçu la nullité complète du duc de Bourbon, elle se sentait elle-même incapable d'avoir une opinion sur beaucoup de questions gouvernementales; elle chercha des hommes sur qui elle pût s'appuyer, sur la fidélité desquels elle pût compter, non par un sentiment de reconnaissance entièrement inconnu dans les transactions politiques, mais parce que tenant leur fortune dans sa main, elle pourrait à son gré les précipiter de la faveur, comme elle les y avait élevés.

Telle fut la cause de la fortune des frères Pâris, qui jouent un grand rôle dans l'histoire financière du XVIIIe siècle. Fils d'un aubergiste qui exerçait au pied des Alpes, ils avaient rendu service à l'armée du duc de Vendôme, en indiquant des routes pour faire rapidement passer des vivres à l'armée d'Italie. Un service plus léger rendu à la duchesse de Bourgogne dont ils avaient soigné une des femmes, fit plus encore en leur faveur; ils se poussèrent à la cour et dans les finances, et en 1735, ils étaient déjà devenus des personnages assez importants pour partager avec la marquise de Prie le gouvernement de la France. Cette femme imitait Louis XIV, qui prenait ses ministres et ses conseillers dans la roture, afin qu'ils se souvinssent bien qu'ils lui devaient tout. Ce système a été constamment celui des despotes; le roi d'Égypte Amasis, apprenant que certains

de ses sujets plaisantaient sur sa basse naissance, prit le vase d'or dans lequel il se lavait les pieds, et fit fabriquer une statue représentant son image ; il l'exposa dans son palais, et ses courtisans aussitôt de l'adorer : « Voyez-vous, leur dit-il, l'effet de la souveraine puissance, elle transforme tout ce qu'elle touche. » Cette histoire est de tous les temps. Les frères Pâris se montrèrent reconnaissants en secondant la marquise et en jouant avec elle le rôle convenu d'avance. Voici la comédie qui se donnait chaque jour : ils apportaient au conseil des projets préparés de longue main, et dans lesquels ils avaient laissé à dessein deux ou trois omissions ; la marquise de Prie les faisait aussitôt remarquer, ceux-ci se rendaient à ses raisons et admiraient son génie universel, sentiment qui allait jusqu'à l'âme du duc et rivait plus solidement les chaînes qui l'attachaient à sa maîtresse.

Pour se faire des amis ou des créatures, la marquise de Prie donna des titulaires aux soixante et un cordons qui se trouvaient vacants dans l'ordre du Saint-Esprit ; quant à elle, elle s'adjugea tous les bénéfices, toutes les pensions qu'elle put prendre, à commencer par celle de quarante mille livres sterling que la cour d'Angleterre faisait à Dubois, et dont elle hérita. Son avidité était si grande, sa réputation à cet égard si bien établie, qu'on l'accusa d'avoir spéculé sur les grains pendant une famine amenée par les mauvaises récoltes. Aucune preuve historique n'existe de ce fait, mais ce que Louis XV fit quelques années plus tard, la marquise de Prie pouvait bien se le permettre. Ces désastres, ces misères, elle les voyait froidement et sans un sentiment de commisération pour ceux qui en souffraient. Voyant promener par les rues la châsse de sainte Geneviève, pour demander au ciel une température plus clémente, elle disait : « Le peuple est fou, ne sait-il pas que c'est

moi qui fais la pluie et le beau temps? » En tout cas, ce qu'elle ne pouvait faire, c'était de ramener la confiance et l'abondance. Vainement ses conseillers, les frères Pâris, essayèrent d'un moyen condamné par l'expérience de tous les siècles, celui de fixer un prix aux denrées, ils ne réussirent qu'à raréfier le numéraire et à remplir les prisons de récalcitrants. C'est qu'on n'avait pas confiance dans le gouvernement de cette femme hautaine, qui se montrait impatiente d'être obéie, et qui recourait aux moyens les plus violents pour y arriver. Elle, la femme adultère, qui violait effrontément les lois divines et humaines, faisait rendre contre les protestants des arrêts qui dépassaient en barbarie ceux de Louis XIV, et cela froidement, pour s'attirer l'approbation du parti dévot. Elle, la fille du traitant qui avait aidé à la ruine de la France, en prenant de l'argent dans toutes les poches, elle, qui profitait de sa position pour gaspiller, piller et voler, faisait rendre une loi qui condamnait à mort pour le vol le plus léger.

Cependant le duc de Bourbon n'était pas tranquille ; d'un côté, l'attitude de l'évêque de Fréjus l'inquiétait ; de l'autre, la santé du roi le faisait trembler pour son avenir. Ce jeune prince était d'une santé chancelante : qu'il vînt à mourir, le trône revenait au duc d'Orléans, dès lors c'en était fait de son crédit et de sa faveur. Pour parer à cette éventualité, il résolut de le marier. L'infante d'Espagne, fiancée à Louis XV depuis plusieurs années et résidant en France depuis ce moment, étant encore trop jeune pour contracter un mariage effectif, il la renvoya dans son pays, au risque d'allumer la guerre entre les deux nations. Alors se posa la grave question du choix d'une femme ; question qui n'est pas moins importante, qui n'est pas examinée avec un soin plus méticuleux dans les ménages royaux que dans les intérieurs bourgeois; question dans laquelle l'intérêt

personnel occupe toujours une large part, et amène souvent un résultat bizarre comme celui qui allait se produire. On dressa la liste des princesses que leur naissance mettait à même de s'asseoir sur le trône de France ; elles étaient au nombre de cent. La marquise de Prie, si fort intéressée dans cette question, puisqu'il s'agissait pour elle de perdre ou de conserver le pouvoir, éplucha les noms avec toute la perspicacité que donne l'ambition féminine.

Sur les cent concurrentes, on en élimina les trois quarts du premier coup, les unes comme étant trop jeunes, les autres comme étant trop âgées. Un second examen en fit écarter une bonne partie, et bientôt il ne resta plus qu'une douzaine de princesses ayant des titres sérieux. Celle qui paraissait devoir l'emporter était la comtesse de Vermandois, sœur du duc de Bourbon. C'eût été un coup de maître que de la placer sur le trône, c'eût été s'assurer à jamais la faveur et la puissance ; il y aurait bien eu des protestations, soit de la part du public, soit de la part des autres princes du sang, mais on eût passé outre : à quoi sert de posséder le pouvoir si ce n'est pour agir à sa fantaisie? Pourtant la marquise de Prie ne se laissa pas aveugler par une perspective aussi séduisante. Elle voulut s'assurer par elle-même que la jeune princesse se montrerait reconnaissante de ce qu'on faisait pour elle, qu'elle serait un instrument docile entre les mains qui voulaient la guider, et surtout qu'elle ne céderait pas à l'influence de Madame la duchesse, mère du duc de Bourbon et ennemie de la marquise de Prie, à laquelle elle avait voulu un moment disputer l'autorité. Pour s'en assurer, elle prit un déguisement et alla rendre visite à la jeune princesse dans le couvent où elle s'était retirée, comptant y finir ses jours. A ses félicitations sur la haute destinée qui l'attendait, la sœur du duc de Bourbon ne

répondit que par une froideur hautaine, témoignant qu'elle prisait peu l'honneur qu'on voulait lui faire, et qu'elle préférait le silence du cloître à l'éclat du trône. Ce début parut de mauvais augure à la marquise; elle pensa qu'il y avait peu de reconnaissance à attendre de la part d'une femme qui acceptait la royauté comme un devoir ; poussant son investigation jusqu'au bout, elle trouva un moyen adroit d'amener la conversation sur la marquise de Prie : « Cette vilaine femme, qui a sur mon frère une influence si pernicieuse! Ah! ne m'en parlez pas! » s'écria-t-elle avec une indignation non jouée. La marquise en savait assez; elle se retira, jurant à part elle, que cette jeune princesse ne serait jamais reine de France, et elle se tint parole. Ce fait seul suffirait pour démontrer quelle domination elle exerçait sur le duc de Bourbon, pour l'avoir amené à rompre un mariage qui flattait sa vanité et satisfaisait son ambition.

Dans les événements humains l'improbable est toujours ce qui a la plus grande chance d'arriver; c'est une vérité d'observation que les faits vinrent encore confirmer. Sur la frontière française, à Wissembourg, vivait le roi Stanislas de Pologne, qui avait été chassé de son trône par Auguste, Electeur de Saxe, et poursuivi par lui de retraite en retraite. Il avait trouvé un refuge dans une ancienne commanderie de Wissembourg, bâtiment à moitié ruiné dont on avait même pas relevé les murailles. Il y vivait d'une pension du duc d'Orléans, seul avec sa fille qu'il avait vainement cherché à marier à de simples gentilshommes; partout il s'était vu refusé, le malheur et la pauvreté n'agréant à personne. C'est la fille de ce roi proscrit et abandonné de tous que la marquise de Prie alla chercher pour régner sur la France. Au lieu de procurer à Louis XV une femme qui apportât avec elle de nombreuses richesses et de belles alliances, elle le maria à une fille si pauvre qu'on dut faire venir à Paris un mo-

dèle de bas et de soulier pour lui confectionner un trousseau et lui donner d'abord le nécessaire. L'intérêt personnel qui est le mobile de toutes les actions humaines, et plus encore en politique qu'ailleurs, avait dicté ce singulier choix. La marquise de Prie avait voulu une princesse qui lui dût entièrement son élévation, espérant trouver chez elle de la reconnaissance, et en faire un instrument docile à ses desseins. Marie Leczinska lui avait été indiquée par un des frères Pâris qui avait prêté autrefois quelque argent au roi Stanislas, et qui espérait de cette façon rentrer dans ses avances. Telles sont les causes qui élevèrent Marie Leczinska sur le trône de France.

Les choses suivirent leur cours régulier, et tous les incidents qui accompagnent le mariage des princes eurent lieu dans la forme accoutumée. D'abord on envoya un peintre faire son portrait; la précaution se trouvait inutile ici, puisque le mariage était décidé d'avance, et puisqu'on ne s'occupait pas d'obtenir le consentement du jeune souverain. Mais on agissait toujours ainsi, et ce portrait jouait un grand rôle dans les mariages royaux. Lorsqu'Henri VIII voulut répudier Anne de Clèves, il en prit motif dans le portrait qu'on lui avait envoyé de cette princesse, portrait beaucoup plus beau que nature: avec nos photographies un semblable accident n'est pas à redouter. Au portrait étaient joints les rapports des matrones et des médecins qui avaient examiné la princesse ou du moins qui connaissaient entièrement sa personne. Ces rapports qu'on faisait sur toutes les aspirantes au trône sont très-curieux à parcourir ; on y entre dans les détails les plus intimes, on fait mention des particularités les plus minutieuses; il s'agirait d'un animal à acheter qu'on n'en ferait pas un examen plus détaillé. Toutes ces formalités remplies, le duc d'Antin alla demander la main de Marie Leczinska; il l'épousa solennellement au nom du roi, puis il l'amena triomphalement en France. L'admi-

nistration avait une telle incurie, les routes étaient tellement mauvaises, que le carrosse royal manqua verser plusieurs fois. La jeune reine se montra reconnaissante, autant que la marquise de Prie pouvait le désirer. Le duc de Bourbon continuait à gouverner; il allait faire sa cour au roi, il lui parlait légèrement d'affaires, et il faisait ce qu'il voulait, ou plutôt ce que la marquise voulait, car celle-ci s'en servait surtout pour satisfaire ses cupidités et assouvir ses rancunes. Sa haine poursuivait les amis de sa mère ; elle avait fait mettre Le Blanc à la Bastille, et la Chambre de l'Arsenal fut chargé d'instruire son procès. Le chevalier de Belle-Isle et Moreau de Léchelles furent arrêtés pour la même cause. La marquise voulait les traduire devant une commission, qui lui donnerait une condamnation plus certaine ; mais on lui fit entendre qu'un arrêt du Parlement aurait plus d'authenticité et plus d'éclat. Le Parlement se souleva indigné contre une procédure aussi inique, et la marquise de Prie ainsi que le duc de Bourbon furent une fois de plus voués à l'exécration publique.

Mais peu leur importaient l'opinion et ses manifestations hostiles; ils ne se souciaient que d'une chose, de la pleine possession du pouvoir, et ils ne l'avaient pas encore. Il y avait une ombre dans leur tableau, il y avait une restriction mise à leur puissance : c'était ce vieil évêque de Fréjus, toujours aux côtés du roi, et qui ne le quittait même pas au moment du conseil; c'était cette feuille des bénéfices dont il s'était emparé et que la marquise de Prie convoitait avec tant d'ardeur pour satisfaire sa cupidité et celle de ses amis. Ce qu'elle voulait aussi c'était entrer au conseil, comme elle le faisait autrefois, c'était y donner son avis et le faire prévaloir, chose qu'elle n'avait pu faire depuis que l'évêque de Fréjus ne quittait pas le roi d'une minute, ne le laissant jamais parler à personne hors de sa présence. Le caractère de l'ambition

vulgaire est de ne pas se contenter de la réalité du pouvoir, mais d'en désirer les apparences extérieures; c'est là sa perte, parce qu'elle groupe contre elle les ennemis de toute nature. Ainsi fit la marquise de Prie : non contente de la domination presque omnipotente qu'elle exerçait, elle voulut renverser l'évêque de Fréjus, et ce fut elle qui succomba dans cette lutte.

Pour arriver à ses fins, elle persuada au duc de conseiller au roi de venir tenir le conseil dans l'appartement de la reine, pensant bien que l'évêque de Fréjus ne l'y suivrait pas, n'ayant pas le prétexte de leçons à donner, et qu'elle pourrait arriver ainsi à prendre sa place. Le duc ayant donc un jour engagé le roi à venir travailler chez la reine, l'évêque de Fréjus, qui n'en était pas averti, se rendit à l'heure ordinaire dans le cabinet du roi qui n'en était pas encore sorti. Mais après quelques moments, M. le duc n'arrivant point, Louis XV, sans rien dire à l'évêque, sortit et passa chez la reine, où le duc de Bourbon s'était rendu. L'évêque de Fréjus resté seul, voyant l'heure du travail plus que passée, ne douta point qu'on eût voulu l'exclure. Il rentra chez lui, écrivit au roi une lettre tendre et respectueuse, dans laquelle il prenait congé de lui, et lui annonçait qu'il allait finir ses jours dans la retraite; puis se retira à Issy, dans la maison des Sulpiciens, où il allait quelquefois se reposer.

En rentrant, le roi trouva la lettre de son précepteur, et se croyant abandonné de lui, se mit à fondre en larmes; et pour dérober sa douleur aux yeux de ses valets, il se retira dans sa garde-robe. Le duc de Mortemart, son premier gentilhomme, averti de ce qui se passait, accourut aussitôt; il le trouva dans la désolation et eut beaucoup de peine à lui faire avouer le sujet de sa douleur. « Eh quoi, sire, n'êtes-vous pas le maître? faites dire à M. le duc d'envoyer chercher aussitôt M. de Fréjus et vous allez le revoir. » Puis, voyant le roi embarrassé sur l'or-

dre à donner, il offrit de s'en charger, et il alla tout aussitôt le notifier au duc de Bourbon. Celui-ci voulut d'abord résister, mais Mortemart parla avec un ton de commandement et d'autorité qui ne laissait plus l'hésitation possible. La situation était grave, il fallait prendre un parti, et pendant que le courrier partait à Issy, la marquise assembla son conseil. Un avis pratique fut donné par l'un des assistants : il fallait arrêter l'évêque de Fréjus sur la route, l'expédier dans une province lointaine et dire au roi qu'il avait refusé de revenir. Le coup avait grande chance pour réussir; les impressions de Louis XV étaient aussi passagères qu'elles étaient vives, et son précepteur eût été vite oublié. Mais il fallait agir avec rapidité; la marquise de Prie ne montra pas l'esprit de décision qui caractérise son sexe dans les occasions de ce genre: les femmes sont pour les résolutions hardies et aventureuses, d'abord parce que les soins de l'exécution ne leur incombent pas, parce que leur esprit n'en calcule pas les suites et l'importance. L'histoire a enregistré le succès de quelques-uns de ces coups d'audace; elle se tait sur ceux, bien plus nombreux, qui ont échoué. La marquise de Prie eût peut-être prolongé sa domination par cette mesure hardie; mais elle manqua de décision, et elle discutait encore, au moment où l'évêque de Fréjus rentrait à Versailles, bien décidé à ne plus se laisser arracher le pouvoir des mains.

Le duc de Bourbon et la marquise de Prie, voyant l'influence de l'évêque de Fréjus établie d'une façon solide et sur des bases inattaquables, commencèrent à lui faire la cour chacun de leur côté, à protester de leur amitié, à lui proposer en quelque sorte tacitement le partage du pouvoir. Fleury n'entendait pas partager, mais voulait garder l'autorité pour lui seul: les deux complices ne tardèrent pas à s'en apercevoir. Un matin le duc de Bourbon trouva le roi prêt à partir pour

Rambouillet : « Adieu, mon cousin, lui dit ce prince, surtout ne vous faites pas attendre. » A peine Louis XV était-il parti, qu'un capitaine des gardes notifia au duc de Bourbon de se retirer à Chantilly, et à la marquise de Prie d'aller habiter sa terre de Courbe-épine, en Normandie. Le coup fut rude ; elle se sentait frappée dans son ambition, dans son amour-propre, dans sa cupidité ; elle était obligée de s'avouer vaincue et de déposer un pouvoir si ardemment recherché. Néanmoins, elle fit d'abord contre fortune bon cœur, parce qu'elle croyait à une disgrâce, seulement passagère et qui aurait bientôt un terme. Aussi recevait-elle tous ceux qui la venaient voir. Pour se distraire dans sa solitude, elle avait emmené une de ses amies, Mme du Deffand, sa rivale en beauté, en galanterie et en méchanceté. Ces deux femmes, si bien faites pour se comprendre, avaient imaginé une singulière façon de passer le temps; elle s'envoyaient chaque matin les couplets satiriques qu'elles composaient l'une contre l'autre. Dieu sait si la matière prêtait, à en juger par l'anecdote suivante, racontée par Imard : Un jour qu'elles causaient toutes les deux, la marquise de Prie se plaignit très-amèrement de M. d'Alincourt : « Je ne vous conseille pas, dit Mme du Deffand, de donner trop d'éclat à vos plaintes. — Pourquoi donc ? — C'est que le public interprète fort mal les plaintes entre gens qui se sont aimés. — Mais comment! est-ce que vous croyez, comme les autres, que j'ai été bien avec M. d'Alincourt !.. — Sans doute, » répond Mme du Deffand. Et voilà la marquise de Prie de se récrier contre cette calomnie, de donner mille raisons pour s'en justifier. Mme du Deffand écoutait très-froidement cette apologie. « Vous n'êtes pas convaincue ?.. — Non. — Et sur quoi jugez-vous donc que M. d'Alincourt a été mon amant ? — C'est que vous me l'avez dit. — Vraiment ? je l'avais oublié, » répondit tranquillement Mme de Prie.

Cependant les bonnes nouvelles n'arrivaient pas, la situation restait toujours la même. Un jour, la marquise de Prie apprit que sa place de dame d'atours auprès de la reine avait été donnée à une autre. Ce jour-là elle comprit que tout était fini et que sa disgrâce était irrémédiable. Un noir chagrin commença à la ronger, amené non-seulement par le désespoir de sa chute, mais aussi par l'isolement complet dans lequel elle se sentait. Elle n'avait point d'amies, sa méchanceté les avait éloignées depuis longtemps ; impossible de retourner avec son mari qu'elle avait mortellement offensé ; une inimitié terrible s'élevait entre elle et sa mère. Elle commença à maigrir et à dépérir visiblement. Les plus célèbres médecins appelés auprès d'elle dirent qu'elle avait des vapeurs : c'est un de ces mots élastiques dont la science se sert pour dissimuler son ignorance. Elle qui avait été si jolie, devint noire de peau et affreuse à voir. Elle mourut quinze mois après sa chute, ne pouvant effacer par cette mort, quelque terrible qu'elle fût, tous les maux qu'elle avait faits à la France.

Dans l'histoire comme dans la vie familière le comique se mêle au tragique. Les Mémoires du temps racontent un fait qui a pu être inventé, mais qui est trop vraisemblable pour ne pas être vrai. Le lendemain de la chute du duc de Bourbon, beaucoup de gens vinrent voir le marquis de Prie et lui faire des compliments de condoléances, en lui demandant des nouvelles de sa femme. Impatienté de ces témoignages de sympathie auxquels il ne comprenait rien du tout, il demanda à un de ses amis : « Qu'a donc de commun ma femme et l'exil de M. le duc ? » Molière n'a pas inventé de mot plus heureux, et il n'a rien qui doive étonner au XVIIIe siècle, l'époque par excellence de l'indifférence conjugale..

MADAME DE POMPADOUR

« Mme de Pompadour étant premier ministre, » disait Mont-Louis Courrier dans une de ses éloquentes défenses; mais la justice n'aime pas toujours à entendre la vérité, et le président du tribunal lui imposa silence. Il avait tort ce président, il avait même grand tort. D'abord on ne doit jamais entraver la défense d'un prévenu; en outre, il protestait contre une assertion qui est de la plus rigoureuse exactitude. Premier ministre, c'est le mot qui caractérise le plus fidèlement la domination exercée par Mme de Pompadour ; ce n'est ni une maîtresse, ni une favorite, ni une épouse morganatique, c'est une femme avide de pouvoir, qui a tout fait pour le conserver une fois qu'il a été entre ses mains, et surtout tout fait pour l'atteindre. C'est par ce côté-là surtout qu'elle se distingue de toutes les femmes qui ont servi de maîtresses aux souverains. Pour la plupart, l'occasion, le hasard, des parents ambitieux, des courtisans trop zélés ont amené une chute à laquelle elles n'ont eu que la faiblesse de consentir; aussi à toutes, l'histoire a accordé des circonstances atténuantes. Rien de semblable pour Mme de Pompadour; le hasard n'est pour rien dans sa scandaleuse fortune, elle l'a longuement méditée, elle l'a énergique-

ment poursuivie; elle a dépensé pour atteindre ce but plus d'efforts qu'il n'en eût fallu pour accomplir une œuvre bonne et importante. Aussi l'histoire n'admet pas d'excuses pour elle; aussi elle la flétrit impitoyablement, elle la place au rang des créatures les plus méprisables; et il est à regretter qu'il se soit trouvé des écrivains assez amoureux du paradoxe, pour tenter non-seulement sa justification, mais encore son panégyrique.

Un *morceau de roi*, ce mot tombé dans l'oreille de la jeune Poisson, c'était son nom de famille, celui de son père, un des financiers les plus décriés du XVIIIe siècle, éveilla tout un monde d'ambition et de désirs. Être la maîtresse du roi, telle fut l'idée fixe qui occupa, sans relâche, cette jeune fille entièrement privée de sens moral et chez laquelle l'éducation ne vint pas combattre des penchants naturellement vicieux. Où aurait-elle puisé de nobles exemples et de sages leçons? Ce n'est pas chez son père, financier grossier et déconsidéré; ce n'est pas auprès de sa mère, créature plus corrompue qu'elle encore, et qui sur son lit de mort lui donnait des conseils pour conserver l'amour du roi qu'elle venait de conquérir. Aussi s'abandonna-t-elle entièrement aux penchants de son âme basse et vicieuse. Son éducation fut celle d'une virtuose, la danse, la musique, tous les arts en un mot qui ont pour objet de plaire et de séduire les cœurs. C'est cette éducation qu'on donnait jadis aux hétaïres qui devaient être, à Athènes, les émules de Laïs et d'Aspasie; c'est cette éducation que reçoivent encore aujourd'hui les bayadères élevées dans les temples et destinées à devenir les prêtresses de la volupté. Son mariage avec M. d'Etioles devint pour elle un moyen nouveau d'arriver à son but. A son mari épris pour elle d'une violente passion, subjugué par son éblouissante beauté, elle demanda seulement de l'argent pour ajouter à ses charmes tous les artifices de la toilette, de la liberté pour

poursuivre le but qu'elle s'était donné. Voici son portrait tracé par un contemporain :

La marquise de Pompadour était d'une taille au-dessus de l'ordinaire ; svelte, aisée, souple, élégante ; son visage était bien assorti à sa taille, un ovale parfait, de beaux cheveux plutôt châtain clair que blonds, des yeux assez grands, orné de grands sourcils de la même couleur, le nez parfaitement bien formé, la bouche charmante, les dents très-belles, et le plus délicieux sourire ; la plus belle peau du monde donnait à ses traits le plus grand éclat. Les yeux avaient un charme particulier qu'ils devaient peut-être à l'incertitude de leur couleur ; ils n'avaient point le vif éclat des yeux noirs, la langueur tendre des yeux bleus, la finesse particulière aux yeux gris ; leur couleur indéterminée semblait les rendre propres à tous les genres de séduction, et à exprimer successivement toutes les impressions d'une âme très-mobile ; aussi le jeu de physionomie de la marquise de Pompadour était-il infiniment varié, mais jamais on n'aperçut de discordance entre les traits de son visage ; tous concouraient au même but, ce qui suppose une âme assez maîtresse d'elle-même ; ses mouvements étaient d'accord avec le reste, et l'ensemble de sa personne semblait faire la nuance entre le dernier degré de l'élégance et le premier de la noblesse.

C'est cette femme parée de tant de séductions que Louis XV rencontrait à chaque instant sur sa route comme une éblouissante apparition. Chassait-il dans la forêt de Sénart : une femme vêtue de gaze bleue, emportée sur un phaéton de forme élégante, passait rapidement devant ses yeux. Allait-il au bal que lui donnait l'Hôtel de Ville : un domino s'attachait à ses pas, le lutinait sans relâche, et quand sur sa demande le masque tombait, il apercevait l'inconnue de la forêt de Sénart. Elle le poursuivait jusque dans son palais de Versailles; son valet de cham-

bre Lebel y faisait allusion en le mettant au lit ; pendant son dîner, Mme d'Estrades, une des femmes de la cour, rappelait tout haut la belle amazone rencontrée pendant la chasse. Il est vrai que la duchesse de Châteauroux passait auprès de l'imprudente, et de son talon lui écrasait l'orteil de façon à la faire trouver mal. Puis, lorsqu'une heure après elle allait lui faire une visite d'excuses, elle lui disait avec cette impertinence familière aux grandes dames : « A propos, savez-vous? on parle de donner au roi la petite d'Etioles ? » Tant que vécut la duchesse de Châteauroux, les choses en restèrent là. Mais après sa mort les intrigues redoublèrent. Un soir, Mme d'Etioles venait souper dans les petits cabinets ; un mois après elle était présentée à la cour, elle faisait son entrée à Versailles comme maîtresse déclarée.

Arriver à la cour était chose difficile, mais y prendre pied, mais s'y maintenir était chose moins aisée encore. Mme Pompadour s'y trouvait dès son arrivée seule, isolée, sans appui, au milieu de femmes jalouses de son élévation et liguées ensemble pour amener sa chute. Les femmes appartenant à la cour et déclarées maîtresses ne se trouvaient pas dans une position aussi désavantageuse; elles avaient un parti, elles avaient une famille pour les appuyer et les soutenir. Leur élévation semblait toute naturelle et la roue de la fortune avait tourné à leur profit. Aussi, le jour où Mme de Mailly était déclarée maîtresse, l'avocat Barbier écrivait dans son Journal : « qu'il n'y avait rien à dire, le nom des Nesles étant un des premiers noms de la Monarchie ». Pour Mme de Pompadour les choses changeaient ; c'était une bourgeoise, et l'aristocratie voyait avec indignation la bourgeoisie s'emparer d'une place qui lui appartenait. Singulière façon d'envisager les choses ; la noblesse regardait comme un de ses priviléges de fournir des maîtresses au roi, c'est-à-dire d'être déshonorée par

lui. Quelque temps après la mort de Louis XV, la marquise de Beauveau causait avec la Dubarry : « Vous m'en vouliez donc bien ? lui demanda cette dernière. — Ce n'était pas à vous, c'était à votre place, répliqua la grande dame.

La première hostilité qu'elle rencontra, et rien que de naturel à cela, fut celle de la famille royale. En première ligne était le Dauphin, que son rôle vouait à l'opposition quand même ; à plus d'une reprise il empêcha la Dauphine d'aller à des fêtes où devait assister Mme de Pompadour. Cette dernière se trouva un jour dans un carrosse avec la Dauphine et d'autres princesses du sang royal ; vainement essaya-t-elle de rompre la glace, d'engager la conversation, ses avances furent reçues avec la froideur la plus dédaigneuse. Elle tenta de se tourner vers la reine, ce qui peut paraître assez singulier, mais ce n'était pas la première fois que pareille chose se voyait : Mme de Hautefort avait recherché l'amitié d'Anne d'Autriche, Mme de Maintenon celle de Marie-Thérèse. Elle fit présenter ses soumissions à Marie Leczinska ; elle lui fit savoir que grâce à elle le roi l'avait mieux traitée ; elle fit valoir que Louis XV lui avait donné une riche bonbonnière pour étrennes, sans ajouter que cette bonbonnière était destinée à sa mère morte subitement. La reine lui fit savoir qu'elle était contente d'elle. Il y avait bien un prince dont les idées étaient plus larges, dont l'alliance lui eût été utile, c'était le prince de Conti. Mais il était ambitieux ; quand il vit Mme de Pompadour vouloir diriger les affaires toute seule et à sa guise, il devint son adversaire acharné, et leur inimitié est restée célèbre. « Prince, mentez-vous quelque fois ? lui demanda un jour la favorite avec une insolence de grisette. — Aux hommes jamais, aux femmes presque toujours, » répliqua le prince avec une impertinence de grand seigneur. Un autre jour, en entrant chez Mme de

Pompadour il vit qu'il n'y avait qu'un fauteuil et plusieurs pliants ; c'était un calcul de la hautaine créature qui voulait forcer les visiteurs à rester debout ou à prendre un siége attestant leur infériorité. Le prince de Conti alla sans façon s'asseoir sur le fauteuil, disant à la favorite dépitée : « Comme je ne vois ici qu'un fauteuil, je pense qu'il est pour moi, puisque je suis le seul qui y aie droit. »

D'autres ennemis qu'il fallait vaincre ou gagner, c'étaient les familiers de Louis XV et ses ministres. Le premier, le plus redoutable de tous, était le duc de Richelieu, le compagnon de tous les plaisirs du roi qu'il avait le talent d'amuser par son esprit, par sa frivolité et surtout par son cynisme. Ami intime de Mme de Châteauroux, il ne voulait que d'une maîtresse qui fît son ouvrage, qui devînt entre ses mains un instrument docile; aussi son opposition à la nouvelle favorite fut-elle très-vive. Il restait froid devant ses réparties ; il ne souriait pas à ses effets les mieux préparés. Vainement Mme de Pompadour s'était plainte au roi, qui avait dit un jour à Richelieu : « Duc, combien de fois avez-vous été à la Bastille? — Trois fois, sire, » avait répondu le courtisan en s'inclinant, mais sans discontinuer son opposition frondeuse. Et, il n'en avait pas été plus que cela. Louis XV ressemblait à son prédécesseur Louis XIII ; faible comme lui, subissant avec autant de facilité le joug des gens qui s'imposaient à lui, il n'avait le courage de protester contre cette servitude que par des taquineries enfantines. Louis XIII aimait à entendre dire du mal de Richelieu, quitte à le lui répéter et à lui en faire connaître les auteurs. Louis XV prenait plaisir à inquiéter ses maîtresses, à leur donner de la jalousie ; parfois, il arrivait vers Mme de Pompadour, les sermons de Massillon à la main; il les lui lisait et lui en faisait l'éloge. Celle-ci comprit qu'elle ne pourrait jamais avoir

entièrement raison du duc de Richelieu, aussi prit-elle le parti de se réconcilier avec lui, tout en continuant à le détester cordialement.

Pour Maurepas, le principal ministre du roi, c'était une autre affaire, et la favorite vit promptement qu'elle n'en aurait raison que par sa disgrâce. Vif, léger, spirituel, il était particulièrement aimé de Louis XV, qu'il amusait par son esprit, à qui il rendait le travail facile et agréable, pour lequel enfin il savait toujours trouver de l'argent. Il poussait l'impertinence aussi loin qu'elle pouvait aller. Se trouvant un jour dans le cabinet du roi avec Mme de Pompadour, celle-ci lui dit d'un ton résolu : « Il faut que telle chose se fasse. — Le roi n'a qu'à ordonner, et il sera obéi. — Faites ce que Madame ordonne, » fit Louis XV. Le ministre s'inclina. Il avait un moyen de se venger de ses échecs partiels, c'était en faisant des vers satiriques et des chansons. On a dit de l'ancien gouvernement de la France que c'était une monarchie tempérée par des chansons; ce mot est des plus justes, des plus ingénieux. Tout événement, tout personnage nouveau était l'objet de chansons qui inondaient la cour et la ville, qui se propageaient avec une rapidité infinie. La chanson remplissait le rôle que la presse occupe aujourd'hui; comme elle, elle était redoutée, poursuivie, traquée, persécutée avec la barbarie des procédés alors en usage. Le chevalier Ressigner avait fait le quatrain suivant, qui aujourd'hui ne conduirait même pas son auteur devant la police correctionnelle :

Fille d'une sangsue, et sangsue elle-même,
Poisson d'une arrogance extrême,
Etale en ce château, sans crainte et sans effroi,
La substance du peuple et la honte du roi.

Il fut condamné à vingt ans de détention. Ceux qui

colportaient ces vers satiriques étaient jetés à la Bastille et quelquefois pendus. Maurepas excellait dans la composition de ces épigrammes ; on a fait beaucoup de recueils de vers qui lui sont attribués et qui sont très-curieux à parcourir pour l'histoire du temps. Or, il lui arriva de faire un quatrain resté célèbre, qui dépassait les bornes permises et qui piquait la favorite dans son amour-propre de femme. Mme de Pompadour ne tarda pas à les connaître ; elle se faisait rendre compte de tous les bruits qui circulaient ; elle lisait chaque matin un extrait des lettres décachetées à la poste et copiées à son intention. Ces vers la mirent dans un état de fureur indescriptible ; elle demanda à grands cris qu'on en recherchât l'auteur et qu'on en tirât une vengence exemplaire. Voyant que les recherches n'avançaient pas, elle alla trouver le ministre en personne : « Quand donc connaîtrez-vous l'auteur des chansons ? lui demanda-t-elle. — Quand je le connaîtrai, je le nommerai au roi, répliqua Maurepas. — Monsieur, vous faites bien peu de cas des maîtresses du roi. — Je les ai toujours respectées, de quelque espèce qu'elles fussent, » répondit le ministre en s'inclinant, mais dont le regard et le geste démentaient complétement les paroles.

Pour en triompher, Mme de Pompadour recourut à ces scènes de comédie qui sont la grande force des femmes, leur ressource suprême pour conjurer leurs dangers ou pour satisfaire leurs caprices. Elle commença par montrer de nombreuses craintes d'éprouver le sort de Mme de Châteauroux, c'est-à-dire de se voir empoisonnée ; elle fit redoubler de surveillance autour d'elle et ordonna à son médecin de coucher auprès de son lit. Une si habile mise en scène eût peut-être échoué, tant la force de l'habitude était grande sur le roi. Maurepas donna lui même des armes pour la battre ; il commit une de ces fautes que les grands politiques, que

les habiles courtisans auront toujours soin d'éviter : se croyant sûr du roi et de son crédit auprès de lui, il s'absenta pour assister à la noce de Mlle de Maupeou. Mme de Pompadour, à qui l'on faisait si beau jeu, ne perdit pas son temps. Le soir même, sur la table où l'on avait soupé, elle faisait écrire par le roi la lettre suivante : « Je vous ai promis que je vous avertirais, je vous tiens parole. Vos services ne me conviennent plus ; vous donnerez votre démission à M. de Saint-Florentin. Vous irez à Bourges, Pontchartrain est trop près, je vous donne le reste de la semaine pour partir, vous ne verrez que votre famille. Ne me faites pas de réponse. » Cet exil dura tant que vécut Mme de Pompadour, qui ne permit pas au ministre disgrâcié de quitter son lieu d'internement même pour aller visiter sa famille malade. Dans ce corps de sirène il y avait une âme de geôlier ; elle avait à la tête de la Bastille et des autres prisons d'État des hommes à elle, qu'elle chargeait de garder et de torturer les malheureux qu'elle leur envoyait, coupables la plupart de quelques vers satiriques dirigés contre elle. On dit que la vengeance est le plaisir des dieux ; pour les dieux nous l'ignorons, mais nous savons que c'est celui des femmes, qu'elles ont surpassé dans ce genre les hommes les plus cruels, et que les raffinements de barbarie imaginés par elles dépassent toute croyance.

Maurepas n'est pas le seul ministre qui fut sacrifié à ses rancunes ; deux autres, utiles à l'Etat, agréables au roi, durent également prendre le chemin de l'exil : Machault et d'Argenson. Leur disgrâce eut lieu après l'attentat de Damiens sur Louis XV. Alors se passa une de ces comédies dont les cours sont souvent le théâtre. L'appartement de Mme de Pompadour, si plein de solliciteurs empressés la veille, se trouva vide comme par enchantement. Ceux qui venaient y étaient attirés par la curiosité, pour voir comment cette femme supportait la

disgrâce, car personne ne doutait de la voir bientôt obligée de quitter la cour. Entourée de quelques familiers restés fidèles, elle passait ses jours dans les larmes et les évanouissements. Un jour elle vit arriver Machault; Machault qu'elle avait tiré de rien pour l'élever à la position de garde des sceaux, Machault pour lequel elle avait dû d'abord violenter Louis XV, ce même Machault venait d'une mine froide et sévère lui annoncer qu'elle devait quitter Versailles. Le roi avait voulu charger d'Argenson de cette commission; celui-ci, plus fin courtisan, et quoique ennemi de Mme de Pompadour, avait refusé, sachant bien qu'il s'en ferait une ennemie mortelle. Un évanouissement et des crises de nerfs furent le premier résultat de cette nouvelle: quitter la cour, descendre de ce rang de faveur et de crédit auquel elle avait sacrifié honneur et santé, n'était-ce pas tout perdre, et que valait la vie après cela? Elle était en train de se lamenter et de préparer ses paquets, lorsqu'elle vit entrer la maréchale de Mirepoix qui la consola et la raffermit : « Quitter la place, c'est perdre la partie, » lui dit-elle; et elle la décida à rester. Cette audace tourna à bien; une fois guéri, le roi oublia ses sages résolutions, comme il l'avait déjà fait une fois à propos de Mme de Châteauroux. L'habitude le ramena dans l'appartement de Mme de Pompadour, et les choses reprirent leur train habituel. Remise d'une alarme aussi chaude, la favorite songea à tirer vengeance de ceux qui l'avaient abandonnée. Son premier ressentiment tomba sur Machault, qu'elle regardait comme sa créature et à qui elle ne pardonnait pas de n'avoir point bouleversé la cour pour sa défense. En le faisant chasser, elle allait contre son propre intérêt, elle se privait du seul appui, du seul allié qu'elle eût à la cour. Peu lui importait: pour une femme qui se venge il n'est pas de raisonnements, elle va aussi aveugle que l'abeille qui se précipite sur son

ennemi, inconsciente qu'avec son dard elle laisse sa vie. Sa rancune satisfaite, elle songea à se ménager une alliance; elle alla trouver d'Argenson, elle le pressa d'abdiquer leur ancienne inimitié et de s'entendre pour dominer le roi et la cour. Celui-ci se montra dans cette occasion un politique maladroit; il crut que Mme de Pompadour avait peur, qu'elle voyait la fin de son crédit et qu'elle voulait se rattacher à lui. Il avait le dessein de donner au roi une autre maîtresse, aussi repoussa-t-il avec dédain les avances de Mme de Pompadour : « Il faudra que vous ou moi nous nous en allions, » lui dit-elle en guise d'adieu. Ce fut lui qui partit. Les ministres, malgré leur talent et leur mérite, n'ont pas à leur disposition les évanouissements et les crises de nerfs. C'est à ce moyen violent que recourut Mme de Pompadour, bien certaine qu'elle n'échouerait pas; une femme qui embrasse ce parti fait une sorte de coup d'État, elle doit vaincre ou succomber, sans cela elle tombe dans le ridicule qui poursuit toutes les femmes grimacières. Mme de Pompadour n'échoua pas: une main royale lui prépara un verre d'eau sucré, qui eut le même résultat que le sceptre tendu par Assuérus à Esther, et le ministre fut sacrifié.

Elle était maîtresse de la situation, qu'allait-elle en faire? elle pouvait tout voir, tout toucher, tout changer; comment allait-elle user de cette omnipotence? De quelle manière surtout allait-elle traiter la politique étrangère, qui était grave et qui demandait l'attention d'hommes d'État habiles et avisés, puisqu'on se trouvait en face d'adversaires comme Frédéric II et Marie-Thérèse. Il n'y avait plus de ministres, il lui en fallait un; elle le choisit à son goût, elle le créa à son image. Nous allons surprendre sur le fait la politique féminine, nous allons la voir à l'œuvre, nous allons étudier les mobiles qui la font agir, et nous saurons ainsi quel degré de considération nous pouvons lui ac-

corder. Il lui fallait un ministre des affaires étrangères, elle prit l'abbé de Bernis, dont l'élévation subite n'est pas moins étonnante que les fortunes singulières racontées dans les *Mille et une nuits*.

Il y avait une fois (on peut bien commencer comme un conte ce qui tout d'abord peut paraître une histoire invraisemblable) un cadet de famille, né dans ces provinces du Midi qui ont donné à la France tant d'hommes actifs, empressés, intelligents, remuants, mais aussi tant de chevaliers d'industrie, tant de pèlerins d'aventures. Comme tant d'autres de ses compatriotes, il arriva à Paris pour faire fortune ; il prit le petit collet et entra au séminaire de Saint-Sulpice. Les gros ouvrages de théologie n'étaient pas du tout son fait, et il préférait beaucoup écrire de petits vers coquets et musqués à faire une analyse de la Somme de saint Thomas. Ces dispositions si franchement étalées le forcèrent bientôt à quitter le séminaire pour vivre dans le monde où l'appelaient le charme et la facilité de son esprit. Mis en lumière par quelques vers heureux, il se vit adulé, recherché par les gens qu'il pouvait amuser. Invité souvent à souper dans trois endroits différents, il lui arrivait de ne savoir où dîner et de recevoir du maître de la maison un petit écu pour prendre un fiacre en s'en allant le soir. Sans la libéralité de quelques amis, des quelques amies surtout qui prenaient plaisir à voir sa figure d'ange bouffi, il eût été souvent bien embarrassé pour subvenir aux nécessités matérielles de la vie. C'est ainsi qu'il était arrivé à quarante ans, n'ayant que des dettes et point encore de bénéfices. Sa famille était pourtant liée avec le cardinal Fleury, qui avait la feuille des bénéfices et qui avait promis de le protéger; mais quand il alla le voir, le vieux cardinal lui déclara que sa vie dissipée et mondaine l'empêchait de rien faire pour lui, et que tant qu'il serait ministre il n'aurait pas le moindre bénéfice : « Monseigneur,

j'attendrai, » répondit fièrement l'abbé qui avait encore dans les oreilles le conseil donné par un évêque qui prenait intérêt à lui : « Il n'y a pas de sort plus misérable que celui d'un abbé pauvre et vieilli, » lui avait dit le prélat. Bernis s'en rendait bien compte, mais il attendait la fortune, certain qu'elle viendrait un jour frapper à sa porte. Il ne se trompait pas, elle vint du côté où il l'attendait le moins.

Un jour, Mme d'Estrades, l'amie inséparable de Mme de Pompadour, le mena chez cette dame qui était seulement dans les premiers temps de sa faveur. Louis XV parti pour l'armée, lui avait recommandé de se renfermer à la campagne, et d'y rester sans voir personne. Afin d'animer sa solitude, Mme d'Estrades y amena l'abbé de Bernis, dont l'esprit et les grâces séduisirent la favorite. Elle l'employa pour correspondre avec Louis XV, comme La Vallière employait la plume de Dangeau, et pendant trois ans il lui servit de secrétaire. Pendant tout ce temps-là, il rencontrait chaque jour le roi, qui jamais ne lui adressa la parole, tant était grande sa timidité, tant il avait horreur de parler à de nouveaux visages. La glace fut rompue enfin, et la première fois que Louis XV lui parla, ce fut pour lui remettre 50 louis destinés à meubler l'appartement que Mme de Pompadour lui avait fait avoir aux Tuileries. La suite ne se fit pas attendre. Le pauvre petit abbé, qui n'aspirait qu'à un bénéfice de 6000 livres, fut nommé chanoine de Lyon, dignité qui entraînait avec elle le titre de comte, puis ambassadeur à Venise. Son grand mérite fut d'y représenter la France magnifiquement, d'y donner des festins qui mirent en émoi tout le corps diplomatique. Aussi, lorsque la marquise de Pompadour voulut entrer dans la politique européenne, tenir son jeu dans cette grande partie qui se jouait au-delà du Rhin, elle ne crut mieux faire que de confier le poste de ministre à un homme qui faisait si bien les petits vers et

qui avait un si bon cuisinier: le ministre était à sa hauteur, et son choix n'a rien que de naturel.

On sait ce qui se passait de l'autre côté du Rhin : Frédéric II voulant profiter de ce que ses coffres étaient pleins, son armée bien exercée, Marie-Thérèse livrée à des embarras intérieurs, avait envahi une partie de ses États, en invoquant des raisons que la diplomatie trouve toujours quand elle veut s'emparer du bien d'autrui. D'ailleurs, il ne faut pas trop s'apitoyer sur Marie-Thérèse qui ne se montra pas plus scrupuleuse dans le partage de la Pologne; il est vrai qu'elle pleura en signant l'acte de partage, mais le tigre pleure aussi sur la proie qu'il va dévorer, il pleure de joie. Les annales des peuples ne sont pour ainsi dire que l'histoire des vols et des massacres auxquels ils se sont livrés les uns sur les autres; et le jour où l'humanité sera civilisée, c'est-à-dire où triompheront les sentiments de justice et d'équité, la lecture de l'histoire sera assimilée à celle de la *Gazette des tribunaux*. Dans les différends entre la Prusse et l'Autriche, la politique de la France avait toujours consisté à soutenir la Prusse pour s'opposer aux envahissements de cette maison d'Autriche qui un instant avait régné sur les deux mondes. La fortune de l'Autriche était en décadence, celle de la Prusse allait en grandissant, et il était peut-être temps sinon de changer entièrement notre politique, du moins de la modifier en partie. Mais c'est là une question oiseuse, que discutent encore les historiens qui veulent se livrer à des dissertations oratoires. Mme de Pompadour ne s'inquiétait pas de ces principes de haute politique, elle était mue par des motifs plus personnels, et par conséquent de plus grande importance pour elle.

La première raison était de changer ce qui se passait avant elle : on était allié avec la Prusse, elle allait s'allier à l'Autriche. C'est une nécessité de tous ceux qui

arrivent au pouvoir de mettre à droite ce qui était à gauche, et à gauche, ce qui était à droite; beaucoup se bornent là, mais on ne peut dire qu'ils soient restés sans rien faire. Des raisons plus puissantes auraient poussé Mme de Pompadour à se mettre contre la Prusse, dont le roi l'avait poursuivie de ses railleries, et était devenu pour ainsi dire son ennemi personnel. Frédéric II était un grand guerrier, mais le contraire d'un homme aimable et bien élevé; il ressemblait sous ce rapport à Napoléon, qui avait peu réussi en Pologne à cause de son humeur brusque et hautaine : « Ni affable, ni aimable, ni abordable, » avait-on dit de lui après son départ. Aussi ne se gênait-il nullement dans son langage lorsqu'il parlait de Mme de Pompadour, qu'il appelait *Cotillon IV*. Il disait parfois, en montrant ses chiennes favorites : « Ce sont mes marquises de Pompadour, elles me coûtent moins et elles m'aiment mieux. » Les blessures faites à l'amour-propre sont les plus sensibles de toutes, et les grands hommes n'échappent pas plus à cette loi que les simples mortels; Mahomet et Napoléon ne se montrèrent cruels que pour venger des injures de ce genre. Les femmes y sont bien plus sensibles que les hommes. La mort de Marie Stuart, la seule faute politique commise par Élisabeth, fut amenée par ses sarcasmes et ses épigrammes bien plus que pour des motifs d'ambition. Mme de Pompadour, qui avait l'âme basse et vulgaire, ressentait plus vivement qu'une autre les insultes de ce genre; elle employait toute son influence politique à demander l'extradiction des pamphlétaires qui avaient écrit contre elle, afin de les torturer à son aise dans ses prisons d'État. Aussi sa haine contre Frédéric fut-elle sans bornes; elle y entraîna la France, elle la sacrifia à sa rancune. Que lui importait l'intérêt d'un grand pays? Son petit amour-propre blessé était bien d'une autre importonce.

Or, pendant que le roi de Prusse tenait une conduite si peu politique, l'impératrice d'Autriche Marie-Thérèse agissait d'une façon toute différente. Elle, la femme irréprochable dans ses mœurs ; elle, la catholique animée d'un zèle aveugle et fanatique qui avait des espions dans toutes les familles et qui proscrivait sévèrement toutes les unions illégitimes, recherchait l'amitié de Mme de Pompadour qui offrait à toute l'Europe le spectacle d'un double adultère. Elle ne lui écrivait pas de sa propre main, comme on a voulu le prétendre ; mais elle la fit entourer de prévenances et d'adulations par son ambassadeur ; elle lui fit dire par lui combien elle était touchée de ses bonnes dispositions à son égard, et pour reconnaître ces bons procédés elle lui envoya un superbe encrier. Mme de Pompadour, enivrée par ces avances venant d'une si haute souveraine, embrassa l'alliance autrichienne avec ardeur, et la guerre commença. Cette guerre ainsi menée ne pouvait avoir de bons résultats pour nos armes. Mme de Pompadour apporta dans le choix de celui qui devait la conduire la même intelligence qu'elle avait apportée dans le choix d'une alliance. Au lieu de prendre un général éclairé et capable, elle donna le bâton du commandement à un de ses favoris, le comte de Soubise, dont Frédéric disait plaisamment qu'il avait vingt cuisiniers et un espion, tandis que lui, Frédéric, avait un cuisinier et vingt espions. Un des généraux écartés était le prince de Conti, entièrement brouillé avec la favorite, surtout depuis qu'il avait refusé de lui donner communication de la correspondance secrète. Car il y a là un détail des plus caractéristiques et qu'il faut se garder d'oublier lorsqu'on parle du rôle politique de Mme de Pompadour. Louis XV avait la conscience de sa faiblesse, de son manque d'énergie vis-à-vis de ses maîtresses et de ses ministres ; la lutte l'effrayait, l'application aux affaires le

fatiguait. Aussi, pour réparer autant qu'il était en lui le mal produit par cette faiblesse, il avait une seconde politique, une politique occulte ignorée de ses ministres. Cette politique avait ses agents, dont le principal fut longtemps le duc de Broglie. Leur rôle consistait à faire connaître aux souverains auprès desquels ils étaient accrédités la vraie pensée de Louis XV, avec lequel ils correspondaient directement et sans l'intermédiaire du ministre des affaires étrangères. Cette correspondance était l'objet des désirs de Mme de Pompadour : pour la surprendre, elle alla jusqu'à enivrer le roi. La lettre suivante, publiée récemment, montre de quoi était capable cette misérable créature : « Le roi m'a appelé ce matin auprès de lui, je l'ai trouvé fort pâle et fort agité, écrit Tercier au chevalier d'Eon. Il m'a dit d'une voix altérée qu'il craignait que le secret de notre correspondance eût été violé. Il m'a raconté qu'ayant soupé, il y a quelques jours, en tête-à-tête avec Mme de Pompadour, il fut pris de sommeil à la suite d'un léger excès, dont il ne croyait pas la marquise tout à fait innocente. Celle-ci aurait profité de ce sommeil pour lui enlever la clef d'un meuble particulier que Sa Majesté tient fermé pour tout le monde, et aurait pris connaissance de vos relations avec le comte de Broglie. Sa Majesté le soupçonne d'après certains indices de désordre remarqués dans ses papiers. En conséquence, elle me charge de vous recommander la plus grande prudence et la plus grande discrétion vis-à-vis de son ambassadeur qui va partir pour Londres et qu'elle a lieu de croire tout dévoué à Mme de Praslin et à Mme de Pompadour. » Ce trait achève de peindre la favorite et montre à quels excès elle pouvait se porter.

Une guerre entreprise avec de tels hommes et pour de tels motifs n'était pas faite pour glorifier les armes françaises. Assez heureusement commencée par la prise

de Mahon par le duc de Richelieu, elle aboutit bientôt à la sanglante défaite de Rosbach. Ce désastre fit ouvrir les yeux au cardinal de Bernis, qui a mérité l'indulgence de l'histoire par sa conduite en cette occasion. Voyant que cette alliance était une véritable duperie pour la France, qui donnait son or et son sang dans une lutte à laquelle elle n'avait aucun intérêt; voyant l'impéritie de nos généraux; voyant la misère épouvantable dans laquelle se trouvaient nos troupes, misère qui les décimait plus sûrement que le canon de l'ennemi, il proposa à la marquise d'accepter les ouvertures faites par la Prusse et de signer une paix qui mît à couvert notre honneur. Mais celle-ci se souciait bien de la France; ce pays n'était qu'un instrument en sa main, elle voulait s'en servir pour acquérir de la gloire, pour laisser son souvenir entouré d'une auréole de victoire et de conquête, qui effacerait la honte de son métier de favorite. Ne trouvant plus dans Bernis un instrument docile et aveugle, elle le brisa, sans se rappeler que cet ami de la première heure lui était resté fidèle dans toutes les circonstances difficiles de sa vie. Elle mit, à le ruiner dans l'esprit du roi, autant d'insistance et d'habileté qu'elle en avait mis pour l'y accréditer. Puis elle le remplaça par le duc de Choiseul, avec lequel elle était en relation depuis longtemps, et qui lui avait rendu un de ces services qu'une femme n'oublie pas. D'Argenson, désirant renverser la favorite, avait poussé dans les bras du roi la jeune comtesse de Choiseul, parente de celui qui allait être ministre. Après une première entrevue avec Louis XV, elle en avait obtenu un blanc-seing, qu'elle devait remplir en y mettant toutes les conditions qu'elle exigeait pour devenir maîtresse en titre. Craignant de se tromper et de ne pas demander assez, elle fit passer ce blanc-seing au comte de Choiseul son parent, le priant de la conseiller en cette occasion.

Celui-ci, courtisan délié, s'empara de la lettre et la porta à Mme de Pompadour, à laquelle il découvrit le complot, certain de s'assurer sa reconnaissance. Voilà comment il devint ministre; et il faut avouer que sous l'ancienne monarchie beaucoup de fortunes n'eurent pas une source plus honorable.

Toute l'habileté diplomatique du comte de Choiseul ne put modifier une situation aussi désespérée; ce ministre d'un esprit fin et délié, mais qui n'avait rien de l'homme d'État, et qui ne possédait d'autre qualité que cette élégante futilité qui a séduit ses contemporains, ne put aboutir à autre chose qu'à signer le traité désastreux de 1763. Ce traité proclamait la déchéance de la France; il la privait de ses colonies, il creusait encore davantage ce gouffre de la banqueroute, commencée par Louis XIV et dans lequel l'ancienne monarchie allait s'abîmer. Mme de Pompadour fut frappée au cœur par ce traité, qui lui enlevait sa dernière espérance, celle d'acquérir de la gloire et ce mécompte, joint à tous ceux qui remplissaient sa vie de chaque jour, hâta sa fin. Car les apparences sont trompeuses, et malgré tout le luxe qui l'entourait, malgré tous les hommages qui lui étaient rendus, l'existence de la favorite n'eût semblé digne d'envie à aucune de celles qui auraient pu la connaître dans son effrayante réalité. C'était une lutte continuelle contre celles qui se montraient envieuses de sa haute position et qui livraient des assauts au cœur du roi. C'était une lutte continuelle contre elle-même: lutte contre son tempérament, naturellement froid et qui n'avait aucune de ces ardeurs que recherchait le roi; lutte contre sa santé frêle et délicate qui eût demandé le repos et une nourriture rafraîchissante, tandis qu'il fallait passer les nuits, faire des orgies, aller de fête en fête, se traîner de plaisir en plaisir, sans force et à moitié mourante; lutte enfin contre son amour-propre, qui lui faisait abdiquer jusqu'au senti-

ment de sa personnalité, qui lui faisait faire abandon de ce dernier sentiment que garde la plus misérable des femmes, chez laquelle l'idée de se voir préférer une rivale soulève toujours des tempêtes et des colères. Eh bien, ce sentiment, Mme de Pompadour en fit bon marché ; non-seulement elle ne se montra pas jalouse de Louis XV, mais elle se chargea de fournir son sérail ; elle présida à l'accouchement de ses autres maîtresses et fit élever ses enfants naturels. C'est qu'une chose la touchait plus que l'amour du roi : c'était la possession du pouvoir et des profits qu'il apporte. Sa faveur coûta à la France quatre cents millions, sans compter la perte de notre influence, la ruine de nos finances. Une fois toute honte bue, elle put disparaître de cette scène où elle avait joué un si triste rôle : « Eh bien, qu'est-il resté de cette femme qui nous a épuisés d'hommes et d'argent, laissé sans honneur et sans énergie, qui a bouleversé le système politique de l'Europe ? demande Diderot : Le traité de Versailles, qui durera ce qu'il pourra, l'*Amour* de Bouchardon qu'on admirera à jamais, quelques pierres gravées de Gay qui étonneront les antiquaires à venir, un bon petit tableau de Vanloo qu'on regardera quelquefois, et une pincée de cendres. » Diderot, qui juge en artiste est trop indulgent ; l'historien doit se montrer plus sévère pour cette femme que l'oubli avait dévorée avant même que son cadavre eût quitté Versailles : « La marquise aura mauvais temps pour son voyage », fit Louis XV en voyant la pluie tomber sur le cercueil qui l'emportait ; et ce fut tout !

MARIE-ANTOINETTE

Habent sua fata! Les monarchies, elles aussi, ont leur destin, et il est impossible de ne pas se rappeler cette parole de l'antiquité lorsqu'on commence le portrait de Marie-Antoinette. Au moment où la situation difficile réclamait toute l'habileté d'une Élisabeth, d'une Catherine II ou d'une Marie-Thérèse, la destinée mettait sur le trône une femme qui possédait tous les défauts que les femmes apportent dans le maniement des affaires publiques, la hauteur, l'emportement, l'obstination aveugle; en un mot, l'ignorance complète des hommes et des choses, et par suite l'impossibilité absolue de porter remède à un mal presque désespéré. Une question qui nous semblerait puérile aujourd'hui, mais qui avait une importance capitale alors, commença la série des fautes et des malheurs de Marie-Antoinette : la question de l'étiquette. On a dit de l'ancien régime que c'était une monarchie tempérée par des chansons; on aurait pu ajouter avec non moins de vérité qu'elle était gouvernée par l'étiquette. C'était pour ainsi dire la seule loi existante ; elle avait remplacé la hiérarchie féodale et elle avait été, entre les mains de Louis XIV, un puissant moyen de gouvernement. A ces seigneurs, encore tout frémissants des révoltes de la Fronde, il ne donnait pas

comme le faisaient ses aïeux, des provinces et des gouvernements, il leur accordait quelques distinctions honorifiques, quelques futiles hochets, et ceux-ci frappaient de leur front le marbre de Versailles. Aux uns il octroyait d'assister à son lever et à son coucher, et d'attendre pendant des heures ce bienheureux moment dans les froides galeries de Versailles; le plus privilégié de tous obtenait de tenir son bougeoir. A d'autres il permettait de porter un habit bleu, appelé habit à brevet, et qui devenait la marque distinctive de la plus haute faveur. Le suivre à la chasse, ou le regarder quand il s'amusait à tirer dans le parc n'était pas donné à tous : et à un courtisan qui lui demandait un jour cette autorisation, en parlant comme d'une chose toute naturelle, il répondit avec hauteur : « Vous n'êtes pas difficile. » Si le duc d'Orléans s'avisait de sourire en le voyant ajouter tant d'importance à ces futilités, il lui disait gravement : « Mon neveu, il ne faut pas rire quand je parle ainsi. »

Aussi, dans cette vie de cour, tout était prévu et réglé avec la minutie la plus scrupuleuse ; le rang dans les cérémonies, le nombre des saluts, le droit aux embrassades, car certaines femmes avaient le droit d'être embrassées par le roi, tandis que les autres ne l'avaient pas. Certaines autres avaient un tabouret à la cour, c'est-à-dire pouvaient s'asseoir dans les réunions où se trouvaient le roi et la reine, tandis que les autres devaient rester debout. Aussi que d'intrigues, que de peines pour conquérir ce bienheureux tabouret ! et comme il était recherché le mari qui avait la bonne chance de le mettre dans la corbeille de mariage! Tous ceux qui venaient à Versailles devaient se soumettre à ces lois faites pour courber les fronts les plus élevés, les princes et les souverains étrangers aussi bien que les autres. Aussi beaucoup passaient à Paris sans se faire présenter, ou

voyageaient sous un nom supposé, ne voulant pas passer sous les fourches caudines d'une étiquette qui les amoindrissait et qui ne leur donnait rang qu'après les princes du sang. Cette étiquette s'imposait aussi tyranniquement au roi et aux princes qu'aux plus simples courtisans ; c'était un cercle de fer dans lequel ils se trouvaient enfermés et dont ils ne pouvaient sortir, sans provoquer les murmures, sans faire naître du scandale. Saint-Simon, Dangeau, notent à chaque instant les manquements à l'étiquette que s'est permis Louis XIV, comme on mentionnerait aujourd'hui les empiètements d'un roi constitutionnel.

Marie-Antoinette tombait au milieu de cette cour raide et gourmée en quittant le palais de Vienne où l'on menait une vie de famille, où toute représentation théâtrale était inconnue. Elle y avait grandi en liberté, se laissant aller aux élans de son bon cœur et de sa nature généreuse. Elle avait joué avec Mozart enfant, et un jour qu'il était tombé, elle l'avait relevé et embrassé. Quelque temps après, le jeune pianiste se trouvant à la cour de Versailles et présentant ses petites joues à Mme de Pompadour, celle-ci l'avait repoussé avec hauteur. « Tiens, l'Archiduchesse d'Autriche m'a bien embrassé ! » s'était-il écrié. Grand avait été l'étonnement de la jeune princesse en se trouvant dans un milieu si différent de celui où elle avait vécu jusqu'alors ; en voyant qu'il fallait veiller sur chacune de ses paroles, sur chacun de ses regards et de ses gestes ; en entendant la sèche et longue Mme de Noailles, qu'elle avait surnommée *Madame l'Étiquette*, lui répéter sans cesse : « *On ne fait pas cela, on ne dit pas cela !* » en se voyant forcée de se plier à des habitudes qui froissaient sa pudeur non moins que ses idées. Ainsi parmi les gens attachés à sa maison figurait un tailleur, chargé de lui mettre son corset, et en son absence les valets de

garde-robe avaient le privilége de la lacer. Aussi, bien souvent à sa toilette devait se renouveler la scène racontée par Mme Campan. Elle changeait de chemise, l'ancienne étant déjà enlevée, elle attendait qu'on lui mît la nouvelle, ce que sa première dame d'atours s'apprêtait à faire, lorsqu'entrait une dame titrée qui avait le privilége de donner la chemise à la reine lorsqu'elle se trouvait à sa toilette. La dame d'atours la lui passait donc, et celle-ci s'approchait de la reine, lorsqu'entrait une autre dame plus élevée en rang et à laquelle revenait cet honneur. Nouvelle cérémonie dans le même sens. La reine allait enfin pouvoir revêtir sa chemise, lorsque entre la duchesse d'Orléans à laquelle on ne peut se dispenser de l'offrir; enfin, après être restée presque nue un quart d'heure, la reine put achever de s'habiller.

De semblables usages étaient peu faits pour plaire à une princesse jeune, vive, enjouée. Tant qu'elle fut Dauphine, elle tâcha de s'y soustraire autant que possible; devenue reine, elle les railla ouvertement et prit plaisir à y manquer à chaque instant. Sa nature la portait à la douceur, à la bienveillance, entièrement contraires à cette hauteur rogue qui présidait à la représentation. Avec un peu de réflexion et de sens politique, elle aurait compris que le moyen le plus facile d'attirer la sympathie des gens, c'est de respecter leurs idées, et plus encore leurs préjugés; que ce qui est un devoir pour les particuliers est une nécessité pour les princes qui viennent régner sur un pays étranger. Elle ignorait que son mariage avait été vu de mauvais œil par tous ceux qui étaient hostiles à l'alliance autrichienne; elle ne savait pas qu'en choquant les idées elle froissait aussi les intérêts, tous ces priviléges de l'étiquette n'étant autre chose que des routes détournées pour arriver à la faveur et à la fortune. Aussi, lorsque le bruit

courut qu'à la grande réception qui avait marqué le commencement de son règne, elle avait ri des postures et des attitudes de chacun de ceux qui venaient lui rendre hommage, postures et attitudes qu'une de ses femmes agenouillée derrière elle singeait avec beaucoup de fidélité, une immense clameur s'éleva dans Versailles, et le soir même circula une chanson répétée par toutes les bouches :

Petite reine de vingt ans,
Qui traitez si mal les gens,
Vous repasserez la barrière.

Elle ne savait pas que le prince de Talleyran-Périgord, l'oncle du fameux diplomate, l'ayant vue se promener dans les salons, bonne, affable, accueillante, causant et riant facilement, et trouvant ce spectacle si différent de ce qu'il avait vu jusqu'alors, s'était en allé en répétant : « C'en est fait de la monarchie !.. » Il ne se doutait pas prédire si juste.

Cette série de fautes et de maladresses, qui témoignent de peu de tact et de jugement, qui sont un défaut dans la vie privée, mais un vice capital dans la vie publique, Marie-Antoinette s'occupa sans relâche à en accroître le nombre. On eût dit que la fille de l'habile et politique Marie-Thérèse qui recevait chaque jour de si sages instructions de sa mère, comme on peut le voir par sa correspondance publiée récemment, était poussée par un mauvais génie. Incapable de contrainte et de dissimulation dans une position qui demandait tant de modération dans l'esprit, tant d'empire sur soi-même, elle ne sut pas cacher l'aversion que lui inspiraient le comte de Provence, le duc d'Orléans et le prince de Condé. Ayant demandé un bal à Mme de Cossé, à l'occasion de la présence de l'archiduc Maximilien à Paris, elle lui écrivit : « Si ces princes y viennent, ni moi, ni mon frère ne nous y trouverons ;

si vous voulez nous avoir, dépriez-les. » Mme de Cossé, qui ne voulait pas assumer sur elle cette responsabilité, envoya la lettre aux princes. Elle froissa l'amour-propre de beaucoup de femmes en refusant de recevoir celles dont la conduite avait été déréglée sous le règne précédent; elle devait pourtant savoir qu'alors l'exemple venait de haut, elle que Louis XV avait forcée de monter dans le même carrosse que Mme du Barry. Enfin, chose plus grave, elle lésa les intérêts de beaucoup de gens lorsque son amitié pour Mme de Lamballe d'abord, pour Mme de Polignac ensuite, la poussa à rapprocher ces dames de sa personne, à enlever à d'autres des charges dont elles étaient titulaires, et enfin à grever de nouvelles dépenses le trésor public déjà obéré.

Le courtisan est un animal bas et venimeux; on a dit de lui : sans humeur, sans honneur, on peut ajouter sans sentiments d'aucune sorte. Cet être vil et rampant, qui obéit au proverbe oriental : baise la main que tu ne peux couper, se vengea à sa façon, par de lâches et viles calomnies. Il ne faut pas l'oublier, et ce fait est caractéristique pour la connaissance de cette époque, les accusations les plus violentes des hommes de la Révolution n'égalèrent pas les pamphlets écrits par les courtisans de Versailles, et répandus à profusion en France et à l'étranger. Il faut bien avouer que la facilité des manières de la reine, la familiarité de ses conversations prêtaient le flanc à la calomnie, surtout dans une cour comme celle de Versailles. Le rang oblige à une certaine retenue, à un certain décorum qui ne sont pas exigés des personnes d'une condition ordinaire. Un jour, Thémistocle, se promenant sur le rivage de la mer suivi de son esclave, heurta du pied un magnifique bracelet qu'on y avait perdu : « Pourquoi ne ramasses-tu pas ce bracelet ? demanda-t-il à son esclave; tu ne t'appelles pas Thémistocle. » Marie-Antoinette ne se souvenait pas assez

qu'elle s'appelait Thémistocle. Elle avait à chaque instant de ces familiarités qui eussent paru des naïvetés excusables chez une petite bourgeoise, mais qui devenaient de graves inconséquences chez une reine. Un jour, après avoir longtemps dansé, elle dit à M. de Coigny qui était un de ses amis les plus intimes : « Mettez la main sur mon cœur, et voyez comme il bat... — Madame, M. de Coigny vous croira sur parole, » fit le roi qui passait en ce moment. Timide et réservé, Louis XVI n'avait su prendre de l'autorité sur Marie-Antoinette, il ne lui avait pas donné cette seconde éducation que la femme reçoit ordinairement de l'homme avec lequel elle doit passer sa vie. Quand il voulait la corriger de quelque travers, il le faisait publiquement. A la suite d'une de ces représentations données au petit Trianon et dans lesquelles Marie-Antoinette remplissait le principal rôle, un coup de sifflet interrompit les applaudissements. Il partait de la loge de Louis XVI qui disait tout haut : « C'est royalement mal joué ! » Ne pouvant obtenir de la reine de porter des coiffures plus raisonnables que celles adoptées alors et qui avaient une élévation vraiment ridicule, Louis XVI ordonnait à Carlin, l'acteur de la comédie italienne, de railler ces échafaudages qui s'élevaient à plusieurs pieds au-dessus de la tête ; et tout le monde devinait que ces traits de satire étaient lancés contre Marie-Antoinette. Cette conduite était doublement maladroite : elle humiliait profondément la reine, elle habituait les courtisans à perdre le respect vis-à-vis d'elle.

Lorsque les circonstances devinrent plus graves, lorsqu'elle eut donné des enfants à Louis XVI et pris un plus grand empire sur ce prince, elle se mêla plus directement des affaires de la politique, et son intervention ne fut pas des plus heureuses. C'est elle qui fit arriver au pouvoir Loménie de Brienne, dont l'incapacité n'avait d'égale que la suffisance ; elle contribua beaucoup aussi

à la nomination de de Calonne, qui, prétendait-on, lui servait d'intermédiaire pour faire passer de l'argent en Autriche. Quand la situation fut désespérée, quand on fut à bout de ressources, quand la banqueroute, la hideuse banqueroute frappa aux portes, il fallut bien parler de la convocation des notables et de celle des États-Généraux. Élevée dans les idées de la monarchie absolue, elle ne comprenait pas qu'un roi eût des comptes à rendre à son peuple. Sans doute elle n'imitait pas Mme du Barry, qui, toutes les fois qu'elle voyait Louis XV prêt à céder au Parlement, le conduisait devant le portrait de Charles Ier décapité pour s'être montré trop faible; mais elle partageait l'éloignement que, depuis Louis XIII, on avait pour les Etats-Généraux, éloignement tel que Louis XV disait : « Si j'avais un frère et qu'il me proposât de les convoquer, je le ferais mourir sans hésiter. » Marie-Antoinette ne comprenait rien à la situation présente; elle ne se rendait pas compte des nécessités qu'elle exigeait, des concessions qu'elle demandait. Elle n'avait pas saisi ce mot si profond dit à Louis XVI, au lendemain de la prise de la Bastille : « Bah ! ce n'est qu'une émeute, disait-on au roi. — Ce n'est pas une émeute, interrompit un interlocuteur plus clairvoyant, c'est une révolution. » Enfin Marie-Antoinette était femme, et ce qui caractérise la femme c'est de braver l'opinion, c'est de lutter contre le courant, dût-elle y périr; les reines les plus habiles n'ont pas su se soustraire entièrement à ce côté de leur nature féminine, qui vient de l'exagération de leur amour-propre. C'est ce sentiment qui porta Marie-Antoinette à aller au repas des gardes du corps de Versailles, où la cocarde tricolore fut foulée aux pieds et la cocarde blanche arborée. Le résultat ne s'en fit pas attendre, les journées des 5 et 6 octobre montrèrent qu'un coup mortel venait d'être porté à la monarchie par la main la plus intéressée à sa conservation.

Tout le monde connaît le rôle joué par Marie-Antoinette dans les événements qui suivirent. Ce fut elle qui poussa à une résistance aveugle, qui empêcha les tentatives de conciliation entre la monarchie et la cause libérale, et par là amena les excès et les violences qui signalèrent le cours de la révolution. Ce fut elle qui décida à cette fatale fuite qui eut pour résultat l'arrestation de Varennes. Vainement Louis XVI résistait, guidé par son honnêteté qui lui défendait d'aller se mettre à la tête des étrangers et des émigrés pour combattre la France. De semblables scrupules n'arrêtaient pas cette reine étrangère, qui était en correspondance avec sa sœur Caroline et son frère Joseph II : cette entente avec des souverains étrangers, cette conspiration contre la France est un fait dont on ne peut aujourd'hui révoquer en doute la réalité.

Sans doute les circonstances étaient difficiles; mais plus la route du devoir est ardue, plus glorieuse est la mémoire de ceux qui ont eu le courage de la gravir jusqu'au bout. D'ailleurs, qui avait amené cette situation presque sans issue, n'était-ce pas l'impéritie, la légèreté, l'imprévoyance des mains entre lesquelles le pouvoir se trouvait déposé ? Cette Marie-Thérèse qui ne cessait d'envoyer de sages conseils et de prophétiques avertissements à sa fille, eût-elle commis cette série d'imprudences qui aboutirent à la fuite de Varennes ?

L'expiation fut terrible, mais aussi elle fut noblement supportée. L'histoire a presque oublié toutes les fautes de Marie-Antoinette, fautes qui retombent en partie sur l'institution monarchique et sur l'usage qui accordait aux femmes une influence dans les affaires politiques ; elle ne s'est souvenue que de sa résignation, que de son courage au milieu d'épreuves qui jusqu'à ce jour avaient épargné les têtes couronnées. C'est là ce

qui lui appartient en propre, c'est là qu'elle est véritablement reine. L'histoire a oublié les crimes de la reine triomphante pour ne voir que les vertus de la mère captive; elle a dédaigné ces accusations odieuses, lancées par des personnes de son entourage, et recueillies par quelques historiens trop légers. Ces derniers ne se sont pas souvenu que Marie-Antoinette avait été une bourgeoise de Vienne plus encore qu'une reine de France; ils ont pris pour de l'immoralité ce qui n'était que de la naïveté germanique; ils ne se sont pas souvenu qu'une condamnation de ce genre doit reposer sur des preuves irréfragables ; ils ont oublié les égards qu'en France surtout on doit à une femme, et plus encore à une femme malheureuse. C'est pour cela que l'histoire s'incline avec respect devant la figure de cette noble femme, qui a commis toutes les fautes dans lesquelles la politique entraîne les femmes, mais qui les a rachetées par un courage que bien peu d'autres ont montré dans la même situation.

CONCLUSION

Quelle conclusion tirer de cette étude? Ne faut-il pas reconnaître que par leurs défauts aussi bien que par leurs qualités, les femmes sont impropres au maniement des affaires publiques! Sans doute, elles y apportent des éléments précieux. Une grande promptitude dans la décision, qui vient de leur caractère nerveux, de leur tempérament passionné: promptitude d'autant plus spontanée qu'elles ne voient que le but à atteindre sans prévoir les obstacles, et que la plupart du temps elles ne sont pas chargées des périls de l'exécution, se contentant d'en recueillir les fruits. A l'énergie pour poursuivre un but, elles joignent une grande ténacité, qu'on pourrait appeler de la constance, si l'amour-propre et l'entêtement n'en étaient le plus souvent les causes premières. Or, c'est tout le contraire de ce qu'il faut à un homme d'État, dont toutes les décisions doivent être mûrement pesées, toutes les actions sagement mesurées, et surtout qui ne doit pas s'entêter à la poursuite d'un but difficile à

atteindre. Là est justement un des écueils de la politique féminine, qui se plaît à braver l'opinion, à aller de l'avant même lorsqu'elle se trouve en face des impossibilités les plus évidentes. Ajoutez à cela une infériorité résultant de la constitution physique et de la différence d'éducation, et vous comprendrez pourquoi la femme ne peut réunir que difficilement les qualités exigées chez un homme d'État. Des reines ont pu égaler Louis XIV, ce roi de théâtre qui est devenu l'idéal de tous les princes couronnés; aucune n'a pu s'élever à la hauteur de Marc-Aurèle, de Charles V et surtout de saint Louis. Les femmes qui ont régné avec le plus d'éclat ont toujours montré par un côté qu'elles étaient femmes. Élisabeth d'Angleterre ne commit qu'une faute, le meurtre de Marie Stuart, et c'est la jalousie qui la lui dicta. Catherine II, beaucoup trop vantée par les écrivains du siècle dernier, a abandonné son empire à l'avidité de ses favoris. Marie-Thérèse tomba dans tous les excès de la dévotion et de l'espionnage, et à côté de la souveraine qui combat avec tant d'énergie, il faut voir la maîtresse d'école qui veut régenter ses sujets, comme s'il s'agissait de petits garçons à conduire avec la férule.

Et pourtant l'influence féminine ne diminuera pas, elle ira au contraire grandissant : aussi ne peut-on que se réjouir de cette tendance à donner à la femme la même instruction qu'à l'homme. Il est naturel qu'elle connaisse des questions dans lesquelles elle

est appelée chaque jour à se prononcer, soit directement, soit indirectement. L'homme aura beau faire, il ne pourra échapper à son contrôle et à son influence, et de tout temps sera vrai notre vieux proverbe gaulois : « Qui croit sa femme se trompe, qui ne la croit pas est trompé. »

TABLE DES MATIÈRES

4999. — Paris. — Typ. Tolmer et Cie, 3, rue de Madame.

CE



